CAMILLE FLAMMARION

# La mort

# et son mystère

## AVANT LA MORT



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, Rue Racine, 26

Dixième mille

# La mort
## et son mystère

*Il a été tiré de de cet ouvrage*
*Dix exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés*
*et parafés par l'éditeur.*

# La mort et son mystère

---

## I

### Le plus grand des problèmes peut-il être actuellement résolu ?

To be or not to be.
Etre ou n'être pas.
SHAKESPEARE.

Je me décide à présenter aujourd'hui à l'attention des hommes qui pensent un ouvrage commencé il y a plus d'un demi-siècle, quoique je n'en sois pas encore entièrement satisfait. La méthode scientifique expérimentale, seule valable pour la recherche de la vérité, a des exigences auxquelles nous ne pouvons ni ne devons nous soustraire. Le grave problème en vue dans cet essai est le plus complexe de tous les problèmes, et tient à la constitution générale de l'univers comme à celle de l'être humain, microcosme dans le grand tout. C'est aux heures de jeunesse que l'on entreprend ces études sans fin, parce que l'on ne doute de rien et que l'on a devant soi une longue vie en perspec-

Ce n'est pas seulement la froide raison qui questionne; ce n'est pas seulement l'esprit; c'est aussi le sentiment; c'est aussi le cœur.

Il est puéril et il peut paraître vaniteux de se mettre en scène; mais il est quelquefois difficile de s'en abstenir, et, comme c'est surtout pour répondre aux douleurs de cœurs ulcérés que j'ai poursuivi ces recherches laborieuses, il me semble que la préface la plus logique à ce livre serait offerte par quelques-unes des innombrables confidences que j'ai reçues depuis un demi-siècle pour réclamer avec angoisse la solution du mystère.

Ceux qui n'ont pas vu mourir un être adoré ne connaissent pas la douleur, ne sont pas tombés dans l'abîme du désespoir, ne se sont pas heurtés à la porte fermée du tombeau. On veut savoir, et un mur impénétrable se dresse inexorablement devant l'épouvante. J'ai reçu des centaines d'adjurations auxquelles j'aurais voulu pouvoir répondre. Dois-je faire connaître ces confidences?... J'ai longtemps hésité... Mais elles sont si nombreuses, elles représentent si loyalement l'intense désir d'arriver à une solution, qu'il s'agit ici de l'intérêt général, et que mon devoir est tracé. Ces manifestations sont l'introduction naturelle de cet ouvrage; car ce sont elles qui m'ont décidé à l'écrire. Je m'excuse, cependant, de reproduire ces pages sans en modifier les termes, car, si elles montrent l'état d'âme des êtres sensibles qui les ont conçues, elles s'expriment à mon égard en qualifications élogieuses dont la publication ici pourrait faire croire à un manque de modestie de ma part. Ce n'est là qu'un détail personnel, et, par conséquent, insignifiant, d'autant

plus qu'un astronome, *qui se sait atome* devant l'univers infini et éternel, est inaccessible et hermétiquement fermé aux sensations de la vanité mondaine : ceux qui me connaissent m'ont jugé, à ce point de vue, depuis de longues années. Mon indifférence absolue pour tous les honneurs l'a surabondamment prouvé. Que l'on m'appelle grand ou petit, que l'on m'approuve ou qu'on me blâme, j'en suis le spectateur lointain.

La lettre suivante a été écrite par uue mère affolée et transcrite textuellement. Elle montre combien il serait désirable d'essayer au moins de soulager la misère de l'humanité souffrante. C'est plus que la médecine du corps : c'est la médecine de l'âme qui doit être créée.

*A notre grand Flammarion.*

Reinosa (Espagne), le 30 mars 1907.

Monsieur,

Je voudrais pouvoir me mettre à vos genoux et baiser vos pieds en vous suppliant de m'entendre et de ne pas rejeter ma prière. Je ne sais, je ne puis m'exprimer, je voudrais vous faire pitié, vous intéresser à ma douleur, mais il faudrait vous voir, vous raconter mon malheur, vous dépeindre l'horreur de ce qui se passe dans mon âme, et alors vous ne pourriez vous défendre d'une immense compassion ? Faut-il que je souffre pour arriver à commettre un acte d'audace et d'indiscrétion qui ressemble à de la folie ! Comment me vient-il à l'idée de m'adresser à notre illustre Flammarion, pour lui demander de consoler une inconnue qui n'a d'autre titre à sa bienveillance que celle de compatriote ? C'est que je souffre ! Je viens de perdre un fils, un unique fils. Je suis veuve et je n'avais pour tout bonheur que ce fils et

une fille. Monsieur Flammarion, il faudrait pour que vous puissiez me comprendre, vous faire connaître l'enfant adoré que j'ai perdu. Il faudrait vous raconter les trente-trois années de son existence et alors... vous comprendriez.

Condamné par tous les médecins célèbres de Madrid et de Paris, à l'âge de cinq ans, à cause d'une coxalgie, nous fîmes, mon pauvre mari et moi, le sacrifice d'une position brillante à Madrid pour nous enterrer dans une triste campagne espagnole afin de le sauver, ce petit garçon objet de notre idolâtrie ! Pendant huit ans il fut malade, et resta boiteux ! Ce qu'il me coûta de soucis, de soins, de peines, de nuits sans sommeil, d'angoisses, de sacrifices, impossible de l'expliquer ! Mais qu'il était gentil ! Elevé dans une petite voiture, mangé de caresses et de baisers, c'était l'enfant le plus adorable qu'on puisse rêver ! Oh ! cette enfance ! Je voudrais y être encore ! A douze ans, il ne souffrait plus de sa jambe, mais il ne pouvait marcher sans béquilles. Quelle douleur pour moi qui l'avais mis au monde fort et bien constitué ! — Plus tard, à dix-sept ans, il marchait avec une seule béquille et une canne. A vingt ans, c'était le plus beau garçon qu'on pût voir. Si j'osais, je vous enverrais sa photographie pour que vous vissiez que l'amour maternel n'exagère rien. Tout le monde était subjugué par son charme ; il avait ce don de plaire qui ne s'explique ni ne se définit ! Hommes, femmes, enfants, vieux et jeunes se laissaient séduire par ce je ne sais quoi qui rayonnait de toute sa personne. Partout où j'allais avec lui, c'étaient des félicitations sur la beauté et la bonté de mon fils ! On me l'enviait ! Ah ! c'est qu'il était aussi beau que bon ! Tout dans son âme était noblesse, grandeur, générosité. Intelligent, spirituel, d'un caractère très égal et doux, la vie avec lui était un rêve céleste, un perpétuel enchantement ! Et quel n'en était pas le mérite, Monsieur, quand je vous aurai dit

qu'à vingt ans il fut atteint d'une cystite, qui était certainement un retour de sa première maladie de la jambe, et que cette cystite a été le point de départ d'une série de souffrances dont l'enfer seul peut donner une idée ! Je ne puis comprendre que Dieu, notre Créateur, permette que la chair humaine soit martyrisée à ce degré-là ! Surtout quand ce martyre est infligé à un être innocent et bon comme l'était mon fils. Tous les grands spécialistes furent de nouveau consultés ; mais, hélas ! aucun ne put le guérir. Il a passé treize ans avec ces alternatives de mieux et de pire, conservant, au milieu des douleurs les plus atroces, son *égalité d'humeur*, sa douceur, sa bonté, et jusqu'à sa gaîté pour ne *pas attrister les autres* !

Depuis quatre ans, il ne souffrait presque plus, et l'année dernière il se trouvait si bien qu'il se crut guéri ! Mon pauvre mari était mort en 1902. Depuis lors, mon fils était devenu le chef de notre petite famille : mère, sœur et lui. Que nous étions heureux !

Bien qu'obligés de travailler pour suffire à nos besoins, la vie nous paraissait si belle ! Ma fille n'avait jamais voulu se marier, pour se consacrer entièrement à son frère qu'elle adorait : je voyais mes deux enfants s'aimer avec tant de bonheur que je ne craignais plus la mort pour moi-même, sachant bien que je les laisserais dans la vie inséparables, vivant l'un par l'autre. Et que vous dirais-je de la tendresse de mon fils pour sa mère et de cette mère pour ce fils ? Cherchez dans le ciel, parmi les anges, cherchez bien haut, là-haut dans ces mondes où votre œil pénètre, cherchez tout ce que la tendresse peut produire de plus doux, de meilleur, et vous aurez une faible idée de l'amour filial et de l'amour maternel de ces deux êtres ! Je n'ose pas y penser ! Je n'ose pas me souvenir de ses yeux, de sa voix quand il me regardait et me disait : Mère chérie !

L'année dernière, au mois d'août, on lui proposa

d'aller visiter une mine (il avait pris goût à ce genre d'affaires et s'en occupait depuis quelque temps), il voulut m'emmener avec lui. Arrivés à un certain endroit, on nous dit qu'il fallait aller à cheval voir la mine. Sachant que le cheval lui était défendu à cause de sa vessie, je refusai; puis mon fils m'assura qu'il croyait pouvoir faire ce trajet sans danger; on hésita, on parlementa; je cédai.

Oh! pourquoi ne peut-on pas revenir en arrière!... Cette excursion fatigua mon fils au point de tomber malade d'une fièvre gastrique. Il se trouva, hélas! entre les mains de médecins ignorants et stupides qui ne connurent rien à son état et passèrent des mois à dire que *ce n'était rien*! Une tumeur envahit la vessie : les parois ne purent supporter cette épreuve : la vessie *éclata*!

Les supplices de l'enfer ne sont rien auprès des tortures subies par mon malheureux fils! Un chirurgien célèbre fut appelé; il n'arriva que vingt-deux heures après l'accident. Mon enfant avait fait tous ses préparatifs de départ pour l'autre monde!

On l'opéra, mais tout espoir fut bientôt perdu. Le malheureux survécut treize jours à l'opération; le chirurgien ne lui donnait que vingt-quatre heures de vie. Cependant, mon fils, comprenant la douleur de sa mère et de sa sœur, résistait, luttant avec vaillance, malgré tout. Quels treize jours, Monsieur! Il nous donna la mesure de sa grandeur d'âme.

Ne pensant qu'à nous, qu'aux conséquences de sa mort pour les deux femmes qui restaient seules, sans appui, dans un pays étranger, qui allaient pleurer éternellement un fils adoré, un frère. Il essaya par tous les moyens d'adoucir l'horreur de cette situation; ce qu'il nous dit en ces moments suprêmes n'est pas d'un jeune homme de trente-trois ans, mais d'un saint, d'un ange, d'un être surhumain! Oh! ce visage torturé par les souffrances! Ces yeux semblant voir quelque chose de l'au-

delà ! Et sa bouche crispée par la douleur essayant encore de sourire ; sa main pressant la mienne en me disant : Adieu, mère chérie, adieu ! Je t'aimais tant ! ne m'oublie pas ! Oh ! Dieu tout-puissant, disait-il, tu n'en as pas tant donné à ton fils, à ton fils qui était Dieu, et moi qui ne suis qu'un pauvre homme, tu m'en donnas dix fois plus à porter. Oh ! la mort ! la mort, par pitié ! Si vous m'aimez, demandez à Dieu qu'il m'envoie la mort !

Et pendant treize jours et plus encore...

O Flammarion ! ayez pitié de moi ! Au nom de votre mère, soyez miséricordieux ! Je suis folle de douleur. Voilà trente-deux jours qu'il est mort, et je n'ai pas dormi dix heures depuis. La nuit, je reste levée jusqu'à quatre heures du matin, et quand la fatigue me vainc, je me jette toute habillée sur mon lit et je ferme les yeux, mais l'*idée fixe* continue pendant ce pénible sommeil ; je ne perds pas la mémoire une seule minute et je subis, en ouvrant les yeux, l'obsession qui se continue pendant le jour ; c'est si affreux ce que je souffre, c'est tellement atroce que je me demande si l'enfer n'est pas préférable à ce que j'endure ! Est-il possible que ce soit Dieu qui ait créé des êtres destinés à éprouver de pareilles horreurs !

Vous, astronome et penseur, qui pesez les soleils et les mondes, vous dont le regard pénètre dans ces régions mystérieuses où notre esprit se perd, oh ! dites-moi, je vous en supplie à genoux, dites-moi si les âmes survivent quelque part ? Si je puis conserver l'espoir de revoir mon fils, s'il me voit ? S'il existe quelque moyen de communiquer avec lui ?

Vous qui savez tant de choses sur le ciel, sur les esprits, sur les merveilles de l'univers, je vous demande, par pitié, de me dire quelque chose qui puisse laisser un rayon d'espérance, tout faible soit-il, à mon cœur brisé, meurtri, martyrisé ! Vous ne pouvez comprendre l'excès de ma douleur ! Je voudrais en mourir. J'espère

en mourir, mais... ma fille est là qui me conjure de vivre, de ne pas la laisser seule au monde, et alors je me vois *forcée de vivre* et forcée de souffrir! Quelle horreur! Quand je pense qu'en un instant je pourrais mettre fin à mon supplice. S'il était possible de peser la douleur, de la mesurer comme vous mesurez les mondes, le poids en serait si lourd, l'étendue si grande que vous seriez effrayé de penser qu'il est possible qu'une âme humaine arrive à ce degré de torture : il faut qu'il y ait quelque chose d'infernal dans ma destinée! Ni les fers rouges, ni les tenailles ne sont capables de produire de pareilles souffrances? Mon fils, mon enfant adoré! Je le veux! je veux le voir! Je ne veux point de ciel sans lui! Oh! mon Emmanuel idolâtré! enfant de mes entrailles! joie de ma vie! bonheur de mère à jamais perdu! Y a-t-il un Dieu? Est-ce lui qui permet ces horreurs de la terre? Monsieur Flammarion, par pitié! pitié! pitié! au nom de ceux que vous aimez et qui vous aiment, ne soyez pas insensible à la plus grande douleur humaine qui ait jamais meurtri un cœur, dites-moi quelque chose, vous qui possédez les secrets des cieux! vous qui savez : nous, simples mortels, nous ne pouvons savoir ni comprendre. Dites-moi si les âmes survivent quelque part, si elles se souviennent, si elles aiment encore ceux qui restent sur la terre, si elles nous *voient*, si nous pouvons les *appeler* près de nous!

Ah! si je pouvais vous voir et me jeter à vos genoux! Pardonnez cette démarche insensée; je suis folle de douleur, je ne sais plus si je rêve ou si je suis éveillée! Je ne sens qu'une chose : une douleur aiguë qui ressemble à un fer rouge qu'on mettrait dans une plaie béante?

Pardon, Monsieur Flammarion, pardon! Vos soleils, vos étoiles, si belles, si merveilleuses, ne souffrent pas, ne sentent pas, et moi, je sens une douleur plus grande que tous les mondes qui s'agitent dans l'espace! Si peu de chose, si petite, et pourtant sentir une douleur aussi

intolérable ! Qu'est-ce donc ? qu'est-ce que ce mystère ?

Un être si faible, si limité, et..... tant souffrir !

Pardon encore, Maître, au nom de votre mère ! Pardonnez-moi, et ayez pitié de votre malheureuse compatriote.

Veuve N. Boffard,
A Reinosa (Espagne), province de Santander.

Telle est cette lettre angoissée que j'ai reproduite textuellement pour montrer toute l'horreur d'une pareille situation. Je répète que je m'excuse des termes dithyrambiques qui me concernent. Leur seule signification est de faire exactement sentir ces immenses douleurs doublées de l'ardente espérance de voir se dissiper ces ténèbres.

Il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas être ému jusqu'aux larmes devant ces appels déchirants de l'amour maternel, rester sourd à l'angoisse de tels désespoirs et ne pas éprouver l'ardent désir de consacrer sa vie à y porter remède.

Les prêtres reçoivent tous les jours des suppliques de cet ordre, parce qu'on les considère comme des ministres de Dieu, doués du pouvoir de pénétrer l'énigme du surnaturel et de la résoudre. Ils répondent à ces douleurs en y apportant les consolations de la religion. Le prêtre affirme au nom de la Foi, de la Révélation ; mais la foi ne s'impose pas, elle n'est même pas aussi généralement admise qu'on se l'imagine ; je connais des prêtres, des évêques, des cardinaux, qui ne l'ont pas, tout en l'enseignant comme utilité sociale. Il y a sur la Terre une cinquantaine de religions différentes... utiles peut-être, mais inacceptables au point de vue philosophique. En face des spectacles qui viennent

d'être rappelés, leurs ministres peuvent-ils convaincre qu'un Dieu juste et bon régisse l'humanité? L'homme de science n'est assis ni sur le banc du confessionnal ni dans la chaire évangélique, et il ne peut dire que ce qu'il sait. Il est loyal, franc, indépendant, rationnel, avant tout. Son devoir est d'étudier, de chercher. Nous cherchons encore et n'avons pas la prétention d'avoir trouvé, et encore moins celle d'avoir reçu du Ciel la révélation de la Vérité. C'est tout ce que j'ai pu répondre à l'inconnue, en lui donnant l'espérance de revoir un jour son fils et de rester dès maintenant en relation spirituelle avec lui. Quel bonheur c'eût été pour moi d'apporter à son âme une certitude libératrice! Mais je n'ai pas, comme Auguste Comte, Saint-Simon ou Enfantin, l'illusion de m'imaginer être le grand prêtre d'une religion nouvelle. Cependant, il n'est pas douteux que la religion universelle de l'avenir sera fondée sur la Science, et en particulier sur l'Astronomie associée aux connaissances psychiques.

Cherchons humblement, et tous ensemble. Je m'excuse encore d'avoir reproduit les termes élogieux de cette épître; mais les supprimer supprimerait en même temps l'expression de cette détresse, de cette confiance et de cette foi.

C'est la perte d'un fils qui a inspiré la lettre précédente. La perte d'une fille a inspiré la suivante:

Theil-sur-Vanne, novembre 1899.

Maître,

J'ai l'honneur de vous connaître assez par vos œuvres pour savoir que vous êtes bon, et pour espérer, quoique

je vous sois inconnue, que vous voudrez bien me lire avec indulgence et compatir moralement à mon malheur en m'accordant votre secours spirituel dont j'ai tant besoin.

Le 19 septembre dernier, j'ai eu l'atroce douleur de perdre une charmante enfant de seize ans et demi, d'une grande intelligence, d'une exquise délicatesse de sentiment, belle, oh combien! On croyait avoir devant soi une créature immatérielle, tant son corps chaste de nymphe et son angélique visage étaient idéalement beaux. Ma chère mignonne, avec ses grands et magnifiques yeux bleus, si expressifs, frangés de cils noirs, ainsi que les sourcils arqués si délicatement, le nez un peu long, fin, droit, la bouche un peu grande, mais d'une expression si bonne, le visage d'un ovale si doux, si harmonieux, un teint de beau lis!... une gentille petite fossette au menton agrémentait le sourire, éclairant le visage d'ordinaire assez sérieux.

Une splendide chevelure, blond châtain, naturellement bouclée, frisée finement, comme une mousse d'or, ornait son front virginal; les oreilles, de mignons coquillages, qu'il fallait deviner, cachés dans la mousse fine des cheveux, de petits nids à baiser où je ne puis plus poser mes lèvres affamées de tendresse... Ma fille bien-aimée n'est plus, mes yeux ne peuvent plus se reposer avec amour sur son charmant visage adoré, je ne peux que la pleurer. Tant de perfections morales et physiques anéanties, brutalement, stupidement, cruellement, sauvagement. La mort impitoyable m'a tout pris. Ma Renée, mon adorée, je ne l'ai plus, et je vis... La vie... quel bagne!

Avec elle sont envolées nos bonnes causeries; finies nos belles conversations sur les questions les plus abstraites de l'Au-delà, car ma fille, quoique si jeune, était une penseuse, une précieuse amie, ma confidente, ma bien-aimée compagne, elle était tout pour

moi, cette belle et pure fleur fauchée avant sa parfaite éclosion. Pourquoi? Quel problème !

Depuis, j'ai bien souvent pensé au suicide pour aller la rejoindre... mais (était-ce intuition de sa fin prochaine?) la veille de sa mort, m'embrassant, elle me dit, toute caline : « maman ne doit pas se suicider; on doit attendre, n'est-ce pas! » J'en fus toute saisie, et je ne compris que le lendemain, lorsque, blanche comme un admirable lis, elle ferma ses beaux yeux pour toujours en me donnant son dernier baiser. Ah! ce dernier baiser! Elle y a mis le reste de sa vie. Je le sens toujours, Quels instants!... Quelles tortures! Heure suprême inoubliable! Je la revis, toujours. Ma souffrance, je l'aime. Je vois ma chère petite morte qui avait senti, deviné mon désespoir : elle a voulu que je reste, pour la pleurer. Mon chagrin est fait de regrets stériles, d'amère déception, de révolte contre tous et tout; je me sens murmurer contre Dieu lui-même qui m'a pris plus que mille fois ma vie. Désormais, je ne puis plus vivre que de son souvenir; ma fille, ma pensée constante; elle, mon culte; elle, mon adoration. Je voudrais essayer, si c'est possible, de trouver un adoucissement dans le spiritisme, m'y réfugier avec foi, espoir et amour...

Mais je suis bien peu initiée à cette étude.

Mon mari et moi avons tenté l'expérience de la table, hélas! sans résultat, quoique nous ayons tout fait pour réussir, pensions-nous, en plaçant sur la table la photographie de notre chère enfant, une boucle de ses cheveux, une page de son écriture, et que nous l'ayons évoquée avec toute la force de notre volonté. Mais nos larmes, nos appels, nos désirs, tout est resté inutile? Je veux continuer, persévérer, et c'est dans ce but, cher et illustre Maître, que je vous supplie de nous y aider. Existe-t-elle encore? Elle dont la vie a été coupée si brutalement en sa fleur, si entièrement pure, qui n'a eu que le temps d'aimer sa mère, sa maman, mot si doux

dans sa bouche chérie! Ah! j'étais trop heureuse! Qu'il y a longtemps que je n'ai entendu, le doux son de sa voix! Pour l'entendre encore, je donnerais de bon cœur les années qui peuvent me rester à vivre.

Je suis dévorée du désir d'avoir des preuves de la survivance de l'âme aimante et belle de ma fille adorée, de savoir surtout si elle peut communiquer avec moi. Si j'atteignais ce bonheur, dirigée par vous, bien cher Maître, cette intarissable source de consolation serait pour moi inénarrable. Avec ma fille, Dieu et vous se confondraient dans ma pensée.

La lecture de vos œuvres admirables m'a suggéré la pensée de mettre mon espoir en vous, avec la certitude que vous *pouvez* ce que je vous demande et l'espoir que v ous*voudrez* bien accueillir favorablement la prière d'une pauvre mère qui soupire à l'espérance de retrouvez son enfant disparue, pensez-vous, et non morte. Soyez bienfaisant pour cette mère triste et ignorante. Vous qui avez la lumière, éclairez-la, secourez-la dans sa détresse morale: c'est la plus belle aumône qui puisse être faite. Mon grand désir d'approfondir ces mystères n'est pas une vaine curiosité; c'est un besoin puissant, réel, unique, dont la mort seule pourrait me délivrer. J'attends avec confiance, mais aussi avec impatience, votre réponse, et si vous le jugez utile, j'irais volontiers à Paris, et partout où vous m'indiqueriez.

Veuillez, Monsieur et illustre savant, recevoir mes remerciements anticipés et les meilleurs sentiments de votre humble servante. R. Primault[1].

J'ai reproduit textuellement cette lettre, comme la précédente, sans biffer les termes élogieux à mon

1. Les lettres reproduites ici sont conservées au dossier de mon enquête sur les phénomènes psychiques, que j'ai ouverte en 1899 (V. *L'Inconnu*, p. 88). Celle-ci porte le n° 809; la première le n° 1730. On peut toujours recourir aux originaux.

adresse : comme je l'ai dit plus haut, les sensations de puériles vanités me sont inconnues, et je suis accoutumé depuis plus d'un demi-siècle à des titres qui ne me touchent plus. La conviction absolue d'un astronome est que nous ne sommes tous que des atomes de la dernière insignifiance. Mais ces termes d'admiration de lecteurs à un auteur, quel qu'il soit, justifient la confiance et la foi exprimées, et doivent être respectés.

Hélas ! la loyauté scientifique nous oblige à ne dire que ce que nous savons. Nous ne devons tromper personne, même sous le meilleur des prétextes, et dans le but de leur offrir une satisfaction transitoire. Je n'ai pu apporter de certitude absolue à la pauvre mère. Il y a de cela vingt ans. Depuis cette époque, je n'ai cessé de chercher dans la même voie. Ce livre est écrit pour exposer les éléments de cette solution.

Je me suis permis de reproduire, textuellement aussi, la lettre si touchante de ma correspondante inconnue, parce qu'elle est l'expression de la douleur de toutes les mères qui ont perdu leur enfant, de tous ceux qui ont perdu un être cher et pour lesquels le nom seul de « *bon Dieu* » paraît une insulte à la réalité. On s'explique fort bien la révolte de ces âmes. J'en possède d'autres incomparablement plus sévères pour toutes les fausses consolations religieuses, qui m'ont été adressées par des catholiques, des protestants, des juifs, des spiritualistes de toutes les croyances, des libres penseurs, des matérialistes, des athées, prenant texte des injustices observées pour nier l'existence d'un Principe intelligent dans l'organisation du monde.

Les hommes se consolent souvent par le scepticisme, par la soumission à l'irrévocable, par la constatation de l'indifférence de la nature pour les impressions humaines. Les femmes, non. Elles ne se résignent pas. Elles n'acceptent pas le néant. Elles sentent qu'il y a quelque chose d'inconnu, mais de réel. Elles veulent savoir.

Il ne se passe guère de semaines sans que je reçoive des lettres de cet ordre.

Mais quelle est l'Intelligence universelle? Nous avons une tendance à nous imaginer que Dieu pense comme nous, que notre sentiment de la justice s'accorde avec le sien, que sa pensée est de la même nature que la nôtre, quoique infiniment supérieure. C'est peut-être tout autre chose. L'insecte pense lourdement quand il se met en chrysalide et quand il brise cette enveloppe pour ouvrir les ailes qu'il vient d'acquérir; notre pensée est peut-être aussi loin de celle de Dieu que celle de la chenille l'est de la nôtre. Nous sommes en plein mystère.

Mais notre devoir est de chercher.

Pendant l'infâme guerre allemande, qui a supprimé dans la fleur de l'âge quinze millions de jeunes hommes ayant droit à la vie, élevés par leurs pères, par leurs mères, souvent au prix d'énormes sacrifices, ce sont des centaines de lettres qui me sont arrivées, accusant l'injustice et la barbarie des institutions humaines, regrettant que la haine de la Guerre qu'un groupe d'amis de l'humanité prêche depuis si longtemps n'ait pas été comprise des gouvernants, se révoltant contre Dieu qui permet ces épouvantables destructions, et déclarant

leurs existences brisées pour toujours en des deuils irréparables.

Plus que jamais, l'atroce problème des destinées se dresse devant nous.

Est-il vraiment insoluble? Le voile ne peut-il être écarté, soulevé, ne fût-ce que légèrement?

Hélas! les religions, qui ont, toutes, pour origine ce besoin de nos cœurs, ce désir de connaître, la douleur de voir devant soi le cadavre muet d'un être aimé, n'ont pas apporté les preuves qu'elles promettaient. Les plus belles dissertations théologiques ne prouvent rien. Ce ne sont pas des phrases que nous voulons, ce sont des faits démonstratifs. La mort est le plus grand sujet qui ait jamais occupé la pensée des hommes, le suprême problème de tous les temps et de tous les peuples. Elle est le terme inévitable auquel nous tendons tous; elle fait partie de la loi de nos existences, au même titre que la naissance. L'une et l'autre sont deux transitions naturelles dans l'évolution générale, et cependant la mort, qui est aussi naturelle que la naissance, nous paraît contre nature.

L'espérance en la continuation de la vie est innée dans l'âme humaine; elle est de tous les temps et de tous les pays. La culture des sciences n'entre pour aucune part dans cette croyance universelle, qui repose sur des aspirations personnelles, et qui pourtant n'est pas appuyée sur des bases positives. Il y a là un fait dont la constatation a sa valeur.

Le *sentiment* n'est pas une quantité négligeable égale à zéro, son coefficient scientifique.

Les deux lettres reproduites plus haut font partie de la série que j'ai commencée depuis longtemps et

que mes lecteurs connaissent. Le nombre des lettres reçues, admises et inscrites dans cette collection de documents, d'observations, de recherches, de questions motivées s'élève sur mon registre d'inscription, de l'enquête commencée en 1899 (voir mon ouvrage *L'Inconnu et les problèmes psychiques*, p. 90), ce nombre, dis-je, s'élève actuellement (juillet 1919), au chiffre de 4106, auquel il convient d'en ajouter environ 500 reçues avant cette enquête. Je pourrais en citer ici plusieurs centaines analogues aux deux précédentes. En voici une qui pourra frapper, sous un autre aspect, plus d'un lecteur. C'est une véhémente prière qui m'a été adressée de La Rochelle, le 15 août 1904. Elle est un peu brutale; mais je la donne intégralement comme les précédentes.

« Grand Frère, j'ai mes deux yeux en cours de cataracte; mais il faut que je vous écrive. Je suis un sceptique, un narquois endurci; mais j'aurais besoin de croire en quelque chose. Une catastrophe épouvantable, irréparable, vient de briser quatre existences. Ma fille, dont le charme, le naturel, l'enjouement avaient séduit tout Rochefort, en 1902, à commencer par des mamans de rivales, rivales pour le mariage, vient de s'en aller chez les folles, à Niort, où elle végète, en attendant la fin... Ce fut une agonie de dix-huit mois pour elle, la martyre, et pour sa pauvre mère, qui la mena à Paris, à Bordeaux, à Saujon, où des spécialistes d'ambition ont démontré l'impuissance radicale de leur prétendue science. Et moi, seul ici, et mon fils, victimes de la même catastrophe. Le suicide me hante. Ma cervelle est taraudée de ce refrain : « Ta fille est folle ». Et je songe aux misères générales, à l'immense duperie qu'est la vie pour la grande majorité des créatures. Nous appor-

tons à notre naissance la tare de nos ascendants (de quoi se mêlent-ils?) Que peut être notre personnalité, paralysée, engluée dans le magma charnel? Ce magma, par son jeu moléculaire, par l'exemple de l'éducation des parents, par la ligne de vie obligatoire, par les conditions de situation physique et morale des père et mère, cette gangue-là sera la toute-puissante directrice du personnage qui vient de s'incarner, ou, plutôt, de se fondre dans un agrégat dont il sera, sa vie durant, esclave. Qu'est-ce que tout cela?

Les âneries et les abrutissantes stupidités débitées dans les chaires de l'église ont fini par me révolter. Mais je veux croire en quelque chose d'acceptable. Les spirites, avec leur crédulité naïve, sont vraiment trop bêtes aussi. Ils m'ont servi des pages de Pythagore, Bouddha, Abailard, Fénelon, Robespierre, qui n'ont pas le sens commun. C'est grotesque.

Depuis trente-trois ans, je ne voulais plus lire. Le drame qui m'a frappé m'a fait prendre quelques livres où j'espérais trouver ce que je cherche.... Enfin voici *L'Inconnu*!

Vous avouerai-je que je l'ai lu religieusement. J'admets, en principe, les manifestations et apparitions que vous signalez, notamment celles qui ont été perçues par des animaux, et, par exemple, l'histoire du chat de la doctoresse Marie de Thilo (p. 166). La peur du chat, qui a dû voir le fantôme, paraît être une excitation de nature électrique. Mais, Monsieur mon Grand Frère, pourquoi ne voyez-vous là que des mourants?

Rien ne démontre que le dernier soupir, la dernière pensée humaine du partant soit la cause de manifestations produites à son insu. Ne s'agirait-il pas, au contraire, d'un premier pas dans l'au-delà, au moment de la rupture charnelle?

J'appartiens, très certainement, à la grande foule de vos amis inconnus, de ceux qui sympathisent avec

vous. Ils attendent, à présent, un livre définitif pour clore vos investigations psychiques. Les Esprits? les médiums? Qu'avez-vous été à même de constater, de vérifier scientifiquement, avec votre méthode d'astronome, de mathématicien, pour lequel 2 et 2 font 4 et non pas 5? En un mot, avec votre autorité unanimement reconnue, où en êtes-vous arrivé? Nous voulons savoir? Il appartient à un homme tel que vous — ne voyez pas là un coup d'encensoir (ce n'est pas mon faible) — d'éclairer tant d'intelligences avides, altérées. N'allez-vous point vous décider? Vous avez le droit de ne rien ménager. Ah! quel service vous rendrez en écrivant ce livre, loyal, probant. On en a assez des prônes évangéliques, des dissertations de médiums, des névroses, et des trucs. On vous en supplie, dites ce que vous savez? »

[*Lettre* 1465]

On comprendra que je ne dévoile pas la signaturede cette lettre, dont l'auteur est un haut fonctionnaire de l'État.

On comprendra aussi que je n'aurais voulu publier cet ouvrage que lorsque j'aurais pu le croire entièrement élevé à la hauteur de son grave sujet. Il était déjà commencé à la date de cette requête, en 1904; il l'est même depuis 1861, comme on peut en juger par mes *Mémoires*. Ces œuvres-là ne se rédigent pas en une année.

D'ailleurs, ce n'est pas un livre que j'ai dû composer en réponse à ces vœux, c'est une dizaine! Verront-ils jamais le jour? Mis à peu près sur pieds depuis un quart de siècle, ils sont en voie de terminaison.

Mais commençons par celui-ci.

Les lecteurs de mes ouvrages m'ont beaucoup

aidé dans cette recherche, en m'adressant, depuis longtemps, des observations de nature à préparer une solution réclamée avec trop de confiance peut-être. Puissent nos efforts aboutir à projeter quelque lumière au sein de ces ténèbres séculaires du problème de la mort!

* * *

Dans mon enfance, aux leçons de philosophie et d'instruction religieuse faites à la salle d'études, j'entendais souvent un discours périodique prenant pour texte ces quatre mots : *Porro unum est necessarium* ; en français, « une seule chose est nécessaire ». Cette seule chose était le salut de notre âme. L'orateur, le professeur, nous y parlait des guerres d'Alexandre, de César, de Napoléon, et arrivait à cette conclusion : « A quoi sert à l'homme de conquérir l'univers s'il vient à perdre son âme? » On nous y décrivait aussi les flammes de l'enfer, et l'on nous terrifiait par des tableaux épouvantables, représentant les damnés torturés par les diables dans un feu inextinguible qui les brûlait sans les consumer, et cela éternellement. L'argument pris pour texte garde sa valeur, quelles que soient les croyances. Il n'est pas contestable que le seul point vraiment capital pour nous est de savoir ce qui nous est réservé après le dernier soupir. *To be or not to be* : « Etre ou n'être pas! » La scène de *Hamlet* au cimetière se perpétue chaque jour. La vie du penseur est la méditation de la mort.

Si les existences humaines ne conduisent à rien, qu'est-ce que c'est que cette comédie-là?

Que nous la regardions en face ou que nous en écartions l'image, la Mort est l'événement suprême de la Vie. Ne pas vouloir l'étudier est une puérilité enfantine, puisque le précipice est devant nous, et que nous y tomberons un jour inexorablement. S'imaginer que le problème est insondable, que nous ne pouvons rien savoir, que c'est perdre notre temps — et avec une curiosité un peu téméraire, — que de chercher à y voir clair, c'est là une excuse dictée par une paresse inconséquente et par une crainte injustifiée.

L'aspect funèbre de la mort est dû surtout à son entourage, au deuil qui l'accompagne, aux cérémonies religieuses qui l'enveloppent, au *Dies iræ*, au *De profundis*. Qui sait si les désespoirs des survivants ne feraient pas place à l'espérance, si nous avions le courage d'examiner cette dernière phase de la vie terrestre, cette transformation, avec les mêmes soins que nous apportons à une observation astronomique ou psychologique? Qui sait si les prières des agonisants ne feraient pas place à la sérénité de l'arc-en-ciel après l'orage?

Il est difficile de ne pas désirer une réponse au formidable point d'interrogation dressé devant nous, lorsque nous songeons à notre propre destinée, et lorsque la Mort cruelle nous a enlevé un être cher. Comment ne pas se demander si l'on se retrouvera jamais, si la séparation est éternelle? Un Dieu bon existe-t-il? L'injustice, la méchanceté dominent-elles la marche de l'humanité, sans aucun égard pour les sentiments dont la Nature a doué nos cœurs? Et qu'est-ce que c'est que cette Nature elle-même? A-t-elle une volonté, un but? y aurait-il plus

d'esprit, de justice, de bonté, d'idées, dans nos infimes cerveaux que dans l'immense univers? Que de questions associées à la même énigme!

Nous mourrons : rien n'est plus sûr. Quand la Terre où nous sommes aura tourné encore une centaine de fois seulement autour du Soleil, aucun de nous, chers lecteurs, ne sera plus de ce monde.

Devons nous craindre la mort pour nous ou pour ceux que nous aimons?

L'horreur de la mort est un mot vide de sens. De deux choses l'une : ou nous mourons tout à fait, ou nous continuons d'exister au delà du sépulcre. Si nous mourons entièrement, nous n'en saurons jamais rien; par conséquent, nous ne le sentirons pas. Si nous continuons d'exister, le sujet vaut la peine d'être examiné.

Que notre corps cesse un jour de vivre, il n'y a pas le moindre doute sur ce point; il se dissociera en millions de molécules qui s'incorporeront, dans la suite, en d'autres organismes, plantes, animaux et hommes; la résurrection des corps est un dogme suranné qui ne peut plus être accepté par personne. Si notre pensée, notre entité psychique, survit à la dissolution de l'organisme matériel, nous aurons la joie de continuer à vivre, puisqu'en effet la vie consciente se continuera sous un autre mode d'existence, supérieur à celui-ci, le progrès étant une loi de la nature et se manifestant par toute l'histoire de la Terre, la seule planète que nous puissions étudier directement.

Sur ce grand problème, nous pouvons dire avec Marc-Aurèle : « Qu'est-ce que la mort? Si on la considère en elle seule, si on la sépare des images

dont nous l'entourons, on voit qu'elle n'est qu'une œuvre de la nature. Or quiconque a peur d'une œuvre de la nature est un enfant ».

François Bacon n'a fait que répéter la même pensée lorsqu'il a dit : « La pompe de la mort effraye plus que la mort elle-même. »

« La philosophie, écrivait encore le sage empereur romain, c'est d'attendre la mort d'un cœur paisible et de n'y voir qu'une dissolution des éléments dont chaque être est composé. Cela est conforme à la nature : or rien n'est mal, qui est conforme à la nature ».

Mais le stoïcisme d'Epictète, de Marc-Aurèle, des Arabes, des Musulmans, des Bouddhistes, ne nous satisfait pas : nous voulons savoir. Et puis, affirmer que la nature ne fait jamais rien de mal est une proposition discutable.

Tout homme qui pense ne peut pas ne pas être troublé, en ses heures de réflexions personnelles, par cette perspective : « Que deviendrai-je? Mourrai-je entièrement? »

On a dit, non sans apparente raison, qu'il y a là, de notre part, œuvre de naïve vanité. Nous nous attribuons une certaine importance; nous nous imaginons qu'il serait dommage que nous cessions d'exister; nous supposons que Dieu doit s'occuper de nous, que nous ne sommes pas, dans la création, une quantité négligeable. Assurément, en fait, astronomiquement parlant surtout, nous ne sommes pas grand'chose, et même l'humanité entière non plus n'est pas très importante. Nous ne devons plus raisonner aujourd'hui comme au temps de Pascal; le système géocentrique et anthropocentrique

n'existe plus. Atomes perdus sur un atome perdu lui-même dans l'infini! Mais enfin, nous existons, nous pensons, et depuis que les hommes pensent, ils se sont posé les mêmes questions auxquelles les religions les plus diverses ont prétendu répondre, sans qu'aucune d'elles y ait réussi, d'ailleurs.

Le mystère devant lequel tant d'autels et tant de statues de dieux ont été élevés reste là, aussi formidable qu'aux temps des Assyriens, des Chaldéens, des Egyptiens, des Grecs, des Romains, des Chrétiens du moyen âge. Les dieux anthropomorphes et anthropophages se sont écroulés. *Les* religions se sont évanouies, mais *la* religion demeure : recherche des conditions de l'immortalité. Sommes-nous anéantis à la mort, ou continuons-nous d'exister?

François Bacon (plus populaire et plus célèbre que Roger Bacon, mais qui n'avait pas son génie) avait, en posant les fondements de la Méthode scientifique expérimentale, prévu la victoire progressive de l'observation et de l'expérience, le triomphe du fait judicieusement constaté sur les idées théoriques, pour tous les domaines des études humaines, tous, sauf un, celui des « choses divines », du « surnaturel », qu'il abandonne à l'Autorité religieuse et à la Foi. C'était là une erreur (encore actuellement partagée par un certain nombre de savants). Il n'y a aucune raison valable pour ne pas tout étudier, tout soumettre au contrôle de l'analyse positive, et l'on ne *saura* jamais que ce que l'on aura *appris*. Si la théologie s'est trompée en prétendant que ces études lui étaient réservées, la science s'est également trompée en les dédaignant comme indignes d'elle ou étrangères à sa mission.

Le problème de l'immortalité de l'âme n'a pas encore reçu de solution positive de la science moderne ; mais il n'a pas reçu non plus, comme on le prétend parfois, de solution négative.

En général, on pense que l'énigme du sphinx d'outre-tombe est hors de notre portée, et que l'esprit humain n'a pas la puissance de percer ce mystère. Cependant, quel sujet le touche de plus près, et comment ne pas nous intéresser à notre propre sort ?

L'étude persévérante de ce grand problème nous conduit à penser aujourd'hui que le mystère de la mort est moins obscur et moins sombre qu'on ne l'a admis jusqu'à présent, et qu'il peut s'éclairer, aux yeux de notre esprit, de certaines clartés réelles et expérimentales qui n'existaient pas il y a un demi-siècle.

On ne saurait s'étonner de voir les recherches psychiques associées aux recherches astronomiques. C'est le même problème. L'univers physique et l'univers moral ne font qu'un. L'Astronomie a toujours été associée à la Religion. Les ignorances de la science ancienne, fondée sur des apparences mensongères, ont eu leurs conséquences inévitables dans les croyances erronées d'autrefois ; le ciel théologique doit s'accorder avec le ciel astronomique, sous peine de déchéance. Le devoir de tout honnête homme est de chercher loyalement la vérité.

A notre époque de libre discussion, la science peut étudier tranquillement, en pleine indépendance, le plus grave des problèmes. Nous pouvons nous souvenir, non sans amertume, que, pendant les

siècles intolérants de l'Inquisition, ces recherches de la libre pensée menaient leurs apôtres à l'échafaud. Des milliers d'hommes ont été brûlés vifs pour leurs opinions : la statue de Giordano Bruno nous les rappelle à Rome même. Pouvons-nous passer devant elle, ou devant celle de Savonarole à Florence, ou devant celle d'Etienne Dolet à Paris, sans éprouver un frisson d'horreur contre l'intolérance religieuse? Et Vanini, brûlé à Toulouse! Et Michel Servet, brûlé par Calvin à Genève! Etc., etc.

On a affirmé ce que l'on ignorait; on a imposé silence aux chercheurs. C'est ce qui a le plus retardé le progrès des sciences psychiques. Sans contredit, cette étude n'est pas indispensable à la vie pratique. En général, les hommes sont stupides. Il n'y en a pas un sur cent qui pense. Ils vivent sur la Terre sans savoir où ils sont, et sans avoir même la curiosité de se le demander. Ce sont des brutes qui mangent, boivent, jouissent, se reproduisent, dorment, et se préoccupent surtout de gagner de l'argent. J'ai eu la grande joie, pendant une carrière déjà longue, de répandre parmi les diverses classes de l'humanité entière, dans tous les pays et dans toutes les langues, les notions essentielles des connaissances astronomiques, et je suis en situation d'apprécier la statistique des êtres qui s'intéressent à connaître le monde qu'ils habitent et à se former une idée rudimentaire des merveilles de la création. Sur les seize cents millions d'êtres humains qui peuplent notre planète, il y en a environ un million dans ce cas, c'est-à-dire qui lisent les ouvrages d'astronomie, par curiosité ou autrement. Quant à ceux qui étudient et s'initient

personnellement à la science en se tenant au courant des découvertes par la lecture des revues spéciales et annuaires, leur nombre peut être évalué à cinquante mille, pour le globe tout entier, dont six mille en France.

On peut en conclure qu'il y a un être humain sur seize cents qui sait vaguement sur quel monde il habite, et un sur cent soixante mille qui en soit vraiment instruit.

Quant à l'enseignement, primaire et secondaire, écoles, collèges, lycées (laïques ou cultuels), en fait d'astronomie : néant, ou à peu près. En fait de psychologie positive : néant également. L'*ignorance universelle* est la loi de notre humanité terrestre depuis sa naissance simienne.

Les conditions déplorables de la vie sur notre planète, l'obligation de manger, les nécessités de l'existence matérielle, expliquent l'indifférence philosophique des terriens, sans l'excuser entièrement, car des millions d'hommes et de femmes trouvent le temps de s'adonner à de futiles distractions, de lire des feuilletons et des remans, de jouer aux cartes, de s'attabler dans les cafés, de s'occuper des affaires des autres, de continuer l'histoire ancienne de la paille et de la poutre, d'espionner et critiquer autour d'eux, de politiquailler, d'emplir les églises et les théâtres, d'entretenir les magasins de luxe, de surmener les couturières et les modistes, etc.

L'ignorance universelle est le résultat du pauvre individualisme humain qui se suffit à lui-même. Vivre par l'esprit n'est un besoin pour personne, ou à peu près. Les penseurs sont l'exception. Si ces

recherches nous conduisent à mieux occuper nos esprits, à trouver ce que nous sommes venus faire sur la Terre, nous pourrions être satisfait de ce travail, car, vraiment, la vie de l'humanité terrestre paraît bien obtuse.

L'habitant de la Terre est encore tellement inintelligent et tellement animal que, jusqu'à présent, partout, c'est la Force brutale qui a fondé le Droit, et qui le maintient ; que le premier ministère de chaque nation est le ministère de la guerre ; et que les neuf dixièmes des ressources financières des peuples sont consacrées à des tueries périodiques internationales.

Et la Mort continue de régir en souveraine les destinées de l'humanité.

En réalité, c'est elle la souveraine. Son sceptre n'a jamais exercé sa puissance dominatrice avec une violence aussi féroce et aussi sauvage qu'en ces dernières années. En renversant des millions d'hommes sur les champs de bataille, elle a fait surgir des millions de points d'interrogation adressés au Destin. Etudions-la, cette fin suprême. C'est un sujet digne de notre attention.

*
* *

Le plan de cet ouvrage est tracé par son but même : *constater des preuves positives de la survivance*. On n'y trouvera ni dissertations littéraires, ni belles phrases poétiques, ni théories plus ou moins captivantes, ni hypothèses, mais uniquement des *faits* d'observation, avec leurs déductions logiques.

Mourons-nous entièrement? Voilà la question. Que reste-t-il de nous? Dire, penser, que notre immortalité consiste dans nos descendants, dans nos œuvres, dans le progrès que nous pouvons apporter à l'humanité, c'est une pure plaisanterie. Si nous mourons entièrement, nous ne saurons rien de ces services rendus, et, d'autre part, notre planète finira et notre humanité périra. Donc, tout sera anéanti.

Pour savoir si l'âme survit au corps, il faut d'abord savoir *si elle existe elle-même*, indépendamment de l'organisme physique. Nous devons donc établir cette existence sur les bases scientifiques de l'observation positive, et non sur de belles phrases ou sur des argumentations ontologiques dont les théologies de tous les temps se sont contentées jusqu'ici. Et d'abord, nous devons nous rendre compte de l'insuffisance des théories physiologiques généralement acceptées et classiquement enseignées.

---

## Le Matérialisme.

### Doctrine erronée, incomplète et insuffisante.

Méfions-nous des apparences.
COPERNIC.

Tout le monde connaît la « Philosophie positive » d'Auguste Comte et sa judicieuse classification des sciences, descendant graduellement de l'Univers à l'Homme, de l'Astronomie à la Biologie. Tout le monde aussi connaît Littré, continuateur d'Auguste Comte; son Dictionnaire est dans toutes les bibliothèques, et ses œuvres sont partout répandues. Je l'ai connu personnellement[1]. C'était un homme éminent, savant, encyclopédiste, profond penseur, d'ailleurs matérialiste et athée convaincu, et absolument sincère. L'esthétique de son visage ne correspondait pas à la beauté de son âme. Il était difficile de le regarder sans penser à notre origine simienne, et pourtant son esprit était de la plus haute noblesse, et son cœur d'une rare générosité. Il n'habitait pas fort loin de l'Observatoire; sa

1. Il est mort le 2 juin 1881.

femme était très pieuse : il la conduisait lui-même, le dimanche, à la messe de Saint-Sulpice, par douce et pure bonté, et sans entrer dans l'église. Le Dantec, athée et matérialiste, qui lui a succédé, est passé par l'église à ses obsèques, pour ne pas faire de peine à sa femme, pieuse dévote aussi, dont on regrette ce dernier geste; on aimerait voir ces compagnes de la vie penser comme leurs époux. Ce professeur d'athéisme était très bon également. Tout cela est assez paradoxal. Il en a été de même pour Jules Soury, ce « mangeur de curés », inhumé par eux avec leurs prières liturgiques. La logique n'est pas de ce monde. Mais les doctrines ne dirigent pas toujours les œuvres. On peut être catholique pratiquant et menteur, exploiteur de son prochain. On peut être matérialiste et parfait honnête homme. J'ai connu aussi l'excellent Ernest Renan, qui, par noble sincérité, et pour s'affranchir loyalement de toute hypocrisie, avait refusé le sacerdoce auquel ses études théologiques le conduisaient.

Ces esprits éminents sont respectables dans leurs convictions sincères, que nous devons respecter comme ils respectaient celles des autres; mais on peut discuter leurs idées, et ils n'ont d'ailleurs aucune prétention à l'infaillibilité.

Littré s'est occupé des questions psychiques que nous nous proposons d'étudier ici. Nous pouvons prendre ses arguments, comme ceux de Taine, son émule, pour base des affirmations matérialistes modernes. Ne craignons pas de combattre en face et de prendre le taureau par les cornes.

Dans son ouvrage *La science au point de vue phi-*

*losophique*, un chapitre sur la « physiologie psychique » porte les déclarations suivantes :

« Peut-être l'expression de *physiologie psychique* paraîtra-t-elle insolite. J'aurais pu me servir du terme de psychologie employé pour désigner l'étude des facultés intellectuelles et morales. Moi-même, j'ai écrit ce mot plusieurs fois, et à cause de l'usage commun qu'on en fait, quand le contexte ne laissera aucune obscurité sur ma pensée, je l'écrirai encore. Le mot ψυχή, qui le compose, est, il est vrai, approprié à la théologie et à la métaphysique, mais on peut aussi l'approprier à la physiologie en lui donnant le sens d'ensemble des facultés intellectuelles et morales, locution beaucoup trop longue et trop complexe pour qu'on ne la remplace, en mainte circonstance, par un terme plus simple.

Pourtant, comme il est certain que la psychologie a été à l'origine et est encore l'étude de l'esprit, considéré indépendamment de la substance nerveuse, je ne veux pas, je ne dois pas user d'un terme qui est le propre d'une philosophie toute différente de celle qui emprunte son nom aux sciences positives. Là, c'est-à-dire dans les sciences positives, on ne connaît aucune propriété sans matière, non point parce que, *a priori*, on y a l'idée préconçue qu'il n'existe aucune substance spirituelle, indépendante, mais parce que, *a posteriori*, on n'a jamais rencontré la gravitation sans corps pesant, la chaleur sans corps chaud, l'électricité sans corps électrique, l'affinité sans substances de combinaison, la vie, la sensibilité, la pensée sans être vivant, sentant et pensant.

Il m'a paru nécessaire que, dans le titre de ce travail, le mot de *physiologie* figurât. J'avais bien sous la main celui de physiologie cérébrale. Mais la physiologie cérébrale implique plus que je ne compte embrasser.

Le cerveau a toutes sortes d'actions dont je ne prétends pas m'occuper, me bornant à la part qu'il prend dans l'impression d'où résulte la notion du monde extérieur et du moi.

C'est pour cela que je me suis déterminé à choisir la locution *physiologie psychique* ou, plus brièvement, *psychophysiologie*. *Psychique*, c'est-à-dire relatif aux sentiments et aux idées ; *physiologie*, c'est-à-dire formation et combinaison de ces sentiments et de ces idées en rapport avec la constitution et la fonction du cerveau. Ce n'est pas que j'aie la prétention d'introduire dans la science une nouvelle expression : tout ce que je veux ici, c'est, d'une part, circonscrire nettement mon sujet, et, d'autre part, inculquer que la description des phénomènes psychiques, avec leur subordination et leur enchaînement, est *de la pure physiologie* et l'étude d'une fonction et de ses effets; plus la psychologie, celle du moins qui relève de l'école de Locke, a fait des progrès, rompant avec les idées innées, plus elle s'est rapprochée de la physiologie. Plus la physiologie s'est rendu compte de l'étendue de son domaine, moins elle s'est effrayée des anathèmes de la psychologie, qui lui interdisait les hautes spéculations. Et aujourd'hui il n'est plus douteux que *les phénomènes intellectuels et moraux sont des phénomènes appartenant au tissu nerveux* ; que le cas humain n'est qu'un anneau, le plus considérable, il est vrai, d'une chaîne qui s'étend, sans limite bien tranchée, jusqu'aux derniers animaux ; et que, à quelque titre que l'on procède, pourvu que l'on emploie la méthode de description, d'observation et d'expérience, on est physiologiste. Je ne conçois plus une physiologie où la théorie des sentiments et des idées, en ce qu'elle a de plus élevé, n'occuperait pas une grande place[1]. »

1. LITTRÉ. *La Science au point de vue philosophique* (Paris, 1873), p. 306 ; *La Philosophie positive*, 23 mars 1860.

Telle est la base du système matérialiste de l'âme.

J'invite le lecteur à peser scrupuleusement ce genre de raisonnement.

Nous ne devons pas admettre l'existence de l'âme « parce qu'on ne connaît aucune propriété sans matière, parce qu'on n'a jamais rencontré la gravitation sans corps pesant, la chaleur sans corps chaud, l'électricité sans corps électrique, l'affinité sans substances de combinaison, la vie, la sensibilité, la pensée, sans être vivant, sentant et pensant... »

Or, il n'y a dans ce raisonnement qu'une pétition de principe, fondée sur le mot *propriété*.

Assimiler la pensée à la gravitation, à la chaleur, aux effets mécaniques, physiques, chimiques, des corps matériels, c'est égaler deux choses très différentes, qui sont précisément en question : l'esprit et la matière.

La volonté d'un être humain, même celle d'un enfant, est personnelle, consciente, tandis que la gravitation, la chaleur, la lumière, l'électricité sont impersonnelles, inconscientes, conséquences de certains états de la matière, fatales, aveugles, essentiellement matérielles elles-mêmes. La différence est grande entre les deux objets comparés : c'est le jour et la nuit.

Le raisonnement scientifique lui-même pèche par la base. La chaleur, par exemple, ne provient pas toujours d'un corps chaud : le mouvement, qui n'a aucune température, peut produire de la chaleur. La chaleur est un mode de mouvement. La lumière est, elle aussi, un mode de mouvement La nature de l'électricité reste inconnue

J'avoue que je m'explique mal qu'un homme de la valeur de Littré, que le chef de l'Ecole positiviste, se soit contenté de ce raisonnement, et n'ait pas aperçu qu'il n'y avait là qu'une pétition de principe, presque un jeu de mots, car cette argumentation joue sur le mot « propriété ». Ce qu'il faudrait d'abord *prouver* positivement, c'est que la pensée est une propriété de la substance nerveuse, que l'inconscient peut produire le conscient, ce qui est, en principe, contradictoire.

On oserait à peine assimiler un morceau de bois à un morceau de marbre ou à un morceau de métal, et on assimile tranquillement l'esprit, la raison pensante, le sentiment de la liberté, de la justice, la bonté, la volonté, à une fonction de la substance organique! Taine assure que le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécréte la bile. Ne semble-t-il pas que, dans ces intelligences, le siège du raisonnement soit fait d'avance, avec non moins d'aveuglement que chez les théologiens? N'y a-t-il pas là idée préconçue, conviction systématique?

Il importe, dès le début de cette discussion, de ne pas nous payer de mots. Qu'est-ce que la matière? C'est, dans l'opinion générale, ce qui est perçu par nos sens, ce qui se voit, ce qui se touche, ce qui se pèse. Eh bien! les pages suivantes vont établir qu'il y a dans l'homme autre chose que ce qui se voit, se touche ou se pèse; qu'il y a dans l'être humain un élément indépendant des sens matériels, un principe mental personnel, qui pense, qui veut, qui agit, qui se manifeste à distance, qui voit sans les yeux, entend sans les oreilles, découvre l'avenir encore inexistant, révèle

des faits ignorés. Supposer que cet élément psychique, invisible, intangible, impondérable, est une propriété du cerveau proclame une affirmation sans preuves, un raisonnement contradictoire en lui-même, comme si l'on disait que du sel peut produire du sucre et que les poissons peuvent être citoyens de la terre ferme. Ce que nous voulons montrer, ici, c'est que l'observation positive elle-même (nous n'avons pas d'autre méthode que celle de Littré, de Taine, de Le Dantec et des professeurs de matérialisme, et nous répudions les doctrines byzantines de raisonnements sur des mots, pures divagations), c'est, disons-nous, que l'observation des faits et l'expérience prouvent que l'être humain n'est pas seulement un corps matériel doué de propriétés variées, mais encore un être psychique doué de propriétés différentes de celles de l'organisme animal.

Comment des intellectuels éminents tels que Comte, Littré, Berthelot, ont-ils pu s'imaginer que la réalité est bornée au cercle d'impression de nos sens, si limités et si imparfaits? Un poisson pourrait croire que rien n'existe hors de l'eau; un chien qui ferait une classification des connaissances canines les classerait, non par la vue, comme les hommes, mais par l'odorat; un pigeon voyageur verrait surtout le sens d'orientation, une fourmi le sens antennal, etc.

L'esprit dépasse le corps; les atomes ne régissent pas : ils sont régis. Le même raisonnement peut être appliqué à l'univers tout entier, aux mondes qui gravitent dans l'espace, aux végétaux, aux animaux. Une feuille d'arbre est organisée, un œuf

qui éclôt est organisé. Cette organisation est d'ordre intellectuel.

L'esprit universel est dans tout; il emplit le monde, et cela sans cerveau. Il est impossible d'analyser le mécanisme de l'œil et de la vision, de l'oreille et de l'audition, sans conclure que les organes de la vue et de l'ouïe sont construits intelligemment. Cette conclusion dérive avec plus d'évidence encore de l'analyse de la fécondation d'une plante, d'un animal, d'un être humain. L'évolution progressive de l'œuf féminin fécondé, le rôle du placenta, la vie de l'embryon et du fœtus, la création de ce petit être dans le sein de la mère, la transformation organique de la femme, la formation du lait, la naissance de l'enfant, l'allaitement, le développement physique et psychique de l'enfant, sont autant de manifestations irrécusables d'une force directrice intelligente organisant tout et dirigeant les moindres molécules avec autant d'ordre que les sphères planétaires ou sidérales dans l'immensité des cieux. Et cet esprit ne provient pas d'un cerveau. On a dit, avec raison, que si Dieu a fait l'homme à son image, l'homme le lui a bien rendu. Si les hannetons imaginaient un créateur, ils en feraient un gros hanneton. Le dieu anthropomorphe des hébreux, des chrétiens, des musulmans, des bouddhistes n'a jamais existé. Dieu le Père, Jéhovah, Jupiter ne sont que des mots symboliques.

Si la génération est admirablement organisée au point de vue physiologique, elle est loin d'être parfaite en ce qui concerne les sensations de la maternité. Pourquoi ces souffrances? Pourquoi les

atroces douleurs de la fin? L'Eglise y voit un châtiment de la faute d'Ève. Quelle plaisanterie! Est-ce qu'Adam et Eve ont existé? Est-ce que les femelles d'animaux ne souffrent pas? La nature se préoccupe bien peu des époques douloureuses de la femme et des brutalités de l'expulsion, elle manque assurément de sensibilité; le *bon Dieu* n'est pas tendre pour ses créatures, il n'a même rien d'humain, et les sœurs de charité sont meilleures que lui. Grave problème! malgré la certitude de l'existence de l'esprit dans la nature. Nous ne comprenons pas Dieu : c'est de toute évidence. Qu'est-ce que cela prouve? — Notre infériorité spirituelle.

Que l'esprit, l'intelligence, l'ordre mental existent en tout, c'est indéniable. La science expérimentale s'arrête en chemin lorsqu'elle enseigne que tous les phénomènes de l'univers se réduisent, en dernier ressort, au dualisme matière et mouvement, ou même au monisme matière et propriétés. L'histoire naturelle, la botanique, la physiologie animale, l'anthropologie présentent à l'observation un élément distinct de la matière et du mouvement : *la vie*. Le physiologiste Claude Bernard ne nous a-t-il pas montré que la vie n'est pas un produit des molécules matérielles? De plus, l'univers se révèle à nous comme un dynamisme, car le mouvement est inhérent aux atomes mêmes, et ce dynamisme n'est pas d'ordre matériel, puisqu'il y a organisation de tout, êtres et choses [1].

1. J'ai connu autrefois un naturaliste modeste, observateur ingénieux de la plus haute valeur personnelle, qui a étudié directement, de ses yeux, la vie des insectes et y a découvert des merveilles. Il s'appelait Henri Fabre, et habitait Sérignan (Vaucluse). Ce n'est qu'après cinquante ou soixante ans de tra-

La doctrine qui fait de la pensée une fonction du cerveau, ou qui voit un parallélisme, une équivalence, entre le travail du cerveau et celui de la pensée, pouvons-nous dire avec le psychologue Bergson, est tout à fait insuffisante. Les souvenirs sont là, enseigne-t-on, accumulés dans le cerveau sous forme de modification imprimée à tel ou tel groupe d'éléments anatomiques ; s'ils disparaissent de la mémoire, c'est que les éléments anatomiques où ils reposent sont altérés ou détruits. Les impressions faites par des objets extérieurs subsisteraient dans le cerveau, comme sur la plaque sensibilisée ou sur le disque phonographique. Ces comparaisons sont vraiment bien superficielles ; si le souvenir visuel d'un objet, par exemple, était une impression laissée par cet objet sur le cerveau, il n'y aurait pas un souvenir d'un objet, il y en aurait des milliers, il y en aurait des millions ; car l'objet le plus simple et le plus stable change de forme, de dimension, de nuances, selon le point

vaux ininterrompus qu'il a vu sa réputation dépasser son département. Tout le monde a lu (depuis sa mort surtout) les dix volumes de ses *Souvenirs entomologiques*, et il ne me semble pas qu'aucun lecteur puisse se refuser à y voir la manifestation constante de l'esprit dans la nature — dans chaque insecte, — dans chaque molécule vivante même. Rappelons, comme exemple, le Sphex, insecte hyménoptère qui creuse dans le sable des terriers plusieurs loges, pond un œuf dans chacune, après y avoir déposé une victime qui vient d'être paralysée, et non tuée, pour servir de nourriture fraîche à la larve après son éclosion : la victime doit rester vivante, mais inerte, aussi longtemps que dure le festin larvaire : les petites larves ne se régaleraient pas de viande pourrie. Tout est prévu pour leur chère existence par la mère qui ne les connaîtra pas et qui n'en sait rien. Toute la vie des insectes est pleine de ces instincts de prévoyance. — Voir aussi, dans mes *Contes philosophiques*, le chapitre intitulé *l'oreille*, — et *Contemplations scientifiques* (p. 18) : l'Intelligence des Plantes.

d'où on l'aperçoit; à moins donc que je me condamne à une fixité absolue en le regardant, à moins que votre œil s'immobilise dans son orbite, des images innombrables, nullement superposables, se dessineront tour à tour sur votre rétine et se transmettront à votre cerveau. Que sera-ce, s'il s'agit de l'image visuelle d'une personne, dont la physionomie change, dont le corps est mobile, dont le vêtement, l'entourage sont différents chaque fois que vous la revoyez? Et pourtant il est incontestable que notre conscience tient en réserve une image unique, ou peu s'en faut, un souvenir pratiquement invariable de l'objet ou de la personne, preuve évidente qu'il y a eu autre chose, et toute autre chose ici, qu'un enregistrement mécanique. On peut faire des remarques analogues sur le souvenir auditif. Le même mot articulé par des personnes différentes, ou par la même personne à des moments différents, dans des phrases différentes, donne des phonogrammes qui ne coïncident pas entre eux : comment le souvenir serait-il comparable à un phonogramme? Cette seule considération suffirait déjà à nous rendre suspecte la théorie qui attribue les maladies de la mémoire des mots à une altération ou à une destruction des souvenirs eux-mêmes, enregistrés automatiquement par l'écorce cérébrale.

Mais voyons, avec le même auteur, ce qui se passe dans ces maladies.

« Là où la lésion cérébrale est grave, et où la mémoire des mots est atteinte profondément, il arrive qu'une excitation plus ou moins forte, une émotion par exem-

ple, ramène tout à coup le souvenir qui paraissait à jamais perdu. Serait-ce possible, si le souvenir avait été déposé dans la matière cérébrale altérée ou détruite? Les choses se passent bien plutôt comme si le cerveau servait à rappeler le souvenir, et non pas à le conserver. L'aphasique devient incapable de retrouver le mot quand il en a besoin : il paraît tourner tout autour, n'avoir pas la force voulue pour mettre le doigt au point précis; dans le domaine psychologique, en effet, le signe extérieur de la force est toujours la précision. Mais le souvenir a bien l'air d'être là; et parfois ayant remplacé par des périphases le mot qu'il croit disparu, l'aphasique fera entrer dans l'une d'elles le mot lui-même.

Réfléchissons maintenant à ce qui se passe dans l'aphasie progressive, c'est-à-dire quand l'oubli des mots va toujours s'aggravant. En général, les mots disparaissent alors dans un ordre déterminé, comme si la maladie connaissait la grammaire; les noms propres s'éclipsent les premiers, puis les noms communs, ensuite les adjectifs, et enfin les verbes constitueraient autant de couches superposées pour ainsi dire, et la lésion atteindrait ces couches l'une après l'autre. Oui, mais la maladie peut tenir aux causes les plus diverses, prendre les formes les plus variées, débuter en un point quelconque de la région cérébrale intéressée et progresser dans n'importe quelle direction : l'ordre de disparition des souvenirs reste le même. Serait-ce possible, si c'était aux souvenirs eux-mêmes que la maladie s'attaquerait?

Si le souvenir n'a pas été emmagasiné dans le cerveau, où donc se conserve-t-il? La question « *où* » a-t-elle d'ailleurs un sens quand on parle d'autre chose que d'un corps? Des clichés se conservent dans une boîte, des rouleaux phonographiques dans des casiers; mais pourquoi des souvenirs, qui ne sont pas des choses visibles et tangibles, auraient-ils besoin d'un contenant,

et comment pourraient-ils en avoir? Ces souvenirs sont-ils ailleurs que dans l'esprit? Or l'esprit humain est la conscience même, et conscience signifie, avant tout, mémoire [1]. »

Nous pouvons dire ici avec l'éminent penseur que tout se passe comme si le corps était simplement utilisé par l'esprit. Dès lors, on n'a aucune raison de supposer que le corps et l'esprit soient inséparablement liés l'un à l'autre.

Voici un cerveau qui travaille. Voilà une conscience qui sent, qui pense, et qui veut. Si le travail du cerveau correspondait à la totalité de la conscience, s'il y avait équivalence entre le cérébral et le mental, la conscience pourrait suivre les destinées du cerveau et la mort être la fin de tout : du moins l'expérience ne dirait pas le contraire, et le philosophe qui affirme la survivance serait réduit à appuyer sa thèse sur quelque construction métaphysique, base généralement fragile. Mais si la vie mentale déborde la vie cérébrale, si le cerveau se borne à traduire en mouvements une petite partie de ce qui se passe dans la conscience, alors la survivance devient si probable que l'obligation de la preuve incombera à celui qui nie, bien plutôt qu'à celui qui affirme; car l'unique raison que nous puissions avoir d'admettre une extinction de la conscience après la mort est que nous voyons le corps se désorganiser, et cette raison n'a plus de valeur si l'indépendance, au moins partielle, de la conscience à l'égard du corps est, elle aussi, un fait d'expérience.

1. V. Conférences Foi et Vie, dans *le Matérialisme actuel.* (Paris 1913).

Bergson, tout « métaphysicien » qu'il est, paraît plus « positif » que le physicien Littré. L'esprit n'est pas la matière. Il n'est pas du tout démontré que l'âme soit une fonction du cerveau, une propriété de la substance cérébrale, destinée à mourir avec elle.

On se demande même comment un raisonneur de l'envergure de Taine, par exemple, qui apprécie à sa valeur la conception et la composition d'un ouvrage, son plan, son exécution, et qui a même écrit précisément un livre spécial sur *L'Intelligence*, ait pu attribuer la création d'une œuvre philosophique à la sécrétion d'une combinaison moléculaire des parties matérielles constitutives d'un cerveau. L'action de l'esprit personnel est là si évidente, si irrécusable, qu'il faut une véritable autosuggestion systématique pour l'éclipser.

Le cerveau est l'organe de la pensée, sans aucun doute, et personne ne saurait le nier. Mais, contrairement à ce que l'on admettait naguère encore, la totalité du cerveau n'est pas nécessaire à la pensée ni à la vie.

Aux exemples tirés des maladies de la mémoire que nous venons de rappeler, nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres qui conduisent à la même conclusion.

Mon savant ami Edmond Perrier a présenté à l'Académie des Sciences, dans sa séance du 22 décembre 1913, une observation du Dr Robinson, concernant un homme qui a vécu pendant un an, presque sans souffrance, sans aucun trouble mental apparent, avec un cerveau réduit à l'état de bouillie et ne formant plus qu'un vaste abcès purulent.

En Juillet 1914, le Dr Hallopeau a apporté à la Société de Chirurgie le récit d'une opération que l'on avait fait subir, à l'hôpital Necker, à une jeune fille tombée du Métropolitain : à la trépanation, on constata qu'une notable proportion de matière cérébrale était réduite littéralement en bouillie. On nettoie, on draine, on referme ; la malade guérit. Le 24 mars 1917, à l'Académie des Sciences, le Dr Guépin a montré, par une opération sur un soldat blessé, que l'ablation partielle du cerveau n'empêche pas les manifestations de l'intelligence. D'autres exemples pourraient être cités. Il reste parfois de bien modestes parcelles : l'esprit se sert ingénieusement de ce qu'il peut.

Si les anatomistes ne trouvent pas l'âme au bout de leurs scalpels en disséquant les corps, c'est qu'elle n'est pas là. Quand les médecins, les physiologistes ne voient dans nos facultés psychiques que des propriétés de la matière cérébrale, ils se trompent grossièrement. Il y a dans l'être humain autre chose que la substance blanche ou grise du cerveau.

On peut objecter qu'en général la faculté de penser paraît suivre l'état du cerveau, et qu'elle s'affaiblit avec l'âge, comme le cerveau lui-même. Mais ne serait-ce pas l'instrument qui s'affaiblirait, le corps, et non l'esprit? Bien souvent, chez les grands travailleurs de la pensée, l'esprit reste solide, jusqu'au dernier jour de la vie. Tous mes contemporains ont connu à Paris, des écrivains comme Victor Hugo, Lamartine, Legouvé; des historiens comme Thiers, Mignet, Henri Martin; des érudits, comme Barthélemy-Saint-Hilaire (1805-

1895); des savants comme Chevreul (1786-1889), qui ont montré jusqu'à un âge très avancé la virilité et la jeunesse de leurs âmes.

*Homo sapiens*, l'homme raisonnant : tel est le titre sous lequel certains physiologistes définissent depuis longtemps l'espèce humaine. Est-ce que des agrégations d'atomes matériels formant un cerveau auraient pu créer cette désignation ? Est-ce qu'une association chimique de molécules d'hydrogène, de carbone, d'azote, d'oxygène, etc., aurait pu penser ?

La biologie est une science toute récente. La biologie déterministe est une philosophie. Le propre de cette philosophie est de considérer les phénomènes mentaux et psychiques comme des effets de réactions physiologiques. Or les explications physiologiques ne sont, sous forme d'expressions imagées, qu'un aveu d'impuissance. On regarde l'invention d'un mot comme une découverte, et la narration hypothétique d'un fait comme une explication !

La sensation et le principe vital sont restés aussi mystérieux qu'aux siècles passés, malgré les découvertes modernes sur l'origine purement physico-chimique des mouvements musculaires. On ne peut se refuser à reconnaître en chacun de nous, à côté ou plutôt au-dessus des phénomènes physiologiques, un *principe intellectuel* actif autonome, sans lequel rien ne s'explique, avec lequel tout se comprend.

Disons, tout de suite, d'ailleurs, que les manifestations normales et bien connues, de l'âme, dont nous venons de parler, s'effacent devant celles que les chapitres suivants vont mettre en évidence.

La médecine aurait grand intérêt à tenir compte de ces considérations, en agissant non plus seulement sur l'organisme physique, mais aussi sur le dynamisme intellectuel. Un certain nombre de maladies, rebelles aux procédés pharmaceutiques, peuvent être guéries par l'action mentale. Nous en avons, d'ailleurs, pour témoignages, les guérisons par le magnétisme, par la suggestion, et les prétendus miracles de la foi religieuse, depuis le temple d'Epidaure et le culte d'Esculape jusqu'à Lourdes et ses concurrences. Les globules homéopathiques de la vingtième solution n'agissent-ils pas un peu par persuasion? La foi meut les montagnes.

L'esprit n'est pas le corps, n'en émane pas, et s'affirme comme fort distinct. La *volonté* de l'homme est appréciée de tout le monde. La persévérance dans cette volonté, bonne ou mauvaise, l'esprit de sacrifice, l'héroïsme, le mépris de la douleur, l'insensibilité organique des martyrs défiant tous les supplices les plus atroces, l'abnégation, le dévouement, les vertus et les vices, la charité comme l'envie, l'amitié comme la haine, ne sont-ils pas autant de preuves de l'indépendance de l'âme relativement au cerveau?

Il y a des êtres qui ne pensent à rien. On en rencontre dans le monde. Mais, en général, l'homme même le plus inculte sent qu'il y a quelque chose de plus élevé que de manger, de boire et de s'accoupler, que ce monde éphémère des sens n'est pas sa fin à lui-même, n'est que la manifestation d'un principe supérieur dont nous ne voyons ici que l'ombre confuse. C'est à ce sentiment que les religions ont voulu répondre.

Si l'on analyse le corps humain et ses fonctions naturelles, on ne peut s'empêcher de reconnaître que, malgré tous les charmes qu'il peut offrir à nos sensations, c'est, au total, un objet assez vulgaire, lorsqu'on ne considère que la matière. La vraie noblesse est dans l'esprit, dans le sentiment, dans l'intelligence, dans le culte de l'art et de la science ; et la valeur de l'homme ne gît pas dans son corps si peu durable, si changeant, si fragile, mais dans son âme qui se montre, dès cette vie, douée de la faculté de durer.

Ce corps, d'ailleurs, n'est pas une masse inerte, un automate ; c'est un organisme vivant. Or, l'organisation d'un être, d'un homme, d'un animal, d'une plante, témoigne de l'existence d'une force organisatrice, d'un esprit dans la nature, d'un principe intellectuel qui régit les atomes et qui n'est pas leur propriété. S'il n'y avait que des molécules matérielles, dépourvues de direction, le monde ne marcherait pas, un chaos quelconque aurait indéfiniment subsisté, sans lois mathématiques, et l'ordre ne régirait pas le Cosmos.

Dans la théorie mécanique de l'univers, l'ensemble des choses est un effet fatal des combinaisons inconscientes ; la création est un néant intellectuel qui devient quelque chose et finit par penser ! Peut-on imaginer d'hypothèse plus absurde en soi, et plus contraire à l'observation ?

La mystérieuse nature a mis de l'esprit dans tout, et elle se montre même douée d'une malignité généralement insoupçonnée. Qu'est-ce que la coquetterie de la jeune fille qui la conduit à devenir femme, à souffrir dans son beau corps, à perpétuer

l'espèce humaine, à être heureuse de la douloureuse maternité? Qu'est-ce que l'amour, ce piège adorable? Qu'est-ce que la souffrance des cœurs? Qu'est-ce que le sentiment? Le muet langage de la nature ne se fait-il pas assez entendre? Qu'est-ce que la construction d'un nid par deux oiseaux... la couveuse alimentée par le futur père... la becquée apportée par le père et la mère aux petits affamés? Qu'est-ce que la poule et ses poussins? Avez-vous jamais réfléchi au *premier* battement d'un cœur dans un œuf, dans un enfant? Avez-vous jamais analysé la fécondation des fleurs? Ne pas voir là un ordre raisonné, une intention, un plan, un but général, une finalité, une organisation qui nous domine tous; ne pas voir dans la vie le but suprême de l'organisation des mondes; c'est ne pas voir le soleil en plein midi.

Où cette force mystérieuse nous conduit-elle? Nous l'ignorons. Tandis que la vie nous impose ses lois, la planète que nous habitons nous emporte dans l'espace à la vitesse de 107 000 kilomètres à l'heure, jouet elle-même des forces directrices du système du monde et de quatorze mouvements différents. Nous sommes des atomes pensants sur un atome mobile, un million de fois plus petit que le Soleil, lequel est un million de fois plus petit que Canopus, lequel est un atome de notre gigantesque nébuleuse stellaire, laquelle n'est qu'un univers, entouré d'autres à l'infini. Immensité sans bornes! Mouvements prodigieux, vitesses stupéfiantes!

La force paraît même inhérente à l'atome, car on ne voit nulle part d'atome immobile. Un être vivant qui ne posséderait pas en lui-même sa force

directrice ne vivrait pas, tomberait en ruines, comme un édifice abandonné.

Renan et Berthelot, ces deux amis inséparables, dissertaient quelquefois ensemble du problème qui nous intéresse ici. Ils sont morts l'un et l'autre sans espérance d'une vie future, mais avec des sentiments un peu différents. Le 25 août 1892, Berthelot écrivait à Renan, qui dépérissait de jour en jour (et devait mourir un mois après) : « Consolons-nous en voyant grandir nos petits-enfants ; c'est la seule survivance que nous puissions connaître **de science certaine** ». Cette manière de parler n'implique pas, dans son esprit, une négation absolue, et elle répondait, sans doute, à quelques préoccupations de l'auteur de la *Vie de Jésus*.

Le 20 juillet précédent, Renan avait écrit à Berthelot[1] :

« L'acte le plus important de notre vie, c'est notre mort. Cet acte, nous le faisons, en général, dans de détestables circonstances. Notre école, dont l'essence est de n'avoir besoin de se faire aucune illusion, a, je crois, pour cette grande heure, des avantages tout particuliers.

« Je travaille en ce moment à corriger les épreuves de mon quatrième et de mon cinquième volume d'*Israël*. Je voudrais bien revoir tout cela. Si un autre donnait les bons à tirer, j'aurais quelques impatiences au fond du purgatoire : la plupart des améliorations que j'avais voulu faire, personne cependant, hors l'Eternel et moi, n'en aura connaissance. La volonté de Dieu soit faite ! *In utrumque paratus.* »

1. *Correspondance de Renan et Berthelot* (Paris, 1898), publiée par Berthelot.

Le philosophe, l'ancien théologien, est *préparé*. Sa croyance en Dieu subsiste. On peut être anticlérical et déiste (comme Voltaire). Renan n'était peut-être pas éloigné d'admettre une survivance indéterminable.

D'après son gendre, M. Psichari, qui l'assistait à son lit de mort, Renan aurait déclaré qu'il ne subsisterait rien de lui, *rien, rien, rien*. Ce fut l'impression de sa dernière heure. Sur la survivance de l'âme, cent autres grands esprits ont eu le même scepticisme. Ils s'en préoccupaient, néanmoins. Cette opinion est uniquement fondée sur notre ignorance. Ptolémée ne trouvait rien d'aussi stupide que l'hypothèse du mouvement de la Terre : πανυ γελοιοτατον, souverainement ridicule.

Qu'est-ce que la pensée ? qu'est-ce que l'âme ? Le surnaturel n'existe pas, et l'âme, si elle existe individuellement, est aussi naturelle que le corps.

On arrive enfin à admettre l'*unité de force et l'unité de substance*[1].

Tout est dynamisme. Le dynamisme cosmique régit les mondes. Newton lui a donné le nom d'attraction. Mais cette interprétation est insuffisante : s'il n'y avait que l'attraction dans l'univers, les astres ne formeraient qu'un seul bloc, car elle les aurait réunis depuis longtemps, depuis toujours; il y a, de plus, le mouvement. Le dyna-

1. C'est le titre que j'ai donné, en 1865, à la notice scientifique publiée dans l'*Annuaire du Cosmos* pour 1866. On était alors singulièrement aveugle; mais les progrès de la science n'ont fait que confirmer graduellement cette idée des alchimistes anciens. La structure de l'atome, composé de tourbillons électriques, nous montre même, aujourd'hui, que la matière s'évanouit dans la notion moderne de l'énergie. Les atomes sont des centres de forces.

misme vital régit les êtres : dans l'homme évolué, le dynamisme psychique est constamment associé au dynamisme vital. Au fond, tous ces dynamismes n'en font qu'un : c'est l'esprit dans la nature, sourd et aveugle pour nous dans le monde immatériel et même dans l'instinct des animaux, inconscient dans la majorité des œuvres humaines, conscient dans un petit nombre.

J'ai écrit dans *Uranie* (1888) : « Ce que nous appelons matière s'évanouit lorsque l'analyse scientifique croit la saisir. Nous trouvons comme soutien de l'univers et principe de toutes les formes, la force, l'élément dynamique. L'être humain a pour principe essentiel l'âme. L'UNIVERS EST UN DYNAMISME INTELLIGENT INCONNAISSABLE. »

J'ai écrit dans *les Forces naturelles inconnues* (1906) : « Les manifestations psychiques confirment ce que nous savons d'autre part, que l'explication purement mécanique de la nature est insuffisante et qu'il y a dans l'univers autre chose que la prétendue matière. Ce n'est pas la matière qui régit le monde : C'EST UN ÉLÉMENT DYNAMIQUE ET PSYCHIQUE. »

Depuis les années où ces lignes ont été écrites, le progrès des observations psychiques les a surabondamment confirmées.

Une force mentale régit silencieusement, souverainement, les instincts des insectes, assurant leur existence et leur perpétuité, comme elle régit la naissance d'un oiseau et l'évolution des animaux supérieurs, y compris l'homme lui-même. C'est ce dynamisme qui conduit l'insecte chenille à devenir bouillie informe dans la chrysalide et ensuite papillon. C'est lui qui de l'organisme de médiums

spéciaux émet une substance, se transformant en organes vivant d'une durée éphémère, mais réels, dynamisme créant instantanément des matérialisations transitoires.

Affirmons-le : l'univers est un dynamisme. Une force invisible et pensante régit mondes et atomes. La matière obéit.

L'analyse des choses montre en tout l'action d'un esprit invisible. Cet esprit universel est dans tout, régissant chaque atome, chaque molécule, eux-mêmes impalpables, impondérables, infiniment petits, invisibles, constituant par leur agrégation dynamique les choses visibles et les êtres; et cet esprit est indestructible, éternel.

Le matérialisme est une doctrine erronée, incomplète et insuffisante, qui n'explique rien à notre entière satisfaction[1]. N'admettre que la matière, douée de propriétés, est une hypothèse qui ne résiste pas à l'analyse. Les « positivistes » sont dans l'erreur, il existe des preuves « positives » que l'hypothèse de la matière dominant et régissant tout, par ses propriétés, est à côté de la vérité. Ils n'ont pas deviné le dynamisme intelligent qui anime les êtres, et même les choses.

Nous pouvons dire avec le docteur Geley que les facteurs classiques sont impuissants à résoudre la difficulté générale d'ordre philosophique relative à l'évolution qui du *moins* fait sortir le *plus*[2].

1. Le plus grand des physiologistes, Claude Bernard, qui a passé sa vie à scruter les fonctions du cerveau, conclut que « le mécanisme de la Pensée nous est inconnu ». *La Science expérimentale*, p. 371.

2. V. *De l'Inconscient au Conscient*, p. 33.

Le matérialisme, si répandu, consciemment ou inconsciemment, dans toutes les classes de la société, n'est qu'une **théorie de l'apparence**, c'est la superficie des choses non analysées. « Quod *terra immobilis*, in medio cœli, si ego contra assererem *terram moveri...* » écrivait Copernic à la première page de son immortel ouvrage, dans sa dédicace au pape. Et il prouve que ce que l'on avait cru démontré est absolument faux. Nous devons agir de même aujourd'hui pour la physiologie psychique.

C'est par la méthode expérimentale elle-même que nous allons en constater la faiblesse. Nous mettrons en évidence l'erreur absolue du matérialisme classique. Toute la physiologie psychique officielle est erronée, contraire à la réalité. Il y a dans l'être humain autre chose que des molécules chimiques douées de propriétés : il y a un élément non matériel, un principe spirituel. L'examen impartial des faits va nous le montrer, et nous le verrons même agir indépendamment des sens physiques.

---

III

## Qu'est-ce que l'homme? L'âme existe-t-elle?

Nous devons chercher la vérité en pleine liberté d'esprit, affranchis de toute idée préconçue.

DESCARTES.

Nous venons de constater que les théories matérialistes ne sont pas du tout démontrées. Elles ne sont pas assises sur une base aussi solide qu'on se l'imagine ; elles ont des lacunes; elles laissent à côté d'elles des quantités de choses inexpliquées ; elles sont loin d'être comparables, comme elles le prétendent, à des théorèmes géométriques, à des certitudes mathématiques. La question est donc entièrement ouverte à notre libre examen.

Avant de chercher à savoir si notre âme survit à la dissolution de notre corps, il est indispensable de savoir, d'abord, si vraiment nos âmes existent. Discuter la durée d'une chose qui n'existerait pas serait perdre son temps un peu naïvement. Si la pensée était un produit du cerveau, elle s'éteindrait avec lui.

Cette notion ne peut s'acquérir que par l'observation scientifique positive, par la méthode expérimentale. Or, jusqu'à nos jours, la psychologie a

plutôt été une affaire de mots, de méditations théoriques, d'hypothèses.

C'est une tradition que nous nous garderons bien de suivre ici. Nous allons essayer de déterminer la nature de l'âme par des observations pratiques, et de connaître ses facultés.

Il est regrettable de constater que ces facultés sont jusqu'à présent à peu près inconnues. La psychologie nouvelle doit être établie sur la science. Souvenons-nous de l'origine du mot *métaphysique* « après la physique » dans la classification de son fondateur Aristote.

On l'a trop oublié.

Pour continuer de vivre après la destruction du corps, il faut exister spirituellement. Notre esprit existe-t-il individuellement ? Avons-nous une âme ? Or, pour parler plus exactement, l'homme est-il une âme? Telle est la première question à résoudre, tel est le premier point à établir.

Nous venons de reconnaître que les matérialistes, les positivistes, les athées, les négateurs de l'esprit dans la nature sont dans l'erreur la plus complète en pensant, en enseignant, qu'il n'y a pas autre chose dans l'univers que la matière et ses propriétés, et que tous les faits de l'humanité s'expliquent dans cette théorie, à la fois savante et vulgaire. C'est là une hypothèse inexacte. Mais il faut prouver la thèse contraire.

Qu'est-ce que l'âme? D'où vient même ce mot? Que signifie-t-il ?

La croyance à l'âme a été établie jusqu'à présent sur des dissertations métaphysiques et sur de prétendues révélations divines non prouvées. La reli-

gion, la foi, le sentiment, le désir, la crainte, ne sont pas des preuves.

Comment la notion de l'âme s'est-elle présentée à l'esprit des hommes ?

Le mot âme et ses équivalents dans nos langues modernes (*esprit*, par exemple) ou dans les langues anciennes, tels que *anima*, *animus* (transcription latine de ανεμος), *spiritus*, ψυχη, πνευμα, *atma*, âme (mot sanscrit rattaché au grec ατμος, vapeur), etc. impliquent tous l'idée de souffle ; et il n'est pas douteux que l'idée de l'âme et de l'esprit ait exprimé primitivement cette idée de souffle chez les psychologues de la première époque. *Psyché* même vient de ψύχειν, souffler.

Ces observateurs identifiant l'essence de la vie et de la pensée avec le phénomène de la respiration, et, d'autre part, ayant à concilier le fait patent, irrécusable de la décomposition du corps mort, du corps privé de souffle, privé d'âme, avec la croyance aux apparitions des morts, c'est-à-dire à la vie persistante de ceux dont le cadavre était là gisant, inanimé, ou, qui plus est, dissout et réduit en cendres, — ils imaginèrent que le souffle, que l'âme était quelque chose qui abandonnait le corps au moment du trépas pour s'en aller vivre ailleurs de sa vie propre.

Encore aujourd'hui, le *dernier soupir* désigne la mort.

Si les uns admettaient cette persistance de la vie sous une forme invisible, d'autres ne voyaient là qu'une impression de sentiment, de regret, d'affection, des survivants, et dès l'origine des divers groupes humains, nous voyons deux théories

distinctes, et même opposées, se partager les opinions : le spiritualisme d'une part, le matérialisme d'autre part. Mais les uns comme les autres raisonnaient superficiellement.

Le sens des mots *âme* et *esprit* doit être changé, discuté, examiné. Il y a des distinctions fondamentales à établir. Les propriétés de l'organisme vivant et les éléments psychiques diffèrent essentiellement.

En général, les hommes pensent, avec une conviction parfaite, qu'il n'y a au monde qu'une seule réalité incontestable, la réalité des *objets*, de la matière, c'est-à-dire de ce qui se voit, de ce qui se touche, de ce qui tombe sous l'appréciation des sens. Pour eux, tout le reste n'est qu' *abstraction*, chimère, néant.

Cette manière de voir a pour elle l'immense majorité des savants, comme du vulgaire. Mais les majorités et les savants peuvent se tromper, et c'est ce qui a lieu ici.

La physique, la physique elle-même, nous enseigne que le témoignage de l'apparence, alors même que celle-ci a toute la force de la plus irrésistible évidence, doit être tenu pour suspect et sévèrement contrôlé, dirai-je avec mon ami regretté Durand de Gros. Quoi de plus évident que la marche du soleil et du ciel entier au-dessus de nos têtes. Cette évidence, les yeux de tous les hommes ne l'ont-ils pas proclamée en tous temps, en tous lieux ? En est-il une autre de plus imposante ? Elle n'est pourtant qu'une illusion : l'astronomie l'a démontré.

Combien nos doctrinaires raisonnant sur la seule observation apparente ne se montrent-ils pas super-

ficiels dans leur critique de la connaissance en croyant voir le fait d'expérience là où ils nous le montrent? « Le soleil est un disque lumineux qui circule au-dessus de nos têtes, de l'est à l'ouest, de son lever à son coucher » : voilà une vérité d'observation s'il en fût, semble-t-il, et que le témoignage unanime des hommes a proclamée pendant des milliers d'années. Comment se fait-il, pourtant, que la science ose nous affirmer que cette « vérité établie par l'observation » est une erreur irrécusable? Et comment se fait-il que tout le monde sache aujourd'hui que c'était là une erreur?

Ce qu'il est rigoureusement vrai d'affirmer, ce qui est le fait d'observation véritable, qu'on le comprenne bien, ce n'est pas celui qui s'énonce en disant : « Le soleil est un disque... etc. » c'est le fait qui devrait s'énoncer ainsi : « J'ai la sensation d'un disque brillant que je désigne par le nom de soleil, et telle qu'elle me fait apparaître ce disque comme se mouvant de l'est à l'ouest », etc.

Voilà dans quels termes l'expérimentaliste doit renfermer l'affirmation de son expérience, s'il veut rester dans les strictes limites de la donnée expérimentale, c'est-à-dire dans l'absolue certitude.

Et même ce disque, lui aussi, n'est qu'une fausse apparence, le soleil étant un globe.

Faisons la part des sensations, des perceptions; et ne les confondons pas avec la réalité. Celle-ci a besoin d'être démontrée. Je vois un éclair; le bruit d'un coup de canon frappe mon oreille. Rigoureusement, nous devons penser : « j'ai la sensation d'avoir vu un éclair », « j'ai la sensation d'avoir entendu un coup de canon ». Or, les physiolo-

gistes méconnaissent souvent cette distinction essentielle. Ce qu'ils nous présentent comme des faits observés, ce ne sont souvent, en toute rigueur, que des faits conjecturés, ce ne sont pas des observations, ce sont des inductions tirées de l'observation, sans qu'ils se rendent compte de cette opération de leur esprit. J'ai la sensation d'un disque lumineux de tel diamètre apparent, cheminant dans le ciel du levant au couchant : voilà ce qui est absolument vrai, voilà ce que je suis entièrement en droit d'affirmer, toujours d'après le principe posé par la doctrine expérimentale de la certitude. Mais si je dis : « un disque chemine dans le ciel, etc., j'affirme au delà de ce que je sais, et je m'expose à me tromper ; et, la preuve, c'est que je me trompe, en effet, dans l'espèce.

Il serait superflu de multiplier les exemples à l'appui de cette thèse. Nous éprouvons telle et telle sensation ; nous avons telle et telle idée, telle et telle émotion, voilà la seule connaissance qui soit immédiate et certaine, voilà l'unique vérité proprement expérimentale et digne de la créance absolue.

La notion d'objet suppose donc une sensation, une perception, une conception. Maïs qu'est-ce que tout ceci ? Serait-ce autant d'attributs de l'objet lui-même ? Non. Cette sensation, cette conception prouvent qu'en face de la chose sentie, perçue, conçue, il y a une chose qui sent, perçoit, conçoit.

A parler rigoureusement, le fait de sentir, percevoir, concevoir, constitue, lui seul, un fait absolument fondamental, le seul que l'observation immédiate nous impose.

Ce raisonnement, nous le tenons depuis les

discussions de Berkeley (1710) et même depuis celles de Malebranche (1674). Ce n'est pas d'hier [1]. Nous ne jugeons l'univers, les choses, les êtres, les forces, l'espace, le temps, que par nos sensations, et tout ce que nous pouvons penser sur la réalité est dans notre idée, dans notre esprit, dans notre cerveau. Mais c'est un étrange raisonnement d'en conclure que nos idées constituent la réalité. Ces impressions ont une cause, cette cause est extérieure à nos yeux, à nos sens. Nous sommes des miroirs qui se rendent compte des images reçues.

L'idéalisme pur de Berkeley, de Malebranche, de Kant, de Poincaré, va trop loin dans le scepticisme ; mais n'en perdons jamais de vue le principe.

Il est vrai qu'il est urgent de protester contre l'apparence vulgaire et de proclamer que le monde extérieur n'est pas ce qu'il nous paraît être. Si nous n'étions pas doués de nos yeux, de nos oreilles, il nous paraîtrait tout autre. La rétine pourrait être construite différemment, le nerf optique pourrait vibrer, percevoir les vibrations, non entre 380 et 760 trillions de vibrations par seconde, du rouge extrême au violet extrême, mais au delà de l'infra-rouge ou au delà de l'ultra-violet, ou être remplacé par des nerfs percevant les radiations électriques, ou les ondes magnétiques, ou les forces invisibles qui nous sont inconnues. Pour ces êtres (qui peuvent exister sur d'autres mondes) l'univers serait tout autre que celui de nos

1. On en trouvera la discussion générale dans mon ouvrage *Philosophie astronomique*, au chapitre sur « le monde extérieur et la perception humaine », (ouvrage en cours de rédaction).

systèmes scientifiques. Nous serions donc dans l'erreur en prenant nos sensations pour des réalités. La nature réelle est autre, nous ne la connaissons pas ; mais l'esprit doit l'étudier.

Je sens, je pense : telle est donc notre seule certitude, certitude immédiate, vraiment expérimentale et seule digne de ce qualificatif. De ce fait primitif, de ce fait seul d'observation réelle, seul de certitude indubitable, un grand fait secondaire découle par la voie d'induction : le fait d'une cause de laquelle émanent cette sensation et cette pensée.

Et cette cause se dédouble en deux facteurs : le sujet et l'objet ; c'est-à-dire : ce qui sent et pense, ce qui est senti et pensé.

Certains philosophes de l'Ecole idéaliste, tels que Berkeley au XVII[e] siècle et H. Poincaré au XX[e], ont été jusqu'à prétendre que le sujet pensant existe seul, que nos sensations seules sont prouvées pour nous, et que l'objet, le monde extérieur, pourrait bien ne pas exister. C'est là une exagération contraire à celle des matérialistes radicaux et non moins erronée.

Ce qui est vrai, irrécusable, c'est que nous savons que nous pensons, et que nous ignorons la vraie réalité, l'essence des choses et du monde extérieur, dont nos perceptions ne nous communiquent que l'apparence.

Supposer que nous connaissons la réalité est anti-scientifique. Nous savons que nos sens ne nous en révèlent qu'une partie, et encore à la façon de prismes modifiant la réalité. Si notre planète était constamment couverte de nuages, nous ne connaîtrions ni le soleil, ni la lune, ni les planètes, ni

les étoiles, et le système du monde serait resté inconnu, de sorte que le savoir humain aurait été condamné à une irrémédiable fausseté. Or, ce que nous connaissons n'est rien à côté de ce que nous ignorons. Et notre nerf optique même n'est qu'un interprète partiel.

L'illusion est la base peu solide de nos idées, de nos sensations, de nos sentiments, de nos croyances. La première et la plus fondamentale de ces illusions est l'immobilité de la Terre. L'homme se sent fixé au centre de l'univers et a tout imaginé en conséquence. Malgré les démonstrations de l'astronomie, nous avons beau chercher à voir, à toucher la vérité, nous ne le pouvons pas. Nous sommes, je suppose, à la fin d'une belle journée d'été, l'air est calme, le ciel pur, et tout demeure absolument tranquille autour de nous. Et pourtant, en fait, nous sommes sur une automobile courant au sein des cieux avec une vitesse vertigineuse.

L'humanité vit dans une profonde ignorance et ne sait pas que notre organisation naturelle ne nous fait rien connaître de la réalité. Nos sens nous trompent sur tout. L'analyse scientifique seule apporte quelque lumière à notre esprit.

Ainsi, par exemple, nous ne sentons rien des mouvements formidables de la planète sur laquelle nous avons les pieds. Elle paraît stable, immobile, avec des directions fixes : haut, bas, gauche, droite, etc. Or elle court dans l'espace, et nous emporte à la vitesse de 107 000 kilomètres à l'heure, dans son cours annuel autour du Soleil, qui lui-même se déplace à travers l'immensité, de telle sorte que la trajectoire de la Terre n'est pas une

courbe fermée mais une spire toujours ouverte, et que notre globe errant n'est pas passé deux fois par le même chemin depuis qu'il existe.

En même temps, ce globe tourne sur lui-même en vingt-quatre heures, de sorte que ce que nous appelons *le haut* à une certaine heure est *le bas* douze heures plus tard. Ce mouvement diurne nous fait parcourir 305 mètres par seconde à la latitude de Paris, 465 mètres à l'équateur.

Notre planète est le jouet de quatorze mouvements différents dont aucun ne nous est sensible, même ceux qui nous touchent de plus près, par exemple celui des marées de l'écorce terrestre, qui soulève le sol deux fois par jour au-dessous de nos pieds, à l'amplitude de 30 centimètres! Aucun point de repère fixe ne peut nous les faire observer directement, de même que, s'il n'y avait pas de côtes, les marées de l'océan ne seraient pas visibles.

Nous apercevons-nous, même, de l'air que nous respirons, de son poids? La surface du corps de l'homme supporte un poids d'air de 16 000 kilogrammes, exactement contrebalancé par la pression intérieure. On ne se doutait pas de la pesanteur de l'air avant Galilée, Pascal et Torricelli. La science la constate; la nature ne nous la fait pas sentir.

Cet air est traversé d'effluves variées [1] que nous ignorons. L'électricité y joue un rôle perpétuel dont nous ne percevons guère la manifestation que pendant les orages, lors des violentes ruptures d'équilibre. Le Soleil nous envoie constamment des

[1] Prière à l'imprimerie de laisser ce mot au féminin. Je pense comme Victor Hugo sur ce point... et sur bien d'autres.

radiations magnétiques qui, à 150 millions de kilomètres de distance, agissent ici sur l'aiguille aimantée, sans que nos sens décèlent cette action. Quelques organisations sensitives délicates ressentent seules ces effluves électriques et magnétiques.

Notre œil ne perçoit ce que nous appelons *lumière* que pour les vibrations de l'éther comprises entre 380 trillions par seconde (rouge extrême, et 760 (violet extrême); mais les vibrations lentes de l'infra-rouge, au-dessous de 380, existent et agissent dans la nature, de même que les vibrations rapides, au-dessus de 760, de l'ultra-violet, invisibles pour notre rétine.

Notre oreille ne perçoit ce que nous appelons *sons* que depuis 32 vibrations par seconde, pour les sons les plus graves, jusqu'à 36 000 (sifflets les plus aigus).

Notre odorat ne perçoit ce que nous appelons *odeurs* que dans une très grande proximité, et pour un certain nombre d'émanations seulement. L'odorat des animaux diffère de l'odorat humain.

D'ailleurs, en fait, dans la nature, hors de nos sens, il n'y a ni lumière, ni son, ni odeur; c'est nous qui avons créé ces mots, répondant à nos impressions. La lumière est un mode de mouvement, comme la chaleur, et il y a autant de « lumière » dans l'espace à minuit qu'à midi, c'est-à-dire autant de vibrations éthérées traversant l'immensité des cieux. Le son est un autre mode de mouvement, et n'est un bruit que pour notre nerf auditif. Les odeurs proviennent de particules en suspension dans l'air, qui affectent spécialement nos nerfs olfactifs.

Ce sont là les trois seuls sens qui, dans notre organisation terrestre, nous mettent en rapport avec le monde extérieur à notre corps. Les deux autres, le goût et le toucher, n'agissent que par contact.

C'est peu, et, dans tous les cas, ils ne nous apportent pas la connaissance de la réalité.

Il y a autour de nous des vibrations, des mouvements éthérés ou aériens, des forces, des choses invisibles, que nous ne percevons pas. C'est là une affirmation d'ordre absolument scientifique et incontestablement rationnelle.

Il peut exister autour de nous, non seulement des choses, mais encore des êtres invisibles, intangibles, avec lesquels nos sens ne nous mettent pas en relation. Je ne dis pas qu'il en existe, mais je dis qu'*il peut en exister*, et que cette affirmation est le corollaire absolument scientifique et rationnel des constatations qui précèdent.

Etant donné — et démontré — que nos organes de perceptions ne nous dévoilent pas ce qui est, et nous donnent des indications fausses ou erronées (mouvements de la Terre, pesanteur de l'air, radiations, électricité, magnétisme, etc.), nous ne sommes pas fondés à penser que ce que nous voyons représente la seule réalité, et nous sommes même invités à admettre le contraire.

Des êtres invisibles peuvent exister autour de nous. Qui aurait deviné les microbes avant leur découverte? Or, c'est par milliards qu'ils pullulent, et leur rôle dans la vie de tous les organismes est considérable.

Les apparences ne nous révèlent pas la réalité. Il n'y a qu'une réalité directement appréciée par

nous, c'est notre pensée. Et ce qu'il y a de plus irrécusablement réel dans l'homme, c'est *l'esprit*. Mes ouvrages antérieurs ont déjà conduit à cette conclusion. Celui-ci est destiné à le prouver avec plus d'évidence encore. Que mes lecteurs me pardonnent d'avoir répété ici ce que j'ai publié dans *Lumen* en 1867 et dans *les Forces naturelles inconnues* en 1907 ; mais ces notions étaient indispensables à rappeler.

Tout « idéaliste » et non « spiritualiste » qu'il était, et malgré le scepticisme de sa conversation, Henri Poincaré, dont nous parlions tout à l'heure, a écrit la page suivante, à propos des dernières années d'un savant français, Potier, professeur à l'Ecole Polytechnique :

« Le mal qui l'a tué fut long et cruel. Douze ans il fut étendu sur un lit ou sur un fauteuil, privé de l'usage de ses membres et souvent torturé par la douleur. L'envahissement de la maladie était lent et continu, les crises, d'année en année, étaient plus fréquentes. A la fin, son corps n'était plus rien, et, dans le lit d'où il ne pouvait plus sortir, on ne voyait plus que deux yeux. Son âme était plus forte que l'aveugle puissance d'un mal brutal ; elle ne plia pas. Il se faisait porter à l'Ecole Polytechnique ou à l'Ecole des Mines. Tout ce qu'il avait aimé autrefois, il continua à s'y intéresser de plus en plus dans les moments de répit que lui laissait la souffrance. Et dans ce corps, de jour en jour plus chétif, l'intelligence restait toujours aussi lumineuse. Telle une forteresse dont les remparts s'en vont pièce à pièce sous les obus ennemis et que l'énergie d'un chef fait encore redoutable. Quelques semaines avant sa mort, il me demandait des livres de mathématiques pour entreprendre une étude nouvelle

pour lui. Jusqu'au dernier jour, il nous a montré que la pensée est plus forte que la mort [1] ».

Non, ce n'est pas un spiritualiste qui a écrit ces lignes, c'est un professeur de scepticisme. Tant il est vrai que la Vérité s'impose par elle-même et brille, inextinguible, comme Sirius au milieu de la nuit étoilée.

D'ailleurs, Henri Poincaré m'a souvent affirmé personnellement, dans nos nombreuses et souvent longues conversations, que, doutant même de la réalité du monde extérieur à nous, il ne croyait qu'à l'esprit. C'était excessif. Il y a quelque chose en dehors de l'esprit. N'exagérons rien.

Après tout, nous savons bien ce que nous sentons en nous-mêmes. Pendant que je compose ce livre, que j'en conçois le plan, que j'en distribue les chapitres, je sens exactement, rigoureusement, sans aucun parti pris de système, sans dogme quelconque, simplement, directement, que c'est *moi* qui fais ce travail, mon esprit, et non mon corps. J'ai un corps. Ce n'est pas mon corps qui m'a. Cette conscience de nous est notre impression immédiate, et c'est sur nos impressions que nous pouvons et devons raisonner : elles sont la base même de tous nos raisonnements.

Comment ose t-on prétendre que la définition de l'être humain peut tenir dans ces mots : « Un tissu de chair autour d'un squelette ».., ou dans ceux-ci : « Une combinaison de molécules d'oxygène, d'hydrogène, d'azote, de carbone ».., ou dans ceux-ci : « Un homme, c'est 6 kilos d'os, 15 d'albumine et

1. *Savants et écrivains*, p. 199.

fibrine, et 50 d'eau ».., ou encore : « C'est un paquet de nerfs ».

Préférons la définition de Bonald : « L'homme est une intelligence servie par des organes ».

Déclarons-le, l'homme est essentiellement *esprit*, qu'il le sache ou qu'il l'ignore. Est-ce que chacun de nous ne porte pas en soi le sentiment de la justice ? Est-ce qu'un enfant justement puni d'une faute ne sait pas qu'il l'a méritée, et, injustement puni, ne se révolte-t-il pas contre l'injustice ? D'où vient la conscience morale ? L'homme a eu pour ancêtres les animaux des époques géologiques tertiaire, secondaire et primaire, graduellement évolués des reptiles aux simiens. Ce n'est pas leurs cerveaux qui ont créé la conscience morale, et notamment ce sentiment de la justice inné dans l'enfant. On peut prétendre qu'il provient des ancêtres, puis de l'éducation. Mais d'où vient cette éducation ? C'est le monde de l'esprit. Il n'y a pas de commune mesure entre ce monde intellectuel, spirituel, moral, et les opérations physico-chimiques de la substance cérébrale.

La volonté est, certes, une énergie d'ordre intellectuel. Prenons un exemple entre mille. Napoléon veut conquérir le monde et sacrifie tout à cette ambition. Examinez tous ses actes, même les moindres, depuis la campagne d'Egypte jusqu'à Waterloo. Ni la physiologie, ni la chimie, ni la physique, ni la mécanique n'expliqueront cette personnalité, cette continuité d'idées, cette persévérance, cet entêtement. Vibrations cérébrales ? Ce n'est pas suffisant. Au fond du cerveau il y a un être pensant dont le cerveau n'est que l'instrument.

Ce n'est pas l'œil qui voit. Ce n'est pas le cerveau qui pense.

L'étude d'un astre au télescope ne peut être légitimement attribuée ni à l'instrument, ni à l'œil, ni au cerveau, mais à l'esprit de l'astronome qui cherche et qui trouve.

La volonté humaine suffirait, à elle seule, pour prouver l'existence du monde psychique, du monde pensant, différent du monde matériel visible, tangible.

L'action de la volonté se montre dans tout. On peut faire des observations très simples :

Je suis assis dans un fauteuil, les mains posées sur mes genoux;

De la main droite, je m'amuse à soulever un à un les doigts de ma main gauche; ils retombent naturellement;

Mais si *je veux* qu'ils ne retombent pas, ils resteront en l'air.

Qu'est-ce qui agit là sur leurs muscles? Tout simplement ma volonté. Il y a donc là une force mentale qui agit sur la matière. Cette force est associée à mon cerveau, cela va sans dire. Mais enfin, c'est une *idée*, et cette idée agit sur la matière. La cause initiale n'est pas le cerveau, dont les vibrations ne sont que des effets.

L'homme qui exerce sa volonté est l'artisan de sa destinée.

Considérons maintenant spécialement dans l'homme la PENSÉE.

Elle est la démonstration perpétuelle de l'existence de l'âme. Lorsque nous méditons, lorsque nous disons simplement *je pense* ou *je veux*, lorsque

nous calculons un problème, lorsque nous exerçons notre puissance d'abstraire et de généraliser, nous affirmons l'existence de l'âme.

La pensée est ce que l'homme possède de plus précieux, de plus personnel, de plus indépendant. Sa liberté est inattaquable. Vous pouvez torturer le corps, l'emprisonner, le conduire par la force matérielle : vous ne pouvez rien contre la pensée. Tout ce que vous ferez, tout ce que vous direz, ne la forcera pas. Elle se rit de tout, dédaigne tout, domine tout. Lorsqu'elle joue la comédie, lorsque l'hypocrisie mondaine ou religieuse la font mentir, lorsque l'ambition politique ou commerciale lui fait revêtir un masque trompeur, elle reste elle-même, envers et contre tout, et sait ce qu'elle veut. N'y a-t-il pas là un témoignage flagrant de l'existence de l'être psychique indépendant du cerveau ?

Ce n'est pas la matière, ce n'est pas un assemblage de molécules qui peut *penser*. Il est tout aussi enfantin, tout aussi ridicule, d'admettre que le cerveau sent et pense, que d'attribuer aux piles génératrices d'électricité d'un télégraphe la génération des idées exprimées dans le télégramme.

L'esprit, la pensée, la direction mentale, n'est ni la matière, ni la force. La Terre qui gravite autour du Soleil, la pierre qui tombe, l'eau qui coule, la chaleur qui dilate ou raccourcit les liens entre les atomes, nous représentent, d'une part, la matière; d'autre part l'énergie. La pensée, le raisonnement, la direction suivant une intention

déterminée est autre chose. Il y a là un principe tout différent.

Personne n'a oublié les vers classiques de Virgile dans le magnifique sixième chant de l'*Enéide* :

**Spiritus intus alit, totamque infusa per artus,**
**Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.**

**« Tout ce qui existe dans l'univers est pénétré par un même principe, âme animant la matière, qui se mêle avec ce grand corps. »**

Le poète a exprimé la vérité. L'univers est régi par l'esprit, et, lorsque nous étudions cet esprit dans l'homme, nous constatons qu'il n'est ni l'énergie physique, ni la matière. Il utilise les deux, et les régit souvent selon sa volonté.

Les preuves de l'existence de la personnalité humaine sont innombrables : un volume spécial serait nécessaire pour les exposer. Chacun, d'ailleurs, ne les a-t-il pas maintes fois appréciées ?

Nous avons, tous les jours, ces témoignages sous les yeux. Le stoïcisme dans l'adversité, l'énergie déployée pour s'évader de la misère, le dévouement aux nobles causes, le sacrifice de la vie au salut de la patrie, la volonté de vaincre, l'apostolat scientifique ou religieux, le martyre pour le triomphe de ce que l'on croit être la vérité : n'y a-t-il pas là autant de manifestations de l'existence de l'âme ? Comment des sécrétions cérébrales matérielles, analogues, comme on le prétend, à celles des reins ou du foie, pourraient-elles produire des personnalités intellectuelles ?

Une démonstration fort originale de « la réalité de l'âme par l'étude des effets du chloroforme et du curare sur l'économie animale » a été présentée,

il y a fort longtemps déjà (en 1868), sous ce titre, par un savant distingué que j'ai connu à cette époque, M. Ramon de la Sagra, membre correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), mort en 1871 à l'île de Cuba.

L'inspiration des vapeurs d'éther ou de chloroforme abolit la sensibilité générale, de sorte que les personnes plongées dans cet état physiologique extraordinaire peuvent être soumises, sans les ressentir, aux opérations les plus graves. Et non seulement les sujets éthérisés ou chloroformés ne sentent aucune douleur pendant que les instruments tranchants divisent, coupent, torturent leurs tissus, leurs nerfs, non seulement ils demeurent entièrement insensibles à des lacérations, à des blessures, à des plaies, qui, dans l'état ordinaire, leur arracheraient des cris de douleur et d'épouvante, mais souvent il arrive que des sensations agréables, exquises, délicieuses, sont éprouvées par l'âme en cet étonnant sommeil.

Ramon de la Sagra présente ce phénomène comme une démonstration scientifique de l'existence de l'âme. L'âme et le corps ne sont certainement pas la même chose, puisque le corps et l'âme sont ici manifestement séparés; grâce à l'influence de l'éther ou du chloroforme, l'âme continue de penser individuellement tandis que le corps est tenaillé par le fer. Ces deux éléments de l'agrégat humain sont ici comme séparés par l'agent anesthésique. Ce savant espagnol avait été très frappé de l'action du chloroforme sur sa femme, qui pendant ses moments d'insensibilisation avait gardé toute sa pensée intacte et lui avait montré que

son intelligence n'en avait nullement été affectée. Elle causait tranquillement avec le chirurgien Verneuil pendant qu'il tailladait les chairs et les nerfs avec son bistouri. Et elle raconta ensuite à son mari que ses idées avaient été plutôt agréables.

Souvenons-nous aussi que la douleur a été supprimée par l'hypnotisme à l'école de Nancy.

La distinction de l'âme et du corps, leur séparation même, est observée en bien d'autres circonstances, dans certains états d'hypnose, de somnambulisme, de magnétisme, de dédoublement de la personnalité, etc. Les hypothèses physiologiques imaginées pour expliquer ces manifestations de l'individualité psychique indépendante de l'organisme sont tout à fait insuffisantes. Notre conception actuelle de la vie et de la pensée est à la veille de s'écrouler.

Tout nous prouve que l'âme humaine est une substance distincte du corps. Contrairement à son étymologie, l'âme n'est pas un « Souffle »; c'est une entité intellectuelle. Que de mots, d'ailleurs, ont changé de signification! l'électricité, par exemple, qui dérive du mot *ambre*, ελεκτρον.

Nous allons établir cette personnalité par la constatation de facultés supranormales qui n'ont rien de commun avec les propriétés de la matière.

---

## IV

## Facultés de l'âme supranormales, inconnues ou peu étudiées, prouvant son existence indépendante de l'organisme matériel.

### Pressentiments. Divinations. Prémonitions. Sensations en rêves. Mystérieux appels.

> Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant; mais lorsque je suis devenu homme, je me suis défait de tout ce qui tenait de l'enfant.
>
> SAINT PAUL [1].

S'imaginer, dans un enseignement quelconque, que l'on peut atteindre la certitude, c'est être un peu naïf : nous ne sommes certains de rien; nos sens, nos modes d'observations, notre intellect ne sont pas suffisants pour découvrir la réalité absolue. La science la plus positive n'a jamais devant elle que des probabilités, qui peuvent être très élevées, d'ailleurs, et équivaloir à ce que, dans le langage courant, on qualifie de certitude. La géométrie elle-même repose sur un postulatum. Rien ne prouve qu'il n'y ait pas plus de trois dimensions

1. Première Épître aux Corinthiens, XIII, II.

à l'espace. En arithmétique, dire que deux et deux font quatre ne signifie pas grand'chose, sinon une convention de mots, l'expression d'une addition; les mathématiques pures sont, cependant, ce qui représente pour nous la certitude. Il est difficile d'arriver jusque-là en psychologie.

Tout l'enseignement psychologique des écoles et des traités classiques est à compléter, à réformer même.

Les facultés normales de l'âme, l'entendement, la raison, la volonté, qui sont l'objet de l'enseignement classique et dont les manifestations sont habituelles et permanentes, n'ayant pas établi la preuve indiscutable de l'indépendance de l'âme relativement au cerveau et la certitude de la survivance, nous venons de placer le problème sous un nouveau jour, et nous devons aller plus loin. L'homme est, avant tout, un être pensant. La pensée est un fait. A côté de ce fait primordial, ne pouvons-nous chercher si certaines facultés de l'âme, inconnues ou peu étudiées, ne pourraient nous offrir des sujets d'investigation dont l'analyse attentive nous aiderait à dissiper une ignorance trop durable, à éclairer le problème de notre constitution psychique, à accroître notre savoir encore si limité, et à établir enfin une science psychologique acceptable, répondant à nos vœux, après tant de discours stériles dans un même cadre et tant de dissertations oiseuses tournant dans un même cercle? Peut-être l'humanité pensante est-elle apte à ne pas rester toujours emprisonnée.

Que l'âme existe en elle-même, indépendamment du corps, c'est ce que le chapitre précédent nous

invite déjà à étudier expérimentalement. Si elle existe, comme un atome de fer, d'oxygène, d'hydrogène ou de radium, par exemple (atome qui serait doué de la faculté de penser, atome psychique) elle survit à la désagrégation organique, traverse même, dans le cours de la vie corporelle, les modifications matérielles du cerveau ainsi que celles des idées. Le principe animique demeure ; la forme seule est périssable.

Nous venons de reconnaître, par les considérations précédentes, la probabilité de l'existence personnelle de l'âme, physiologiquement établie. Nous pouvons aller plus loin et mettre en évidence cette existence personnelle par les manifestations de facultés de l'âme qui ne peuvent pas être attribuées à des propriétés matérielles du cerveau, à des combinaisons organiques, chimiques, mécaniques, facultés intrinsèques.

La Volonté, preuve spéciale de l'individualité de l'esprit, sera examinée au chapitre suivant, ainsi que d'autres facultés démonstratives. Mais d'abord, je voudrais signaler certaines facultés inexplorées ou peu étudiées, facultés métapsychiques, selon la très heureuse expression de Ch. Richet.

Par exemple, la puissance mentale de sentir les choses inconnues, ou, mieux, de pressentir.

Qu'est-ce que le *pressentiment* ? Quelle est la nature de cette faculté de l'âme, souvent si sûre ?

Dans cette étude, depuis longtemps commencée, j'ai réuni, comparé, discuté, des centaines d'observations.

Quelques-uns de mes lecteurs peuvent se souvenir que, dans le cours de l'année 1899, j'ai entrepris

une enquête analytique sur ces facultés de l'âme et leurs manifestations, dont j'ai publié les premiers résultats dans mon ouvrage *L'Inconnu et les problèmes psychiques*. Vingt années se sont écoulées depuis, et j'ai continué de recevoir d'un grand nombre d'observateurs des relations que je me suis fait un devoir de contrôler du mieux possible, attendu que malgré la mémoire la plus fidèle et la loyauté la plus incontestable, les souvenirs se déforment inévitablement et rendent tous les témoignages plus ou moins suspects. Nous ne saurions apporter une trop grande sévérité dans l'admission de ces faits souvent extraordinaires. Un autre excès est de les rejeter de parti pris. La vérité est au milieu des extrêmes, et nous ne devons pas oublier que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

On a pu remarquer, dans l'ouvrage que je viens de rappeler, des pressentiments ayant une cause déterminée, par exemple, page 124, un collégien se lamentant douloureusement, au moment où son père mourait loin de lui ; page 324, un étudiant en médecine rencontrant un docteur qu'il n'avait pas vu depuis longtemps et auquel il venait de penser ; page 326, une dame oppressée par un grand malaise, à l'heure où son père mourait loin d'elle ; page 332, un ouvrier quittant son travail pour courir vers sa femme qui venait d'être renversée par une voiture ; page 333, un homme plantant là ses amis dans une partie de plaisir, pour revenir chez lui où il trouva son enfant atteint du croup, entouré de quatre médecins, etc. Ces pressenti-

que M^me^ Constans, échevelée, demi nue, court à l'entrée et crie : « *Ne l'ouvrez pas, n'y touchez pas* !! » (Pourquoi ??)

Elle fit appeler M. Cassel, directeur de la Sûreté générale, et lui recommanda d'examiner l'objet, pressentant quelque mystère. M. Cassel, en remuant le livre, vit tomber certaines petites parcelles blanchâtres sur la table. Il les alluma et elles prirent feu. Il comprit le danger, mit le livre sous son bras et partit à la Préfecture, au laboratoire de M. Girard. Au bout d'une heure, M. Cassel revint et dit à M^me^ Constans que le livre contenait de la *dynamite*, en valeur suffisante pour faire sauter l'aile du ministère habité par le ministre. M^me^ Constans tomba évanouie et fut malade pendant huit jours.

Tel est le récit que M. et M^me^ Constans nous ont fait à table, devant une douzaine de personnes.

La femme du ministre avait deviné le danger, plus que deviné, senti avec intensité, à ce point qu'elle était accourue, à moitié vêtue, jusqu'à l'antichambre du ministère pour arrêter les employés prêts à ouvrir le paquet.

N'y a-t-il pas là une sorte de vue intérieure de l'esprit, qui n'a aucun rapport, d'ailleurs, avec la vue normale? Nous pourrions essayer de comparer cette impression au flair du chien. Mais quel abîme entre les deux sensations! Avoir soupçonné une menace, cela s'explique dans ces circonstances ; mais avoir *violemment senti* le danger immédiat ?

Quelques jours après cette relation, mon ami Girard, directeur du laboratoire de la Préfecture de police, m'a confirmé son analyse spéciale de la charge de dynamite.

A ce même dîner, Mme Constans nous a fait part d'un autre pressentiment non moins digne d'attention, éprouvé également par elle-même.

Dans mon principe de tout contrôler par des enquêtes documentées, j'ai pu avoir le récit confirmatif du fait que l'on va lire par le médecin qui lui a été associé, le Dr Rességuet, de Toulouse, médecin de la famille Constans, en une lettre qui a été transcrite textuellement comme les précédentes.

*Lettre du Dr Rességuet.*

Toulouse, le 16 mars 1901.

Cher grand Maître,

Je me fais un devoir de répondre à vos questions au sujet du pressentiment de Mme Constans sur son refus de prendre un remède envoyé par le pharmacien. Voici l'histoire; je vous la raconte impersonnellement, en historien :

Mme Constans avait vingt-trois ans ; elle habitait Toulouse; un jour elle est prise d'une angine couenneuse. Le Dr Rességuet, qui est toujours à Toulouse, est appelé à son chevet. Il ordonne de badigeonner la gorge avec de l'acide chlorhydrique. La mère de Mme Constans lui donne la bouteille contenant le soi-disant acide; mais la malade, très faible, refuse de se laisser faire, prétendant qu'*on va la tuer!*... que ce n'est pas de l'acide chlorhydrique... Après quelques tentatives infructueuses, le docteur veut se rendre compte et prouver à sa malade que le médicament est bon; il met le bois d'une allumette dans la petite bouteille, il se carbonise aussitôt : c'était de l'acide sulfurique !...

Voilà ce dont je me souviens. Je n'ai pas les détails précis dans ma mémoire, mais je n'ai pas oublié qu'il y avait eu là une erreur grave commise par le pharmacien à propos d'une de mes ordonnances, et que Mme Constans,

par un pressentiment sûr, crut devoir refuser l'emploi du remède.

J'ai essayé d'avoir là-dessus des détails; j'ai cherché, mais vainement, dans mes vieux carnets de cette époque, je sais qu'il s'agissait d'une angine couenneuse. Mon ordonnance avait fait préparer deux flacons, dont un pour cautérisation, l'autre comme potion, et la faute du pharmacien dut consister en une erreur d'étiquettes; j'affirme avoir conservé le souvenir de l'heureux pressentiment qui sauva Mme Constans des terribles effets de l'ingestion d'un caustique.

Permettez-moi de vous dire maintenant, Monsieur et grand Maître, que je suis de ceux que vos savants et intéressants écrits sur la *pluralité des mondes* ont vivement intéressé et ému — je suis, depuis longtemps, demeuré votre disciple sur la théologie scientifique qui vient sauver contre le matérialisme les aspirations religieuses de l'humanité.

Veuillez en agréer l'hommage de ma profonde et sincère reconnaissance. Cet hommage vous est dû.

B. Rességuet. [*Lettre 980*[1]].

Ce sont là deux observations expérimentales incontestables de pressentiments, dont la physiologie matérialiste ne peut assurément donner aucune explication. Je pourrais leur adjoindre une centaine de constatations analogues, qui prouvent l'existence

1. Je répète ici ce que j'ai dit page 15, que les numéros associés à ces lettres sont ceux sous lesquels elles ont été réunies dans mon enquête, commencée en 1899, sur les Phénomènes psychiques, et peuvent servir, à l'occasion, à recourir aux originaux et à contrôler les récits. J'ajouterai que parmi les nombreuses lettres qui m'ont été adressées pour m'instruire sur la réalité de ces faits inexplicables, quelques-unes déclarent ne me les faire connaître personnellement qu'à la condition expresse que je ne les publie pas (exemple *la lettre 419*).

de facultés internes encore inconnues à étudier pour notre instruction personnelle.

Il n'y a ici ni acte de raisonnement, ni transmission de pensée, ni télépathie. C'est une sorte de divination. La transmission de pensée, la télépathie, feront l'objet de chapitres spéciaux. Nous entrons dans l'analyse de tout un monde inconnu, et nous devons distinguer avec soin la nature intrinsèque des phénomènes.

Nous aurons à étudier des faits analogues aux chapitres de la vue sans les yeux, de la télépathie et de la prévision de l'avenir. Bornons-nous ici à ces stricts pressentiments à l'état éveillé, sans nous occuper, pour le moment, de ce qui arrive dans les rêves.

J'ai raconté quelque part que Delaunay, Directeur de l'Observatoire de Paris, avait le pressentiment que la mer lui serait fatale et avait toujours refusé de faire un voyage en mer, lorsqu'un de ses parents, M. Millaud, étant venu, en août 1872, le supplier de prendre une semaine de repos, ils se rendirent à Cherbourg, et furent noyés tous les deux en revenant de visiter la rade, le bateau ayant chaviré sous un coup de vent. Arsène Houssaye rapporte une histoire analogue dans ses *Confessions* (Tome IV, p. 425). Écoutons-le :

Sa sœur Cécile avait fui l'invasion prussienne de 1870 et s'était retirée dans une ville au bord de la mer. « Un jour, on proposa une promenade sur l'Océan, mais tout à coup ma sœur s'écria : « Non, je ne veux pas aller sur la mer. » On lui demanda pourquoi : elle raconta qu'une fois à Toulon, comme elle montait sur une barque, une

Italienne, diseuse de bonne aventure, lui avait conseillé de rester sur le rivage; « Carissina donna, la mer vous sera mauvaise ». Ma sœur avait passé outre, en donnant cent sous à l'Italienne; mais, à peine en mer, un coup de vent l'avait jetée dans l'abîme d'où elle avait été sauvée. Le lendemain, la diseuse de bonne aventure se présenta à l'hôtel de la sous-préfecture. On ne voulut pas la recevoir, mais ma sœur alla à elle. Cette vieille sibylle lui regarda les yeux et lui prédit que la mer lui serait fatale.

Voilà pourquoi elle n'avait pas voulu se réfugier en Angleterre où elle était attendue par une autre de ses amies.

Au lieu d'une promenade en mer, on décida une promenade sur la terre ferme.

On était au 10 octobre, le préfet, sa femme, sa toute jeune fille, deux nièces et ma sœur s'en vont gaiement à la pointe de Penmarc'h, ce promontoire hérissé de rochers cyclopéens. Penmarc'h veut dire tête de cheval, car les Bretons ont tout le langage imagé de Chateaubriand. La mer vient s'y briser dans les bruits de la tempête, ce ne sont qu'abîmes et tourbillons; aussi, sous la tête du cheval, c'est le trou d'enfer. Sur la pointe de Teul-an-Ifern, le préfet emmena donc ces cinq femmes, jeunes et belles, pour l'effrayant spectacle de la mer en furie. Elles étaient toutes rieuses en arrivant sur le rocher, comme dans une loge à l'Opéra. Pendant qu'elles s'asseyaient çà et là, le préfet fuma un cigare au voisinage, à la porte de l'atelier d'un peintre de marine. Les femmes lui crièrent de venir voir le merveilleux coup d'œil de la mer assiégeant le rocher. Elles ne craignaient rien, car l'assaut de la lame s'arrêtait bien au-dessous d'elles.

L'heure de repartir avait sonné, mais ma sœur, toute saisie de l'âpre beauté du spectacle, demanda cinq minutes de grâce. Tout à coup, une lame de fond, une

de ces lames terribles qui montent comme la foudre, bondit, escalade le rocher et emporte à la mer les cinq femmes effrayées.

Le préfet pâlit en voyant le tourbillon, une ombrelle est rejetée vers lui. Un seul cri : Ma mère! Il court comme pour combattre les vagues, mais déjà la lame est redescendue emportant sa moisson. Et puis, plus rien, rien que la mer qui s'adoucit et qui chante le *De Profundis*, son bouquet de femmes sur le sein.

L'océan jaloux a gardé ma sœur dans ses abîmes, sans la rejeter sur le rivage. Rien ne reparut, ni son corps svelte, ni ses cheveux dénoués par les vagues, ni son ombrelle, ni son éventail; il n'est resté d'elle que ce cri : « Ma mère! »

C'est un pigeon blanc qui m'apporta cette sombre nouvelle. Hélas! les pigeons du siège de Paris n'apportaient jamais la bonne nouvelle. »

Les pressentiments, les avertissements de cet ordre sont trop nombreux pour être fortuits, et nous ne pouvons pas être surpris que l'on s'intéresse à en chercher l'explication. Ils font partie de nos phénomènes psychiques à étudier. Une coïncidence de hasard, oui; mais dix, vingt, cent, mille? Non. Il n'y a aucune superstition à analyser ces mystères.

La relation que voici nous montre un homme parfaitement pondéré qui, se trouvant chez des amis, à vingt kilomètres de sa demeure, et devant y passer la nuit, éprouve la sensation d'un malheur non défini et change de projet pour rentrer immédiatement dans sa maison, où il trouve sa mère jouant aux cartes, se couchant ensuite comme d'habitude, puis lui apparaissant à la fin de cette

même nuit en lui annonçant qu'elle meurt, au moment même où, en effet, elle mourait de la rupture d'un anévrisme, dans une chambre située à l'autre bout de la maison. Il y a deux faits distincts : 1° sensation à distance d'un malheur imminent et imprévu, 2° apparition au moment d'une mort.

Voici cette lettre :

Cher Maître,

Il importe, pour les connaissances que vous révélez au monde, que je vous fasse part de ce qui m'est arrivé à moi-même, il y a cinq ans, et dont vous ne pourrez certainement pas douter, malgré votre sévère méthode scientifique. Tout d'abord, je dois vous dire qui je suis.

Actuellement (1899), je suis âgé de 35 ans, je jouis d'une excellente santé, je n'ai jamais éprouvé d'hallucinations, j'ai toujours été sceptique en ce qui concerne les visions et les pressentiments.

Je suis propriétaire, j'habite dans mon domaine. Je m'occupe de la gestion de mes terres et remplis, en outre, les fonctions d'administrateur au service de l'Etat. Je suis semsky natchalnik, ce qui peut se traduire en français par Administrateur et juge territorial, dans le district de Kolm, province de Pskoff.

A 7 heures et demie du matin, le 20 avril 1894, ma mère Mme Olga Nikoloiewna Arboussoff, rendait le dernier soupir. Rien n'indiquait l'approche de cette mort, car ma mère n'avait que 58 ans et se sentait bien. J'habitais alors avec elle dans ma propriété, où j'habite encore en ce moment : village Fnoukovo, district de Kolngdepskof.

Pendant l'année 1894, le 20 avril (jour de la mort de ma mère) tombait pendant la semaine de Pâques (ancien style) et le 19 j'étais allé rendre une visite à des amis pour les féliciter à l'occasion des Pâques. Ils habitaient à 20 kilomètres de mon domaine et souvent je passais

chez eux la nuit pour revenir, chez moi, le lendemain. Je me proposais d'agir de même cette fois-là. Cependant un pressentiment indéfinissable m'empêcha de rester chez eux pour la nuit, et malgré leurs prières instantes, je repartis le soir même. Pendant toute la route, je me sentais mal à mon aise : le pressentiment d'un malheur prochain m'obsédait. Je ne fus un peu tranquillisé qu'en arrivant chez moi et en trouvant quelques amis avec lesquels ma mère jouait aux cartes.

Ma mère souffrait de violentes attaques de maux de tête (migraine) et, à ma demande comment elle se sentait, elle me répondit que la tête lui faisait un peu mal. Avant de me rendre dans ma chambre, je lui souhaitai une bonne nuit, comme à l'ordinaire, et je ne tardai pas à m'endormir.

Ma maison est grande et ma chambre se trouve assez éloignée de celle de ma mère ; deux murs en pierre les séparaient.

Le jour suivant (20 avril) je me réveillai tout couvert d'une sueur froide, et tout tremblant du songe effroyable qui m'avait assailli. A vrai dire, ce n'était pas un songe, mais une vision. Au moment de mon réveil, à 7 heures 1/2, heure précise (car j'ai aussitôt regardé ma montre), j'ai vu clairement ma mère s'approcher de mon lit. Elle vint m'embrasser sur le front et me dit : « *Adieu, je meurs, je meurs !* »

Je me disposais à me lever et à me rendre dans la chambre de ma mère, lorsque j'entendis tout à coup un grand tumulte dans la maison, des gens qui couraient. La femme de chambre de ma mère se précipite dans ma chambre, tout en larmes et en criant : Monsieur, Madame vient de mourir !

D'après le dire des domestiques, il paraît que ma mère s'était levée ce jour-là vers les 7 heures, et s'était rendue dans la chambre de ses petits-enfants. Elle embrassa sa petite-fille, revint dans sa chambre et s'agenouilla

devant les icônes pour réciter comme elle en avait l'habitude ses prières du matin. Au moment où elle se prosternait devant les images, elle mourut subitement. La mort a été causée par une rupture d'anévrisme : congestion foudroyante.

Eh bien ! c'est exactement à 7 heures 1/2 que la mort est arrivée, heure de ma vision.

Voilà, cher Maître, le fait dont j'ai cru devoir vous rendre compte. Si vous désirez me poser quelques questions, je m'empresserai de vous satisfaire dans l'intérêt de vos précieuses recherches si documentées. Il me semble d'ailleurs, vous avoir déjà écrit. »

ALEXIS ARBOUSSOFF,
à Kolm, Gouvernement de Pskoff,
Russie. [*Lettre* 814][1]

Il y a là deux faits remarquables à interpréter pour notre instruction.

Quel que soit le récit de l'observateur — qui peut varier dans les termes, suivant sa mémoire — et quelle que soit l'orthographe des noms de langues étrangères, les faits existent en eux-mêmes.

En premier lieu, la relation est scientifiquement recevable. Elle est d'un homme pondéré, dans la force de l'âge et du raisonnement, et notre devoir est de la considérer avec le même soin qu'une observation astronomique, météorologique, chimique, ou toute autre observation positive.

Deux faits, disons-nous, sont à examiner.

M. Alexis Arboussoff, âgé de trente ans en 1894, habitant, avec sa mère, âgée de cinquante-huit ans, sa propriété, en Russie, va rendre visite

1. V. les notes, p. 15 et 84.

à des amis, à 20 kilomètres de son domaine, dans l'intention d'y passer la nuit et de revenir le lendemain. Or, le soir même, un pressentiment douloureux l'inquiète jusqu'au fond de son être, et l'empêche d'exécuter son projet : il se sent pressé de revenir tout de suite chez lui, sans attendre au lendemain. En rentrant dans sa maison, il est tout surpris de ne trouver aucune explication à ce pressentiment, les choses se passant tranquillement, comme d'habitude, et des amis étant là jouant aux cartes avec sa mère.

Ce qu'il serait intéressant de déterminer, ce serait de savoir de quel côté est la cause de cette sensation télépathique.

Il ne semble pas que ce soit du côté de sa mère, celle-ci ne paraissant pas inquiète sur son état de santé, malgré la migraine dont elle souffrait. Nous connaissons des cas où des appels douloureux ont été émis, physiquement ou moralement, et entendus au loin sous une forme quelconque. Ici, nous devinons surtout une intuition dans l'esprit du fils. La communication psychique entre les deux êtres, toutefois, n'est pas douteuse, et elle se double ici d'une singulière prévision de l'avenir. M^me^ Arboussoff allait mourir dans quelques heures, elle ne s'en doutait pas, et son fils ne le savait pas davantage. Mais il y a en nous autre chose que la conscience normale apparente. Quel que soit le nom qu'on lui donne, « inconscient », « subconscient », « subliminal », cette autre chose existe : vous ne pouvez pas sortir de là.

Eh bien, c'est notre être intime, transcendant, permanent, antérieur à notre corps matériel et ne

dépendant pas de lui, c'est notre âme, dont les facultés sont inconnues de la science classique.

Voyons maintenant le second point.

Le narrateur, brave propriétaire et juge territorial, se couche et s'endort du sommeil de l'honnête homme satisfait de son sort. Mais voilà que, le lendemain matin, il s'éveille, couvert de sueur, tremblant d'un horrible cauchemar. Qu'était-ce ? Sa mère morte subitement, dans sa chambre, fort éloignée, séparée de lui par deux autres pièces, s'approche de son lit, l'embrasse sur le front, et lui dit « Adieu ! Je meurs ! »

L'action personnelle de la mourante n'est pas douteuse ici. Il faut que son esprit ait agi sur celui de son fils, au point de lui présenter son image. Nous ne devons pas en conclure que quelque chose de matériel, ou de semi-matériel, un corps éthéré vêtu comme la défunte, se soit transporté de la chambre de la mère à celle du fils : une pareille interprétation n'est pas nécessaire. Mais cette mère s'est, cependant, réellement montrée à son fils en lui annonçant sa mort. Voilà le fait incontestable, et contre lequel toutes les dénégations doivent s'incliner.

N'y a-t-il pas là une preuve de l'existence d'un esprit dans l'organisme humain, esprit pensant, volonté, affection, personnalité mentale ? L'observation est aussi positive, aussi irrécusable que celle d'un bolide, d'un coup de foudre, d'un phénomène physique exactement constaté.

C'est en esprit que cette mère a agi sur son fils, et cette action psychique de son cerveau s'est traduite par son image.

L'observation que voici offre une certaine analogie avec la précédente et met également en évidence une faculté de l'âme supranormale à étudier.

Ma mère est morte le 4 octobre 1888, dans sa maison, à 5 kilomètres d'Ozark, Missouri. Elle avait cinquante-huit ans. J'habitais alors à Fordland, à 28 kilomètres de la maison de ma mère. Je ne l'avais pas vue depuis deux mois, mais elle m'écrivait toutes les semaines.

La nuit de sa mort, il y avait un service auquel j'assistais, avec ma femme ; nous avions avec nous notre bébé d'un an. Vers 10 heures du soir, avant la fin du service, tandis que la congrégation chantait, j'éprouvai le désir de voir ma mère, pensée qui me fut suggérée par des personnes qui paraissaient avoir trop chaud, ce qui me rappela ma mère sujette à des crises d'étouffement dans lesquelles elle avait besoin d'air, et sur leur face il me sembla voir ma mère souffrante. Tout à coup je fus dominé par un désir impulsif de courir vers elle, si violent que je confiai le bébé à une voisine et quittai l'église sans avertir ma femme, qui se trouvait dans une autre partie de l'église. Je courus prendre le train, mais je le manquai, et dans la volonté d'arriver sans retard chez ma mère, je suivis à pied la voie ferrée, le long d'un parcours de 11 kilomètres, et, par un autre chemin, je pus arriver chez ma mère à 3 heures du matin. J'avais donc marché plus de quatre heures.

Ma mère venait de mourir ! Je frappai, personne ne répondit. J'arrivai à ouvrir la porte, et trouvai ma sœur que le bruit avait éveillé. Je lui demandai où était ma mère, elle me répondit : « Elle est dans son lit. — Oh ! fis-je, elle est morte. »

J'en étais sûr. Nous allâmes à son lit : en effet, elle était morte, depuis quelques heures sûrement ! Elle s'était couchée vers 10 heures, se sentant mieux que

d'habitude et en faisant avec ma sœur le projet de se lever de bonne heure pour aller à Ozark.

THOMAS GARRISON.

Une enquête faite par la Société anglaise des Recherches psychiques a publié les détails de la vérification de ce récit, par la sœur du narrateur, sa femme et des voisins[1].

Ainsi voilà un homme qui, sans cause connue, sans raisons normales, quitte un service religieux dont il faisait partie, donne son enfant d'un an à tenir à une voisine, ne prévient pas sa femme, et fait 28 kilomètres à pied pendant la nuit pour courir vers sa mère qui vient de mourir!

Que l'esprit de sa mère mourante ait affecté le sien, il me semble qu'il est impossible d'en douter. C'est aussi l'esprit du narrateur qui a éprouvé cette émotion aussi impérieuse qu'incompréhensible. L'action a-t-elle été consciente ou inconsciente de la part de la mère? Nous n'en savons rien. Mais qu'entre les deux personnes, la mère et le fils, il y ait eu communication psychique, correspondance mentale, nous ne pouvons nous refuser à l'admettre. C'est ce que nous qualifions de facultés supranormales appartenant à l'âme, en dehors des sens physiques.

Continuons notre libre examen.

Devons-nous classer le fait suivant dans la catégorie des pressentiments tragiques? Il est, dans tous les cas, des plus extraordinaires.

Sur des centaines, des milliers de phénomènes psychiques de cet ordre, nous n'avons que l'em-

1. MYERS, *Human Personality* (London, 1903), t. II. p. 112

barras du choix pour constater l'existence, dans l'homme, de facultés inconnues et d'énigmes à résoudre. En voici un, par exemple, d'observation assez récente, que j'ai reçu de la bouche de la personne même à laquelle l'événement est arrivé.

« Une dame habitant Paris (Mme MARICHAL, rue Custine, 20, XVIIIe arrondissement) s'éveille, une certaine nuit, le jeudi 26 mars 1914, sous l'impression d'un terrible cauchemar. Une sorte de spectre, vague, sans forme, était là, près de son lit, lui serrant le bras, et lui ordonnant de choisir entre deux menaces atroces : « Il faut, lui faisait-il entendre, que de ton mari ou de ta fille, l'un des deux meure. Choisis ! »

Choisir ? se dit-elle, entre mon mari et ma fille ; c'est impossible. — Ni l'un, ni l'autre, répond-elle, toute tremblante.

— Il faut que tu choisisses, réplique l'apparition. L'un des deux doit mourir. Décide ! Lequel doit être sacrifié ?

En proie aux plus douloureuses angoisses, la patiente se débat longuement, sans pouvoir se décider. Folle de douleur, elle ne consent pas à répondre. Quelle souffrance indicible étreignait son âme ! On le devine. Son mari était là, en parfaite santé, âgé de quarante-six ans, couché à côté d'elle. Sa fille, qui est venue avec elle me raconter cette singulière hallucination, est, au moment où j'écris ces lignes (juin 1918) une belle fille de dix-sept ans. On conçoit l'état d'agitation de Mme Marichal. Elle éprouvait pour les deux une affection égale.

Enfin, vaincue par une volonté, plus forte que la sienne, insistant pour recevoir une réponse, elle finit par se dire en elle-même que l'amour maternel doit tout dominer et qu'elle sacrifierait son époux plutôt que son enfant.

*Cinq jours après, M. Marichal, auquel elle avait pris* soin de ne pas raconter ce cauchemar — et qui n'avait jamais été malade de sa vie — se sentait fatigué, en rentrant de son bureau (Câbles sous-marins) et se mettait au lit. Le médecin appelé le mercredi ne découvrit le symptôme d'aucune maladie, et diagnostiqua une grippe légère. Le jeudi, l'état s'aggrava. Le samedi, le condamné était mort. Arrêt du cœur, déclara le médecin. Aucun indice de maladie de cœur n'avait jamais été remarqué. »

J'ai interrogé, séparément et ensemble, comme confrontation sur cette étrange histoire, Mme Marichal et sa fille, et, pour moi, son authenticité ne fait aucun doute.

Nous pouvons ajouter ce rêve prémonitoire aux 76 songes analogues publiés dans *L'Inconnu*. Mais quelle forme sinistre! Et comment l'expliquer?

Le plus simple paraît être de supposer que M. Marichal devait mourir à cette date, sans se douter lui-même de son état de santé. Quand nous mourons, ce n'est, dans certaines circonstances, que la fin d'une évolution maladive dont nous ne nous rendons pas compte. On croit être bien portant : un mal inconnu nous affaiblit graduellement. Le subconscient de l'épouse, très sensitive, peut avoir perçu inconsciemment cet état de santé et la fin fatale... Notre personnalité psychique est douée de facultés encore peu analysées.

C'est une hypothèse explicative. Mais ce n'est qu'une hypothèse.

Si nous l'acceptions, il faudrait, pour la compléter, deviner comment cette intuition a pris la forme d'une apparition annonciatrice.

Autre hypothèse :

Le monde invisible au milieu duquel nous vivons ne renferme-t-il pas des êtres aussi invisibles que les forces qui gouvernent la nature, telles que l'attraction, l'électricité, le magnétisme solaire et planétaire, etc., êtres, esprits, pensées, qui pourraient posséder une conscience rudimentaire, ainsi que la faculté de voir ce qui se passe dans un organisme vivant et de se manifester? C'est là une hypothèse hardie, mais elle nous aiderait à comprendre l'observation qui vient d'être rapportée, ainsi que bien d'autres inexpliquées. Un être invisible devenu visible aurait, pour ainsi dire, imposé à M^me^ Marichal le jeu de la carte forcée. Nous avons tous vu des prestidigitateurs nous présentant une poignée de cartes en nous invitant à en choisir une « librement ». Or, nous choisissons toujours la carte qu'il veut (exception faite des substitutions). L'esprit que nous imaginons aurait su, vu, que le condamné devait mourir à bref délai et aurait conduit l'épouse à le désigner elle-même.

Tout en imaginant cette hypothèse, j'avoue qu'elle me paraît peu vraisemblable; mais on ne peut la déclarer inacceptable. Elle rappelle, sous un aspect différent, l'ange gardien que la religion chrétienne enseigne comme étant le compagnon invisible de chacun des fidèles. Qu'elle soit applicable ou non, le fait à expliquer est là, devant nous, inattaquable.

Ne pouvons-nous admettre aussi, par une série assez riche d'observations concordantes, que l'atmosphère, ou pour mieux dire l'éther, contient un élément psychique non encore découvert. La

composition chimique de l'air en oxygène et azote n'a été trouvée qu'au XVIIIe siècle. On croyait connaître entièrement cette composition lorsqu'il y a une vingtaine d'années on a découvert des éléments subtils ignorés, le néon, le krypton, l'argon, le xénon. Il peut en exister d'autres, plus ténus encore, et d'essence supérieure. À chaque seconde, une âme humaine abandonne un corps. S'anéantit-elle? Rien ne le prouve. Le nombre en est de 86 000 à 100 000 par jour, plus ou moins, 1 million en dix jours, 10 millions en cent jours, 36 millions par an. Penser avec Victor Hugo, que « tout est plein d'âmes » n'est peut-être pas une fiction poétique. Or cet élément psychique ne pourrait-il être en jeu dans l'explication des phénomènes que nous étudions?

Toutefois, dans l'exemple qui nous occupe ici, la première hypothèse me paraît la plus probable, surtout si nous réfléchissons que notre être mental peut s'extérioriser, sortir de nous, prendre une forme étrangère à notre moi conscient, et même s'entretenir avec nous, comme il arrive dans les rêves. Or, précisément, il s'agit là d'un rêve d'abord inconscient, et devenu hallucinatoire au réveil.

On voit combien le problème que nous étudions ici est complexe. Cet exemple, que je viens de présenter entre mille, n'a pas d'autre but, pour le moment, que de justifier le titre de ce chapitre : *Facultés de l'âme inconnues ou peu étudiées*. Il porte le n° 4033 de l'enquête dont j'ai parlé plus haut.

Une histoire qui n'est pas sans rapport avec celle de Mme Marichal a été relatée dans *Ainslee's Magazine* de mars 1892, par le Dr Minot Savage :

« Dans un faubourg de New York habitait un jeune homme qui venait de terminer ses études à l'étranger, à l'Université d'Heidelberg. Son tempérament n'était rien moins qu'imaginatif. Grand et robuste, il avait la réputation d'être un athlète. Ses études favorites étaient les mathématiques, les sciences physiques, l'électricité. Il revenait de l'étranger et, autant qu'on put le savoir, sa santé était excellente. Il était alors avec sa mère, à la maison de campagne que celle-ci possédait dans ce pays. Il avait l'habitude d'aller tous les jours, après dîner, sur la place, faire les cent pas, en fumant sa pipe. Un soir, il rentra tranquillement, et, sans rien dire à personne, alla se coucher. Le lendemain matin, il vint dans la chambre de sa mère avant que celle-ci fût levée, et glissa la main sur sa figure dans le but de l'éveiller doucement; puis il lui dit :

« Mère, j'ai quelque chose de très triste à vous apprendre. Il faut vous armer de courage afin d'être forte et supporter la nouvelle. »

La mère fut naturellement toute stupéfaite et lui demanda ce qu'il voulait dire.

« — Mère, je sais ce que je dis; je vais mourir bientôt. »

Troublée et angoissée, comme on peut le penser, elle lui demande de s'expliquer.

« — Hier soir, répondit-il, me promenant sur la place, un esprit m'est apparu et s'est mis à marcher à côté de moi. J'en ai reçu l'avertissement : Je dois mourir. »

Vivement impressionnée, la mère fit mander un médecin et lui raconta l'affaire. Celui-ci, après avoir examiné attentivement le jeune homme, ne trouva rien d'anormal dans son état et assura que tout cela n'était qu'un mauvais rêve, une pure hallucination, qu'il n'y fallait plus penser, et que, dans quelques jours, la mère et le fils riraient de leurs alarmes imaginaires.

Le lendemain matin, le jeune homme était moins bien que de coutume et le docteur fut appelé une seconde fois : de nouveau il se moqua de leurs craintes.

Le troisième jour, l'état du malade avait empiré, le docteur dut revenir, et alors il fut obligé de constater un cas d'appendicite. Le jeune homme fut opéré et mourut deux jours après. Entre la vision et la mort, cinq jours seulement s'étaient écoulés. »

Devant ces récits, on a l'habitude de les éliminer, assez légèrement, par le mot *hallucination*, et l'on s'imagine résoudre le problème en le supprimant. Ce n'est pas sérieux.

Je n'aurais qu'à puiser dans les innombrables documents de cette enquête pour en ajouter, de diverses natures, à ceux qui précèdent, et montrer l'étendue du domaine inconnu que nous avons à explorer. Ma main vient de tomber sur la lettre suivante, bien différente de la communication précédente et non moins curieuse. Elle m'a été adressée de Constantinople, le 22 septembre 1900. La voici :

Monsieur le Professeur,

« Pour l'enquête scientifique expérimentale à laquelle vous consacrez si loyalement tant d'heures employées au développement de l'instruction générale, je me fais un devoir de vous signaler deux cas observés par moi-même.

Un monsieur de mes relations était un jour chez moi, à Constantinople, vers 11 h. 1/2 du matin, et me disait : « Je ne sais trop pourquoi, mais depuis ce matin je suis obsédé par la pensée que ma tante est morte à Gênes. » Je lui demandai alors s'il savait que sa tante fût malade et il me répondit qu'il était brouillé depuis dix ans avec

sa famille et n'en avait reçu aucune nouvelle. Or, tandis que nous parlions et que je tâchais de lui prouver combien son pressentiment était imaginaire, son domestique arriva chez moi et lui apporta une dépêche de Gênes dans laquelle on lui annonçait la mort subite de sa tante, arrivée le matin même.

Ce même monsieur, la nuit du 31 juillet dernier, se réveille en sursaut et dit à sa femme : « on a tué le roi d'Italie. » Sa dame croyant qu'il avait rêvé ne répliqua rien. Le lendemain matin, elle lui parle de son rêve, mais il lui répond que ce n'était pas là un rêve et que cette phrase était sortie de sa bouche sans qu'il ait pu deviner pourquoi ni comment.

De la fenêtre on voyait le port, et il dit lui-même à sa femme : La meilleure preuve que le roi d'Italie n'est pas mort, c'est que tous les stationnaires ont hissé leurs drapeaux. »

Une heure après, il retourne à la fenêtre, et cette fois-ci tous les stationnaires ont leurs drapeaux en berne. Etonné de ce changement, il court aux informations et apprend que, dans la nuit, le roi Humbert a été assassiné. Effrayé de cette coïncidence, il vient me consulter comme médecin aliéniste et me demande si cette vision n'indiquerait pas chez lui quelque symptôme grave pour son cerveau !... Je le rassure, mais ne manque pas de prendre note de ce cas, d'autant plus que, comme je vous le disais tout à l'heure, cet homme parfaitement équilibré est, à tous les égards, digne de foi.

Dans l'attente d'une réponse de votre part, je vous prie de vouloir bien me pardonner ma hardiesse de m'adresser à vous sans avoir l'honneur de vous connaître personnellement, et agréer mes respectueux hommages. »

D^r L. MOUGERI,

**Médecin aliéniste de l'Hôpital royal italien,**
**rue Cabristan, 20, Constantinople.**

[*Lettre* 943]

Il y a là, comme on le voit, deux cas de télépathie analogues, quoique différents : 1° une mort perçue à distance, de Constantinople à Gênes, en état de veille ; 2° assassinat du roi d'Italie connu pendant le sommeil. La perception des deux faits n'est pas douteuse. L'explication est-elle la même pour les deux cas? Dans le premier, il y a probabilité d'un courant particulier entre la tante et le neveu ; dans le second cas, une transmission en ondes sphériques générales. Il est difficile de décider. C'est à cause de cette difficulté que le nombre des observations a une véritable valeur.

J'ai remercié l'honorable médecin de cette communication à joindre à tant d'autres. Nier ces faits, personne n'en a le droit. Ne voir partout que des illusions, c'est simplement insensé, c'est nier le soleil à midi. L'être humain est encore pour nous un mystère inexploré, la science des écoles a fait fausse route jusqu'ici, et celui qui cherche la vérité doit désormais être convaincu qu'il existe des *facultés de l'âme inconnues*, les plus importantes, à découvrir, à déterminer, et à expliquer.

Mon avis est que nous devons tout étudier sans aucun parti pris. Francisque Sarcey a eu un jour la gracieuseté de me communiquer une lettre qu'il venait de recevoir sur la chiromancie, en date du 22 mars 1899, et qui commençait ainsi :

« Personne, peut-être, n'admire plus que moi votre bon sens, les excellents principes que vous professez et les conseils si prudents que vous répandez par vos chroniques. Mais on ne peut tout savoir, et le gros bon sens qui est avant tout votre apanage (chose rare) ne vous

permet pas, j'en conviens, de sonder ce qui paraît tout d'abord insondable. Vous êtes en cela diamétralement opposé à M. Flammarion qui, lui, possède le vrai bon sens scientifique : *il ne rejette rien sans examen.* »

A. de M., 22 mars 1899. [*Lettre* 841.]

Cette lettre se continue par une dissertation sur la chiromancie, que nous n'avons pas à discuter ici. Si j'ai reproduit ce passage, c'est simplement pour rappeler quels soins nous devons prendre à ne rien dédaigner dans le but d'arriver, sans obstacles créés par des idées préconçues, à déterminer ce qu'il y a de vrai, de bien réel, dans les phénomènes psychiques. Sarcey a été d'autant plus aimable de me communiquer cette lettre, qu'il ne croyait pas du tout à ces phénomènes.

Et pourtant qu'ils sont nombreux! qu'ils sont irrécusables, ces phénomènes! Ne les dédaignons plus.

Facultés de l'âme supranormales à constater, à discuter. Ce n'est pas toujours facile. Le cas suivant m'a été envoyé de Cette, le 20 janvier 1912, et c'est un de ceux qui m'ont montré combien j'avais eu raison d'inviter, par la presse, les personnes qui ont eu ces impressions à vouloir bien me les faire connaître, dans l'intérêt du progrès de notre instruction générale :

« Un certain soir, je sortis du Grand Café, à Cette, en y laissant un de mes bons amis, plein de santé; il était très exactement minuit. Je me couche de fort bonne humeur et m'endors du sommeil du sage, sans autre préoccupation que celle de jouir d'un repos bien gagné.

Tout à coup, à 3 heures du matin, réveillé par un affreux cauchemar, je me dresse sur ma couchette. Je vois mon camarade le crâne ouvert, râlant, me disant adieu et m'embrassant, c'était horrible! J'ai encore cette vision toute fraîche à ma mémoire. Épouvanté, je me lève, m'habille et attends le jour dans l'espérance que les distractions du va-et-vient feront évanouir de mon cerveau l'affreux cauchemar qui l'obsédait. A 7 heures du matin, je sors de chez moi. On venait me prévenir que mon regretté camarade Théaubon, en allant rendre visite à une amie, avait, à la suite de circonstances qui n'ont rien à faire ici, sauté par une fenêtre et s'était fendu le crâne, ce qui avait entraîné une mort instantanée.

Abasourdi, anéanti, et toujours sous l'impression de mon rêve, je pensai m'évanouir.

Ce que je vous narre est l'expression de la vérité, car j'ai trop de vénération et de respect pour le grand savant que j'admire pour vous raconter une chose qui ne serait pas rigoureusement exacte. »

LOUIS PÉRIER,
Employé de mairie à Cette.
[*Lettre* 2220.]

Comment interpréter cette vision?

Est-ce l'esprit du narrateur qui a vu l'accident à distance? ou, au contraire, est-ce l'individu qui est venu se montrer?

Nous connaissons un si grand nombre d'exemples de vues à distance que la première explication se présente.

Cependant, l'auteur n'a pas vu l'accident, il a vu son ami, le crâne fendu, râlant et l'embrassant.

Mais, d'autre part, si le mort a été tué sur le

coup, en un instant fort tragique pour lui, pouvons-nous supposer qu'il ait pensé à son ami?

Pas probable, mais possible, après tout; il venait de le quitter, trois heures auparavant.

On voit combien la question est complexe.

Voici un cas fort remarquable de sensation télépathique d'accident, à distance, par une femme sur son mari, extrait des *Phantasms of the Living*. Il s'agit du Dr Ollivier, médecin au Huelgoat (Finistère).

« Le 10 octobre 1881, écrit-il, je fus appelé pour service médical à la campagne, à trois lieues de chez moi. C'était au milieu de la nuit, une nuit très sombre. Je m'engageai dans un chemin creux, dominé par des arbres venant former une voûte au-dessus de la route. La nuit était si noire que je ne voyais pas à conduire mon cheval. Je laissai l'animal se diriger à son instinct. Il était environ 9 heures; le sentier dans lequel je me trouvais, en ce moment, était parsemé de grosses pierres rondes et présentait une pente très rapide. Le cheval allait au pas, très lentement. Tout à coup, les pieds de devant de l'animal fléchissent, et il tombe subitement, la bouche portant sur le sol. Je fus projeté naturellement par-dessus sa tête, mon épaule porta à terre, et je me fracturai une clavicule.

En ce moment même, ma femme, qui se déshabillait chez elle et se préparait à se mettre au lit, eut la sensation intime qu'il venait de m'arriver un accident; un tremblement nerveux la saisit; elle se mit à pleurer et appela la bonne : « Venez vite, j'ai peur, il est arrivé malheur à mon mari, il est mort ou blessé. » Jusqu'à mon arrivée, elle retint la domestique près d'elle et ne cessa de pleurer. Elle voulait envoyer un homme à ma recherche, mais elle ne savait pas dans quel vil-

lage j'étais allé. Je rentrai chez moi vers une heure du matin. J'appelai la domestique pour m'éclairer et desseller mon cheval. « Je suis blessé, dis-je, je ne puis remuer l'épaule. »

Le pressentiment de ma femme était confirmé. »

A. OLLIVIER,
Médecin d'Huelgoat, Finistère.

Je possède, dans ma collection, un certain nombre de faits analogues à celui-là : sensations de malheurs, d'accidents, à distance. On en verra plus loin une presque identique, éprouvée même trois quart d'heure auparavant (p. 366).

L'existence réelle de l'âme humaine se révèle par les témoignages de facultés psychiques qui ne peuvent être attribuées à la matière et que nous sommes encore loin d'avoir suffisamment étudiés. L'homme ne connaît pas encore sa vraie nature. Il est doué de facultés à peine soupçonnées, que son évolution graduelle développera. Les Ecoles d'enseignement classique ont fait fausse route.

On ne voit, on ne touche, on n'analyse, on ne dissèque, dans l'organisme humain, que ce qu'il a de plus apparent, de plus superficiel, de plus grossier. Ce qu'il possède intimement de subtil, on l'ignore encore, et ce serait pourtant ce qu'il y aurait d'essentiel à connaître.

L'étude analytique expérimentale des facultés de l'âme doit se substituer désormais aux idées de la métaphysique ancienne et aux mots qui les représentent. La prétendue connaissance de l'âme consistait, en effet, en mots. Il n'y a pas grand'chose de réel sous ces expressions dont on s'est contenté pendant tant de siècles, et qui n'ont

jamais rien appris. Une autre méthode s'impose désormais. Cet examen des facultés de l'âme humaine va nous conduire à nous rendre compte aussi exactement que possible des observations positives qui les révèlent, et qui vont mettre en évidence la réalité de faits paradoxaux encore très contestés, tels que les suivants :

« La volonté agissant sans la parole et à distance;
« Les transmissions psychiques : télépathie;
« La vue sans les yeux, par l'esprit;
« La prévision de l'avenir;
« Les manifestations de décédés au moment de la mort — et après.

Observations diverses et indépendantes, s'accordant toutes pour affirmer qu'il y a dans l'homme un élément psychique en activité, différent des propriétés des sens matériels.

Nous entrons ici dans un monde immense, plus nouveau que celui que Christophe Colomb découvrait en arrivant aux prétendues Indes occidentales.

Est-ce dans son cerveau que le sujet magnétisé peut puiser ce qu'il dit, quand il parle de choses qu'il ne connaît pas, visite des maisons ignorées de lui, traite des questions qui lui sont étrangères, répond à des langues inconnues, entend la pensée et non les mots, ressent ce que pense une personne proche ou lointaine, ou transporte son esprit à distance, décrivant des scènes qu'il ne peut connaître ?

Cessons de fonder nos jugements sur les apparences matérielles, sur la physiologie classique.

En général, on n'ose pas regarder en face l'inconnu, le poser au tableau, en problème, en équa-

tion, on est porté à croire qu'on sait tout (!) et que ce qui est en dehors du cadre de la science ne mérite pas l'examen.

Il y a longtemps, vers l'année 1865, j'étais à peu près seul en France à soutenir la connexion entre l'activité solaire et les oscillations diurnes de l'aiguille aimantée. Les astronomes me donnaient tort, entre autres M. Faye, le plus célèbre avec Le Verrier. Pour eux, les correspondances signalées n'étaient dues qu'au hasard.

La sentence de Kepler, comparant le Soleil à un aimant : *Corpus Solis esse magneticum*[1], était la mienne, humble disciple ; les physiciens ne l'admettaient pas. Le Soleil, proclamait-on, ne peut être magnétique, puisque le magnétisme d'une barre de fer s'annule quand on la chauffe.

Or, le Soleil, malgré ses 6 500 degrés, est un foyer magnétique, et maintenant (1919) on a trouvé le moyen de *mesurer* même le magnétisme individuel des taches ! C'est ainsi que la science se transforme elle-même. Nous sommes loin de connaître « la réalité » en quoi que ce soit.

A propos des remarques constantes que chacun peut faire sur la différence entre la réalité et l'apparence, la note suivante vient de me passer sous les yeux. Je l'écrivais à mon observatoire de Juvisy, le 13 novembre 1917 :

« Par cette froide matinée, le disque solaire est d'un rouge ardent. L'atmosphère est imprégnée d'une brume semi-transparente. Beau paysage d'hiver,

1. *Kepleri Opera omnia*, t, III, p. 304, édit. Frisch. ; voir mes *Études sur l'Astronomie*, t. I, 1867, p. 117.

quoique un grand nombre d'arbres gardent encore leur feuillage vert. Beaucoup jaunes et roux. Plusieurs entièrement dépouillés. Si, par suite des conditions atmosphériques, le Soleil paraissait ainsi constamment rouge, nous croirions que telle est sa couleur normale. Personne ne l'aurait jamais vu blanc.

« Il en est ainsi pour bien des choses. Nos impressions sont la base naturelle de nos jugements.

« C'est probablement la centième fois que je vois le soleil ainsi et que je me fais les mêmes réflexions. Toutes nos sensations peuvent être dans le même cas ».

En transcrivant cette note, je puis lui ajouter ce que j'ai dit bien souvent depuis cinquante ans : Si l'atmosphère était plus opaque encore, ou constamment couverte de nuages, le Soleil n'aurait jamais été visible, ni les étoiles, le système du monde serait inconnu, et l'espèce humaine serait irrémédiablement restée dans l'ignorance la plus absolue de la réalité.

Que penser maintenant des êtres sensitifs? Ils sont plus nombreux qu'on ne pense, à divers degrés. Gœthe et Schumann en furent des types remarquables. Nous parlerons plus loin de Gœthe à propos des « doubles ». Signalons, en passant, une observation télépathique curieuse de Schumann. Dans une lettre de l'année 1838 à Clara Wiek, il raconte ce qui suit :

« Il faut que je vous dise un pressentiment que j'ai eu : il m'a hanté du 24 au 27 mars, pendant que j'étais absorbé par mes nouvelles compositions.

« Il y a un certain passage qui m'obsédait, et quelqu'un semblait me répéter du plus profond de son cœur : « Ach Gott » (Ah! mon Dieu!) Tandis que je composais,

je voyais des choses funèbres, des cercueils, des visages désespérés... Lorsque j'eus terminé, je songeai à un titre. Le seul qui me vint à l'esprit fut : *Leichenphantasie* » (Fantaisie funèbre). N'est-ce point extraordinaire? J'étais tellement bouleversé que les larmes me vinrent aux yeux; je ne savais vraiment pourquoi; il m'était impossible de découvrir une raison motivant cette tristesse. Arriva, alors, la lettre de Thérèse, et tout s'expliqua. Sa belle-sœur lui annonçait que son frère Edouard venait de mourir. »

Schumann donna le titre de *Nachtstücke* (Nocturne) à cette suite qu'il voulait primitivement appeler *Leichenphantasie*[1].

Les pressentiments revêtent toutes les formes. Leur examen composerait un énorme volume[2]. J'en signalerai encore un ici des plus extraordinaires, éprouvé par une grande dame d'outre-Manche, lady Eardley, qui l'a rapporté dans les termes suivants à M. Myers[3].

« Etant jeune fille, à l'âge d'environ seize ans, j'eus une légère attaque de rougeole. J'habitais avec mon grand-père et ma grand'mère. Après deux ou trois jours de chambre, on me dit que je pourrais prendre un bain chaud. Enchantée et me sentant bien mieux, j'allai à la chambre de bain, fermai la porte, et me deshabillai; mais juste au moment d'entrer dans l'eau, j'entendis une voix qui me dit « *Ouvre la porte* ». La voix était

1. Schumann, *sa vie et ses œuvres*, par Louis Schneider et Marcel Mareschal.

2. On en trouve partout, jusque dans les écrits de Daniel de Foë, l'auteur de *Robinson Crusoé*, notamment l'histoire d'un incendie pressenti par une dame de ses amies, à Londres, et raconté dans sa *Vision du monde angélique*, cas analogue à celui de la princesse de Conti sauvant ses enfants.

3. *Annales des sciences psychiques*, 1898, p. 197.

distincte, bien extérieure, et pourtant semblait venir en quelque sorte de moi-même. Je ne puis dire si c'était une voix d'homme ou de femme. Je fus étonnée et regardai autour de moi : naturellement il n'y avait personne. Une seconde fois, j'entendis « *Ouvre la porte* » ; je commençai à avoir peur, me disant : je dois être malade ou folle, mais je ne me sentais pas mal. Je me décidai à ne plus y penser, et j'étais dans le bain quand j'entendis une troisième fois, — et je crois une quatrième fois. — prononcer les mêmes mots ! Je fis un bond, j'ouvris la porte et rentrai dans le bain. Comme j'y rentrais, je m'évanouis et tombai à plat dans l'eau. Heureusement je pus, en même temps, saisir la sonnette qui pendait au mur près de la baignoire. La femme de chambre arriva et me trouva, déclare-t-elle, avec la tête sous l'eau. Elle me saisit et me transporta hors du cabinet ; ma tête cogna contre la porte, ce qui me fit reprendre mes sens tout de suite. Si la porte eût été fermée, je me serais certainement noyée. »

Quelle bizarrerie ! Quelle était cette voix ? D'où venait-elle ? Probablement de la jeune fille elle-même, qui avait pu penser à une faiblesse possible. Quelle variété dans tous ces avertissements incompréhensibles ! Oui, l'âme humaine est douée de facultés inconnues de la science actuelle.

Notre mentalité psychique, en général submergée par notre être matériel, se manifeste avec évidence dans certains exemples historiques bien connus, mais mal expliqués par l'aveugle scepticisme physiologique des écoles modernes. Rappelons entre autres, dans la vie de Jeanne d'Arc, les faits que voici :

Jeanne dit au soldat de Chinon qui l'avait injuriée au moment de son entrée au château : « Ah ! tu renies

Dieu, et, pourtant, tu es si près de ta mort! » Le soir même, ce soldat se noyait par accident.

D'autres fois, et, le plus souvent, c'est Jeanne elle-même qui l'atteste, elle est prévenue par « ses voix ». A Vaucouleurs, sans l'avoir jamais vu, elle va droit au sire de Baudricourt : « Je le reconnus, explique-t-elle, grâce à ma voix; c'est elle qui me dit : « Le voilà! »

A Chinon, introduite auprès du roi, Jeanne n'hésite pas à le reconnaître parmi les trois cents courtisans au milieu desquels il s'était dissimulé sous un habit d'emprunt. Elle lui demande un entretien intime, dans lequel elle lui rappelle, pour le convaincre de sa mission, les termes d'une prière muette qu'il avait précédemment adressée à Dieu, seul dans son oratoire, prière concernant sa légitimité contestée.

Ce sont encore ses voix qui lui apprennent que l'épée de Charles Martel est enfouie dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois; — qui la réveillent à Orléans lorsque épuisée de fatigue, elle s'était jetée sur son lit, ignorant l'attaque de la bastille de Saint-Loup; — qui la préviennent qu'elle sera blessée d'un trait, le 7 mai 1429, à l'attaque des Tournelles.

Au siège d'Orléans, elle prévient Glandale qu'il périra « non saigné » dans les trois jours. En effet, à la prise des Tournelles, Glandale tombe dans la Loire et se noie. Etc., etc.

D'où venaient ces voix ? D'elle-même, selon toute probabilité. Mais elles touchaient de près au monde invisible.

Jeanne d'Arc fut un type rare de ces êtres sensitifs doués de facultés supranormales; mais il y en a bien d'autres qui se rapprochent plus ou moins de cet état.

Les manifestations de l'âme commencent seulement à être étudiées par la méthode expéri-

mentale ; encore devons-nous constater que dans cet ordre de faits nous ne pouvons presque jamais *expérimenter*, mais seulement *observer*, ce qui réduit considérablement le champ d'études. Et les conditions de la vie organique terrestre sont si grossières que nous sommes à peu près dans la situation d'un homme qui aurait des observations astronomiques à faire dans un pays dont le ciel serait presque constamment couvert.

Ces conditions d'exception sont d'autant plus regrettables que le problème de l'âme, qui est le même que celui de sa survivance, est, sans contredit, la plus intéressante et la plus importante des questions, puisqu'il s'agit là de nous-mêmes, de notre nature intime, de notre immortalité ou de notre anéantissement.

Nous étudierons, aux prochains chapitres, des faits incontestables de vue sans les yeux, par l'esprit, ainsi que la vue d'événements futurs, qui n'existent pas encore, et nous aurons là aussi des témoignages évidents des facultés transcendantes de l'âme.

Voir l'avenir avec précision, ou voir ce qui se passe à mille kilomètres, quoi de plus incroyable, — et de plus certain, néanmoins ?

La faculté de voir l'avenir sera étudiée ici dans un chapitre spécial. Qu'est-ce que *le temps* ? Comment *l'avenir* se fabrique-t-il ?

Les problèmes dignes d'occuper notre attention sont si nombreux et si vastes que leur élucidation n'est jamais achevée et que notre curiosité est constamment renouvelée par leur étude. Les vulgarités quotidiennes de la vie ne suffisent pas aux

êtres intellectuels, car ils savent que vivre intellectuellement c'est vivre doublement, et ils aiment vivre par la pensée. Continuons notre étude comparative.

Un érudit instituteur, M. Savelli, à Costa, en Corse, m'écrivait, en 1912 :

« Il est visible que ces questions intéressent au plus haut degré les lecteurs, et je suis sûr d'être leur interprète en vous priant de continuer votre enseignement.

La question de la nature du temps doit être bien difficile à résoudre. A un chercheur qui demandait à un mathématicien réputé de la préciser, celui-ci répondit : « Parlons d'autre chose. » Pourtant, je crois de mon devoir de vous soumettre quelques observations fort troublantes, dont il n'est pas possible de douter.

1° Un soir, vers onze heures, mon père, rentrant chez lui avec un ami, fut surpris d'entendre des cris de détresse. Des femmes pleuraient et s'exclamaient. Ils pensèrent qu'un malheur venait d'arriver, qu'on avait peut-être tué quelqu'un : ils regardèrent la maison d'où ces lamentations venaient de partir et s'arrêtèrent ; mais un silence complet succéda à ces vociférations. Le lendemain au soir, à la même heure, passant de nouveau devant cette maison, mon père entendit les mêmes gémissements. Cette fois, ils étaient réels. Un enfant, qui n'était pas malade la veille, avait été pris du croup pendant la journée, et venait de mourir presque subitement. Ce fait s'est passé à Ville-de-Paraso, commune voisine de celle où j'exerce les fonctions d'instituteur.

2° M. Napoleoni, maréchal des logis retraité, m'a raconté le fait que voici : Nous rentrions, vers minuit, passant devant deux maisons isolées, au milieu du plus profond silence, quand nous entendîmes de grands coups répétés à intervalles réguliers, qui vibraient dans ce silence nocturne. Nous avions l'impression que l'on

frappait sur du bois sonore avec un marteau. Je ne vous cache pas que mes cheveux se dressèrent sur ma tête et que je rentrai chez moi très impressionné par ce phénomène inexplicable. Deux jours après, le hasard voulut que je me trouvasse au même endroit d'où ces bruits étranges m'avaient stupéfait, et je les entendis de nouveau : c'était le menuisier du village qui clouait le cercueil du berger mort la veille.

3° Le jour où les bandits Massoni assassinèrent le docteur Malaspina, de Costa, mon oncle Costa Michel-Ange, qui vit encore, et qui était alors (1850) élève au lycée de Bastia, eut l'impression d'être saisi par une étreinte invisible annihilant tous ses mouvements. L'aïeule maternelle de mon oncle était la sœur du docteur Malaspina. » [*Lettre* 2230.]

De ces trois faits, les deux premiers sont des prémonitions[1], et le troisième est une sensation télépathique, comme on peut en lire plusieurs centaines dans mon ouvrage *L'Inconnu*. Ils sont inexpliqués — et inexplicables dans l'état actuel de la science. Mais ils sont irrécusables et se confirment les uns par les autres ; leur étude nous éclairera sur notre propre connaissance, encore si peu avancée, car, ce que nous ignorons le plus, c'est notre propre nature. Donc, ne les négligeons pas.

Nous commençons à concevoir les transmissions télépathiques par la découverte de la télégraphie sans fil ; mais rien encore ne nous met sur la trace de l'explication des faits prémonitoires, si difficiles à admettre, quoique incontestables. La principale difficulté gît dans la contradiction qui semble s'imposer entre la vue des événements à venir, telle

1. *Prémonitions*. Nous en aurons d'autres sous les yeux au ch. IX : **La connaissance de l'avenir**.

que nous la constaterons ici avec certitude, et notre sentiment du libre arbitre.

Sans nous préoccuper, en ce moment, des cas particuliers, et pour nous en tenir à la question de principe, je dirai tout d'abord que nous ne pouvons plus, désormais, avoir aucun doute sur le fait qu'en certaines circonstances les événements futurs ont été vus et décrits d'avance, exactement et explicitement, et à cette affirmation je crois pouvoir ajouter, en second lieu, que ce fait d'observation doit se concilier avec le libre arbitre.

Le temps n'est pas ce qu'il nous paraît. Il n'existe pas en lui-même. L'éternité est immobile et actuelle. Un jour, un cardinal français, fort lié avec le pape Léon XIII, discutait avec moi cette question, dans une promenade au milieu d'un jardin de Nancy, et me soutenait également que les prémonitions ne peuvent pas s'accorder avec le libre arbitre. « Vous croyez en l'existence de Dieu? lui répliquai-je. — J'estime que vous n'en doutez pas. — Vous pensez avec tous les théologiens, et avec Cicéron comme avec votre ancêtre l'évêque d'Hippone, que Dieu connaît l'avenir? — Oui, assurément. — Vous admettez aussi le libre arbitre et la responsabilité des chrétiens? — Oui. — Eh bien, en quoi l'admission des faits prémonitoires diffère-t-elle de cette doctrine ? »

Quant au temps, le passé n'existe plus, l'avenir n'existe pas encore : le présent seul existe. Or, qu'est-ce que le présent? L'heure actuelle? Non pas. Cette minute-ci? Non pas. Une seconde? Non pas. Un dixième de seconde? Non pas. Un centième de seconde? Pas davantage. Un millième de seconde?

C'est encore bien long pour un électricien. Mais enfin, admettons-le, si vous le voulez. Voilà donc *le présent, la réalité*. Avouez que ce n'est pas très substantiel.

Le temps n'existant pas en lui-même et n'étant mesuré dans notre esprit que par nos sensations, l'enchaînement des événements est comme un présent qui se déroule, et voir ce déroulement n'empêche pas la volonté humaine d'y jouer son rôle.

Le problème n'en reste pas moins, à la fois, très complexe et très curieux. Cette VUE DE L'AVENIR sera spécialement prouvée aux chapitres VIII et IX.

Répétons-le, nous vivons au milieu d'un monde dont nous ne connaissons que la surface, et nous pouvons à peine en deviner les réalités internes. Il y a entre ces réalités et nos âmes des rapports, des relations, des échanges encore inconnus.

Je terminerai ce chapitre par une lettre que j'ai reçue au moment où je classais les documents manuscrits de cet ouvrage. Elle émane d'un esprit éminent, dont le caractère est froidement positif, ancien élève de l'Ecole polytechnique, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, membre perpétuel de la Société astronomique de France, et qui juge exactement les événements grands ou petits. Voici cette lettre :

GOUVERNEMENT MAROCAIN — TRAVAUX PUBLICS — *L'Ingénieur en chef* — Tanger, le 6 juillet 1918.

Mon cher maître,

« Puisque vous avez étudié tout particulièrement « *les Forces naturelles inconnues* », permettez-moi de vous signaler, sans commentaire ni tentative d'explications,

deux faits, dont l'un s'est passé hier, l'autre il y a un an, et dont l'intérêt pour moi est que, en étant l'unique auteur, j'en puis garantir l'authenticité.

Premier fait : Je possède, pour mes observations du ciel, une pendule électrique de Leroy, pendule marchant, comme vous le savez, au moyen d'une pile, pendant quatre années, et ne s'arrêtant que lorsque la pile est épuisée; cette pendule marche, dans mon cabinet de travail, depuis trois ans et demi, et elle n'a jamais eu le moindre arrêt.

Or hier, quelques amis se trouvant chez moi et faisant de la musique dans une pièce autre que celle où est ma pendule, tout à coup, j'ai regardé l'heure à ma montre, et j'ai constaté qu'il était minuit moins vingt : je ne sais pourquoi, à la suite de cette constatation, et pour la première fois depuis que je possède ma pendule, je me suis mis à songer que la pile n'en avait plus que pour quelques mois, et que peut-être je ferais bien de me préoccuper de la remplacer, étant possible qu'elle ne donne pas tout à fait les quatre années de marche annoncées; puis, je n'y ai plus pensé.

Une demi-heure après, mes amis étant partis, je suis rentré dans mon cabinet de travail, et quelle ne fut pas ma stupéfaction en constatant que ma pendule électrique, qui, je le répète, marchait depuis trois ans et demi sans aucun arrêt, était arrêtée précisément à minuit moins vingt; la pile n'était pas épuisée, d'ailleurs, et il a suffi de lancer le balancier pour que la pendule reparte. »

PORCHÉ-BANÈS.

Je ne devine pas plus que l'observateur aucune explication à ce fait bizarre, sinon que *notre esprit perçoit certaines choses par des facultés encore inconnues.* Nous pourrions supposer que, la pendule s'étant effectivement arrêtée, le savant ingénieur a

été inconsciemment frappé de cet arrêt, et a, inconsciemment aussi, regardé sa montre et pensé à la pendule, tout cela par hasard!... Mais non; la sensation à été éprouvée dans une autre pièce, d'où on ne l'entendait pas. Et, d'ailleurs, qu'est-ce que le hasard? Un voile devant des explications inconnues. Pourquoi la pendule s'est-elle arrêtée, puisque la pile n'était pas épuisée? Grain de poussière? Sécheresse? Fatigue électrique? Autres hypothèses à imaginer? Ce ne sont pas là des explications pour la correspondance psychique à interpréter.

Voici le second fait annoncé dans la même lettre :

« Il y a un an, dans le sommeil léger de la fin d'une nuit, j'ai vu en rêve une personne de Tunis que je connaissais à peine, l'ayant rencontrée en tout deux fois, pendant les huit années que j'ai passées en Tunisie. Il y avait neuf ans que j'avais quitté ce pays, par conséquent de dix à quinze ans que je n'avais plus revu cette personne, et je n'avais nullement songé à elle, je le répète; c'était quelqu'un de tout à fait indifférent, avec qui je n'avais même pas été en relations et à qui je n'avais aucune raison de penser. Il était tout à fait extraordinaire que son souvenir me fût venu en songe.

Or le même matin, une heure après mon arrivée à mon bureau, on me faisait passer la carte de cette personne, qui était venue faire un voyage au Maroc, et, se rappelant, aussi vaguement que moi, m'avoir vu à Tunis, venait, en passant, voir si j'étais encore ici : au moment où j'ai eu mon songe, le bateau qui amenait la personne en question à Tanger était en rade dans le port, mais je ne m'en doutais nullement, et encore moins que la personne en question fût à bord.

Je ne sais si ces deux anecdotes pourront vous sembler intéressantes, mais je vous en garantis l'absolue authenticité.

Vous savez, d'autre part, que je suis un « scientifique » et que je raisonne mes sensations.

Si on calcule la probabilité pour que l'un de ces faits, encore plus la réunion des deux, se produise par hasard, on la trouvera infiniment petite. »

PORCHÉ-BANÈS.

[*Lettre* 4041].

Pour ce second cas, nous avons un commencement d'explication par les ondes éthérées, dont nous parlerons plus loin, au chapitre *Télépathie*.

Ce que nous devons admettre, sans le moindre doute, c'est que la science de l'avenir devra chercher à expliquer des facultés de l'âme encore inconnues de la science actuelle, ou trop peu étudiées jusqu'ici.

Les pages suivantes vont nous plonger dans ces études, en y apportant les distinctions nécessaires : Volonté agissant par suggestion mentale. — Télépathie et transmissions psychiques à distance. — Vue sans les yeux, par l'esprit. — Vue de l'Avenir. Ces documents positifs prouveront tous l'existence spirituelle de l'âme indépendante des propriétés physiques des sens.

L'âme et le corps sont deux substances distinctes, douées d'attributs différents.

V

## La volonté agissant sans la parole, sans aucun signe, et à distance.

### Magnétisme. Hypnotisme. Suggestion mentale. Autosuggestion.

> La science est tenue, par l'éternelle loi de l'honneur, à regarder en face tout problème qui se présente franchement à elle.
>
> SIR WILLIAM THOMSON.

Des diverses manifestations de notre être psychique, l'une des plus remarquables est, assurément, l'action de la volonté humaine sans l'intermédiaire de la parole ou d'aucun signe, et à distance.

La volonté est une faculté essentiellement immatérielle, distincte de ce que l'on entend généralement par propriétés de « la matière ».

Vous pouvez agir sur le cerveau d'une autre personne par la tension de votre esprit. Dans un théâtre, dans une église, à plusieurs mètres derrière elle, vous pouvez la forcer à se retourner sans qu'elle se doute de votre action, sans qu'elle connaisse votre présence. L'expérience n'est pas très rare, et en éliminant les cas dus au hasard, il reste un nombre respectable de constatations certaines.

Même en ce qui concerne une personne inconnue de vous.

S'il s'agit d'une personne connue de l'opérateur, déjà en rapport avec lui, la constatation est incomparablement plus fréquente. Elle n'en prouve pas moins l'action de la volonté à distance.

La critique matérialiste pourrait prétendre qu'il s'agit là de l'exercice d'un sens inconnu appartenant au cerveau et que cet exercice ne prouve pas son origine spirituelle. L'objection est facile à rétorquer. Le cerveau est un organe matériel. C'est toujours l'histoire de l'appareil électrique. Derrière l'appareil, au fond du cerveau, il y a une personnalité. Quand je parle, c'est parce que je pense parler; le langage est l'effet et non la cause. Imaginer un appareil, un cerveau, doué d'une personnalité mentale responsable, volontaire, capricieuse, raisonnante, réfléchie, c'est créer une hypothèse qu'il faudrait démontrer. Notre propre sensation n'est-elle pas là pour nous faire connaître la vérité?

Dans l'exercice des cinq sens, de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, du toucher, le mouvement vibratoire va du monde extérieur au cerveau, s'y transmettant à l'aide des nerfs, optique, auditif, olfactif, tactile; dans la volonté agissant à distance, dans la transmission de pensée, le mouvement vibratoire va, au contraire, du cerveau au monde extérieur. Au fond du cerveau il y a la cause agissante, l'esprit.

Des ouvrages entiers ont été écrits sur la suggestion mentale, et les exemples qui la prouvent sont innombrables. J'en ai moi-même observé plusieurs, autrefois, dans les expériences de Charcot,

à la Salpêtrière, et du Dr Luys, à la Charité. L'un des plus frappants est peut-être encore celui des expériences de Pierre Janet, au Havre, sur une brave paysanne, mère de famille, pas névrosée du tout. Ce qu'il lui commandait de faire, éloigné d'elle à plusieurs kilomètres de distance, elle recevait mentalement cet ordre mental et lui obéissait avec une précision absolue et sans qu'elle en pût être avertie d'aucune façon [1].

La volonté indique-t-elle une personnalité psychique, une individualité, un esprit, une âme? Cette interprétation est-elle plus sûre que celle des propriétés physico-chimiques appartenant à la matière cérébrale? Le « *moi* » existe-t-il? Poser la question, c'est la résoudre.

Nous allons constater que dans les faits rigoureusement observés de suggestion mentale, d'ordres de pensée transmis d'un être à un autre, sans parole, sans geste, par la volonté pure, la personnalité humaine se manifeste avec évidence.

Les expériences bien connues du Dr Ochorowicz vont permettre au lecteur de juger impartialement, en connaissance de cause.

Le docteur donnait ses soins à une dame atteinte d'hystéro-épilepsie, dont la maladie déjà ancienne avait été aggravée par des accès de manie de suicide.

Cette dame, âgée de vingt-sept ans, forte et bien constituée, offrait l'apparence d'une santé parfaite.

1. On peut en lire les détails, ainsi que beaucoup d'autres expériences, dans l'ouvrage du Dr Ochorowicz, *De la suggestion mentale* (Paris, 1887). V. aussi Jules Liégeois, *De la suggestion et du somnambulisme* (Paris, 1887); Pierre Janet, *L'Automatisme psychologique* (Paris 1903); Dr Joire, *Annales des Sciences psychiques*, 1897.

Tempérament actif et gai, uni à une extrême sensibilité morale intérieure, c'est-à-dire sans signes extérieurs. Caractère véridique par excellence, bonté profonde, tendance au sacrifice. Intelligence remarquable, plusieurs talents, sens de l'observation, quelquefois manque de volonté, indécision pénible, puis une fermeté exceptionnelle; la moindre fatigue morale, une impression inattendue de peu d'importance, aussi bien agréable que pénible, se répercute sur les vaso-moteurs, quoique lentement et insensiblement, et amène une attaque, un accès ou un évanouissement nerveux.

« Un jour, ou plutôt une nuit, écrit le Dr Ochorowicz, son attaque étant terminée (y compris la phase du délire), la malade s'endort tranquillement. Subitement réveillée, et nous voyant toujours auprès d'elle, son amie et moi, elle nous prie de nous en aller, de ne pas nous fatiguer pour elle inutilement. Elle insiste tellement que, pour éviter une crise nerveuse, nous partons. Je descends lentement l'escalier (elle demeurait au troisième) et je m'arrête plusieurs fois en prêtant l'oreille, troublé par un mauvais pressentiment (elle s'était blessée plusieurs fois quelques jours auparavant). Déjà dans la cour, je m'arrête encore une fois, en réfléchissant si je dois partir ou non. Tout à coup, la fenêtre s'ouvre avec fracas et j'aperçois le corps de la malade se pencher au dehors dans un mouvement rapide. Je me précipite vers le point où elle pouvait tomber, et machinalement, sans y attacher aucune importance, je concentre ma volonté dans le but de m'opposer à la chute. C'était insensé; je ne faisais qu'imiter les joueurs de billard qui, prévoyant un manque de carambolage, essayent d'arrêter la bille par des gestes ou par des paroles.

Cependant la malade, déjà penchée, s'arrête et recule lentement, par saccades.

La même manœuvre recommence cinq fois de suite, et enfin la malade, comme fatiguée, reste immobile, le dos appuyé contre le cadre de la fenêtre, toujours ouverte.

Elle ne pouvait pas me voir ; j'étais dans l'ombre ; il faisait nuit. En ce moment, Mlle X..., l'amie de la malade, accourt et l'attrape par les bras. Je les entends se débattre et je monte vite l'escalier pour venir à son secours. Je trouve la malade dans un accès de folie. Elle ne nous reconnaît pas, elle nous prend pour des brigands. Je ne réussis à la détacher de la fenêtre qu'en appliquant la pression ovarienne, qui la fait tomber à genoux. A plusieurs reprises elle essaye de me mordre, et ce n'est qu'avec grand'peine que je réussis enfin à la remettre dans son lit. Je l'endors enfin.

Une fois en somnambulisme, son premier mot fut : « Merci et pardon ! »

Alors elle me raconta qu'elle voulait absolument se jeter par la fenêtre, mais que, chaque fois, elle se sentit soulevée par en bas.

— Comment cela ?

— Je ne sais pas...

— Vous doutiez-vous de ma présence ?

— Non, c'est précisément parce que je vous croyais parti que je voulais accomplir mon dessein. Cependant, il m'a semblé par moments que vous étiez à côté ou derrière moi, et que vous ne vouliez pas que je tombasse. »

Voici une autre expérience du même auteur.

« J'avais l'habitude d'endormir la malade tous les deux jours et de la laisser dans un sommeil profond pendant que je prenais des notes. Je pouvais être certain, d'après une expérience de deux mois, qu'elle ne bougerait pas

avant que je m'approche d'elle, pour provoquer le somnambulisme proprement dit. Mais ce jour-là, après avoir pris quelques notes et sans changer d'attitude (je me tenais à plusieurs mètres d'elle, en dehors de son champ visuel, mon cahier sur les genoux et la tête appuyée sur la main gauche), je feignis d'écrire, en faisant crier la plume, mais, intérieurement, je concentrais ma volonté sur un ordre donné mentalement.

1° *Lever la main droite.*

(Je regarde la malade à travers les doigts de la main gauche appuyée sur le front).

1re minute : action nulle.

2e minute : agitation dans la main droite.

3e minute : l'agitation augmente, la malade fronce les sourcils et lève la main droite.

J'avoue que cette expérience m'émut plus qu'aucune autre. Je recommence :

2° *Se lever et venir à moi.*

Je la reconduis à sa place sans rien dire.

Elle fronce les sourcils, s'agite, se lève lentement, et avec difficulté, vient à moi, la main tendue.

3° *Retirer le bracelet de la main gauche et me le passer.*

Action nulle.

Elle étend sa main gauche, se lève et se dirige vers Mlle X... puis vers le piano.

Je touche son bras droit et, probablement, je le pousse un peu dans la direction de son bras gauche, en concentrant ma pensée sur l'ordre donné.

Elle retire son bracelet, semble réfléchir et me le donne.

4° *Se lever, approcher le fauteuil de la table et s'asseoir à côté de nous.*

Elle fronce les sourcils, se lève et marche vers moi.

« Je dois encore faire quelque chose », dit-elle.

Elle cherche... touche le tabouret, déplace un verre de thé.

Elle recule, prend le fauteuil, le pousse vers la table avec un sourire de satisfaction, et s'assied en tombant de fatigue.

Tous ces ordres ont été donnés mentalement et sans gestes, sans prononcer un seul mot.

Il y a dans l'ouvrage d'Ochorowicz 41 expériences du même ordre à la suite de celle-là.

Mes lecteurs connaissent déjà celles que j'ai publiées dans *l'Inconnu*, au chapitre de l'action psychique d'un esprit sur un autre, notamment p. 296 à 316.

Les expériences concluantes faites sur l'action de la volonté et sur la suggestion mentale ne peuvent pas être attribuées à la matière, à des combinaisons chimiques, à des mouvements mécaniques : elles ont pour source une pensée, une cause mentale, un principe spirituel agissant sous une forme encore inconnue, mais dont la télégraphie et la téléphonie sans fil nous représentent une image à interpréter.

Ces faits de suggestion mentale ont été étudiés depuis fort longtemps, dès Mesmer, et, avant lui, par Van Helmont. Voici, entr'autres, une expérience remarquable rapportée par un témoin judicieux, le savant Seifert, qui traitait d'abord Mesmer de charlatan, et qui ensuite — et principalement sous l'influence des faits que voici — finit par admettre sa théorie.

La scène se passe en 1775, en Hongrie, dans un vieux château du baron Horetcky de Horka. Mesmer soignait le baron par le magnétisme et traitait, en même temps, plusieurs autres malades qui venaient le consulter. Seifert considérait tout cela comme « une blague ».

Un jour, on apporte les journaux; dans l'un d'eux, il trouve un récit concernant Mesmer, d'après

lequel celui-ci aurait provoqué des convulsions chez quelques épileptiques en se tenant caché dans une chambre voisine et en promenant seulement son doigt dans la direction des malades. Seifert arrive au château, le journal en main, et trouve Mesmer entouré de gentilshommes. Il lui demande si c'est vrai ce qu'on dit de lui dans ce journal, et Mesmer confirme le récit. Alors, assez nerveux, il exige, ou à peu près, une preuve expérimentale de l'action à travers un mur.

Mesmer se tint debout à trois pas de la muraille, tandis que Seifert, en observateur, se plaça dans la porte entr'ouverte, de manière à pouvoir observer en même temps le magnétiseur et le sujet.

Mesmer fit d'abord plusieurs mouvements rectilignes d'un côté à l'autre avec le doigt indicateur de sa main gauche dans la direction présumée du malade. Celui-ci commença bientôt à se plaindre, il tâta ses côtes et paraissait souffrir.

« Qu'avez-vous » ? lui demanda Seifert. — Je me sens mal à mon aise », dit-il. Non satisfait de cette réponse, Seifert exige une description plus nette de ce qu'il ressent. « Je sens, dit le sujet, comme si tout se balançait en moi de travers, à droite et à gauche ». Pour éviter les questions, il lui dit de déclarer les changements qu'il pourrait ressentir dans son corps, sans attendre aucune demande. Quelques minutes après, Mesmer fit des mouvements ovales avec son doigt : « Maintenant, tout tourne autour de moi comme dans un cercle », dit le malade.

Mesmer cesse l'action, et presque aussitôt le malade déclare qu'il ne sent plus rien. Et ainsi de suite. Toutes ces déclarations correspondaient parfaitement, non seulement avec les moments de l'action ou des

intervalles, mais aussi avec le caractère des sensations que Mesmer voulait provoquer[1].

J'ai vu faire les mêmes exercices par mon ami regretté le colonel de Rochas, à l'Ecole polytechnique de Paris, par le Dr Barety, à Nice, et par d'autres expérimentateurs. L'action de la volonté à distance n'est pas douteuse, comme le savent ceux qui ont étudié ce sujet.

Van Helmont, grand médecin et grand rêveur du XVIIe siècle, avait posé cette question avant Mesmer, et est fort explicite sur ce point. Il croit que tout homme est capable d'influencer ses semblables à distance, mais que, généralement, cette force reste endormie en nous et étouffée par « la chair ». Pour réussir, elle a besoin d'une certaine concordance entre l'opérateur et le patient. Ce dernier doit être *sensible* et *exercé* dans sa *sensibilité* qui, sous l'influence de son *imagination intérieure*, va à la rencontre de l'action. « C'est surtout au creux de l'estomac que cette action magique se fait sentir, car la sensation au creux de l'estomac est plus délicate que dans les doigts et même dans les yeux. Quelquefois le sujet ne peut même supporter l'apposition d'une main sur cette région. »

« Je différais jusqu'ici, écrit-il, de dévoiler un grand mystère, c'est qu'il y a dans l'homme une énergie telle que par sa seule volonté et par son imagination, il peut agir hors de lui, imprimer une influence durable sur un objet très éloigné. Ce seul mystère éclaire d'une

1. Dr J. Kerner, *Franz Anton Mesmer*, (Francfort, 1856), cité dans Ochorowicz, *Suggestion mentale*, p. 402.

lumière suffisante plusieurs faits difficiles à comprendre et qui se rattachent au magnétisme de tous les corps, à la puissance mentale de l'homme et sa domination de l'Univers[1] ».

Van Helmont a vécu de 1577 à 1644. Ouvrons l'ouvrage de Kircher, *Magnes, sive de Arte magnetica*, publié à Rome en 1641, au chapitre du Magnétisme animal (Ζωομαγνητισμος), nous y trouverons des exemples « de Sympathie et d'Antipathie », de la « faculté magnétique des membres humains », des applications à la médecine, du « magnétisme de l'imagination », du « magnétisme de la musique ».

Ces expériences psychiques ne datent pas d'aujourd'hui. Elles remontent à Jésus-Christ, à Pythagore, et plus haut encore.

Mais qu'est-ce que la suggestion mentale?

Les magnétiseurs pensent que leur volonté concentre « le fluide » et ensuite le projette au dehors. dans une direction approximative, comme un paquet d'opium. Ce fluide serait tellement intelligent et tellement aimable qu'il court au plus vite, trouve son chemin, tourne les murs et frappe le sujet. Il l'envahit, et du moment que le sujet est saturé convenablement, le sommeil se déclare, de loin comme de près. C'est clair, aussi clair que cette ancienne explication de l'action de l'opium d'après laquelle il endort, « parce qu'il possède une vertu dormitive », disait Molière.

Seulement, « il faudrait prouver d'abord que le fluide existe, écrit à ce propos Ochorowicz, puis

1. Van Helmont, *Opera omnia* (Francfort, 1682), p. 731. — Ochorowicz, *Suggestion mentale*, p. 405.

qu'il peut être projeté, ensuite qu'il sait trouver son chemin, et enfin qu'il s'arrêtera juste dans le système nerveux du sujet ». — Il me semble qu'il est prudent de se borner au terme *force psychique*, que j'ai proposé avant 1865[1].

L'action psychique d'un esprit sur un autre n'est pas douteuse, quel que soit le mode de transmission.

Les idées voyagent-elles? Elles se transmettent par des vibrations dans l'éther. Nous savons déjà que les idées envoient partout leur corrélatif dynamique : partout, c'est-à-dire tout autour de l'émission. Ce n'est pas une substance qui se transporte, c'est une onde qui se propage. L'action est générale, mais elle reste plus ou moins insensible, avant de trouver un milieu analogue et toutes les conditions nécessaires pour une transformation réversible. L'onde part d'une volonté A; un cerveau B réunit ces conditions : l'idée correspondante agit en lui, et il s'endort si son magnétiseur le lui ordonne.

On pourrait objecter que tous les cerveaux sensibles qui se trouvent dans le cercle de l'action devraient en faire autant. Non, car tous les cerveaux ne sont pas réglés, tous ces cerveaux ne sont pas en rapport avec l'opérateur. Ce rapport consiste en ceci que le ton dynamique du sujet correspond à celui de l'opérateur.

On a proposé, pour expliquer la transmission de pensée et la suggestion mentale, l'hypothèse d'une

1. *Les Forces naturelles inconnues*, édition de 1865, p. 135; édition de 1907, p. 11.

transmission *par induction*, analogue à celle d'un courant électrique sur un autre, sans contact matériel, ou à celle des ondes hertziennes, comme dans la télégraphie sans fil.

L'action mentale à distance peut être consciente ou inconsciente.

Ce que les psychistes proposaient timidement, il y a trente ans, comme des faits d'observation à discuter, et dont nous avons vu sourire dédaigneusement plus d'un sceptique sûr de son savoir, n'est plus aujourd'hui en discussion car nous voyons des transmissions analogues se produire dans la pratique de la télégraphie sans fil, inventée depuis, et dont voici le résumé :

Dans cette télégraphie, plus merveilleuse peut-être encore que les phénomènes télépathiques, on utilise les ondes hertziennes produites par la décharge oscillante d'un puissant condensateur alimenté par un fort générateur d'énergie électrique. Ces ondes se propagent dans l'espace avec la vitesse de 300 000 kilomètres par seconde. Elles rayonnent de l'antenne qui est reliée à l'appareil transmetteur et sont recueillies, au loin, au moyen d'une autre antenne.

L'antenne consiste essentiellement en un ou plusieurs fils parfaitement isolés électriquement de tout contact avec les objets extérieurs, et seulement en communication avec l'appareil transmetteur ou récepteur.

Ces ondes hertziennes n'agissent pas sur nous ; aucun de nos sens ne peut les discerner. Il faut donc un appareil spécial pour les entendre : cet appareil est le *détecteur*. Dans le détecteur, l'onde hertzienne se transforme, pour ainsi dire, et devient alors sensible à notre oreille au moyen d'un récepteur téléphonique.

Ces ondes sont écartées les unes des autres — comme

les ondes produites sur une nappe d'eau par la chute d'un corps solide — par une certaine distance qu'on appelle la longueur d'onde. On peut faire varier celle-ci au poste transmetteur au moyen de dispositifs spéciaux. Or, pour avoir à la réception l'intensité la plus grande possible ainsi qu'une netteté de son parfaite, il est nécessaire que les appareils récepteurs soient à l'unisson, ou en accord avec les appareils transmetteurs. En T. S. F. on dit que les appareils doivent être *syntonisés*. Ce phénomène est analogue à celui de la *résonance* en acoustique.

Cet accord se fait, au poste récepteur, en intercalant entre l'antenne et le détecteur une bobine de self-inducteur, avec curseur de réglage.

On trouve, ainsi, les positions qui correspondent au son maximum du poste que l'on veut recevoir et, dans les montages de précision, on arrive parfaitement à éliminer les autres postes qui envoient en même temps leurs messages, mais à des longueurs d'ondes différentes. Ces longueurs d'onde agissant sur l'appareil récepteur à des positions différentes des curseurs des bobines de self et à des capacités variées des condensateurs.

Les transmissions diverses envoyées avec des longueurs d'ondes différentes parcourent l'espace simultanément, sans que nulle oreille puisse les percevoir; mais on intercepte les messages que l'on veut en réglant le curseur, et l'on entend ce que l'on veut entendre, à l'exclusion du reste, comme deux personnes causant ensemble s'entendent entre elles.

Cette invention, toute moderne, de la télégraphie sans fil — et maintenant de la téléphonie sans fil — nous aide à comprendre le mode de transmission de la pensée à distance. La science fera bien d'autres découvertes encore, *qui modifieront nos inter-*

*prétations*. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on a tort de nier ce que l'on ne peut expliquer. Sans ces inventions de la physique contemporaine, la volonté humaine n'en pourrait pas moins s'exercer à distance et nous prouver ainsi qu'elle existe et se sert du cerveau comme appareil.

Un jour, pendant la guerre allemande de 1914-1918, je communiquais de mon observatoire de Juvisy avec la tour Eiffel, par la télégraphie sans fil, lorsque je fus surpris d'entendre une conversation entre deux interlocuteurs situés je ne sais où, avec la voix aussi claire que dans un salon ou dans une salle de conférences. Cette téléphonie sans conducteur, alors inconnue, me parut plus frappante, plus stupéfiante que la transmission des petits chocs télégraphiques du système Morse, car c'est là une transmission par les ondes hertziennes à travers l'éther, à des distances où le son ne pourrait être entendu et comme au téléphone (personne n'y pense) ce n'est pas la parole qui se transmet, mais une onde électrique, qui redevient parole !

Nous savons, d'autre part, que la transmission de pensées entre deux personnes plus ou moins éloignées l'une de l'autre est expérimentalement certaine.

Nous savons aussi, par les observations télépathiques, que l'esprit d'un mourant, trépassant au loin, agit parfois avec une telle intensité que le cerveau auquel sa pensée est destinée en est impressionné au point, non seulement de l'entendre, mais encore de le voir en une forme reconstituée par cette sensation, et parfois avec accompagnement de bruits formidables.

Il y a là, pour notre contemplation philosophique tout un nouvel aspect de l'univers que l'on était loin de prévoir il y a seulement trente ans.

La matière inerte disparaît sous la radiation invisible de l'énergie; ce qui existe, dans la vie cosmique, c'est l'énergie, la force éthérée, le mouvement.

J'écrivais dans *L'Inconnu* (p. 378) :

« Notre force psychique donne sans doute naissance à un mouvement éthéré, qui se transmet au loin comme toutes les vibrations de l'éther, et devient sensible pour les cerveaux en harmonie avec le nôtre. La transformation d'une action psychique en mouvement éthéré, et réciproquement, peut être analogue à celle que l'on observe dans le téléphone, où la plaque réceptive, identique à la plaque d'envoi, reconstitue le mouvement sonore transmis, non par le son, mais par l'électricité. Mais ce ne sont là que des comparaisons.

« L'action d'un esprit sur un autre, à distance, surtout en des circonstances aussi graves que celle de la mort, et de la mort subite en particulier, la transmission de pensée, la suggestion mentale, la communication à distance, ne sont pas plus extraordinaires que l'action de l'aimant sur le fer, que l'attraction de la lune sur la mer, que le transport de la voix humaine par l'électricité, que la révélation de la constitution chimique d'une étoile par l'analyse de sa lumière, et que toutes les merveilles de la science contemporaine. Seulement, ces transmissions psychiques sont d'un ordre plus élevé et peuvent nous mettre sur la voie de la connaissance de l'être humain. »

Ces lignes étaient écrites en 1899. Nous pouvons penser exactement de même aujourd'hui, en renforçant encore ces comparaisons, confirmées et déve-

loppées par les découvertes récentes de la télégraphie sans fil, et surtout par le transport de la parole dans la téléphonie sans fil.

Une action de la volonté agissant par la pensée seule se manifeste dans l'expérience suivante faite sur sa femme par mon collègue et ami M. Schmoll :

« Le 9 juillet 1887, par un temps chaud et orageux, je faisais ma sieste en me balançant dans un hamac suspendu dans ma salle à manger, et en lisant une brochure de M. Edm. Gurney. Il était 3 heures de l'après-midi. Non loin de moi reposait ma femme, dans un fauteuil; elle dormait profondément. En la voyant ainsi, la pensée me vint de lui intimer *mentalement* l'ordre de se réveiller. Je la regardai donc fixement et, concentrant toute ma volonté sur un ordre impératif, je lui criai par la pensée : « Réveille-toi! Je veux que tu te réveilles!! » Trois ou quatre minutes s'étant passées sans que j'eusse obtenu le moindre résultat — car ma femme continuait de dormir paisiblement —, je renonçai à l'expérience, me disant qu'après tout j'aurais été fort étonné de la voir réussir. Je la repris, pourtant, quelques minutes plus tard, sans plus de succès que la première fois. Là-dessus, je me remis à lire, et j'eus bientôt complètement oublié ma tentative infructueuse.

Tout à coup, dix minutes plus tard — ma femme se réveille, se frotte les yeux et, me regardant d'un air surpris et quelque peu ennuyé. « Que me veux-tu? Pourquoi donc me réveilles-tu? » me dit-elle.

— Moi? je ne t'ai rien dit.

— Mais si! Tu viens de me tourmenter, pour que je me lève.

— Tu plaisantes! je n'ai pas ouvert la bouche.

— Aurai-je donc rêvé? fit-elle en hésitant. Tiens, c'est vrai, je me souviens maintenant; j'ai simplement rêvé cela.

— Voyons, qu'est-ce que tu as rêvé? c'est peut-être intéressant, fis-je en souriant.

« J'ai eu un rêve fort désagréable, reprit-elle... Je me voyais au Rond-Point de Courbevoie. Il faisait du vent, et le temps était lourd. Tout à coup, je vis une forme humaine (était-ce une femme ou un homme?) enveloppée d'un drap blanc, rouler au bas de la pente. Elle faisait de vains efforts pour se relever : je voulais courir à son secours, mais je me sentis retenue par une influence dont je ne me rendais pas compte d'abord, et je finis par comprendre que c'était toi qui voulais absolument me faire abandonner les images de mon rêve. « Allons, réveille-toi » me criais-tu avec force. Mais je te résistais et j'avais parfaitement conscience de lutter victorieusement contre le réveil que tu m'imposais. Pourtant, quand je me suis réveillée, tout à l'heure, ton ordre : « *Allons! réveille-toi!* » sonnait encore à mes oreilles ».

Ma femme fut fort étonnée d'apprendre que je lui avais réellement commandé par la pensée de se réveiller. Elle ne savait pas quel livre je lisais, et les problèmes psychiques ne l'ont jamais beaucoup intéressée. Elle n'a jamais été hypnotisée, ni par moi, ni par d'autres ».

A. SCHMOLL.
Paris, 6, rue de Fourcroy.

J'ai dans mes documents plusieurs observations du même genre. Tout ne s'explique pas, assurément. Pourquoi dix minutes d'intervalle entre l'ordre et le résultat? M. Schmoll est habitué à la méthode scientifique. Nous lui devons d'excellentes observations du Soleil ; il a été mon collaborateur, à la fondation de la Société astronomique de France, en 1887. Le fait rapporté ne peut être mis en doute ni attribué à une coïncidence fortuite.

Voir, par la pensée, dans la pensée, est fréquent

chez les somnambules, comme on peut le constater par les ouvrages de Deleuze, de Dupotet, de Lafontaine, de Charpignon. Celui-ci est très affirmatif sur ce point :

« Nous avons maintes fois formé dans notre pensée des *images fictives*, et les somnambules que nous questionnions voyaient ces images. Nous avons souvent obtenu une parole, un signe, une action *d'après une demande mentale*. D'autres, adressant aux somnambules des questions en langues étrangères inconnues des magnétisés, ont obtenu des réponses indiquant non pas l'intelligence de l'idiome, mais celle de la pensée de celui qui parlait, *car si l'expérimentateur parlait sans comprendre, le somnambule restait impuissant à saisir le sens de la question.*

« Le fait *d'endormir* à distance un sujet et de lui suggérer en cet état des actes qu'il accomplit aussi bien que sous l'influence d'une suggestion *verbale* a été bien des fois expérimenté avec succès par les anciens magnétiseurs. »

Mon ami d'il y a cinquante ans, le Dr Macario, raconte[1] qu'un soir le Dr Gromier, après avoir endormi par la magnétisation une femme hystérique, demanda au mari de cette femme la permission de faire une expérience, et voici ce qui se passa : Sans mot dire, il la conduisit en pleine mer, mentalement, bien entendu ; la malade fut tranquille tant que le calme dura sur les eaux ; mais bientôt le magnétiseur souleva dans sa pensée une effroyable tempête, et la malade se mit aussitôt à pousser des cris perçants et à se cramponner aux objets

1. *Du Sommeil, des rêves et du somnambulisme* (Lyon et Paris 1857), p. 185.

environnants ; sa voix, ses larmes, l'expression de sa physionomie indiquaient une frayeur terrible. Alors il ramena successivement, et toujours par la pensée, les vagues dans des limites raisonnables. Elles cessèrent d'agiter le navire, et, suivant le progrès de leur abaissement, le calme rentra dans l'esprit de la somnambule, quoiqu'elle conservât encore une respiration haletante et un tremblement nerveux dans tous ses membres. « Ne me ramenez jamais en mer, s'écria-t-elle un instant après avec transport, j'ai trop peur, et ce misérable capitaine qui ne voulait pas nous laisser monter sur le pont ! » Cette exclamation nous bouleversa d'autant plus, dit M. Gromier, que je n'avais pas prononcé une seule parole qui pût lui indiquer la nature de l'expérience que j'avais l'intention de faire.

« Cette faculté, la transmission de la pensée, fait remarquer Macario, rend compte d'un grand nombre de phénomènes somnambuliques, qu'on serait tenté, sans elle, d'attribuer à des influences d'un ordre surnaturel : elle explique, par exemple, le don des langues qu'on observe quelquefois, dit-on, chez quelques somnambules, c'est-à-dire, la faculté de comprendre ce qu'on leur dit en une langue étrangère qui leur est inconnue, ou de répondre par des expressions appartenant à une langue dont ils n'ont aucune connaissance ; car, s'il est vrai que le somnambule perçoit votre pensée, peu lui importe que vous lui parliez grec, latin ou arabe, ce ne sont pas, en effet, vos expressions qu'il entend : il lit dans votre pensée, et par conséquent il doit comprendre aussi bien que si vous lui parliez dans sa langue natale. Les faits confirment cette théorie. M. Gromier, cité plus haut, a adressé plusieurs fois des questions dans une langue tout à fait inconnue au somnambule. Celui-ci

ne comprit pas d'abord, mais la volonté du magnétiseur persistant, il a fini par comprendre et par répondre convenablement à la question qui lui était adressée. Mais toutes les fois qu'il parlait dans une langue que lui, magnétiseur, ignorait, c'est-à-dire par des expressions dont il ne connaissait pas lui-même le sens, le somnambule ne répondait pas, et cela parce que le magnétiseur prononçait des mots auxquels n'était attachée aucune idée. »

J'ai réuni, pour ma part, des témoignages irrécusables de cette compréhension, très contestée, de langues inconnues du sujet.

Une autre forme de transmission expérimentale de la pensée consiste à faire, hors la vue du sujet, un dessin que celui-ci doit ensuite reproduire, sans l'avoir vu. Ces expériences sont nombreuses (Voir entre autres *L'Inconnu* p. 349-354).

Le phénomène de la transmission de pensée est un fait avéré et admis aujourd'hui par l'unanimité des psychologues qui se sont donné la peine de le soumettre à une étude consciencieuse et approfondie, et que, seuls, des esprits obstinés et superficiels pourraient, après tant d'expériences et de preuves décisives, persister encore à contester.

La télépathie consiste essentiellement dans le fait d'une impression physique intense se manifestant en général inopinément chez une personne *normale* (c'est-à-dire non sujette à des troubles fonctionnels ou à des hallucinations), soit pendant l'état de veille, soit pendant le sommeil, impression qui se trouve être en rapport concordant avec un événement survenu à distance.

Remarquons que, dans la télépathie spontanée,

celui qui reçoit l'impression est généralement dans son état normal, tandis que celui qui l'envoie traverse un état de crise anormal, accident, agonie, évanouissement, léthargie, mort, etc.

Les observations précédentes prouvent l'action de la volonté humaine sans la parole, sans l'intermédiaire des sens physiques.

L'action de l'esprit sur la matière, depuis longtemps étudiée, ne se montre peut-être nulle part aussi évidente que dans les phénomènes produits par l'autosuggestion sur certains troubles dans la circulation du sang, tels que rougeurs, congestion cutanée, vésication, hémorragies, stigmates sanguinolents, etc. Que l'âme soit différente du corps, qu'elle le régisse, que l'esprit agisse sur la matière, que la pensée, l'idée la plus subtile même, produise des effets matériels, que l'imagination mentale suffise en certaines conditions pour créer des organes ou en altérer, c'est ce qui est rendu évident par un si grand nombre d'exemples variés qu'il est impossible de conserver le moindre doute sur ce point capital. Nous pouvons remarquer, parmi ces exemples, les stigmates déterminés sur la peau, avec afflux de sang, par l'idée seule, la foi, la conviction. Voilà saint François d'Assise, âme mystique d'une piété extraordinaire, qui renonce au monde matériel, se retire dans une forêt, se consacre à la prière, réunit quelques hommes pieux auxquels il donne, par humilité, le nom de Frères mineurs (Franciscains), va prêcher en Syrie, en Egypte, revient en Italie, se soumet à un jeûne rigoureux, à une vie ascétique, à la suite de laquelle il est dupe de visions (imaginaires) dans lesquelles,

entre autres, lui apparaît un séraphin aux ailes diaprées qui le fascine et imprime sur son corps les stigmates du crucifiement de Jésus : ses pieds et ses mains se percent de clous, et son flanc s'ouvre comme s'il avait reçu un coup de lance, stigmates qui persistent.

Il y a là, de toute évidence, action psychique de l'âme sur l'organisme, et ce fait est d'une telle importance au point de vue de la physiologie matérialiste, qu'il a été nié, carrément nié. Légende religieuse, disait-on. « C'est exagéré ; ce n'est pas vrai ». Comme ceci s'est passé vers l'an 1220, on l'attribuait à la crédulité du moyen âge. Quels ont été les témoins ? disait-on : des religieux, des croyants qui acceptent tout les yeux fermés.

Or, cet exemple d'un saint canonisé auquel on attribua plus d'un miracle n'est pas unique en son genre. L'étude que je poursuis dans cet ouvrage m'en a fourni un grand nombre d'autres.

La puissance de la volonté, de la force mentale, de l'âme, de l'idée, de l'autosuggestion, la manifestation de l'action de l'esprit sur la matière, se montrent avec une évidence frappante dans les phénomènes physiologiques des stigmatisés. On a nié ces phénomènes, on n'y a vu que de la fraude, de la supercherie, de la crédulité. C'était là une erreur. Ces stigmates se produisent réellement. Des trous se forment dans la paume des mains de ces hallucinés, sur les pieds, au côté, et ces plaies, images de celles du crucifié, saignent réellement. Ces exemples sont nombreux et incontestables, surabondamment vérifiés.

En voici quelques-uns :

Une jeune fille, née le 16 octobre 1812 à Kaltom (Tyrol) près de Botzen, Maria Marl, était d'un mysticime égal à celui de François d'Assise. Elle était si admirée dans son village qu'elle fit sa première communion à l'âge de dix ans, avec une telle ferveur, écrit son biographe, « qu'à peine eût-elle reçu le pain eucharistique, qu'inondée des douceurs célestes, au delà des forces de la nature, elle tomba languissante entre les bras de sa mère et s'évanouit ». Sa piété devient plus ardente d'année en année. Elle passe sa vie en prières, en adoration, elle communie constamment, elle fait vœu de chasteté.

Il y a précisément à Kaltom un couvent de Saint-François, avec sœurs du trois-ordre (non cloîtré), où elle se fait inscrire sous le nom de Thérèse, en honneur de la mystique sainte Thérèse. Elle a 18 ans, son corps souffre, et elle est heureuse d'offrir ses souffrances à Dieu. Victime privilégiée, elle a des extases presque quotidiennes, elle se jette à genoux sur le bas de son lit et y demeure, insensible, des journées entières, les mains jointes, les yeux élevés au ciel, contemplant extatiquement le divin crucifié. A partir du 2 février 1834, fête de la Purification, les stigmates apparaissent sur ses mains, sur ses pieds, à son côté, constatés par sa famille, par son confesseur, par son médecin, par le primat-évêque de Trente au nom d'une enquête gouvernementale, et par une quantité de personnes. Le sang en coule tous les vendredis, où elle assiste par la pensée, avec une conviction absolue, à la passion de Jésus-Christ.

Un cas analogue de stigmates a été constaté, dans le Tyrol également, sur Maria Dominica Lazzari, née le 16 mars 1815 à Capriana de Fiemme, près Cavaleri, à dix heures de Trente, visionnaire extatique, fréquemment atteinte de convulsions. A partir de l'âge de 19 ans, elle ressentit et reproduisit les plaies de la Passion

qu'elle contemplait par vision intérieure. Le sang s'échappait des mains, des pieds, du côté, comme dans les stigmates de saint François, et, de plus, du front, marqué de la couronne d'épines, où il coulait, le vendredi surtout, avec une telle abondance, que la figure en était entièrement inondée (Rapport du chirurgien, le Dr Dei-Cloche).

Une troisième « vierge du Tyrol », célèbre à la même époque, Crescenzia Nieklutsch, née le 15 juin 1816 à Cana, qui habita Méran, Trente et Vérone, a offert les mêmes symptômes. Extatique comme les deux précédentes. C'est à 19 ans également que les stigmates se montrèrent à ses mains (le jour de la Pentecôte, 7 juin), quelques jours après à ses pieds, ensuite au front, enfin au côté. De toutes ces plaies coulait une grande quantité de sang, principalement le vendredi[1].

Dès que nous cherchons à connaître ces exemples d'autosuggestion, nous en trouvons un nombre beaucoup plus grand que l'on se l'imagine.

La puissance de l'imagination se montre avec une évidence particulière dans les stigmates de Catherine Emmerich. Comment ne pas voir là l'idée agissant sur la matière?

Malgré les docteurs en médecine, qui n'y comprenaient absolument rien, et malgré les docteurs ès sciences physiques et naturelles qui niaient le tout avec autorité, les stigmates de Catherine Emmerich sont aussi certains que les feuilles des ormes sous lesquels ils discouraient.

Examinons ce curieux sujet. J'extrais ce document d'un ouvrage en trois volumes qui m'a été

1. V. *L'extatique de Kaltern et les stigmatisées*, par l'abbé Nicolas, de Cagnes, témoin oculaire. Lyon, 1843.

remis au mois de janvier 1889 par Madame Sophie Funck-Brentano, « nièce de l'écrivain des visions, Clément Brentano de la Roche[1] ».

Anne-Catherine Emmerich naquit au hameau de Flamske, près de la petite ville de Coesfeld, en Westphalie, le 8 septembre 1774. Elle montra, dès sa première enfance, une piété tout extraordinaire.

« Un jour, dit-elle, je cherchais à méditer sur le premier article du symbole « je crois en Dieu le père tout-puissant » (je pouvais avoir alors cinq ou six ans). Des tableaux de la création se présentèrent aux regards de mon âme. La chute des anges, la création de la terre et du paradis, celle d'Adam et d'Ève et leur désobéissance, tout me fut montré. Je m'imaginais que tous voyaient ces choses de même que les objets qui nous entourent ».

(Son imagination était précoce !)

Voici maintenant ce qu'elle raconte du début de ses visions. C'était quatre ans environ avant son entrée au couvent, et par conséquent en 1798, dans la vingt-quatrième année de son âge. Agenouillée devant un crucifix, dans la chapelle des Jésuites de Coesfeld, elle priait avec toute la ferveur dont elle était capable, plongée dans une contemplation pleine de douceur, « lorsque tout à coup, dit-elle, je vis mon fiancé céleste sortir du tabernacle, sous la figure d'un jeune homme tout environné de splendeur. Il tenait dans sa main gauche une couronne de fleurs, et dans sa droite une couronne d'épines, et il m'offrit de choisir entre l'une et l'autre.

1. *Visions d'Anne-Catherine Emmerich sur la* Vie *de Notre Seigneur Jésus-Christ et de la très sainte Vierge Marie,* coordonnées par Le R. P. Fr. Joseph-Alvare Duloy. Paris, 1885 (3 volumes). — V. aussi *La douloureuse Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ* d'après les méditations de la sœur Emmerick, par Brentano, Paris, 1835, et la *Nouvelle Biographie générale* de Hoefer, tome XV.

Je demandai la couronne d'épines, qu'il me mit lui-même sur la tête, et que j'enfonçai de mes deux mains sur mon front. Il disparut, et je sentis immédiatement de violentes douleurs autour de la tête? Bientôt *des blessures se montrèrent comme des piqûres d'épines qui rendaient du sang* ». Afin que sa souffrance demeurât secrète, Anne-Catherine prit le parti d'abaisser davantage son bonnet sur le front.

Elle entra au couvent de Dulmen en 1802, et ce fut dès lors une vie toute d'extase.

Un jour, son fiancé céleste, lui apparaissant, fit sur elle le signe de la croix. Sa poitrine se trouva aussitôt marquée d'une double croix rouge, longue d'environ trois pouces et large d'un demi-pouce. Le 29 décembre 1812, elle reposait sur sa couche, les bras étendus en croix, immobile, ravie en extase et le visage en feu. Elle contemplait la passion du Sauveur, et son ardente prière sollicitait la faveur de partager ses souffrances. Tout à coup, il descendit sur elle une lumière; au centre de laquelle elle aperçut Jésus-Christ crucifié, avec ses cinq plaies resplendissantes comme des soleils. Le cœur d'Anne-Catherine était suspendu entre la douleur et la joie; à l'aspect des stigmates sacrés, son désir de ressentir les douleurs du Fils de Dieu devint si violent, qu'il lui sembla que, revêtant une forme sensible, il pénétrait dans les plaies du Sauveur. Aussitôt *de chacune d'elles jaillirent trois rayons d'un rouge pourpre*, terminés en flèches et qui transpercèrent ses pieds, ses mains et son côté. *Des gouttes s'échappèrent des plaies* qui venaient de lui être faites.

Dès lors, elle souffrit toutes les douleurs intérieures et extérieures du Christ dans sa passion.

L'authenticité de ces faits est impossible à nier. Des visiteurs innombrables vinrent de toute l'Allemagne et d'ailleurs les vérifier.

Le bruit de cet événement s'étant répandu, au moment où les Français venaient d'y établir leur gouvernement, le Préfet de Munster, accompagné du lieutenant de police, se rendit à Dulmen, pour s'assurer par lui-même de l'état des choses. Ils durent constater que ces faits — physiologiques ou autres — déconcertaient toute explication scientifique. Le préfet envoie huit médecins et chirurgiens de l'armée, pour visiter la voyante, avec ordre d'employer toutes les ressources de l'art pour cicatriser les plaies. Mais elles se reforment tous les vendredis.

A ces exemples nous pourrions en comparer beaucoup d'autres analogues[1] tels que ceux de sainte Thérèse, sainte Catherine de Ricci, Archangèle Tardéro, sainte Gertrude, sainte Lidwine, sainte Hélène de Hongrie, sainte Ozanne de Mantoue, sainte Ida de Louvain, sainte Christine de Strumbelen, sainte Jeanne de la Croix, sainte Lucie de Marni, sainte Catherine de Sienne, Pascthis et Clarisse de Cogis, Catherine de Ranconioso, Veronica Giulani, Colombe Schanolt, Madeleine Lorger, Rose Serra[2], et même de plus d'un homme pieux; mais notre intention n'est pas d'écrire un ouvrage sur ce sujet; bornons-nous à ajouter aux cas précédents celui qui, de nos jours, a frappé le plus l'attention des savants contemporains, celui de Louise Lateau, la fameuse stigmatisée de Bois-d'Haine (Belgique), étudiée en 1869 par le professeur Delbœuf, de l'université de Liège.

1. Entr'autres la stigmatisée de San Francisco, en 1873 et les cas étudiés aux *Annales des Sciences psychiques*, de 1898, p. 117.
2. Victoire Claire, de Coux (Ardèche). Aux cinq plaies sanglantes, de 1848 à 1880 : *Annales des Sciences psychiques* de 1903.

C'est le vendredi 24 avril 1868, douze jours après Pâques, que Louise Lateau, âgée de 18 ans (elle était née le 30 janvier 1850), nubile depuis cinq jours seulement, malade et languissante depuis plus d'un an, extatique, imagination ardente et mystique, vit apparaître son premier stigmate, celui du côté gauche ; le vendredi suivant, le stigmate apparut au pied gauche, et ce fut le troisième vendredi qu'elle les vit tous les cinq. Ces stigmates de la couronne d'épines ne donnèrent leur sang que cinq mois plus tard.

Ces faits, disions-nous plus haut, étant en opposition complète avec la physiologie ordinaire qui considère la pensée comme une propriété matérielle de l'organisme, sont forcément niés par les professeurs classiques. En 1877, le célèbre Herr Doctor Professor Virchow, parlant des stigmates de Louise Lateau, proclamait pompeusement ce dilemne : *Supercherie ou miracle*, éliminant à bon droit le miracle, et ne laissant d'admissible que la supercherie. Or nous, nous pouvons affirmer, au nom de la science libre, qu'il n'y a là *ni supercherie, ni miracle*.

J'ai le plaisir de compter assez de printemps pour avoir été contemporain de la création de Lourdes en 1858 et avoir connu, par des témoins habitant le pays, l'histoire amoureuse de Mme P... et du lieutenant G... (sorti de Saint-Cyr en 1857, alors au 42e de ligne à Lourdes, mort, depuis, chef de bataillon au Tonkin), qui a donné naissance à l'incident de la grotte de la petite idiote Bernadette Soubiroux, le jeudi gras de cette année-là, incident dont la suite a été si merveilleuse, malgré le premier

refus du loyal curé de Lourdes, l'abbé Peyramale (confesseur de Mme P...), d'admettre l'apparition de la Vierge[1]. Mon ami le Commandant Mantin, né comme moi en 1842, actuellement à Pau, est encore là pour affirmer. Citons aussi, parmi les contemporains, le Capitaine de G... M. Pelizza. Les « miracles » de Lourdes, auxquels j'ai assisté, comme des milliers d'autres témoins, sont assurément l'une des manifestations les plus curieuses et les plus évidentes de la puissance de l'idée, de l'exaltation mentale, de la foi.

Il en est de même de ceux de Notre-Dame de la Salette, qui ont fleuri pendant une vingtaine d'années, malgré le jugement du tribunal civil de Grenoble, du 15 avril 1855, prouvant que cette vierge apparue à deux enfants le 19 septembre 1846, était Mlle de la Merlière, jouant, elle, volontairement, cette comédie. L'eau de la Salette guérissait aussi, et je l'ai vu, de mes yeux vu, dans le diocèse de Langres, en 1854.

Ces miracles divers, produits par l'autosuggestion, ont été observés dans l'antiquité comme de nos jours, chez les païens comme chez les chrétiens. On peut voir, au musée de Dijon, des

1. Apparition si suspecte dans tous ses détails, autant que dans son principe; paroles stupéfiantes : « *Je suis* l'Immaculée Conception... Allez vous laver et mangez de l'herbe ». Et cette attitude : la Vierge Marie tenant un chapelet à la main « Je vous salue, Marie, pleine de grâce! »... Et sa recommandation « *Faites-moi la grâce* de venir ici pendant quinze jours »! Et cette autre : « Je désire voir du monde ». Etc.

Dans l'histoire de Lourdes, il y a eu, comme origine, la présence subite d'une belle dame, dans la grotte, frappant l'imagination de l'enfant stupéfaite, et ensuite hallucinations consécutives à la conviction d'avoir vu la Sainte Vierge. Telle paraît être l'explication la plus probable de cet événement.

ex-voto adressés par les Romains à la déesse Sequana, à la source de la Seine, trouvés dans le temple élevé à cette divinité, dans une vallée que j'ai encore visitée récemment, non loin du village de Saint-Seine. Le Dr de Sermyn raconte, d'autre part, que l'on a découvert, il n'y a pas fort longtemps, lors des fouilles opérées par M. Cawadias dans les ruines du temple d'Asclépios, des stèles portant des inscriptions commémoratives des principales guérisons miraculeuses qui se produisaient alors. Ces stèles représentent les archives sacrées. Elles datent du IIIe au IVe siècle avant Jésus-Christ. Il en résulte qu'à cette époque les prêtres qui se trouvaient au service d'Asclépios, dans le sanctuaire, ne prescrivaient aucun remède, contrairement à ce que l'on croit généralement. C'est le dieu qui guérissait. Les malades le voyaient exécuter sur leurs corps des opérations d'une grande hardiesse. Les personnes guéries déclaraient avoir aperçu la divinité venir leur ouvrir le ventre, enlever leurs tumeurs et fouiller dans leurs entrailles.

Ainsi, par exemple, un homme qui avait un cancer à l'estomac raconte qu'il vint à Épidaure, s'endormit et eut une vision. « Il lui sembla que le dieu ordonnait aux serviteurs qui l'accompagnaient de le saisir, de le tenir fortement tandis qu'il lui ouvrirait le ventre. L'homme effrayé s'enfuit, mais les serviteurs le rattrapèrent et l'attachèrent. Alors Asclépios lui ouvrit le ventre, pratiqua l'excision du cancer, et délivra l'homme de ses liens, après avoir soigneusement tout recousu. Aussitôt après, l'homme se réveilla et se trouva guéri. »

On voit que c'est toujours et partout la même chose. C'est la vision qui opère, qui agit sur le corps du malade comme agirait un chirurgien de nos jours.

Tous les malades qui se rendent à Lourdes désirent guérir et ont, par conséquent, dans leur cerveau, l'image de la guérison ; mais il en est peu qui guérissent, car tous ne sont pas doués de l'organisation nerveuse suffisante pour voir leurs désirs prendre corps et agir comme aurait agi un être surhumain, doué de pouvoirs merveilleux.

L'ardeur de la conviction religieuse est un Protée qui change de forme, qui devient Apollon, Asclépios, Jésus, le diable, la Vierge Marie, un bon ou un méchant esprit, suivant les convictions, les idées préconçues du moi conscient.

Jésus, le divin Jésus lui-même, a été trompé par sa subconscience en se croyant transporté par le diable sur une montagne d'où il voyait tous les royaumes de la terre.

Que la volonté puisse agir à distance, sans parole, sans communication télégraphique ou téléphonique matérielle, par l'énergie même de cette volonté, c'est ce que l'on ne peut nier désormais. On peut même apparaître. Est-ce l'âme qui se déplace et se transporte? Est-ce une action sur le cerveau produisant une hallucination vraie? La question se pose, et notre devoir est de l'examiner librement, sans aucun parti pris. Nous allons la résoudre expérimentalement par des exemples.

Entr'autres observations instructives, je mettrai ici sous les yeux de mes lecteurs le fait suivant, rapporté par M^me^ Russell, de Balgaum (Inde), femme

de l'inspecteur de l'Instruction publique dans la présidence de Bombay. Voici cette expérience, très remarquable[1].

« Je vivais en Écosse, ma mère et mes sœurs étaient en Allemagne. J'habitais chez une amie qui m'était très chère, et chaque année j'allais en Allemagne voir les miens. Il arriva que, pendant deux ans, je ne pus aller voir ma famille comme j'en avais l'habitude. Je me décidai tout à coup à partir, ma famille ne savait rien de mon intention; je n'étais jamais allée auprès des miens au commencement du printemps et je n'avais pas le temps de les prévenir par lettre. Je ne voulais pas envoyer de dépêches, de peur d'effrayer ma mère. La pensée me vint de désirer de toutes mes forces d'apparaître à l'une de mes sœurs, de manière à les avertir de mon arrivée. Je pensai à elle avec le plus d'intensité possible, je désirai de toutes mes forces être vue par l'une d'elles. Je ne concentrai pas ma pensée pendant plus de dix minutes, je crois. Je partis par le vapeur de Leith, un samedi soir, fin avril 1859.

Je désirais apparaître vers six heures du soir, ce même samedi.

J'arrivai à la maison vers six heures du matin le mardi suivant. J'entrai sans être vue, car la porte était ouverte. Je pénétrai dans la chambre. Une de mes sœurs se tenait le dos tourné à la porte; elle se retourna lorsqu'elle m'entendit et, en me voyant, elle me regarda fixement, devint d'une pâleur mortelle et laissa tomber ce qu'elle tenait à la main. Je n'avais rien dit. Alors je parlai : « C'est moi, lui dis-je. Pourquoi es-tu si effrayée? » Elle me répondit alors : « Je croyais te voir comme Stinchen (une autre de mes sœurs) t'a vue samedi. »

En réponse à mes questions, elle me raconta que le

1. V. *Hallucinations télépathiques*, cas IX, p. 48.

samedi soir, vers six heures, ma sœur m'avait vue distinctement entrer par une porte dans la chambre où elle se trouvait, ouvrir la porte d'une autre chambre où était ma mère, et fermer la porte derrière moi. Elle s'élança à la suite de ce qu'elle pensait être moi, m'appelant par mon nom, et fut absolument stupéfiée lorsqu'elle ne me vit pas avec ma mère. Ma mère ne pouvait pas comprendre l'excitation de ma sœur. On me chercha partout, mais, naturellement, on ne me trouva pas.

La sœur qui m'avait vue (c'est-à-dire qui avait vu mon apparition) était sortie le matin de mon arrivée. Je m'assis sur les marches pour savoir, lorsqu'elle rentrerait, ce qu'elle éprouverait en me voyant moi-même. Lorsqu'elle leva les yeux et m'aperçut, assise sur l'escalier, elle m'appela et faillit s'évanouir. Ma sœur n'a jamais rien vu de surnaturel, ni avant, ni depuis; et je n'ai pas renouvelé ces expériences depuis lors. Je ne les renouvellerai pas, parce que celle de mes sœurs qui me vit la première, lorsque je vins réellement à la maison, tomba sérieusement malade dans la suite à cause du choc qu'elle avait ressenti. »

J. M. Russell.

Nous reviendrons sur ce sujet en traitant les *Doubles des vivants*. Constatons seulement, en ce moment, que l'enquête faite par la Société anglaise des Recherches psychiques et la réputation de la signataire, comme celle de sa famille qui l'a confirmée, ne permet pas de douter de l'authenticité du récit. Il prouve, comme les autres, que *la Volonté agit à distance*.

Les questions que nous nous sommes posées tout à l'heure peuvent également s'appliquer au cas suivant, affirmé par le pasteur Dutton, de Leeds (Angleterre)[1] :

1. *Hallucinations télépathiques*, LXXXIX, p. 266.

« Vers le milieu de juin 1863, je me promenais dans la grande rue de Huddersfield, en plein jour, quand je vis s'approcher de moi, à une distance de quelques mètres, un ami très cher, que j'avais lieu de croire dangereusement malade dans sa demeure du Staffordshire.

J'avais appris sa maladie quelques jours auparavant par ses amis. Comme la figure se rapprochait de moi, il me fut facile de l'examiner, et, tout en faisant la remarque que sa guérison avait été bien rapide, je ne doutais pas que ce ne fût réellement mon ami. Au moment où nous nous rencontrâmes, il me regarda avec une triste et pénétrante expression et, à mon grand étonnement, il ne sembla pas remarquer que je lui tendais la main et ne répondit pas à mon salut affectueux, mais il continua tranquillement son chemin. Je fus saisi de surprise et incapable de parler ou de marcher pendant quelques secondes. Je n'ai jamais été tout à fait certain qu'il ait proféré aucun son, mais cependant cette impression très nette m'est restée dans l'esprit : « J'avais tant besoin de vous voir et vous ne seriez pas venu. »

Lorsque je fus revenu de mon étonnement, je me retournai pour regarder encore la figure qui s'éloignait, mais tout avait disparu. Mon premier mouvement fut de télégraphier, puis l'idée me vint, et elle fut mise immédiatement à exécution, d'aller voir si mon ami était réellement vivant ou mort, étant d'ailleurs presque sûr que cette dernière hypothèse était la vraie. Quand j'arrivai, le jour suivant, je le trouvai vivant, mais dans un état de demi-conscience. Il m'avait souvent demandé, son esprit s'était apparemment attaché à la pensée que je ne viendrais pas le voir.

Autant que j'ai pu m'en assurer, il devait dormir à l'heure où je l'ai vu m'apparaître le jour précédent. Il me dit, dans la suite, qu'il s'imaginait m'avoir vu,

sans trop savoir où ni comment. Je ne puis expliquer comment mon ami m'est apparu habillé et non pas tel qu'il devait être au moment même. Mon esprit, à ce moment, était absorbé en d'autres sujets, et je ne pensais pas à lui. Je puis ajouter qu'il vécut encore plusieurs mois. »

W. E. Dutton.

L'auteur, interrogé pour savoir s'il avait eu d'autres hallucinations, déclare qu'il n'a jamais éprouvé que celle-là.

Tous ces faits de magnétisme, d'hypnotisme, de transmissions mentales, d'autosuggestions, de doubles de vivants, que nous venons seulement d'effleurer pour affirmer simplement ici le principe de leur réalité, et sur lesquels nous reviendrons, établissent, sans aucun doute possible, l'action de l'esprit sur l'organisme physique, et nous conduisent à conclure que l'âme existe indépendamment du corps.

Continuons notre étude expérimentale.

Mais avant d'aller plus loin, je voudrais répondre à une objection qui vient tout naturellement à l'esprit analysateur de la méthode scientifique. On peut penser que les coïncidences n'ont pas la valeur que nous leur attribuons, attendu que pour une qui est remarquée, mille rêves, mille pressentiments, n'ont aucune suite. Cette objection serait recevable s'il ne s'agissait pas ici de sensations spéciales, de faits précis, de détails circonstanciés, d'incidents imprévisibles, parfois de scènes vues, aussi réelles qui si elles avaient été photographiées. Elle ne peut s'appliquer par exemple, au pressen-

timent de Mme Constans, cité page 83, refusant, malgré son médecin, de prendre une potion qui l'aurait empoisonnée, — ou à ceux, si personnels, de Delaunay et de Mlle Houssaye, noyés en mer (p. 85), — ou à la mort dramatique de Mme Arboussoff (p. 89), — ou au voyage nocturne de M. Garrison, vers sa mère mourant à 28 kilomètres (p. 93), etc., etc. Notre conviction sur les transmissions psychiques va, d'ailleurs, se fortifier graduellement par les faits eux-mêmes, absolument caractéristiques.

---

VI

## La télépathie

### et les transmissions psychiques à distance.

### Vue et audition télépathiques.

Pas de phrases! Des faits.

Si l'action de la volonté sans l'intermédiaire de la parole et d'aucun signe est une manifestation de l'existence personnelle de l'âme, la télépathie et les communications mentales à distance constituent d'autres témoignages non moins démonstratifs.

Les perceptions instantanées et inattendues d'accidents, de maladies, de morts, ressenties à des dizaines, des centaines, des milliers de kilomètres d'éloignement, sont en nombre si considérable qu'elles font partie normalement aujourd'hui du bagage habituel des études psychologiques. Niées ou incomprises pendant des siècles, elles en forment désormais un chapitre presque classique.

Mes lecteurs les connaissent, et je ne veux pas revenir sur ce que j'ai publié à ce sujet[1]; je me bornerai à rappeler, en principe, ce phénomène

1. Dans *l'Inconnu et les problèmes psychiques*, *les Forces naturelles inconnues*, *Lumen*, *Uranie*, *Stella*, *la Fin du Monde*, etc.

mental important de la télépathie, parce qu'il prouve l'existence de l'âme, en mettant simplement sous leurs yeux quelques nouveaux faits bien caractéristiques.

Dans un chapitre de *l'Inconnu* sur « la vue à distance, en rêve, de faits actuels », je crois avoir donné des preuves irréfutables par les exemples authentiques signalés, notamment la vue et l'audition, par l'écrivain Pierre Conil, de son oncle mourant; la vue de la tête sanglante de son frère par un capitaine de vaisseau rentrant à Marseille; la vue d'un bateau portant son père et sa mère, par l'ingénieur Palmero; la vue d'une jeune fille tombant d'une fenêtre, par M. Martin Halle; la vue et la description d'un cancer opéré par le Dr Cloquet, etc.; au total, 49 constatations de transmissions télépathiques de vue à distance ou dans l'intérieur du corps, sur lesquelles nous n'avons pas à insister ici, avec cette conclusion : « La vue à distance, en rêve et en somnambulisme, ne peut plus être niée ». On y a lu, entre autres, l'épisode bien connu de la princesse de Conti voyant, en songe, qu'une aile de son palais, où ses enfants étaient couchés, loin d'elle, allait s'écrouler, et se précipitant pour les sauver.

D'autres faits vont passer sous nos yeux, confirmant de plus en plus cette affirmation.

En voici un, bien curieux, des plus personnels — et des plus indiscrets — entre vivant éveillé et personne endormie, qui m'a été communiqué, en août 1904, par M. A. d'Argy, commissaire de la Marine, en retraite, à La Rochelle (en me priant de ne pas citer les noms).

« Mme S..., de La Rochelle, habitait, en 1887, la Vendée avec sa famille. Fiancée alors avec M. T... Affection réciproque très intense. Correspondance active.

Une nuit, vers 11 heures, Mme S... se réveille, appelée avec désespoir par son nom de baptême. Voix instantanément reconnue. Elle sent le *souffle* sur sa figure. Machinalement, elle étend la main pour se rendre compte, croyant à une présence réelle.

Elle ne sent rien, elle ne devine rien. Effrayée, elle appelle sa mère, couchée dans une chambre voisine, et lui raconte cette troublante hallucination. Elle a, en même temps, la sensation intense d'un malheur qui vient d'arriver là-bas, dans les Basses-Pyrénées. Elle écrit le lendemain matin à son fiancé et ne reçoit pas de réponse. Les lettres suivantes ont le même sort. Plusieurs mois se passent. Aucune nouvelle. Par hasard, Mme S... apprend que son ami a été conduit en prison la nuit même — pour éviter scandale dans petite ville — motifs très graves. Un médecin qui accompagnait le malheureux atteste que, navré, voyant anéantir ses projets de bonheur, il appelait sa fiancée d'une voix désespérée.

Les relations étaient à jamais rompues. M. T..., allié depuis à une autre famille, est mort il y a trois ou quatre ans.

« Pour récit scrupuleusement exact :

« ARGY. »

[*Lettre* 1068.]

Cette communication de vivant à vivant en rappelle d'autres non moins sûrement observées, entre autres celle d'une femme (Mme Wilmot) allant visiter son mari sur un bateau, et y arrivant, en effet (*L'Inconnu*, p. 489), et des centaines de transmissions télépathiques du même ordre.

Les témoignages variés de communications analogues entre vivants, à des distances considérables, sont innombrables. Parmi ceux qui m'ont été signalés par des observateurs précis, je citerai particulièrement le suivant, dû à mon confrère de la presse scientifique M. Warrington DAWSON, actuellement à l'ambassade américaine de Paris, qui dirigeait, en 1901, une agence américaine des grands journaux de Paris. Voici une lettre de lui, datée du 3 décembre 1901 (Paris, rue Feydeau, 18).

Cher Maître,

C'est un devoir pour moi de vous faire connaître un cas assez singulier de télépathie qui vient de m'arriver à moi-même, et qui peut contribuer à faire avancer vos si importantes et si perspicaces investigations.

Le mardi 8 octobre dernier, j'étais occupé à mon bureau, 18, rue Feydeau, à écrire un article sur votre jeune collègue M<sup>lle</sup> Klumpke[1], l'astronome de l'Observatoire, quand j'ai été arrêté parce qu'il me manquait des notes sur une entrevue qu'elle avait bien voulu m'accorder. Me souvenant que ces notes se trouvaient dans un tiroir de ma table de travail, à mon appartement, 36, rue de Varenne, je suis rentré à l'improviste les prendre. Je suis monté à mon quatrième au-dessus de l'entresol, laissant, comme d'habitude, mon chapeau sur une table dans l'antichambre. Je me suis alors aperçu que l'appartement était abandonné, tandis que la bonne était censée rester sur place en mon absence. J'ai fait un mouvement de dépit en disant : « Ceci doit cesser » ; puis, me souvenant que ma mère devait rentrer à Paris sous peu et qu'elle pourrait mieux régler ces affaires-là que moi, j'ai haussé les épaules en traversant le petit couloir étroit pour entrer dans mon cabinet

1. Qui a épousé, depuis, l'astronome anglais Isaac Roberts.

de travail, où je me suis assis à ma table surchargée de paperasses, et sur laquelle était posée une lampe. Il était alors 2 heures de l'après-midi, le 8, et je suis certain de la date, puisque, le soir même, j'expédiai en Amérique l'article sur M^lle Klumpke, dont je vous envoie une copie imprimée portant la date du 8 octobre.

Vous pouvez lire, dans cet article, qu'elle vous doit son initiation astronomique, et que, par vos ouvrages, vous avez été son premier maître.

Quel fut mon étonnement en recevant, par le courrier d'Amérique de la semaine suivante, une lettre de ma mère m'exposant les faits que je viens de vous conter tels qu'ils avaient été vus par une de nos amies, M^me George M. Coffin, de New York. La lettre de ma mère porte la date du 11 octobre à New York, et l'enveloppe est timbrée du bureau de poste ce jour-là ; c'est donc trois jours après l'événement que la lettre a été mise à la poste, et, vu qu'il faut au moins huit jours pour qu'une lettre aille de Paris à New York, il n'y aurait eu aucun moyen de faire connaître ces faits là-bas en moins de trois jours, sauf par câble, et on ne songerait certainement à envoyer des détails aussi peu importants à raison d'un franc vingt-cinq centimes par mot. Ma mère écrivait le 11 octobre, un vendredi, et disait avoir vu M^me Coffin le mercredi précédent, qui était donc le 9. Fait curieux, en cherchant à me voir à 2 heures de l'après-midi, heure de New York, M^me Coffin avait vu, non ce que je faisais à ce moment même, mais ce que j'avais fait la veille à 2 heures de l'après-midi, heure de Paris.

Vous verrez, d'après la lettre, que M^me Coffin la commença en décrivant l'appartement. Celui-ci n'ayant jamais été photographié, et M^me Coffin n'ayant vu ma mère pour la première fois depuis son retour d'Europe, que quelques moments avant de décrire cet intérieur, elle n'aurait pas pu connaître la disposition de notre

appartement. On pourrait expliquer ceci par la suggestion, puisque ma mère en avait connaissance ; mais ma mère qui a les habitudes parisiennes ne songerait pas à appeler autre chose que 4e étage un étage placé quatre étages au-dessus d'un entresol et d'un rez-de-chaussée, tandis que pour un New Yorkais, qui ne connaît pas l'entresol et qui appelle le rez-de-chaussée le premier, ce serait bien un sixième, ainsi que dit Mme Coffin. Il semble donc, de ce seul fait, que Mme Coffin a bien vu l'appartement. D'autre part, depuis près d'un an, c'est l'unique fois que cela m'est arrivé de rentrer chez moi à cette heure de la journée. L'étonnement de Mme Coffin en apercevant le poêle en porcelaine, objet inconnu en Amérique, témoigne d'une exactitude qui lui est familière dans ces visions à distance.

Depuis les longues années que ma famille a connu Mme Coffin, nous nous sommes souvent amusés de lui demander de *voir* ce qui se passait auprès de personnes qui nous intéressaient, ou bien de répondre à des questions que nous inscrivions sur des bouts de papiers fermés et scellés qu'elle tenait sans les regarder. Ses réponses ont toujours été nettes et, lorsqu'on a pu les contrôler, exactes.

Veuillez agréer, etc.

Francis Warrington Dawson.

[*Lettre* 1003.]

Cette lettre était accompagnée de celle de la mère de M. Dawson, datée de New York, 11 octobre, décrivant exactement, sous la dictée de Mme Coffin, l'appartement de Paris, au « sixième étage », la visite faite dans cet appartement par M. Dawson, son ennui de l'absence de la domestique, la pose de son chapeau sur une table, la recherche de ses papiers, la disposition de son

bureau, son installation pour écrire, en un mot tous les détails de ce qu'il avait fait à Paris.

Cette vue à distance, très précise, est absolument spontanée et incontestable. Mais ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que cette vision se rapporte à la veille, et non à ce jour et à cet instant, de sorte qu'il y a là un double phénomène de télépathie, dans l'espace et dans le temps.

*
* *

Les transmissions télépathiques entre vivants ne sont pas aussi rares qu'on le suppose lorsqu'on les ignore. Celle que voici est digne d'attention.

Le commandant T. W. Aylesbury, demeurant à Sutton, comté de Surrey (Angleterre), écrivait en décembre 1882 :

Je suis tombé d'une barque, à l'âge de treize ans, lorsque mon bateau arrivait à l'île de Bali, à l'est de Java, et j'ai été presque noyé. Après avoir plongé plusieurs fois, en revenant à la surface j'appelai ma mère, ce dont l'équipage de la barque s'amusa fort, et s'en moqua depuis plus d'une fois sans m'épargner les sarcasmes. Plusieurs mois plus tard, à mon retour en Angleterre, je racontai l'histoire à ma mère et lui dis aussitôt :

« Tandis que j'étais sous l'eau, je vous ai vues toutes assises dans cette chambre ; vous travailliez à quelque chose de blanc. Je vous vis toutes : Mère, Emilie, Elise et Ellen ».

Or, sa mère lui confirma son récit. « Je t'ai entendu m'appeler, lui dit-elle, et j'ai envoyé Emilie regarder à la fenêtre. »

L'heure, eu égard à la différence de longitude,

correspondait avec l'heure à laquelle la voix avait été entendue.

Une autre lettre du commandant complète l'histoire :

« Je vis leurs traits (les traits de ma mère et de mes sœurs), la chambre et le mobilier, surtout les volets vénitiens de vieille forme. Ma sœur aînée était assise à côté de ma mère.

Au sujet de l'heure de l'accident, c'était de très bonne heure dans la matinée. Je me rappelle qu'une barque avait chaviré la veille, et avait été jetée à la côte. L'officier nous donna l'ordre d'aller la chercher et de la ramener le matin, mais je ne puis me rappeler l'heure exacte. La position était terrible et les vagues déferlaient avec rage. Nous fûmes retournés poupe par-dessus proue; jamais je ne me crus si près de ma fin, et j'ai traversé cependant plus d'une mauvaise passe; mais cet accident-là a fait une telle impression sur mon esprit que je ne puis oublier aucun détail ni les plaisanteries des matelots : « Garçon, pourquoi appelais-tu ta mère ? Penses-tu qu'elle pourrait te tirer des griffes du diable », etc., et d'autres expressions que je ne puis rapporter. »

L'enquête a reçu, d'autre part, une lettre de la sœur du commandant :

« Je me rappelle distinctement, écrit-elle, l'incident ; cela me fit une telle impression que je ne l'oublierai jamais. Nous étions assises et nous travaillions tranquillement, un soir. Nous entendîmes d'abord un faible cri de « *Mère* ! » Nous levâmes les yeux, et nous nous dîmes : « Avez-vous entendu ? quelqu'un a crié : Mère ! » Nous avions à peine fini de parler, que la voix appela encore, coup sur coup « Mère ! » deux fois de suite. Le dernier cri était empreint d'effroi, c'était comme

un cri d'agonie. Nous nous levâmes toutes, et mère me dit : « Va à la porte voir ce qu'il y a. » Je courus dans la rue et cherchai pendant quelques minutes, mais tout était silencieux et l'on ne voyait personne ; la soirée était belle, sans un souffle d'air. Mère fut tristement bouleversée par cette aventure[1].

Ces cas de transmissions de pensées entre vivants n'ont rien de commun avec la vie normale et sont en dehors de l'action de nos sens physiques. De toute évidence, c'est l'esprit qui agit là.

Il serait facile d'en citer beaucoup d'autres exemples, notamment, entr'autres, celui d'une jeune amazone qui s'étant trop penchée pour ouvrir une barrière, était tombée de cheval et avait jeté un appel entendu par cinq personnes, à 7 kilomètres de distance[2]. Etc., etc.

J'ai reçu des lettres féroces de dames bien pensantes, visiblemement inspirées par leurs directeurs de conscience, me reprochant de ne pas croire aux dogmes chrétiens et d'admettre les « contes ridicules de la télépathie, des sensations à distance et des annonces de morts », et j'en remarque, en ce moment, notamment, une adressée par une dame de Salins, presque injurieuse, et qui m'est arrivée par le même courrier qui m'apportait la suivante (ce sont les lettres 913 et 914 de ma collection). Elles se contredisent et se complètent singulièrement l'une l'autre.

La lettre 913 déclare que *tout est faux* dans la télépathie, et que je suis inexcusable de prendre ces histoires au sérieux. « Il m'a été impossible

1. *Hallucinations télépathiques*, p. 365. — 2. *Id.* p. 363.

de continuer la lecture de votre livre *L'Inconnu*, tant il est ridicule! C'est vraiment grotesque ! »

*La lettre 914 disait ce qui suit :*

... A votre si important ouvrage *L'Inconnu et les Problèmes psychiques*, capital pour la science future, je me fais un devoir d'apporter une contribution personnelle pour l'étude que vous avez entreprise.

Dans l'hiver de 1878, j'habitais Aurillac. J'avais laissé ma femme et ma fille à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine).

Le 22 décembre, étant au café, vers 8 h. 1/2, je fus saisi d'une angoisse irrésistible, la souffrance fut telle que je sortis et rentrai chez moi où j'écrivis à ma femme une lettre qui débute ainsi :

Dimanche 22 décembre, 9 heures.

« J'étais au café, avec mes commensaux habituels, lorsque je me suis levé subitement et suis parti, quoiqu'on me priât fort de rester. J'avais entendu un appel irrésistible. Tu devais penser à moi, m'appeler avec ardeur, avec angoisse peut-être : Est-ce peine ? Est-ce danger ? Oh! dis-moi ce que tu as voulu à cette heure ! Je suis donc rentré tout angoissé, tout ému, il y avait un appel pressant ; j'avais besoin d'être seul et de t'écrire pour te confier ma peine... »

La suite de la lettre est indifférente.

En recevant cette lettre, le 24 au matin, ma femme fut stupéfaite ; elle écrivit en tête de ma lettre « *jour de l'accident de bébé* ».

Voici ce qui s'était passé à Saint-Servan.

Le 22, à 8 heures du soir, ma fille, âgée de six semaines, avait été couchée avec une boule d'eau chaude aux pieds. Sa mère s'était couchée peu après. Quelques instants plus tard, l'enfant poussa des cris de détresse et on put constater que, la boule laissant couler son eau, l'enfant avait les pieds brûlés, et se tordait en convulsions de douleur.

Ma femme fut affolée et ne reprit possession d'elle-même qu'après la venue du médecin, qui eut certainement lieu plus d'une heure après.

La coïncidence des faits et leur concordance parfaite peut être établie grâce à la suscription de ma lettre, — 22 décembre, 9 heures.

J'avais dîné, comme d'habitude, de 7 heures à 8 heures ; au café j'avais fait une partie de cartes : le temps matériel pour me rendre du café situé à 150 mètres de mon appartement, celui nécessaire à mon installation pour écrire, tout montre que l'appel a été entendu par moi vers 8 h. 1/2 au plus tôt.

L'enfant avait été couchée à 8 heures, et l'action de l'eau bouillante n'a pu se produire au plus tard qu'à 8 h. 1/2, car si elle avait tardé l'eau refroidie n'aurait pu déterminer l'ampoule instantanée qui fut constatée. Ma femme ne se souvient plus actuellement si sa pensée dans cet affolement s'est portée vers moi avec angoisse, ni si elle m'a appelé. Elle en est convaincue ; mais ses souvenirs précis sont effacés.

Telle qu'elle est, l'observation fixée par ma lettre du 22 décembre me semble des plus rigoureuses.

J'ajouterai que la nature de mon esprit, celle de mes occupations me porte toujours vers l'étude des réalités scientifiques, plus que sur les faits de l'ordre mystérieux du monde psychique. Je n'ai jamais eu d'autre impression de cette nature.

GIGON,
Sous-Intendant de 1re classe.

Cette curieuse histoire n'offre-t-elle pas la plus grande analogie avec celle de M. Arboussoff (ch. IV, p. 89) et celle de M. Garrison (*id.*, p. 93) et également celle du Dr Ollivier (*id.*, p. 105) ? Facultés de l'âme supranormales. Continuons.

Voici encore des faits de transmission télépathique de la pensée dont il est impossible de douter. Je les

extrais d'une lettre qui m'a été adressée de Passavant (Haute-Saône), par le Dr Poirson, de la Faculté de Paris.

« Je vous envoie la relation de trois faits d'ordre un peu différent, mais qui peuvent vous être utiles pour vos études sur les phénomènes psychiques; je vous en garantis l'authenticité, ayant l'habitude de n'attribuer dans cet ordre de faits d'importance qu'à ce que j'observe moi-même.

A. — Il y a deux mois environ, me trouvant à Belfort, faubourg de France, je me suis mis à penser brusquement et avec une insistance singulière à un de mes confrères du Jura auquel je ne songe pas une fois par an, n'ayant avec lui que quelques relations professionnelles qui remontent à treize ans, ne l'ayant jamais revu depuis. Quelques minutes après, je me trouvai face à face avec lui à un carrefour, et comme il venait à bicyclette par une rue perpendiculaire, il était impossible que je l'eusse vu auparavant de loin. Voilà un fait : je ne l'explique pas, mais il m'a frappé.

B. — Médecin de profession, je suis exposé à être souvent dérangé la nuit. Il passe pas mal de monde devant ma porte : s'il vient une personne qui *doit* sonner à ma porte, je me réveille de moi-même alors qu'elle n'est encore qu'à une vingtaine de mètres de ma maison ; je sais à l'avance qu'elle va sonner.

Je l'ai constaté, non une fois, mais une centaine de fois depuis douze ans. Pour être tout à fait exact, je dois dire que si je ne dors pas, ce qui arrive souvent, je suis tout à fait incapable de prédire si un passant va se déranger ou non; je dois dire aussi que si je dors profondément à la suite d'une journée plus particulièrement fatigante, le phénomène ne se produit pas.

C. — J'ai dans ma clientèle une jeune femme hystérique chez qui j'obtiens le sommeil hypnotique et la sugges-

tion avec une extraordinaire facilité. Il m'arrive souvent de lui fixer l'heure de son réveil et de son lever ; elle observe cette heure avec une exactitude remarquable. Pour qui pratique un peu l'hypnotisme, cela n'a rien d'extraordinaire, mais voici ce qui l'est davantage : il a pris un jour au mari de cette personne, qui s'impatientait d'attendre le réveil de sa femme, la fantaisie d'avancer les aiguilles de la montre placée d'habitude sur la table de nuit. Ayant, à 6 h. 1/2 du matin, à attendre encore une demi-heure, il a mis d'un coup la montre à 7 h. 1/2, heure fixée ; il fut surpris de voir sa femme se lever brusquement au moment même où la grande aiguille atteignait 7 heures. Cet homme est venu m'informer du fait; incrédule, je l'ai voulu vérifier et l'ai vérifié, en effet, plusieurs fois.

Je dois dire que cette personne, endormie et les yeux fermés, lit volontiers l'heure qu'il est à ma montre, même si je la fais varier, *mais à condition* que je regarde moi-même les aiguilles; de même, elle dit facilement le nom d'un objet que je saisis derrière elle, *mais à condition* que je le prenne entre mes mains.

Tout cela représente des faits à expliquer : je vous laisse le soin de l'interprétation; ils pourraient vous être confirmés par les intéressés, s'ils n'étaient d'esprit un peu arriéré au point de vue qui nous occupe; ils me considèrent un peu comme sorcier, et ne voudraient certainement pas être mêlés à ces histoires.

Vous pouvez faire de ma lettre l'usage qu'il vous plaira; je vous autorise même à publier mon nom, car je ne redoute aucunement les railleries des ignorants, et je recherche celles des imbéciles.

Je suis, etc... D^r^ Poirson,

Passavant (Haute-Saône), le 9 octobre 1916.

[*Lettre* 3482].

Le premier de ces trois cas n'est pas très rare, et c'est un de ceux qui nous invitent à considérer

la transmission de cerveau à cerveau comme une onde éthérée. Le second conduit à la même conclusion. Le troisième nous montre une suggestion opérant malgré un subterfuge; la transmission de pensée est évidente, surtout dans l'exemple de la montre dont le docteur faisait varier les aiguilles. Que l'on rencontre assez souvent, en apparence par hasard, une personne à laquelle on pense, le fait est connu de tout le monde. On en trouve partout des exemples. Le Dr Foissac, entre autres, signale[1] quelques-unes de ces coïncidences qui l'ont particulièrement frappé. Mais elles ne sont pas rares, quoiqu'on ne les ait guère analysées jusqu'ici. Elles prouvent les radiations psychiques.

Les vues et les auditions télépathiques sont plus caractéristiques.

Parmi les nombreuses observations qui m'ont été communiquées, je citerai la suivante de la vue à distance d'un accident qui n'eut pas de suites graves, personnellement éprouvée par Mme Barthés, veuve du Dr Barthés, d'Ivry. (Lettre 4075, du 12 février 1919.) Le fait s'est passé en 1874, en Roumanie :

« Le docteur était parti à cheval pour son service, et sa femme était allée passer l'après-midi chez des amis. Tout à coup, pendant une conversation quelconque, elle vit son mari tomber de cheval sur la route et elle poussa un cri d'effroi. On se moqua d'elle, tout naturellement. Mais lorsque le docteur rentra le soir, sa femme, encore sous l'impression de sa vision, lui demanda s'il était blessé, au grand étonnement du cavalier. Il lui raconta qu'après une montée assez dure, ayant mis son

1. *La Chance ou la Destinée*, p. 589.

cheval au pas, il avait passé la bride sur son bras pour rouler une cigarette, et que la bête ayant buté était tombée sur les genoux, projetant son cavalier sur le sol, où il avait été blessé à la figure, à l'épaule et au bras. Le docteur, au courant de la télépathie, n'avait pas été surpris de cette vision. »

La sensation à distance que voici est du même ordre.

Lombroso a publié la lettre suivante que lui adressa son collègue de l'Université, le professeur De Sanctis :

« Je me trouvais à Rome, sans ma famille restée à la campagne. La maison ayant été cambriolée l'année d'avant, mon frère y venait coucher. Un soir, il m'annonce qu'il va au théâtre Costanzi. Rentré seul et commençant une lecture, je me sens soudain pris d'épouvante. J'essaie de réagir et commence à me déshabiller, mais je reste obsédé par la pensée que mon frère est en péril, le théâtre étant en feu. J'éteins la lumière, mais, de plus en plus angoissé, je la rallume contre mon habitude, décidé à attendre le retour de mon frère sans m'endormir. J'étais vraiment effrayé comme peut l'être un enfant. A minuit et demi, j'entends ouvrir la porte, et quel ne fut pas mon étonnement lorsque mon frère me raconta la panique causée par un commencement d'incendie qui avait exactement coïncidé avec l'heure de mon inquiétude ! »

Un cas de transmission de pensée bien remarquable est celui qui a été rapporté par le Dr Quintard, à la Société de médecine d'Angers[1].

1. V. *Annales des Sciences psychiques* de 1914 ; A. Primot, *La Psychologie d'une conversion*, p. 504.

« Un enfant de moins de sept ans, Ludovic, était doué pour les problèmes d'une faculté analogue à celle du célèbre Inaudi[1]. Le père de l'enfant finit un jour par remarquer que 1° l'enfant n'écoutait que peu la lecture des problèmes qu'on lui posait, et que 2° la présence de la mère était la condition expresse de la réussite de l'expérience ; elle devait toujours avoir sous les yeux ou dans la pensée la solution demandée. D'où il déduisit que son fils ne calculait pas, mais devinait ou, pour mieux dire, que sa mère lui transmettait sa pensée, ce dont il résolut de s'assurer. En conséquence, il la pria d'ouvrir un dictionnaire et de demander au garçon quelle page elle avait sous les yeux, et le fils de répondre aussitôt : « c'est la page 456 », ce qui était exact. Dix fois il recommença, et dix fois il obtint un résultat identique.

Une phrase est écrite sur un carnet, si longue soit-elle, il suffit qu'elle passe sous les yeux maternels pour que l'enfant interrogé, même par un étranger, répète la phrase. »

Toutes ces observations se réunissent pour nous prouver les communications d'esprit à esprit.

Une *vue*, en rêve, à distance, et une *audition* précise m'a été rapportée par un de mes correspondants, M. Maurice Rollinet, qui la tenait de M. Doutaz, curé à Domdidier, canton de Fribourg, Suisse. La voici, un peu abrégée[2] :

« C'était à la mi-novembre de l'année 1859. J'avais alors dix-huit ans, je me mettais au lit, et m'endormis.

Depuis combien de temps Morphée me berçait-il

1. Que j'ai produit, à Paris, en 1880, et dont la réputation s'est étendue dans le monde entier.

2. Je l'ai publié dans les *Annales des Sciences psychiques* d'octobre 1910.

dans ses bras, je l'ignore, lorsqu'une vision étrange se présenta à mon esprit. Je vis le visage attristé de mon cher vieux père, s'adressant à moi depuis la maison paternelle éloignée de 24 kilomètres de la ville que j'habitais près de Fribourg : « Mon cher Joseph, me disait-il, c'est avec un immense chagrin que je viens te dire : ta pauvre sœur Joséphine est mourante à Paris. »

Réveillé par cette vision, je me dis aussitôt : « Ah ! bah ! c'est un rêve ! » Là-dessus je me rendormis.

Mais voilà que la même vision se présente encore exactement comme la première fois, avec le même aspect lamentable et les mêmes paroles : « Mon cher Joseph, etc. ; *mais ta mère ignore encore la douloureuse nouvelle.* »

Cette fois, me dis-je, en sautant du lit, je ne crois plus à un rêve, et, sous l'impression pénible d'une douloureuse réalité, je m'habillai, et consultai ma montre : minuit et demi.

Le jour venu, je m'acheminai vers le lycée. Comme j'avais du matériel à prendre dans ma chambre, j'abordai la maison, confiée à la garde d'un vieux concierge. A peine entré, je vis venir à moi le bon vieillard tenant en main un petit paquet et me disant : « Un monsieur qui est arrivé de chez vous m'a chargé de vous remettre sans retard le présent envoi de la part de votre père, car c'est du plus pressant ». J'ouvre aussitôt le paquet ; il était accompagné d'une lettre écrite en toute hâte par mon père ; j'y lis : « Cher Joseph, c'est avec un immense chagrin que je viens te dire : ta pauvre sœur est mourante à Paris... mais ta mère ignore la douloureuse nouvelle. La dépêche m'est parvenue vers les dix heures ce soir, je n'ai pas cru devoir en donner connaissance à ta mère pour le moment. C'est maintenant 11 heures. A minuit et demi, notre député partira pour le grand Conseil. Je la mettrai dans le paquet que ta chère mère a préparé à cette occasion. Tâche de nous

arriver sans manquer demain soir... Impossible, à mon âge, de pouvoir remplir ce douloureux devoir. Tu nous représenteras, hélas! »

Cette relation est suivie du certificat ci-après, signé du narrateur.

« Le soussigné déclare en conscience que la narration est parfaitement exacte et qu'il garde de cet événement un souvenir précis, comme s'il datait seulement d'hier. »

Domdidier, le 18 avril 1918.
Jos. Doutaz,
Curé.

Il est de toute impossibilité d'invoquer ici le hasard d'une coïncidence fortuite entre ce rêve et l'événement, et nous sommes forcés d'admettre que la pensée du père s'est transportée au fils, avec le texte même de la lettre qu'il lui adressait [1].

On voit que tout concorde pour prouver la valeur absolue de la thèse soutenue ici : *l'action de l'âme*, indépendante du corps.

La sensation télépathique que voici a été rapportée par le Dr Foissac (*Chance et Destinée*, p. 599) comme lui étant arrivée à lui-même. On ne se doutait pas alors de l'importance de ces faits :

« Lorsque j'étais étudiant en médecine et interne à Dupuytren, écrit-il, je rêvai que je voyais mon père atteint d'une maladie qui le conduisait au tombeau. Je m'éveillai dans un grand trouble, que je cherchais à dominer en me disant que j'avais quitté mon père le dimanche d'auparavant en parfaite santé; nous étions au mercredi. Je me représentai que c'était une véritable

1. Comparer avec une communication analogue entre mon père et ma mère (*l'Inconnu*, p. 513).

faiblesse de m'inquiéter d'un songe, et je résolus de n'en tenir aucun compte. Mais l'image de mon père mourant était sans cesse présente à ma pensée, et pour échapper à cette obsession, quoique honteux de ma faiblesse, je partis pour Saint-Germain, où je trouvai mon père atteint d'une fluxion de poitrine qui l'enleva en cinq jours. »

La télépathie prend toutes les formes.

Il n'est pas très rare que les journaux quotidiens reçoivent les échos d'observations de ce genre. Le *Daily Telegraph* du 23 août 1906 a publié, entre autres, le récit de l'une de ses correspondantes rapportant que sa fille, toute petite, âgée de trois ans, disait un soir ses prières, et refusa de suivre, ce soir-là, son habitude de prier pour l'heureuse issue du voyage de sa grand'mère, partie de Russie pour arriver en Angleterre. « Non, répétait-elle, je ne prierai pas ce soir pour que ma grand'mère arrive en bonne santé, *parce qu'elle est arrivée*. — Qu'est-ce que tu dis-là ? — Oui, j'ai vu le bateau dans le port, et elle va très bien. » La correspondante ajoute qu'elle prit note de la date, et que lorsqu'elle reçut des nouvelles de sa mère, elle sut qu'elle était vraiment arrivée comme cette enfant l'avait vue dans son rêve, la veille du jour où elle avait refusé de faire sa prière habituelle. Elle fait remarquer que cette faculté de vue à distance en rêve est dans sa famille, et qu'elle-même a vu, une certaine nuit, l'explosion arrivée à bord du *Great-Eastern*, ce dont son mari s'était beaucoup moqué au moment où elle le lui dit, mais qu'il fut obligé de reconnaître le lendemain matin, à l'arrivée des journaux.

Une vue télépathique en rêve, de Strasbourg à

Paris, m'a été signalée par une amie de longue date Mme Dobelmann, dans les termes suivants :

« Je ne sais, cher Maître, si je vous ai mentionné un cas de télépathie qui m'arriva en janvier 1901 ? Nous habitions déjà Paris. Fin janvier, nous fûmes appelés à Strasbourg, mon mari et moi, pour les funérailles de ma pauvre mère infirme. Nos fils ne purent s'y rendre, vu les lois d'exception de là-bas. Très impressionnée, cela se conçoit, par la foule des souvenirs, la température, encore en bourrasques de neige, j'avais, la nuit, des rêves très agités. Une nuit surtout, je fus prise d'une angoisse très vive, et rêvai que je voyais mon plus jeune fils pris entre deux rangées de planches rabattues sur lui, ne pouvant se dégager et m'appelant : « Maman ». J'en parlai à ma sœur, me sentant encore fort oppressée de ce cauchemar. Mais ni elle, ni moi, ne songèrent à y attacher de l'importance. Quelques jours plus tard, à notre retour à Paris, la domestique qui nous reçut nous dit : « M. Julien va beaucoup mieux, il est à son travail. — Comment, il a donc été malade ? — Mais oui, il a dû rester quelques jours à la maison, car il s'était blessé à la jambe. Ne vous l'a-t-il pas écrit ? »

A la rentrée de mon fils, nous le questionnâmes, et il me dit qu'il avait eu un accident, ayant eu une pile de planches écroulées sur lui ; mais que ce n'avait été rien de grave ; inutile de nous en effrayer. « Mais, je l'ai su, moi, lui dis-je ; j'en ai rêvé toute une nuit ; et, chose bizarre, ce n'était point du tout l'aspect de ton chantier ; tu te trouvais entre les planches, impossible de te soulever, dans une grande cour inconnue ; et le soleil l'éclairait vivement. « C'est exact, reprit mon fils, le soleil brillait ce jour-là ; et cela n'arriva pas chez moi, mais dans la cour de mon voisin, qui est bien telle que tu l'as décrite, sans l'avoir jamais vue. Mais je n'ai aucune idée de t'avoir appelée. »

Mon fils m'avait-il appelée la nuit en rêve? Ce n'est pas impossible; il était assez coutumier de rêver tout haut.

Je dois ajouter que c'est la seule et unique fois qu'une chose pareille m'est arrivée. »

VALÉRIE DOBELMANN.
Paris, 12, rue Linné.
[*Lettre* 2320].

On voit quelle variété émaille tous ces récits sincères, simples et authentiques. Ils s'appuient tous les uns les autres pour nous prouver que l'anatomie ne renferme pas la réalité.

Voici encore un exemple de vue à distance, en rêve, d'un incident précis.

Une personne de mes relations, M^me^ Izouard, de Marseille, où sa famille est des plus connues depuis plus d'un demi-siècle, m'a raconté un rêve fort curieux que je l'ai priée de résumer en quelques lignes. Elle l'a fait dans la lettre suivante :

13 décembre 1901.

Cher Maître,

« J'habitais Marseille quand l'événement s'est passé à Sorgues, petite ville du département de Vaucluse. J'ai vu, en rêve, une de mes amies, entre les mains d'un homme qui lui coupait sa belle chevelure, et je m'éveillai très impressionnée.

Quelques mois après, j'appris que la dame à laquelle j'avais vu faire cette opération désagréable avait subi une grave maladie et qu'on avait dû non seulement lui couper les cheveux, mais encore raser entièrement sa tête. Mon rêve avait eu lieu au même moment; c'est pourquoi j'en ai gardé un souvenir inoubliable. »

V. IZOUARD.
[*Lettre* 1201].

La distance n'existe pas pour l'esprit. On a posé la question de savoir si l'âme des voyants se transporte à l'endroit vu, ou bien si la personne vue agit à distance sur le voyant, ou encore s'il n'y a pas simultanéité de sensation des deux parts. Mais qu'est-ce que l'espace pour la pensée?

Voir un accident, une maladie, une mort à distance n'est pas un fait aussi rare qu'il le semble. Nous aurons lieu d'examiner plus loin un assez grand nombre de cas de vues de morts, exactes et précises. Signalons, à propos de télépathie, l'observation frappante que voici. Je l'extrais du livre de Mrs Crowe, *Les Côtés obscurs de la nature*[1] :

Une certaine Mme H., habitant Limerick, avait, il y a quelques années, une servante qu'elle estimait beaucoup, nommée Nelly Hanlon. Nelly était une personne très sûre, qui demandait rarement un congé, et Mme H. n'en était que mieux disposée à lui accorder sa requête quand elle lui demanda la journée pour aller à une foire à quelques milles de là. Mais M. H., apprenant, à sa rentrée, les projets de Nelly, déclara qu'on ne pouvait se passer d'elle, car il avait invité du monde à dîner ce jour-là, et il n'y avait que Nelly à qui il pût confier les clefs de la cave. Il ajouta que ses affaires ne lui permettraient probablement pas de rentrer assez à temps pour aller chercher lui-même le vin. Mme H, ne voulant pas désappointer Nelly à laquelle elle avait donné son consentement, dit qu'elle se chargerait elle-même du vin ce jour en question, et Nelly partit le matin toute joyeuse, donnant sa parole de revenir le soir s'il lui était possible, et au plus tard le lendemain matin.

La journée se passa sans incident, personne ne songea à Nelly. Quand il fallut aller chercher le vin,

1. Traduction de Rochas (Paris, 1900), p. 179.

Mme H, prit la clef et se dirigea vers l'escalier de la cave, suivie d'une servante qui portait le panier à bouteilles. Elle avait à peine commencé à descendre les marches qu'elle poussa un grand cri et tomba sans connaissance. On la porta sur son lit, et la fille qui l'accompagnait dit aux autres domestiques, tout saisis, qu'elles avaient vu Nelly Hanlon au bas de l'escalier et ruisselante d'eau. M. H. arrivant, on lui répéta l'histoire : il gronda la servante pour sa sottise, et Mme H., étant bien soignée, revint à elle. Comme elle ouvrait les yeux, elle soupira profondément, et s'écria : « Oh ! Nelly Hanlon ... » et, aussitôt qu'elle fut suffisamment remise pour parler, elle confirma ce qu'avait dit la servante : elle avait vu Nelly au bas de l'escalier de la cave, ruisselante comme au sortir de l'eau. M. H., fit tout au monde pour la convaincre que ce n'était qu'une illusion, mais en vain. « Nelly, dit-il, ne tardera pas à rentrer et se moquera de vous. »

La nuit vint, puis le matin : pas de Nelly. Deux ou trois jours s'écoulèrent. On s'informa, et on apprit qu'elle avait été vue à la foire, et était partie vers le soir pour rentrer chez elle. A partir de ce moment, sa trace disparaît, absolument. On retrouva enfin son corps dans la rivière, mais on ne sut jamais comment le malheur était arrivé.

On peut penser que la servante, en se noyant, sans doute accidentellement, se reporta vers ses maîtres, auxquels elle était très attachée. Cette vue télépathique est particulièrement remarquable par sa précision et sa clarté.

Ces sensations télépathiques à distance prennent parfois une forme symbolique que l'on ne devine pas d'abord. J'ai reçu la lettre suivante d'un rêve fait dans le Berry, à 240 kilomètres de Paris :

« Dans la nuit du 29 au 30 août 1892, je fus particulièrement émotionnée par un rêve. Nous avions une jeune amie, mariée depuis cinq ans à un fonctionnaire. Le jeune ménage habitait Neuilly, et leur deuxième enfant, âgé d'environ quinze mois, se trouvait alors dans un état fort inquiétant à la suite d'une entérite, et c'est à peine s'il restait aux parents quelque lueur d'espoir.

Mon imagination était donc un peu tendue vers ce petit être, qui, au reste, à force de soins, finit par survivre et est aujourd'hui un délicieux garçonnet.

Ceci posé, voici mon rêve :

J'étais dans la chambre de ma jeune amie; elle était debout, en vêtement négligé, la chevelure presque dénouée; de ses yeux ruisselaient des larmes abondantes, de toute sa personne s'exhalait le plus profond désespoir. Cependant elle tenait, comme machinalement et par habitude, un enfant dont la face et le corps amaigris se laissaient aller sur son épaule. Cet enfant, image de la souffrance, vivait et poussait de faibles vagissements plaintifs. Bientôt mon attention fut détournée par l'entrée de deux hommes, apportant un objet encombrant qu'ils déposaient au milieu de la chambre. D'abord cet objet me parut être un cercueil d'enfant, et j'étais comme troublée en songeant qu'après tout l'enfant malade était encore vivant et dans les bras de sa mère. Après un temps que je ne puis apprécier, il me sembla que le funèbre coffre s'allongeait tout doucement et devenait capable de contenir un grand corps. En effet, bientôt les deux hommes y installaient un long cadavre, enveloppé d'un linge blanc.

La jeune femme redoublait de pleurs, de sanglots déchirants, et repoussait de sa main libre les assistants qui essayaient vainement de l'arracher à ce triste spectacle. Farouches refus : enfants, famille, rien n'existait plus pour elle, sinon le mort aimé, qu'on

allait lui emporter et que rien au monde ne pouvait remplacer, disait-elle.

Ainsi que bien des rêves, le mien finit par tomber dans la confusion, et au réveil il ne me restait qu'une impression pénible, avec le souvenir bien net cependant des détails de la scène principale, et je dis à ma servante, tout en l'aidant au rangement de la chambre, qu'il était certainement arrivé quelque chose chez nos amis qu'elle connaissait bien. Je pensais que le troisième enfant qu'on attendait devait arriver au monde avant terme.

Le surlendemain matin, 1er septembre, mon mari entrait dans ma chambre, tenant à la main une lettre de deuil et, tout émotionné, espérant encore être le jouet d'une erreur, il balbutiait plutôt qu'il ne lisait une invitation aux funérailles de notre ami, âgé de trente-six ans, décédé le 30 août 1892.

Le malheureux avait succombé à une attaque de choléra, victime, en pleine jeunesse et bonheur, du terrible fléau qui effleura dans le courant de l'été 1892, ainsi qu'on peut s'en souvenir, quelques communes situées à l'ouest de Paris.

Pendant les quelques heures à peine qu'a durées la véritable désespérance de sauver le malade, sa jeune femme (et j'ai su que telles avaient été ses aspirations) avait songé au médecin ami qu'était pour eux mon mari et qui, à son idée, aurait pu trouver un remède pour le sauver.

Qui expliquera cette attraction mystérieuse ?

Le fait bien réel, c'est que j'ai vu en esprit la mise en bière de notre ami, et que tout s'est passé comme dans mon récit. Le soir même du 30 août, étant mort entre quatre et cinq heures de l'après-midi, le corps, par mesure de salubrité avait été placé dans le cercueil, et cela à une heure assez avancée de la soirée. »

A. Féron.

Dun-sur-Auron (Cher), 6 juin 1899. [*Lettre* 671.]

Comment ne serions-nous pas convaincus par toutes ces observations, à la fois variées, positives et concordantes ?

A propos de la vue à distance, en rêve, j'ai reçu d'un correspondant (M. Egisto del Panto, de Sesto Fiorentino, Italie), la note non moins curieuse que voici :

« Prenant un jour le train de Toulouse à Paris, je remarquai dans mon compartiment un monsieur, d'un certain âge, fort distingué, avec lequel je ne tardai pas à entrer en conversation. Nous parlâmes philosophie, socialisme, religion, et il me fit comprendre qu'il était très religieux, et qu'il l'était devenu par un épouvantable malheur qui l'avait frappé quelque temps auparavant.

Il me déclara que c'était la première fois qu'il entretenait un étranger de ce malheur horrible qui lui était arrivé. Toute sa famille, si je me rappelle bien, avait été emportée par une inondation à Toulouse. Eh bien! ce monsieur, qui me parut être un professeur, me déclara que quelques jours après cette catastrophe, il avait vu en rêve l'endroit où se trouvait sous l'eau, le cadavre d'un de ses enfants noyés, et qu'ayant été le chercher le jour suivant, on le trouva *exactement à cette place*. Impossible d'admettre que ce brave homme de cinquante ans, de culture supérieure, m'ait débité, avec des larmes dans les yeux, une histoire fausse. »

[*Lettre* 1013].

Voici un exemple bien remarquable de vue à distance, en rêve, d'un accident tout à fait particulier. Je l'extrais de l'ouvrage *Phantasms of the Living*, tome I, p. 338, et de sa traduction française, *Les Hallucinations télépathiques* p. 107. Le

chanoine Warburton, de Winchester, écrivait à la date du 16 juillet 1883 :

« J'étais parti d'Oxford pour passer un jour ou deux avec mon frère, Acton Warburton, alors avocat. Lorsque j'arrivai chez lui, je trouvai un mot de lui sur la table : il s'excusait d'être absent et me disait qu'il était allé à un bal quelque part dans le West End, et qu'il avait l'intention de rentrer un peu après 1 heure. Au lieu d'aller me coucher, je restai à sommeiller dans un fauteuil. A 1 heure exactement, je m'éveillai en sursaut, en m'écriant : « Par Jupiter ! il est tombé ! » Je voyais mon frère qui sortait d'un salon sur un palier brillamment éclairé, se prenait le pied à la première marche de l'escalier et tombait la tête en avant, ne parant le choc qu'avec ses coudes et ses mains. Je n'avais jamais vu la maison et je ne savais pas où elle se trouvait. Me préoccupant fort peu de l'incident, je me rendormis. Une demi-heure après, je fus réveillé par l'entrée brusque de mon frère qui s'écria : « Ah vous voilà ! J'ai risqué de me casser le cou. En quittant la salle de bal, je me suis accroché le pied et je suis tombé tout de mon long en bas de l'escalier. »

Tel est le récit du chanoine, qui déclare, en même temps, qu'il n'a jamais eu d'hallucination.

Il me semble que c'est là, non un envoi télépathique proprement dit du frère du narrateur (quoiqu'il ait pu penser à lui subitement avec intensité), mais surtout une vue sans les yeux provoquée par cette commotion télépathique, d'autant plus que le révérend Warburton affirme ensuite qu'il a vu un palier brillamment éclairé, une horloge et des tables disposées pour des rafraîchissements, ce qui était conforme à la réalité.

J'ai publié un cas ressemblant beaucoup à celui-là (chute dans un escalier également) dans *L'Inconnu*, (XXXI, p. 479), et un autre du même ordre également (XLVI, p. 432).

Nous étudierons spécialement ce curieux fait de *la vue sans les yeux* au chapitre suivant. Il démontrera, avec une évidence plus formelle encore que les précédents, l'existence des facultés transcendantes de l'âme.

Ces vues à distance, ces impressions télépathiques, s'observent également en dehors des rêves, ou du moins en des sortes d'assoupissements. Lisons, par exemple, l'observation suivante de l'avocat Richard Searle adressée à la Société des Recherches psychiques le 2 novembre 1883 :

« Une après-midi, j'étais assis dans mon bureau, au Temple ; je rédigeais un mémoire. Mon bureau est placé entre une des fenêtres et la cheminée ; la fenêtre a vue sur le Temple. Tout à coup, je m'aperçus que je regardais par la vitre d'en bas, qui était à peu près au niveau de mes yeux et que j'apercevais la tête et le visage de ma femme ; elle était renversée en arrière ; elle avait les yeux fermés, la figure complètement blanche et livide, comme si elle eût été morte. Je me secouai, j'essayai de me ressaisir, puis je me levai et je regardai par la fenêtre : je ne vis que les maisons d'en face. J'arrivai à la conclusion que je m'étais assoupi, puis endormi. Après avoir fait quelques tours dans la chambre afin de me bien réveiller, je repris mon travail et je ne pensai plus à cet incident.

« Je retournai chez moi à mon heure habituelle. Ce soir-là, et pendant que je dînais avec ma femme, elle me dit qu'elle avait lunché chez une amie qui habitait

Gloucester Gardens et qu'elle avait emmené avec elle une petite fille (une de ses nièces qui habitait avec nous), mais que pendant le lunch, ou immédiatement après, l'enfant était tombée et s'était coupé la figure. Le sang avait jailli. Ma femme ajouta qu'elle s'était évanouie. Ce que j'avais vu par la fenêtre me revint à l'esprit, et je lui demandai à quelle heure cela était arrivé. Elle me répondit : 2 heures et quelques minutes. C'était à ce moment que j'avais vu cette scène. Je dois ajouter que c'est la seule fois que ma femme se soit évanouie. J'ai raconté, à cette époque, l'histoire à plusieurs amis. » RICHARD SEARLE.

En confirmation de cet incident, M. Paul Pierrard, 27, Gloucester Gardens, à Londres, écrit :

« Il peut être intéressant d'avoir un récit exact du fait extraordinaire qui est arrivé dans ma maison de Gloucester Gardens.

« Des dames et des enfants s'étaient réunis chez moi une après-midi. M^me^ Searle, de Home Lodge, Herne Hill, était venue avec sa petite-nièce Louise. Comme on jouait à un jeu bruyant, et qu'on remuait beaucoup autour d'une table, la petite Louise tomba de sa chaise et se blessa légèrement. La crainte d'un grave accident donna une vive émotion à M^me^ Searle, qui s'évanouit. Le lendemain, nous rencontrâmes M. Searle qui nous raconta que la veille, dans l'après-midi, pendant qu'il étudiait une affaire dans son bureau, 6, Pump Court, au Temple, il avait ressenti une impression singulière et avait vu, aussi distinctement que dans un miroir, l'image de sa femme évanouie.

« Cette vision avait eu lieu au moment de l'accident. Le fait est irrécusable. »

Il semble bien qu'il y ait eu là communication

instantanée entre les deux esprits du mari et de la femme.

La vue sans les yeux, à distance, par télépathie, de faits se passant à dix, vingt, cinquante, cent, deux cents kilomètres, et davantage, n'est pas douteuse pour ceux qui ont étudié ce sujet.

En voici un exemple, relaté en février 1901 dans les *Proceedings* de la Société anglaise des Recherches psychiques, et que les investigateurs de ces études ont déjà vu maintes fois cité depuis[1]. Il s'agit ici d'une vue très précise à une distance de 230 kilomètres. L'auteur, M. David Fraser Harris, maître de conférences à l'Université de Saint-André, la rapporte lui-même dans les termes suivants :

« Il y a quelques années, une affaire urgente m'empêcha de revenir chez moi à Londres à la fin de la semaine. Ne me souciant pas de passer le dimanche à Manchester, j'allai dès le samedi après-midi à Matloch Bath, bien résolu à y passer tranquillement mon dimanche et à rentrer chez moi le lundi par un train du matin.

En arrivant à destination, un petit hôtel de famille situé tout près de la gare, je demandai aussitôt du thé et j'entrai au salon pour me chauffer, car c'était une journée de janvier très froide, avec de la neige en abondance, le thermomètre marquait un nombre respectable de degrés au-dessous de zéro.

Je me trouvais être le seul voyageur qu'il y eût en ce moment à l'hôtel et, en attendant mon thé, je m'installai bien confortablement dans un grand fauteuil, devant un feu tout ragaillardissant. Il ne faisait pas encore assez noir pour allumer le gaz et il ne faisait plus assez clair pour pouvoir lire. Je tournais le dos à la fenêtre et je

1. Sage, *La zone frontière*. — Chevreuil, *On ne meurt pas*, p. 45.

ne pensais à rien de particulier, j'étais dans un état de tranquillité et de passivité, quand tout à coup je perdis la notion du milieu où je me trouvais. Au lieu de la muraille et des cadres qui y étaient suspendus, je vis en face de moi la façade de ma maison de Londres : ma femme était devant, sur le pas de la porte, et parlait à un ouvrier qui tenait un grand balai dans ses mains.

Ma femme paraissait très affligée et j'éprouvai instantanément la certitude que l'homme était dans une grande misère. Je n'entendais pas leur conversation, mais un je ne sais quoi me disait que ce malheureux demandait à ma femme de lui venir en aide. A ce moment, le domestique m'apporta le thé : ma vision s'évanouit. L'impression produite sur moi par cette vision fut si profonde, j'étais si convaincu d'avoir vu quelque chose de réel, qu'après avoir pris mon thé j'écrivis à ma femme pour lui communiquer ce qui venait de m'arriver; je la priais de prendre des informations au sujet de cet homme et de lui venir en aide autant que possible.

Or, voici ce qui s'était passé à Londres : Un jeune garçon était venu frapper à la porte de ma maison (qui est à 230 kilomètres de l'endroit où je me trouvais) ; il s'était adressé à la servante et s'était offert à balayer pour un sou la neige qui encombrait le trottoir et le seuil de ma maison. Pendant que le garçon parlait arriva un pauvre diable en haillons qui dit : « Je vous en prie, donnez-moi la préférence : cet enfant dépensera probablement à acheter des bonbons le sou que vous lui donnerez, tandis que moi j'en ai besoin pour acheter du pain. J'ai une femme et quatre enfants, tous malades; rien à manger, pas de feu, etc. » La servante pria l'homme d'attendre et alla avertir ma femme, qui vint parler au malheureux. Il répéta qu'il avait été malade, que toute sa famille était dans la plus profonde misère, mais qu'avant de s'adresser à l'assistance publique, il voulait essayer de trouver un travail quelconque.

*C'était cette scène que j'avais vue au moment précis où elle se passait ; elle m'avait été transmise probablement par l'impression que la misère de ce pauvre homme avait faite sur l'esprit de ma femme.*

Voici la fin de l'histoire. Ma femme promit à l'homme qu'elle irait chez lui dans la soirée et verrait ce qu'elle pourrait faire. L'homme avait dit vrai. Ma femme donna ce qu'elle put en argent, vêtements, nourriture et combustible. Inutile d'ajouter que ma lettre qui lui parvint le lundi matin lui causa la plus vive surprise. Quelques jours après, je vis l'homme moi-même ; c'était exactement celui que j'avais observé dans ma vision. Il trouva par la suite une place de laitier et vint distribuer du lait dans notre quartier pendant au moins deux ans.

DAVID FRASER HARRIS.

N'y a-t-il pas, dans cette observation positive, une preuve absolue d'une faculté de l'âme qui n'a rien de commun avec l'œil matériel, la rétine, le nerf optique et le cerveau? N'est-ce pas *l'esprit* qui a été seul en acte ici? Transmission psychique à distance, car l'observateur a non seulement vu la scène, mais encore perçu la nature de la conversation entre le mendiant et sa femme.

Les communications psychiques, mentales, entre vivants, revêtent parfois la forme auditive, comme déjà nous l'avons remarqué. On entend une voix, un appel pressant, et cette voix, cet appel correspond à un désir, à une intention, à un projet, à une sorte d'ordre lointain auquel il est bon d'obéir. Voici un cas tout à fait remarquable éprouvé par le Dr Nicolas, comte Gonemys, de Corfou[1] :

« En 1869, j'étais médecin-major dans l'armée

1. *Hallucinations télépathiques*, p. 306.

grecque. Par ordre du ministère de la guerre, je fus attaché à la garnison de l'île de Zante. Comme j'approchais de l'île où j'allais occuper mon nouveau poste (j'étais à une distance du rivage d'environ deux heures), j'entendis une voix intérieure me dire sans cesse en italien : « Va voir Volterra ». Cette phrase fut répétée si souvent que j'en fus étourdi; quoique en bonne santé à ce moment, je fus alarmé parce que je croyais à une hallucination auditive. Rien ne me faisait penser au nom de M. Volterra, qui habitait Zante, et que je ne connaissais même pas, bien que je l'eusse vu une fois, dix ans auparavant. J'essayai de me boucher les oreilles, de causer avec mes compagnons de voyage, rien n'y fit, la voix continua de se faire entendre de la même manière. Enfin nous atterrîmes; j'allai droit à l'hôtel, et je m'occupai de défaire mes malles, mais la voix ne cessait de me harceler. Un peu plus tard, un domestique entra et me prévint qu'un monsieur était à la porte, et désirait me parler de suite. « Qui est-ce? demandai-je. — M. Volterra » me répondit-on. Il entra tout en larmes, en plein désespoir, et me suppliait de le suivre, de voir son fils, qui était très malade.

Je trouvai le jeune homme en proie à la folie et au délire, nu, dans une chambre vide, et abandonné par tous les médecins de Zante depuis cinq ans. Son aspect était hideux, et rendu plus affreux par des accès continuels, accompagnés de sifflements, de hurlements, d'aboiements, et d'autres cris d'animaux. Quelquefois il se tordait sur le ventre comme un serpent; d'autres fois, il tombait sur les genoux dans un état d'extase; parfois il parlait et se querellait avec des êtres imaginaires. Les crises violentes étaient parfois suivies de syncopes prolongées et complètes. Lorsque j'ouvris la porte de sa chambre, il s'élança sur moi avec furie, mais je restai immobile et le saisis par le bras en le regardant fixement. Au bout de quelques instants, son regard perdit de sa

force; il se prit à trembler et tomba à terre, les yeux fermés. Je lui fis des passes magnétiques, et en moins d'une demi-heure il était dans un état somnambulique. La cure dura deux mois et demi, durant lesquels j'observai plus d'un phénomène intéressant. Depuis sa guérison, le patient n'a plus eu de rechute. »

Une lettre de M. Volterra au comte Gonemys, datée de Zante le 7 (19) juin 1885, contient une confirmation complète de ce qui vient d'être raconté, et qui a trait à la famille Volterra. La lettre conclut ainsi :

Avant votre arrivée à Zante je n'avais aucune relation avec vous, quoique j'aie passé bien des années à Corfou comme député de l'Assemblée Législative. Nous ne nous étions jamais parlé, et je ne vous avais jamais dit un mot de mon fils. Nous n'avions jamais pensé à vous, ni demandé votre aide, jusqu'à ce que j'aie été vous voir lorsque vous êtes arrivé à Zante comme médecin militaire et que je vous ai supplié de sauver mon fils.

Nous devons sa vie d'abord à vous, puis au magnétisme. Je crois de mon devoir de vous affirmer ma reconnaissance sincère et de signer

Votre bien affectueux et reconnaissant,

DEMETRIO VOLTERRA, Comte CRISSOPLEVRI.

*Signatures additionnelles* :

LAURA VOLTERRA (femme de M. Volterra),
DIONISIO D. VOLTERRA, comte CRISSOPLEVRI.
O θεραπευτεις Αναστάσιος Βολτέρρα (Anastasio Volterra, le malade guéri).
C. VASSAPOULOS, témoin, LORENZO MERCATI, témoin.
DEMETRIO, comte GUERINO, témoin.

Autre cas d'audition à distance :

Le Dr Balme, de Nancy, soignait Mme la comtesse

de L..., atteinte de dyspepsie. Elle se rendait à ses consultations et ne pénétra jamais dans sa demeure située hors de la ville. Trois jours après une de ses visites, le 19 mai 1899, rentrant chez lui et traversant l'antichambre, il entendit ces mots : « Comme je me sens mal, et personne pour me secourir! » Puis il entendit le bruit d'un corps qui s'affaissait. La voix était celle de M<sup>me</sup> de L... Vérification faite, nul de toute la maison n'avait vu ni entendu cette dame. Il se retira dans son cabinet de travail, se recueillit, et, s'étant placé en léger état d'hypnose, se transporta chez la dame. Il perçut tous ses faits et gestes et les nota minutieusement.

M<sup>me</sup> de L... vint le voir et lui communiqua ses impressions, qui se trouvèrent conformes en tous points à celles du docteur : « Après vous être retirée dans votre chambre, lui demanda-t-il, que paraissiez-vous donc chercher autour de vous? — *Il me semblait qu'on me regardait* » répondit-elle.

Ce cas, qui a le mérite d'avoir été noté par un observateur expérimenté, a conduit M. Primot aux réflexions suivantes :

C'est bien, semble-t-il, à un appel *télépathique* venu de sa malade, — appel qu'explique l'angoisse de celle-ci, et qui s'est traduit chez le percipient par une impression à forme auditive exercée sur son subconscient, — que le D<sup>r</sup> Balme a répondu en se plaçant, par un effort d'autosuggestion, dans un état d'hypnose suffisant pour rendre possible l'extériorisation de son centre psychique de perception et, par cela même, son excursion télesthésique au domicile de sa cliente. Cette interprétation est confirmée par ce fait que celle-ci déclare avoir eu

la sensation de sa présence. « Il me semblait, dit-elle, qu'on me regardait. » En d'autres termes, il y a eu, d'une part, transmission de pensée, ou de sensation, c'est-à-dire action télépathique, de la malade au docteur, et d'autre part, en réponse à la pensée transmise, extériorisation par le docteur, en état d'hémi-somnambulisme, et transfert auprès de la malade de son centre psychique de perception, c'est-à-dire action télesthésique.

Ce mot de transfert est-il exact et représente-t-il les conditions réelles du phénomène? Peut-être l'organisme psychique n'a-t-il nul besoin de se transférer d'un point à un autre pour agir et sentir efficacement malgré la distance. Mais les faits se passent, et c'est là tout ce que nous pouvons affirmer avec certitude, comme s'il y avait réellement transfert. Et, au fond, cela importe peu; car, de quelque manière qu'on les interprète, ils n'en sont pas moins la preuve frappante et vivante des facultés et des pouvoirs extraordinaires qui appartiennent à l'organisme psychique [1].

L'audition à distance que voici est inadmissible si l'on ne veut pas reconnaître que l'esprit, l'âme, notre entité psychique (quel que soit le mot dont on se serve) agit en dehors du corps et de la portée des sens. L'auteur du récit, M. Rod Fryer (*Hallucinations télépathiques*, p. 293), écrit :

Janvier 1883. — Un étrange événement eut lieu dans l'automne de l'année 1879. Un de mes frères était absent de la maison, lorsque, une après-midi, vers 5 h. 1/2, je fus étonné de m'entendre appeler distinctement par mon

1. Primot, *Psychologie d'une conversion*, p. 448.

nom. Je reconnus si clairement la voix de mon frère que je parcourus toute la maison pour le trouver; mais ne le trouvant pas et le sachant à 40 milles de là (64 kilomètres), je finis par croire à une illusion, et n'y pensai plus. Lorsque mon frère arriva, six jours après, il me raconta qu'il avait évité un accident assez sérieux. En descendant du train, son pied avait glissé, et il était tombé tout de son long sur le quai... « Ce qui est assez curieux, dit-il, c'est que quand je me sentis tomber, je vous ai appelé. » Ce fait ne me frappa point sur le moment, mais, lorsque je lui demandai à quelle heure cela était arrivé, il m'indiqua une heure qui se trouva correspondre exactement à celle où je l'avais entendu.

Interrogé, M. John E.E. Fryer, la victime de l'accident, a écrit ce qui suit :

Newbridge Road, 16 nov. 1885. — Je faisais un voyage en 1879, et j'eus à m'arrêter à Gloucester. En descendant du train, je tombai, et un employé du chemin de fer m'aida à me relever. Il me demanda si je m'étais fait mal, et si quelqu'un voyageait avec moi; je répondis négativement aux deux questions et je lui demandai pourquoi il s'y intéressait tant. Il me répondit : « Parce que vous avez prononcé le mot *Rod.* »

A mon arrivée à la maison, je racontai l'incident, et mon frère me demanda l'heure et le jour. Il me dit alors qu'il m'avait entendu l'appeler à ce moment-là. Il était si sûr que c'était ma voix, qu'il m'avait cherché scrupuleusement dans la maison.

La coïncidence est telle que la corrélation s'impose avec certitude. Cette voix a traversé l'espace comme au téléphone.

Ce sont là autant de phénomènes de télépathie, de transmission psychique, incontestables, qui met-

tent en évidence des facultés de l'âme transcendantes différentes de ce que nous avons appris de la psychologie physiologique classique : vue et audition à distance, par des ondes psychiques.

Je n'ai pas à revenir ici sur ce que j'ai écrit sur la transmission des pensées. Le fait même de la lecture de pensée a été maintes fois constaté par de sérieuses expériences. En voici encore un rapporté par le Dr G. de Messimy, observé chez un sujet en état de somnambulisme.

« La lucidité de mon sujet s'étendait jusqu'à la lecture même de la pensée des assistants... Ayant prié douze personnes de la société de se ranger devant le sujet..., nous conseillons à chacune d'elles de penser... à une fleur choisie librement, sans en communiquer le nom à qui que ce soit... Alors, nous tournant vers le sujet, nous lui ordonnons de nommer, à haute voix, la fleur pensée par chacune de ces personnes, et il les nomma toutes, sans se tromper et sans la moindre hésitation, lisant comme dans un livre la pensée humaine. »

C'est là une expérience entre cent du même ordre [1].

La transmission de la pensée est aussi certaine que la transmission de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, du magnétisme solaire.

La vision télépathique se produit sans l'aide des yeux. La distance, les obstacles matériels ne l'empêchent pas. Le temps lui est souvent aussi indifférent que l'espace. On voit un événement présent, passé ou futur. Ce fait psychologique met en

1. V., entre autres, Dr Dupouy, *Sciences occultes et physiologie psychique* (Paris, 1898), p. 125.

œuvre une faculté de l'esprit indépendante de notre organisme.

A la déduction affirmée ici que ces pressentiments, ces sensations télépathiques prouvent l'existence de l'âme indépendante du corps, si l'on objectait l'hypothèse que ces facultés normales peuvent appartenir au cerveau et non à un principe mental, et ne prouvent pas mieux l'individualité de l'âme que le flair du chien ou l'instinct du pigeon voyageur, nous répondrions qu'une analyse attentive des faits conduit tout esprit libre à une déduction contraire ; car il s'agit là d'exercices de *la pensée*, et non de l'organisme physique. Nous sommes entièrement ici dans un monde invisible d'ordre psychique. Que l'on attribue ces perceptions à " l'inconscient " au " subconscient " au " subliminal ", etc., le nom importe peu : ce que nous sentons ici, c'est une entité spirituelle en action, c'est *l'âme*.

Ce n'est ni la rétine, ni le nerf optique, ni son aboutissant au cerveau qui est en œuvre. Toutes les fonctions imaginables d'une substance cérébrale quelconque ne peuvent lire dans l'esprit, percevoir un fait qui se passe aux antipodes, ou une scène qui n'existe pas encore.

Ces transmissions s'effectuent-elles par l'éther ? Si elles sont assimilables à la lumière comme phénomène d'ordre vibratoire, elles en diffèrent cependant, en ce que la lumière diminue en raison du carré de la distance, tandis que la pensée paraît se transmettre intégralement, avec la même intensité. Un milieu approprié sert-il à la transmission ?

La théorie moderne des ondulations éthérées

est prouvée ; mais l'ancienne théorie newtonienne sur les émissions est-elle vraiment annulée ? Certaines émissions ne se manifestent-elles pas ? L'action répulsive du Soleil sur les queues cométaires n'est-elle pas en sa faveur ? Les aurores boréales n'ont-elles pas pour origine une émission solaire ? Les ions, les électrons, ne traversent-ils pas l'espace ?

Nous allons examiner, au chapitre suivant, des constatations irrécusables de *la vue sans les yeux*, par l'esprit, en dehors des transmissions télépathiques ; mais il est assez difficile de décider, dans bien des cas, si la télépathie, la correspondance de pensée, est tout à fait étrangère à cette vue à distance. Voici, entre cent également, une vue de décès à laquelle le mort paraît étranger ; mais nous sommes vers la frontière entre les deux domaines.

L'auteur de la lettre ci-dessous nous rapporte comment il a vu, en rêve, la mort de son père :

Les Moutiers, octobre 1911.

Depuis deux ans, j'avais l'intention de vous signaler le fait suivant, semblable en bien des points à ceux que vous relatez dans vos ouvrages.

Je vous serais obligé de ne pas publier mon nom.

En janvier 1909, j'étais notaire à Saint-Martin-des-Noyers (Vendée) et je venais de traiter de l'étude des Moutiers-les-Mauxfaits, où habitaient mes parents et dont je suis devenu titulaire depuis.

Le 9 janvier (1909), j'étais venu aux Moutiers passer quelques heures avec mes parents, que je laissais en bonne santé. Quelques jours après, ma mère me donnait de ses nouvelles et de celles de mon père. Ils allaient bien.

Dans la nuit du 30 au 31 janvier, je rêve que j'arrive

chez mes parents. Dans le salon, je vois une foule penchée sur un lit improvisé, j'écarte les personnes qui entouraient le lit, et je vois mon père mort et étendu sur un matelas posé sur des tréteaux.

Je sanglote, ce qui réveille ma femme couchée à mon côté. Elle me réveille à son tour en me demandant ce que j'avais. Je lui répondis : « Ce n'est rien, je viens de faire un rêve insensé ; je rêvais que papa était mort. »

Nous nous sommes rendormis sans inquiétude, après avoir constaté qu'il était 5 heures et demie du matin.

Le lendemain, j'apprenais que mon père s'était trouvé indisposé la veille au soir à 11 heures et était mort à 5 heures et demie, précisément au moment où j'avais eu ce sinistre cauchemar : on l'avait étendu sur un lit semblable à celui que j'avais vu en rêve, et dans le salon, comme l'apparition me l'avait montré.

Quel rôle la télépathie a-t-elle joué dans cette vue à distance ? Notre documentation est vraiment trop riche. L'arbre de la nouvelle science a une quantité de branches dont chacune réclamerait une étude spéciale.

Voici un cas de vue à distance, d'une précision remarquable, par un enfant de sept ans, communiqué au professeur Richet par le Dr Jean, aide-major pendant la dernière guerre[1].

« Il y a une dizaine d'années, écrit-il, j'avais en traitement dans mon village, à Cogolis (Var), un jeune malade de 7 ans environ... Un matin, je fus mandé d'urgence auprès du petit malade. La mère effrayée me raconta que l'enfant avait eu un accès de délire subit. Il s'était réveillé comme d'habitude et tout paraisssait

1. *Annales des Sciences psychiques*, 1919, p. 20.

aller pour le mieux, lorsque vers les 10 heures, il se leva dans son lit, terrifié par une hallucination. Il voyait de l'eau partout et se mit à crier au secours, son père se noyant, disait-il. Le père était absent, il était allé à Nice où habitait son frère et devait y passer quelques jours. Quand j'arrivai, l'enfant était calmé, mais persistait à dire qu'il avait vu son père se noyer.

Un télégramme du frère appelait bientôt d'urgence la veuve (car elle l'était en effet), à Nice, où elle apprit que son mari s'était noyé le matin vers 10 heures en voulant sauver son frère qui, pris de crampe, se noyait dans la mer, et ses dernières paroles avaient été : « Nos pauvres petits... »

Encore un fait :

Un instituteur du département du Var, qui me prie de ne pas imprimer son nom, m'écrivait :

« Le matin, en s'éveillant, un homme de mes relations dit à sa femme, couchée auprès de lui : « Il faut que je me lève tout de suite, je viens de voir que des voleurs sont entrés dans notre campagne. Ils mangent et ils boivent; j'y vais. »

Sa femme : « Mais tu es fou; comment peux-tu voir tout cela d'ici? Recouche-toi donc.

— Non, non, je l'ai vu. »

Il persiste, s'habille, prend son fusil, court à sa campagne et ramène prisonniers à la mairie deux chemineaux qui étaient entrés avec effraction. »

F., à S. (Var), le 23 janvier 1912.

[*Lettre* 2217.]

Quelle est la part, ici, des transmissions de pensées! Sans doute, les voleurs devaient s'inquiéter du propriétaire et songer à n'être pas pris... D'autre part, ce peut être une vue à dis-

tance, sans action télépathique, et nous aurions pu l'inscrire au chapitre suivant. Tout se touche dans cette documentation.

On s'imagine, généralement, que les observations de communications télépathiques datent de notre époque; c'est une erreur. Ainsi, par exemple, on peut lire dans un ouvrage imprimé en 1752 (*Dissertations*, de Langlet-Dufresnoy, tome II, 2ᵉ partie, p. 88) cette phrase : « Dans les songes, les objets se portent à nous dans les lieux éloignés par l'affinité de l'esprit avec l'air extérieur. *Des personnes à cent lieues de distance ont su la mort de leurs amis au moment qu'ils ont trépassé.* »

Nous voyons par là que les faits consignés dans les écrits de Pétrarque et autres observateurs étaient déjà généralisés par certains philosophes du XVIIIᵉ siècle, comme nous le faisons aujourd'hui. Nous n'admettons pas leurs interprétations; les nôtres valent sans doute un peu mieux; mais ne nous abusons pas trop sur leur valeur intrinsèque.

On s'imagine aussi que ces observations sont rares, rarissimes, douteuses, incertaines. C'est une erreur aussi. Mes conversations depuis un demi-siècle m'ont montré qu'il y a au moins une personne sur dix qui connaît, soit par elle-même, soit par des proches, un fait de télépathie, de prémonition, d'avertissement de mort, de vue de l'avenir, en un mot d'action psychique; mais, en général, je ne sais pourquoi, on les tait, on les cache, on les dissimule, on les voile comme quelque chose d'inavouable! Suite d'une fausse éducation et de craintes imaginaires.

La télépathie a plus de fondement, une base plus

universelle et plus sûre que n'en a aucune religion. Les faits sur lesquels on a établi la religion chrétienne en ses différentes sectes (catholicisme, protestantisme, orthodoxie, etc,) ou ceux qui sont à la base du judaïsme, de l'islamisme, du bouddhisme, et des autres religions qui se partagent l'humanité, ont été moins bien constatés, moins soigneusement observés, moins complètement démontrés, que les faits psychiques que nous étudions dans cet ouvrage. On s'explique donc parfaitement que certaines âmes soucieuses d'approcher de la Vérité aient mis leur refuge dans les études positives que nous poursuivons ici, comme d'autres dans les religions.

Un mot encore.

De même que l'analyse spectrale de la lumière nous permet aujourd'hui de découvrir dans les ondulations lumineuses la constitution chimique des corps situés dans l'atmosphère d'astres éloignés à des milliards de milliards de kilomètres de nos yeux, il n'est pas impossible qu'une analyse des radiations psychiques ne permette d'entrer un jour en communication avec la vie et la pensée des êtres habitant ces lointains séjours.

Le fait aujourd'hui constaté de la propagation de la pensée par suggestion mentale à d'assez grandes distances indique la possibilité d'une sorte de rayonnement de la conscience humaine, d'un astre à l'autre, au moyen d'ondulations d'une subtilité spéciale.

---

VII

## La vue sans les yeux, par l'esprit, en dehors des transmissions télépathiques. La lucidité.

### Cryptoscopie.

> Les faits sont plus utiles quand ils contredisent, que quand ils appuient les théories reçues.
>
> SIR HUMPHRY DAVY.

Si des faits incontestables prouvant l'action de la volonté sans l'intermédiaire de la parole ni d'aucun signe extérieur, ainsi que la transmission de la pensée à distance, montrent qu'il y a en nous un être mental, pensant, voulant, et portant son action au delà de la périphérie des sens organiques, les constatations, non moins certaines, de *la vue sans les yeux* vont nous apporter le même témoignage, indépendant des précédents, les confirmant et les complétant.

Ce sujet spécial est, en lui-même, si riche et si documenté, qu'en l'étudiant, il y a quelques années, j'ai été conduit à lui consacrer un ouvrage tout entier, qui n'est pas encore publié. Je choisirai ici, quelques documents significatifs, en dehors des transmissions télépathiques que nous venons d'examiner, et qui, pourtant y peuvent être

parfois associés. Il y a là une curieuse catégorie de faits spéciaux à étudier.

C'est assurément l'une des facultés de l'âme inconnues les plus intéressantes à examiner. Certains êtres en sont doués, dans leur état normal, en dehors des rêves ou du somnambulisme naturel ou artificiel, mais c'est surtout dans ces états de sommeil que nous observons la production de ces phénomènes. Cette vue à distance, soit directement, soit par la lecture de pensée dans un cerveau, me paraît un témoignage de l'existence en nous d'un principe lucide immatériel bien personnel. Prétendre que la matière cérébrale sécrète la pensée est déjà singulièrement audacieux; mais ajouter que le cerveau expédie la pensée pour aller chercher celle des autres hommes, la comprendre et la commenter, c'est encore plus extravagant. C'est confondre l'effet avec la cause, car ici encore la pensée se montre comme cause et non comme effet. Son activité personnelle est évidente.

S'il y a un assemblage de mots capable de faire hurler d'indignation l'esprit d'un homme de science, c'est assurément celui-ci : *la vue sans les yeux*, par le front, par l'oreille, par l'estomac, par le bout des doigts, par les pieds, les genoux, par la vision intérieure, à travers les corps opaques ou à de longues distances kilométriques. Quelle affirmation insoutenable et quel paradoxe?

Le front, l'estomac, les mains, les pieds, les genoux ne sont pas des organes de vision : ce n'est pas par là qu'elle s'opère; c'est l'esprit qui voit.

Le biologiste qui connaît le merveilleux appareil optique de l'œil, si excellemment adapté à la récep-

tion des images, ne peut admettre que ces images puissent être perçues sans ce mécanisme approprié, chef-d'œuvre de l'évolution organique séculaire, depuis l'œil rudimentaire du trilobite des âges géologiques primordiaux jusqu'à l'homme.

Pour ma part, j'ai été des années et des années sans vouloir entreprendre aucun examen sur cette question, malgré toutes les affirmations de mes amis les psychologues et celles que j'avais rencontrées dans les ouvrages des magnétiseurs. Un astronome est le dernier des humains qui puisse être disposé à accueillir l'étude d'un pareil problème, et je ne pouvais m'empêcher de songer aux somnambules de foires, ainsi qu'à tous les trucs des prétendus liseurs de pensées dont les exercices de salons nous amusent.

Cependant, après mon enquête de 1899 sur les phénomènes psychiques, j'ai déjà été conduit à publier au chapitre VIII de mon ouvrage *l'Inconnu* 49 observations dignes de foi sur la vue à distance en rêve, et j'ai pris le parti d'étudier librement, et sans aucune idée préconçue, ce sujet dont l'importance est considérable. J'ai cru pouvoir affirmer dans cet ouvrage (p. 379) la déclaration suivante : « On peut voir sans les yeux, entendre sans les oreilles, non point par une hyperesthésie du sens de la vue ou de l'ouïe, car ces observations prouvent le contraire, mais par un sens intérieur, psychique, mental. »

La vue à distance, la lucidité, sont des témoignages irrécusables de cette faculté transcendante appartenant à l'âme et non à l'agencement moléculaire chimique et mécanique du cerveau.

Ouvrons les dictionnaires, nous n'y trouvons rien aux mots : *Vue*; *Seconde vue*; *Double vue*; *Clairvoyance*, que le plus entier scepticisme, dans l'ignorance complète des phénomènes.

Les faits que nous allons apprécier confirment les prémisses que j'ai publiées il y a vingt ans. Les objections que nous avons tous mises en avant pour faire intervenir l'erreur, l'illusion, la supercherie, la simulation, la fraude, l'escamotage, et tout ce qu'on peut imaginer, s'évanouissent en fumée et laissent la vérité éclater désormais dans toute sa lumière.

Il en est de même de l'explication par le toucher, qui n'est admissible qu'en certains cas spéciaux.

La thèse que je soutiens ici est capitale au point de vue philosophique, car elle a pour conséquence de supprimer le fameux principe d'Aristote, de Locke, de Condillac, et de l'école sensualiste. « *Nil est in intellectu quin prius fuerit in sensu* », autrement dit : « Tout ce qui est l'entendement nous arrive par les sens. » Or, si l'on peut voir sans les yeux, on le fait par l'acte de facultés psychiques internes, par une force inconnue indépendante du sens de la vision normale. L'entendement reçoit ainsi des connaissances qui ne sont pas venues par les sens.

Nous constatons que plusieurs cas de vue à distance, ou des choses cachées, ne sont pas des lectures de la pensée dans le cerveau d'autrui; cependant, dans ces cas aussi, lire dans la pensée est encore une vue sans les yeux. Je n'aime pas beaucoup les néologismes, et il semble que l'on crée trop de mots nouveaux dans les sciences psychiques,

encore si rudimentaires ; mais puisqu'il s'agit ici de la vue de choses cachées à nos yeux, le mot de *cryptoscopie* serait tout indiqué pour définir ce genre d'études (χρυπτος, caché ; σκοπειν, voir).

Le premier fait d'observation positive qui avait frappé mon attention, depuis longtemps, sur ce curieux sujet psychologique est le récit circonstancié, donné par la fameuse *Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert au mot « somnambulisme ».

Ce récit a pour garant un témoin que nous sommes presque surpris de trouver ici : l'archevêque de Bordeaux. Voici la relation même de l'encyclopédiste.

Ce prélat m'a raconté qu'étant au séminaire, il avait connu un jeune ecclésiastique somnambule.

Curieux de connaître la nature de cette maladie, il allait tous les soirs dans sa chambre, dès qu'il le savait endormi, et observait ce qui se passait. Or cet ecclésiastique se levait, prenait du papier, composait et écrivait des sermons.

Lorsqu'il avait fini une page, il la relisait tout haut d'un bout à l'autre (si on peut appeler relire cette action faite sans le secours des yeux) ; si quelque chose alors lui déplaisait, il le retranchait et écrivait par-dessus les corrections, avec beaucoup de justesse.

J'ai vu le commencement d'un de ces sermons, celui de Noël. Il m'a paru assez bien fait, et correctement écrit ; mais il y avait une correction qui était surprenante : ayant mis dans un endroit. « Ce divin enfant », il crut, en la relisant, devoir substituer le mot *adorable* à divin ; pour cela, il effaça ce dernier mot et plaça exactement le premier par-dessus, ensuite il vit que le mot, *ce*, bien placé devant *divin*, ne pouvait aller avec adorable ; il ajouta donc, fort adroitement, un *t* à

côté des lettres précédentes, de façon qu'on lût *cet adorable enfant.*

Le témoin oculaire de ces faits, pour s'assurer si le somnambule ne faisait alors aucun usage de ses yeux, mit un carton sous son menton de façon à lui dérober la vue du papier qui était sur la table : le somnambule continua à écrire sans s'en apercevoir.

Je cite cette observation, déjà ancienne, surtout pour rappeler à l'attention de mes lecteurs les faits innombrables constatés depuis cette époque sur la vue à distance, indépendante de l'organe visuel, *par les sujets en état de somnambulisme* naturel ou provoqué. Elle date de l'année 1778, et je l'ai lue dès 1856 (dans le pays même de Diderot).

Ces exemples de vue dans l'obscurité par des somnambules ne sont pas d'une rareté tellement exceptionnelle qu'ils soient complètement ignorés. Bien des personnes en connaissent. Pour ma part, j'ai eu l'occasion de rencontrer, en 1866, au château de Clefmont, dans la Haute-Marne, une jeune fille d'une vingtaine d'années, qui, sans en rien savoir, se relevait souvent pendant la nuit, et se mettait à continuer, en pleine obscurité, un travail commencé dans la journée, couture ou broderie. Nous assimilions cette faculté visuelle à celle des chats, des chauves-souris, des hiboux, des chouettes, et dans ce cas, ce ne serait pas là une vision sans les yeux. Mais la rétine de ces animaux est spéciale, et plusieurs sont aveugles pendant le jour. Nous pouvons nous demander aussi, l'écran intercepteur n'interceptant rien, si ces vues ne traverseraient pas les corps opaques, comme l'œil photographique pour les rayons X? Ce serait déjà là une hypothèse un

peu hardie. Nous allons voir qu'elle n'est pas applicable aux observations suivantes.

Restons encore pour le moment au XVIII[e] siècle. Vraiment, la science est lente dans sa marche.

En 1785, au temps de Mesmer, le marquis de PUYSÉGUR a fait de curieuses et patientes expériences sur le somnambulisme artificiel produit par le magnétisme. Rappelons l'une d'entre elles.

Il avait magnétisé un jeune homme de quatorze ans, nommé Amé. Voici ce qu'il écrit à ce propos :

« Sur la question que je lui fis où était le siège de son mal, il me répondit qu'il y avait un an, en portant des pierres sur son estomac, il s'était donné un effort, et que depuis six mois il s'y était amassé de l'humeur, qui lui occasionnait ses maux habituels.

« Croyez-vous guérir bientôt ? lui demandai-je.

— Oui, Monsieur, me répondit-il en me prenant la main ; après-demain à quatre heures et demie du soir, je serai guéri. La suite de ses indications fut qu'il ne fallait le magnétiser que deux fois ; savoir, le lendemain, à dix heures et demie et une seconde fois le surlendemain.

Il avait grand mal à la tête. Interrogé d'où lui venait ce mal : « De l'estomac », répondit-il. — Est-ce qu'il y a une communication entre l'estomac et le cerveau ? — Oui. — Qu'est-ce que c'est? — C'est un tuyau. — Quel chemin prend-il ? » Alors il indiqua pour toute réponse le chemin du grand sympathique gauche. Interrogé par où il voyait son mal : « *Par le bout des doigts* ». — Il faut donc que vous vous touchiez, pour connaître votre mal ? — Oui. »

Le jeune homme donna le lendemain certaines indications sur « les propriétés magnétiques distinctes des différents doigts de la main ». Nous

n'avons pas à examiner ici cette question. Mais écoutons Puységur :

» Ce que ce garçon m'a dit sur les différentes propriétés des doigts de la main pour faire ressentir plus ou moins d'effet à un malade, m'a singulièrement frappé. M. Mesmer nous avait dit la même chose, et certes ce jeune enfant n'en pouvait avoir la moindre idée. Si ce phénomène a véritablement lieu, ce ne sera que par la conformité des rapports des somnambules, que nous pourrons en avoir la certitude.

Quant à la vision des somnambules, elle varie beaucoup. Le petit Amé, par exemple, disait avoir besoin de ses doigts pour voir, ou plutôt pour sentir où était son mal. C'est le seul qui m'ait offert cette particularité ; tous les autres, sans ce moyen, savent très bien se connaître, et se servent également du mot *voir*, à la place du mot *savoir* ou *sentir* telle ou telle chose. Il faut cependant se rappeler que ce sont ici des paysans qui parlent. Lorsqu'il m'est arrivé de mettre des personnes instruites, ou d'une certaine éducation, en état de somnambulisme magnétique, je les ai toujours entendues accuser la pauvreté de la langue pour exprimer leurs sensations, et se servir du terme de *savoir, être bien sûres de ce qu'elles me disaient*, sans pouvoir trouver de mots assez significatifs pour rendre leurs idées.

Quoi qu'il en soit de l'espèce de sensation que, dans l'état de somnambulisme, la classe d'hommes la plus simple désigne sous le terme de *voir*, je crois que les phénomènes de notre vision dans l'état naturel peuvent nous en donner un léger aperçu. Notre vision n'est autre chose qu'une sensation que nous procurent les objets extérieurs : c'est par le canal des nerfs que nous viennent toutes les sensations ; et de tous nos nerfs, il n'est que celui qu'on nomme *optique* qui, par son organisation, puisse nous procurer la sensation de la vision.

Tous les objets extérieurs, néanmoins, se présentent également aux autres nerfs ; mais à moins d'un tact immédiat, ils n'y produisent aucun effet. Si donc, dans l'état de somnambulisme, il en arrive tout autrement, si le somnambule, quoique les yeux hermétiquement fermés, marche, évite les obstacles qui se rencontrent, lit, écrit, et fait enfin autant et même plus de choses qu'il n'en pourrait faire dans son état naturel, il faut bien certainement qu'il voie, non par le nerf optique puisqu'il est caché, mais par d'autres nerfs devenus d'une susceptibilité telle, qu'ils rapportent à son âme une sensation absolument analogue à celle de la vision. Comment s'opère cette vision ? Quels sont les nerfs qui la procurent dans cet état singulier ? C'est ce que je ne puis hasarder de déterminer ; mais, à coup sûr, ce phénomène existe, puisque sans cela des somnambules ne verraient pas.

Or, je ne pense pas que personne puisse leur refuser cette propriété [1]. »

Ainsi parle le marquis de Puységur, ami de Mesmer. Nous verrons plus loin que cette assimilation de la vue avec le toucher sera reprise par d'autres expérimentateurs, sans qu'ils se doutent, semble-t-il, des considérations précédentes. Pour moi, en ce moment, je ne discuterai pas les hypothèses explicatives et je me contenterai de dire avec Newton : *Hypotheses non fingo*. Examinons d'abord les *faits*, ces faits si discutés encore aujourd'hui.

Ces observations ont continué depuis les cent trente-quatre ans qui nous séparent de l'époque précédente. Un grand nombre sont sans intérêt,

1. Puységur, *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du Magnétisme animal*, Paris, 1786 et 1809, p. 95-107.

mal constatées, pleines d'illusions et d'erreurs; mais plusieurs ont une valeur irrécusable. Elles prouvent qu'il existe des procédés de connaissance différents des procédés normaux.

Mes lecteurs connaissent déjà les exemples de ce genre publiés dans mon ouvrage *l'Inconnu*. Il en est de tellement caractéristiques que je ne puis m'empêcher de les rappeler ici en résumé.

On peut voir (p. 496, XLIII) l'observation anatomique incontestable de l'ablation du sein faite par le Dr CLOQUET à Mme Plantin, qui, magnétisée, n'éprouva absolument aucune douleur et causa tranquillement avec l'opérateur, tandis que sa fille, Mme Lagandée, magnétisée également, voyait l'intérieur du corps de sa mère, laquelle mourut le lendemain, et dont l'autopsie prouva jusqu'aux moindres détails l'exactitude de cette vue sans les yeux.

« Croyez-vous, demanda le docteur, que nous puissions longtemps soutenir la vie de votre mère? — Non, elle s'éteindra demain matin de bonne heure, sans agonie, sans souffrance. — Quelles sont donc les parties malades? — Le poumon droit est rétréci, retiré sur lui-même; il est entouré d'une membrane comme de la colle; il nage au milieu de beaucoup d'eau. Mais c'est surtout là, dit la somnambule en montrant l'angle inférieur de l'omoplate, que ma mère souffre. Le poumon droit ne respire plus, il est mort. Le poumon gauche est sain; c'est par lui que ma mère vit. Il y a un peu d'eau dans l'enveloppe du cœur (le péricarde). — Comment sont les organes du ventre? — L'estomac et les intestins sont sains, le foie est blanc et décoloré à sa surface. »

Le lendemain, en effet, la malade mourut, et on fit l'autopsie. Mme Lagandée endormie répéta, d'une

voix ferme et sans hésiter, ce qu'elle avait déjà annoncé à MM. Cloquet et Chapelain. Ce dernier la conduisit alors dans le salon qui touche à la chambre où on allait faire l'autopsie et dont la porte fut exactement fermée, et là, elle suivait le bistouri dans la main de l'opérateur, et disait aux personnes restées près d'elle : « Pourquoi fait-on l'incision au milieu de la poitrine, puisque l'épanchement est à droite ? »

Les indications données par la somnambule furent trouvées exactes, et le procès-verbal d'autopsie fut écrit par le D[r] Dronsart.

Les témoins de ce fait, ajoutait le narrateur Brière de Boismont, sont tous vivants ; ils occupent dans le monde médical un rang honorable. On a interprété de différentes manières leurs communications, mais on n'a jamais élevé de doute sur leur véracité.

Néanmoins, j'ai vu de graves « savants » s'esclaffer de rire en entendant ces « balivernes ».

Ainsi, voilà une observation incontestable de vue sans l'intermédiaire des yeux. Nous pourrions lui associer l'histoire de cette femme de chambre mise en état magnétique qui, tandis que son maître était descendu à la cave chercher une bouteille de vin, s'écria qu'il venait de glisser dans l'escalier et était tombé. En remontant, il avait trouvé sa femme instruite de sa chute et de tous les détails de son voyage souterrain : la somnambule les lui avait racontés à mesure qu'ils étaient arrivés (*L'Inconnu*, p. 499).

La femme d'un colonel de cavalerie, que son mari magnétisait, devint somnambule ; dans le cours du

traitement, une indisposition contraignit celui-ci à se faire aider par un officier de son régiment. Cela ne dura que huit ou dix jours. Quelque temps après, dans une séance magnétique, le mari, ayant mis sa femme en somnambulisme, l'engagea à s'occuper de cet officier dont ils n'avaient pas de nouvelles ; « Ah ! le malheureux, s'écria-t-elle, je le vois, il est à X..., il veut se tuer ; il prend un pistolet, courez vite... » Le colonel monta à cheval, mais quand il arriva, le suicide était consommé (Id., p. 500).

On a vu aussi l'histoire d'une jeune fille opérée en 1868, à Strasbourg, par le Dr Kœberlé, laquelle avait décrit à ce chirurgien, fort incrédule, un kyste à l'ovaire minutieusement détaillé, qui fut trouvé par l'opérateur exactement conforme à la description.

Les expériences fort diverses, nombreuses, multipliées depuis l'époque de Mesmer jusqu'à nos jours, constituent une véritable bibliothèque, sur laquelle je ne veux pas m'appesantir. Mais malgré toutes les réserves, toutes les discussions, toutes les négations, toutes les batailles des académies de médecine de tous les pays, ces expériences sont instructives. Je les ai suivies, en diverses circonstances, depuis plus d'un demi-siècle.

Je continue, dans cet exposé, l'ordre chronologique.

Aux environs de ma vingtième année, à l'âge auquel on s'imagine devoir conquérir le monde et où l'on éprouve une soif insatiable de tout connaître et de tout approfondir, j'aimais beaucoup m'entretenir avec un homme assez bizarre, l'écrivain Henri Delaage, rêveur mystique, occultiste initié de

la secte de Saint-Martin le « philosophe inconnu », petit-fils du ministre de Napoléon, Chaptal ; sa conversation était toujours pittoresque et souvent instructive. Il étudiait depuis longtemps très attentivement les phénomènes du magnétisme.

Voici quelques-uns des faits qu'il connaissait de première main, et qu'il a d'ailleurs rapportés lui-même dans ses ouvrages.

« Alphonse Esquiros, raconte-t-il entre autres, s'amusant un jour à magnétiser sa propre mère, lui posa cette question : Le hasard existe-t-il ? Pourriez-vous, par exemple, fixer les chances d'une loterie ? — Je ne crois pas, ce serait difficile, répondit-elle. — Essayez ! « Ici la magnétisée paraît se faire violence, ses efforts amènent une réponse lente et pénible : » Je vois un numéro, dit-elle enfin. — Lequel ? — Le 89, il est bon, il va sortir. — En voyez-vous d'autres ? — Non. — Pourquoi ? — Dieu ne veut pas. »

Le numéro 89 sortit, en effet, au tirage suivant[1].

Les formules changent. Ceci se passait vers 1848. Aujourd'hui, on ne dirait pas « Dieu ne veut pas », mais simplement : « Je ne vois rien de plus ».

Le hasard peut avoir été seul en jeu ici. Mais nous verrons plus loin, au chapitre de la Connaissance de l'avenir (p. 346), une lecture prémonitoire de 4 numéros (!) par le baron Larrey. Ici il y a 2555189 chances contre 1.

Delaage rapporte aussi l'histoire suivante qui s'est passée chez la vicomtesse de Saint-Mars, avec le fameux Alexis, sujet clairvoyant, alors très célèbre, magnétisé par Marcillet.

1. Henri Delaage. *Les Mystères du Magnétisme*, p. 114.

« Victor Hugo assistait à cette séance, avec sa curiosité habituelle, et avait préparé chez lui un paquet cacheté au milieu duquel se trouvait un seul mot imprimé en gros caractères ; le paquet fut d'abord tourné et retourné en tous sens par la somnambule, qui au bout d'un instant épela P... o... l... i... poli ; je ne vois pas la lettre suivante, mais je vois celles qui viennent après : i... q... u... e..., huit lettres, non neuf..., t... *politique*, c'est bien cela ; le mot est imprimé sur un papier vert clair, M. Hugo l'a enlevé d'une brochure que je vois chez lui. Marcillet demanda aussitôt à Victor Hugo, si cela était vrai, et le poète s'empressa de rendre justice à la lucidité du sujet. Depuis ce temps la seconde vue compte Victor Hugo au nombre de ses plus illustres défenseurs. »

A notre époque, nous appelons cet exercice lecture de pensée, et nous croyons avoir trouvé là une explication ! Admettons, si nous le voulons, une transmission d'ondes cérébrales : mais n'est-ce pas là une *vue sans les yeux*.

Delaage a rapporté cette histoire dans le livre que je viens de citer. Il la continue par la suivante, qui met aussi en scène un de nos contemporains du siècle dernier, que j'ai également connu.

« Alphonse Karr, l'un des hommes dont la mystification semble la plus impossible, car la finesse de son esprit est proverbiale en Europe, a raconté ce qui lui est arrivé avec le somnambule Alexis :

J'étais venu, accompagné de plusieurs de mes amis avec lesquels j'avais dîné chez l'un de nous. En quittant la maison, j'avais cassé une branche à une azalée à fleurs blanchâtres, et j'avais mis cette branche dans une bouteille à vin de champagne vide.

« Celui chez lequel on avait dîné dit au somnambule :

« Voulez-vous aller chez moi ? — Oui. — Que voyez-vous dans mon salon ? — Une table avec des papiers dessus, des assiettes et des verres. — Il y a aussi sur cette table quelque chose que j'ai disposé à cause de vous : tâchez de le voir. — Je vois une bouteille, dit Alexis, il y a du feu : non, ce n'est pas du feu, mais c'est comme du feu... la bouteille est vide, mais il y a quelque chose qui brille... Ah ! c'est une bouteille de champagne..., il y a dessus quelque chose, ce n'est pas son bouchon... c'est bien plus mince par le bout qui est dans la bouteille que par l'autre. C'est blanc, c'est comme du papier... tenez... » et il dessina une bouteille avec la branche d'azalée, et il s'écria : « Ah ! c'est une fleur, un bouquet de fleurs ; de belles branches. »

Il est difficile de ne pas accepter que, dans ces deux expériences, le somnambule ait vu *à distance sans ses yeux*, soit dans le cerveau de Victor Hugo ou d'Alphonse Karr, soit autrement. Continuons un instant encore la lecture du petit livre de Delaage, qui est presque un procès-verbal de cette époque intéressante. Retenons les faits d'observation, sans nous préoccuper des théories.

« La *Presse* du 17 octobre 1847 contenait, écrit-il, un long article sur une séance de magnétisme dans laquelle le somnambule Alexis avait lu, non seulement des livres fermés à travers plusieurs pages, mais encore des lettres cachetées, en un mot avait démontré que le fluide magnétique, en illuminant d'une clarté surnaturelle le sujet magnétisé, permettait à son âme de transpercer les corps les plus opaques avec une facilité qui laissait loin d'elle tout ce que l'imagination prêtait de puissance à la magie.

« Cette séance était signée du nom d'Alexandre Dumas et s'était passée à sa maison de campagne, en présence d'hommes honorables qui avaient attesté la

vérité des faits relatés au procès-verbal en le signant de leurs noms.

« L'étonnement fut général. Dumas, curieux de produire par lui-même les phénomènes dont il venait d'être témoin, se laissa persuader par nous de magnétiser lui-même Alexis. L'esprit du somnambule fit l'histoire d'une bague qui lui avait été présentée, dit le jour et l'heure où l'homme qui la lui avait confiée en était devenu possesseur. Puis, semblable à ces oiseaux qui fendent invinciblement les airs, son âme portée sur l'aile d'une volonté étrangère avait décrit, avec une admirable précision, Tunis et ses environs, dont le nom seul lui était connu dans son état de veille : en un mot l'espace et le temps avaient été vaincus. Grand nombre de journaux reproduisirent le récit de ces séances; les autres protestèrent. Ne pouvant attaquer l'honorable probité des hommes qui attestaient avoir vu de leurs yeux ces prodiges, ils s'efforcèrent de les ridiculiser en les présentant comme d'honnêtes gens dont on avait exploité la simplicité. Ils déclarèrent qu'à l'aide d'une combinaison habile, Robert Houdin produisait les mêmes merveilles tous les soirs dans la salle du Palais-Royal. Malheureusement, l'illustre prestidigitateur avait écrit précédemment une lettre adressée au marquis de Mirville, dans laquelle il reconnaissait l'impuissance de son art pour enfanter ces prodiges, et où il certifiait sur l'honneur que ces phénomènes n'étaient produits par aucune subtilité d'une ingénieuse prestidigitation.

Voici un extrait de cette lettre :

« Dans une séance chez Marcillet, le fait suivant s'est passé.

« Je décachète un jeu de cartes apporté par moi, dont j'avais marqué l'enveloppe afin qu'il ne pût être changé... Je mêle... C'est à moi de donner. Je donne, avec toutes les précautions d'un homme exercé aux

finesses de son art. Précaution inutile. Alexis m'arrête en me désignant une carte que je venais de poser devant lui sur la table : « J'ai le roi, me dit-il. — Vous n'en savez rien, puisque la retourne n'est pas sortie ! »

« Vous allez le voir, répond-il, continuez. Effectivement, je retourne le huit de carreau, et la sienne était le roi de carreau. La partie fut continuée d'une manière assez bizarre, car il me disait les cartes que je devais jouer, quoique mon jeu fût en ce moment caché sous la table et serré dans mes mains. A chacune de mes cartes jouées, il en posait une de son jeu sans la retourner, et toujours elle se trouvait parfaitement en rapport avec celle que j'avais jouée moi-même.

« Je suis donc revenu de cette séance aussi émerveillé que je puisse l'être, et persuadé que le hasard ou l'adresse ne peuvent pas produire des effets aussi merveilleux.

Recevez, etc.

Paris, le 15 mai 1847. « Robert Houdin. »

« Le célèbre prestidigitateur vengeait ainsi le magnétisme des attaques dont il restait la cible perpétuelle, en déclarant publiquement que son art était impuissant à réaliser ces espèces de miracles. Il proclamait ses convictions en obéissant à sa conscience. »

Ainsi parle Delaage. Assurément, le somnambule voyait, non par ses yeux, les cartes tenues cachées sous la table par un partenaire averti dont la valeur critique n'est pas discutable.

Cette réminiscence des souvenirs de Delaage n'était pas sans intérêt à consigner ici, malgré ses idées et ses expressions surannées. J'étais loin de partager toutes ses opinions. Ainsi, par exemple, il écrit (p. 144) : « Au nombre des prérogatives per-

dues par l'homme après le péché originel, nous devons citer en première ligne la possibilité d'être en rapport avec les esprits. » Or, qui peut admettre aujourd'hui le péché originel ? Un peu plus loin, il déclare inattaquable le dogme de la divinité de Jésus. C'était un catholique de très bonne foi, quoique d'un mysticisme cabalistique peu orthodoxe.

Nous ne parlons plus aujourd'hui le langage de cette époque (1847-1867), nous n'employons plus les mêmes mots « fluide magnétique » — « diable » — « âme portée sur l'aile d'une volonté étrangère » — « divination surnaturelle », expressions périmées ; mais *nous étudions les mêmes problèmes*.

Le difficile, dans cette étude, est de rester impartial et de garder une indépendance absolue. Ce n'est généralement pas le cas. Chacun apporte dans cet examen des idées préconçues qui vicient la liberté du raisonnement.

A propos de la lecture des cartes d'un jeu caché, voici ce que l'on peut lire dans l'ouvrage de Podmore : *Apparitions and Thought-Transference*, publié en 1894 et réimprimé en 1915 (C'est cette édition-ci que j'ai sous les yeux) :

« Le célèbre Alexis Didier prétendait lire les yeux clos par du coton et un enveloppement sûr, jouait une partie d'écarté en nommant les cartes renversées sur la table, déchiffrait des mots dans des enveloppes fermées ou dans des livres qu'on lui apportait, découvrait ce qu'on avait enfermé dans des paquets. Son succès fut si grand que le fameux prestidigitateur Robert Houdin lui rendit visite en 1847 et se déclara convaincu. Mais Alexis était un professionnel et avait un associé dans la

personne de son magnétiseur Marcillet. Il n'y a guère de doute que tous ces faits doivent être attribués à l'exercice d'une vision normale opérant en des conditions inusuelles et imparfaitement comprises. Il est probable que dans les exercices de ce genre, les sujets étaient eux-mêmes souvent inconscients de la voie par laquelle la connaissance les atteignait, et se déclaraient avec une entière bonne foi en possession de pouvoirs supranormaux[1].

Frank Podmore, auteur psychiste bien connu, l'un des fondateurs de la Society for Psychical Research, est convaincu que tous les phénomènes, y compris les apparitions, s'expliquent par la transmission de la pensée, et les rapporte tous à cette théorie. Pour lui, Alexis recevait la communication par son magnétiseur Marcillet ou par son partenaire, lesquels, sans tricher, mais en regardant, transmettaient innocemment leurs impressions cérébrales.

Un psychiste américain non moins connu que Podmore, James Hyslop, professeur à l'Université de Colombie, s'est occupé, lui aussi, de cette même partie de cartes, et voici son interprétation[2].

« Alexis Didier a mystifié même Robert Houdin, le prince des prestidigitateurs et des illusionnistes. Didier était l'employé d'un homme qui avait la réputation d'un gentleman. Il lisait en apparence des cartes retournées contre la table, des phrases dans un livre fermé, etc. Mais, en l'absence de tout procès-verbal sur les précautions prises pour exclure la fraude, nous n'avons vraiment aucune

1. *Apparitions and Thought-Transference*, (London, 1915), p. 175.
2. *Enigmas of psychical Research* (Boston, 1906), p. 274.

raison de voir là rien d'extraordinaire : c'est simplement un exemple de la façon dont un public crédule peut être dupé. »

Ainsi, Podmore et Hyslop s'imaginent que Victor Hugo, qui étudiait Alexis pour se documenter, Alphonse Karr, dont j'ai connu également l'esprit critique et avisé, Alexandre Dumas, Henri Delaage, Robert Houdin, ont mal observé et se sont laissé duper. Il semblerait, d'après eux, que Marcillet voyait les cartes, lisait les mots, et les communiquait à son sujet, soit par habileté, soit par transmission de pensée inconsciente. Or, ce n'est pas du tout de la sorte que les choses se sont passées.

On a aussi supposé qu'il y avait là des tours de prestidigitation. C'est une supposition inadmissible, d'après Robert Houdin lui-même. Le tour dont je parle est, d'ailleurs, bien connu, et je l'ai vu faire maintes fois dans mon propre salon par les successeurs de Robert Houdin, Cazeneuve et Jacobs. Dans ce tour de cartes, le prestidigitateur *gagne toujours son adversaire*, sans aucun mystère de double vue. Mais, dans ce cas, le jeu est préparé, les cartes sont disposées dans un certain ordre ; c'est le prestidigitateur qui les bat, très habilement, sans en altérer l'ordre ; c'est le partenaire qui coupe, mais le premier fait sauter la coupe, et, au fond, tout cela est très simple pour des doigts effilés comme ceux de Jacobs, et même pour des doigts épais comme ceux de Cazeneuve. J'ai vu, dans mon salon, de bons observateurs, tels que l'amiral Mouchez, Félix Tisserand, directeurs de l'Observatoire, le général Parmentier, Hervé Faye, savants éminents qui, malgré leurs titres

scientifiques, jouaient fort bien aux cartes (pour moi, je n'ai jamais su), stupéfiés par le partenaire qui les gagnait immédiatement et à coup sûr, connaissant d'avance leur jeu. Mais ce tour de cartes ne peut s'exécuter sur un jeu apporté du marchand et non ouvert, et quant à affirmer que Marcillet était le compère d'Alexis, c'est une pure supposition, inacceptable pour ceux qui ont connu les facultés d'Alexis en hypnose (et dont on peut se rendre compte, entre autres, dans les Mémoires de Lafontaine).

Il est bien certain que les méthodes d'observation n'ont pas toujours été rigoureuses, et que les relations n'ont pas toujours été pondérées; mais ce n'est pas une raison pour tout rejeter et pour ne pas se faire un devoir de séparer le bon grain de l'ivraie. Les facultés supranormales d'Alexis ne sont pas discutables.

En résumé, pour Podmore, ces vues sans les yeux sont de la transmission de pensée ; pour Hyslop, le cas actuel est fort douteux; les autres cas qu'il a examinés lui paraissent à la fois certains et inexplicables par aucune théorie, y compris la télépathie, et il a une tendance à les attribuer à des communications d'âmes de défunts « spiritistic elements are generally associated with clairvoyant incidents ».

Je ne veux prendre parti pour aucune hypothèse, car les observations ne sont pas encore suffisantes; la science ne se fait pas en un jour, et l'astronomie a erré pendant des milliers d'années avant d'arriver à la vérité. Il me semble que ce qui importe, avant tout, c'est d'établir la réalité absolue des

faits encore si discutés. Que la transmission de la pensée subconsciente, que les ondes télépathiques cérébrales soient en jeu dans bien des cas, ce n'est pas impossible.

Cette vue des cartes en état d'hypnose n'est pas contestable, malgré toutes les dénégations. Elle a été souvent vérifiée. On trouve dans un certain nombre de relations dignes de toute confiance la constatation de ces joueurs de cartes, les yeux radicalement bouchés.

Dans ses *Lettres sur le magnétisme et le somnambulisme*, publiées en 1840, le docteur Frapart écrivait ce qui suit à un ami :

« Je vous ai dit que M. Ricard m'avait promis d'amener provisoirement chez moi Calyste, son meilleur somnambule, de l'endormir devant les personnes que j'inviterais, et de le faire jouer aux cartes, les yeux bandés : puis, s'il était bien disposé, de lui faire exécuter d'autres expériences tout aussi incompréhensibles, et aussi merveilleuses.

Hier donc, la séance promise par M. Ricard a eu lieu, en présence de soixante personnes dont toutes, excepté le Docteur Teste, étaient incrédules. Je vais vous raconter les faits qui se sont passés.

Calyste une fois endormi, ou paraissant l'être, — car je ne connais aucun signe irréfragable du sommeil, — deux étrangers mettent sur chacun de ses yeux une poignée de coton, et par-dessus un grand foulard dont les extrémités sont amenées vers le nez où on les noue. Ensuite on vérifie que le bandeau est bien serré, bien mis, et qu'à son bord inférieur, — précaution capitale, — le coton forme un gros bourrelet qui sert d'obstacle infranchissable à la vue. Aussitôt, huit jeux d'écarté encore intacts sont apportés; on en prend un au hasard,

on déchire son enveloppe et l'on commence. M. Ricard ne touche point son somnambule, ne lui parle pas et se trouve dans l'impossibilité d'apercevoir le jeu de la personne qui fait la partie. Les choses ainsi disposées, tout se passe comme entre deux joueurs habiles et parfaitement éveillés : ainsi le somnambule nomme les cartes qu'il tient et celles que joue son adversaire.

Tel est le fait. Il s'est renouvelé avec trois personnes, dont chacune a joué deux parties, de sorte qu'une centaine de cartes ont passé devant Calyste, qui les a souvent nommées et toujours vues, puisqu'il jouait toujours ce qu'il fallait jouer.

Cette expérience est-elle le résultat d'une jonglerie?

Or, nous sommes toujours restés sur nos gardes et avons tout scruté, tout palpé, tout analysé! Ainsi, par exemple, le bandeau avait-il quelque fissure imperceptible? Non, car il était composé de deux poignées de coton en carde et d'un foulard que des incrédules fort experts ont appliqué.

Le bandeau était-il appliqué de telle sorte que le somnambule pût voir par-dessous? Non, outre le coton placé sur les yeux avant le foulard, on en avait introduit par en bas, sous le bandeau, de manière que le coton formât un bourrelet.

Les cartes étaient-elles préparées? Non, car toutes les enveloppes des jeux portaient encore le cachet de la régie.

Le somnambule ne reconnaissait-il pas les cartes en les touchant? Non, car il nommait celles de son adversaire sans les toucher.

Le magnétiseur n'avait-il pas un moyen de communication avec le somnambule pour lui donner connaissance des cartes? Non, car le magnétiseur ne parlait pas, ne bougeait pas, ne touchait pas Calyste, et ne regardait pas les cartes.

Enfin quelqu'un ne pouvait-il pas, par quoi que ce

soit, indiquer à Calyste son propre jeu et celui de son adversaire ? Non, car chacun restait silencieux dans une attente qui n'était pas sans inquiétude, mais à laquelle succédait bientôt l'étonnement et l'admiration.

Donc, soit du côté du bandeau, soit du côté des cartes, soit du côté du somnambule, soit du côté du magnétiseur, soit du côté de l'adversaire lui-même, nous sommes aussi certains qu'on peut l'être de ne pas avoir été trompés. »

On voit que cette expérience est antérieure à celle de Robert Houdin rapportée par Delaage. Nous pourrions en citer bien d'autres, qui se ressemblent toutes, en ce sens que les négateurs de parti pris peuvent toujours prétendre que les expérimentateurs ont été attrapés par de plus habiles qu'eux. Les discussions oiseuses nous feraient perdre notre temps.

Un magistrat assez sceptique. M. Séguier[1], se rend incognito chez Alexis.

1. Séguier n'était pas homme à se laisser berner. Pendant près de quarante années, de 1811 à 1848, le premier président Séguier avait été à la tête de la Cour de Paris. Il était au Palais comme chez lui et le faisait bien voir, a écrit Me Henri Robert. C'était, sous Louis-Philippe, un petit vieillard sec et vif. Il écoutait les avocats avec une visible impatience. Le mortier sur les yeux, comme en embuscade derrière son bureau, il « semblait guetter les plaidoiries ». Il interrompait les avocats, les critiquait, les rabrouait vertement, refaisait leur argumentation, impitoyable pour ceux qui se montraient médiocres, ou que du moins il jugeait tels. Il distribuait aussi l'éloge : « Me Paillet a plaidé hier d'une façon parfaite, je le dis à l'honneur de tout le barreau. »

Il avait répondu à un ministre de Charles X, M. de Peyronnet : « La Cour rend des arrêts et non pas des services. »

Un jour, à l'ouverture d'une audience, il dit : « Je n'aperçois pas Me Gicquel. Les avocats n'en font jamais d'autres. — Monsieur le Premier, répondit du fond de la salle l'avocat qui arrivait tout essoufflé, j'étais à la Cour de cassation, occupé à défendre un de vos arrêts. — C'est inutile, mes arrêts se défendent

« Où étais-je de midi à deux heures? demanda-t-il.

— Dans votre cabinet... Il est très encombré de papiers... de rouleaux... de dessins... et de petites machines... Il y a une jolie sonnette sur votre bureau.

— Non. Il n'y a pas de sonnette sur mon bureau.

— Je ne me trompe pas, vous en avez une... je la vois... à la gauche de l'écritoire... sur le bureau.

— Parbleu! Je veux en avoir le cœur net. »

M. Séguier court chez lui, et trouve sur son bureau une sonnette que Mme Séguier y avait déposée dans l'après-midi.

Tel est ce simple récit. Vue à distance. Il n'y avait, évidemment, pas là lecture dans le cerveau du questionnaire, suggestion de pensée; ce qui paraît être le cas dans l'exemple que voici.

Delaage raconte ensuite que le comte de Saint-Aulaire, le diplomate connu, après avoir traité le magnétisme de billevesée, venait de faire amende honorable. Il avait parié de prouver l'impossibilité pour Alexis, malgré ses prétentions, de lire un papier bien caché, et était allé lui porter une épaisse enveloppe solidement et diplomatiquement cachetée et scellée.

« Qu'est-ce qu'il y a sous ce pli? demande l'ambassadeur.

— Il y a un papier plié en quatre.

— Et sur ce papier?

d'eux-mêmes. — Ce qui n'empêche pas que le vôtre vient d'être cassé! »

Une autre fois, un avocat faisait demander une remise parce que son enfant venait de mourir. Séguier, pompeux et érudit, refuse, et il ajoute : « Le jour où le Premier Président se mariait ou perdait sa femme, il n'en venait pas moins à l'audience, et lorsqu'un prêtre perd son père, il n'en doit pas moins dire sa messe... Nous entendrons l'avocat qui est présent à l'audience. »

— Une demi-ligne d'écriture.

— Pouvez-vous la lire ?

— Certainement. Et quand je l'aurai lue, vous vous rétracterez de ce que vous avez écrit.

— Je ne crois pas ?

— J'en suis sûr.

— Si vous y parvenez, je vous promets de croire désormais tout ce que vous voudrez.

— Alors, croyez dès à présent, car vous avez écrit : « Je ne crois pas. »

On s'explique facilement la célébrité de ce « voyant » et l'on comprend que Delaage ait écrit son petit livre spécial (1857)*: *Le sommeil magnétique expliqué par le somnambule Alexis.* Nous pouvons lire dans ce livre quelques épigraphes curieux : « *Plongé dans un sommeil factice, l'homme voit à travers les corps opaques, à de certaines distances* ». Signé : LE PÈRE LACORDAIRE. Et cet autre : « *S'il existe au monde une science qui rend l'âme visible, c'est sans contredit le magnétisme.* » Signé : ALEXANDRE DUMAS. Dans cet ouvrage, il est uniquement question des facultés d'Alexis.

La lucidité du somnambule Alexis magnétisé par Marcillet a été appréciée par tous ceux qui ont étudié ces questions. Voici l'une de ses révélations les plus remarquables. C'est un témoignage presque officiel, celui d'un administrateur du Mont-de-Piété, qui, en cette qualité, avait été victime d'un vol dont les révélations du fameux somnambule contribuèrent à faire découvrir et arrêter l'auteur. Le récit en est contenu dans une lettre que M. Prévost lui-même adressa au rédacteur du journal *Le Pays*, dans les termes suivants :

« C'était en 1849, au mois d'août, un de mes employés venait de disparaître en emportant une somme importante.

Les recherches les plus actives faites par la police avaient été sans succès, lorsqu'un de mes amis, M. Linstant, jurisconsulte, alla consulter Alexis, sans me faire connaître son projet.

« La somme volée, dit le somnambule, est très considérable, elle s'élève à près de 200 000 francs. »

C'était exact. Alexis continue, disant que le commis infidèle se nommait Dubois, qu'il le voyait à Bruxelles, Hôtel des Princes, où il était descendu.

Linstant part pour Bruxelles.... Il apprend, à son arrivée, que Dubois avait effectivement logé à l'Hôtel des Princes, mais que depuis quelques heures il avait quitté la ville.

Alexis déclare alors qu'il voit Dubois à la maison de jeu de Spa, qu'il perd beaucoup d'argent et qu'au moment de son arrestation il n'aurait plus rien.

Le soir même, le narrateur se remet en route, mais, à Bruxelles, il est retardé par les formalités administratives à remplir en vue de l'arrestation de son voleur, et il n'arrive à Spa que pour apprendre que celui-ci a quitté cette ville depuis quelques jours.

De retour à Paris, il se rendit de nouveau auprès d'Alexis. « Vous avez eu peu de patience, me dit-il; depuis quelques jours, à la vérité, Dubois est allé à Aix-la-Chapelle, il a continué à jouer car il a perdu considérablement; il est rentré actuellement à Spa où il va finir de laisser au jeu le peu qui lui reste. »

J'écrivis immédiatement aux autorités de Bruxelles et de Spa, et quelques jours après Dubois fut arrêté à Spa. Il avait tout perdu au jeu[1] ».

1. Alphonse Primot. *La psychologie d'une conversion du positivisme au spiritualisme*, p. 152.

On voit que non seulement l'hypnotisé savait lire les yeux fermés dans un livre qui n'était pas à sa portée, mais qu'il pouvait encore suivre de loin les pérégrinations d'un voleur.

Cet Alexis avait une extraordinaire réputation de voyant, à ce point que le magnétiseur Lafontaine, qui avait souvent des déboires avec ses sujets improvisés, l'envoyait chercher de Lyon à Paris pour être sûr de réussir ses représentations. On trouvera le récit de ces constatations dans les Mémoires de Lafontaine (tome II, p. 160-171). Elles ne feraient guère que répéter ce qui a été publié plus haut.

Ce qui nous étonne le plus encore, c'est que cette « vue sans les yeux » soit constatée depuis si longtemps, et que presque personne ne l'admette encore. L'ignorance est universelle. Je ne voudrais pas supposer un manque de loyauté.

Le naturaliste sir Alfred Russel WALLACE signale[1] quatorze séances du Dr Edwin Lee à Brighton, dans des maisons particulières, avec ce même Alexis Didier. Dans chacune de ces séances, celui-ci joua aux cartes les yeux bandés, nommant souvent les cartes de ses adversaires aussi bien que les siennes propres : il lut nombre de cartons écrits par les visiteurs et mis sous enveloppes, déchiffra n'importe quelle ligne demandée dans n'importe quel livre, huit ou dix pages plus loin que le feuillet ouvert, et décrivit le contenu d'une quantité de boîtes, étuis et autres récipients.

Le Dr Lee rapporte également l'expérience du

1. *Les Miracles et le moderne spiritualisme*, p. 95.

jeu de cartes du célèbre Robert Houdin avec Alexis et y ajoute les suivantes :

Houdin tira un livre de sa poche et, l'ouvrant, demanda à Alexis de lire une ligne à un niveau particulier, huit pages avant. Le clairvoyant enfonça une épingle pour marquer la ligne et lut quatre mots qui furent trouvés sur la ligne correspondante à la neuvième page antérieure.

Houdin proclama cela « stupéfiant » et, le jour suivant, signa cette déclaration : « Je ne puis me refuser à affirmer que les faits relatés ici sont scrupuleusement exacts; plus je réfléchis, plus je trouve *impossible* de les classer parmi les trucs qui sont l'objet de mon art. »

Russel Wallace signale encore (p. 90) d'autres faits de vision attestés par le Dr Gregory dans son ouvrage *Lettres sur le magnétisme*. Par exemple, des personnes, en se rendant à une séance pour voir les phénomènes, achètent dans n'importe quel magasin, à leur choix, quelques douzaines de devises imprimées, enfermées dans des coquilles de noix. On met les coquilles dans un sac, le clairvoyant en tire une et lit la devise enfermée. La noix est brisée et examinée; des douzaines de devises ont été ainsi lues correctement. L'une de ces devises comportait 98 mots.

Wallace ajoute qu'ayant en mains les dépositions du Dr Gregory, du Dr Mayo, du Dr Lee, du Dr Haddock et de centaines d'autres hommes non moins qualifiés et non moins honorables affirmant des faits similaires, on ne peut supposer que toutes ces personnes aient été victimes de fraudes impossibles à découvrir, surtout lorsqu'il s'agit de médecins sceptiques venus pour diagnostiquer, d'un pro-

fesseur de prestidigitation aussi perspicace que Robert Houdin. Où chacune des manifestations de vue transcendante rapportées par les observateurs (et elles se chiffrent certainement par milliers) est le résultat de la fourberie, où nous avons la preuve irréfutable que certains individus possèdent un sens interne à étudier. Si la vision ordinaire était aussi rare que la double vue, il serait aussi difficile de démontrer sa réalité qu'il l'est à présent d'établir l'existence de cette merveilleuse faculté. L'évidence en faveur de celle-ci est absolument concluante pour quiconque l'a examinée et ne s'est pas laissé abuser par l'idée enfantine que nous pouvons séparer *a priori* ce qui est possible et ce qui est impossible.

Ces expériences ont été faites cent fois, surtout de 1820 à 1860. Il suffit de lire les ouvrages du Dr Bertrand (père de Joseph Bertrand, le célèbre secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences), de Pététin, du général Noizet, de Lafontaine, du Dr Comet et des nombreux expérimentateurs de cette époque pour être convaincu de leur valeur et de leur absolue certitude. L'un des plus actifs, le Dr Frapart, aurait surtout désiré convaincre un pontife de la science officielle, le Dr Bouillaud, professeur à la Faculté de Médecine, adversaire déclaré, et lui adressa une espèce de mandat impératif. Le grand homme lui répond sur le même ton : il a bien le droit d'être incrédule, et ce n'est pas l'énergumène Frapart qui lui donnera des ordres.

« Quant au nouveau sujet magnétique dont vous me parlez, écrit-il, et qui vous semble destiné à opérer le

grand œuvre de ma conversion, je ne refuse point d'assister à ses miracles. Toutefois, s'il m'arrivait, après les avoir vus, de vous répondre par cette fameuse doctrine d'un philosophe de mon espèce : je crois parce que vous l'avez vu, mais *si je l'avais vu je ne le croirais pas*, si, dis-je, je vous répondais dans ce sens, qu'auriez-vous à m'objecter ? L'expérience que vous m'annoncez ne saurait prouver en effet une *impossibilité* physique, telle que la vision sans le secours des yeux, et comme je l'ai dit à l'Académie, quand il s'agit de pareils faits, il faut se comporter à la manière de l'Académie des sciences, quand on lui annonce qu'on a trouvé la quadrature du cercle. »

Avec le caractère à la fois loyal et agressif de Frapart, on devine que cette phrase n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd : « Si je l'avais vu, je ne le croirais pas, parce que c'est une impossibilité physique ». Aussi s'en gausse-t-il sans beaucoup d'égards pour le caractère officiel du docte professeur, lequel lui réplique à son tour :

« Voici mon dernier mot : *je ne crois pas — et je ne croirai jamais — que l'on voie sans le secours de ses yeux*. Ce n'est point, comme vous le dites, parce que pareille chose est extraordinaire que je n'y crois pas et n'y croirai jamais, c'est parce qu'elle est surnaturelle et, qui plus est, contre naturelle. Je crois, au contraire, à beaucoup de faits extraordinaires. Si je n'y crois pas, ce n'est point parce je ne les comprends pas, c'est parce qu'ils sont évidemment, clairement, physiologiquement *impossibles*. »

A ces arguments Frapart répond, en 1838, comme tout homme de bon sens y répond aujourd'hui :

« Il n'appartient à qui que ce soit, même au génie le plus vaste, de tracer les limites du possible, parce que le possible est infini comme l'espace et la durée ; et quoique nous l'ayons pour ainsi dire encerclé dans nos théories, à chaque instant il les dépasse et se rit de nous. D'ailleurs, l'expérience ne nous apprend-elle pas que ce qui paraît impossible aujourd'hui sera peut-être évident demain... Ainsi de la découverte de l'Amérique, ainsi de la poudre à canon, ainsi de la circulation du sang, ainsi du galvanisme, ainsi de la boussole, ainsi de l'imprimerie, ainsi du paratonnerre, ainsi des aérostats, ainsi de la vaccine, ainsi des médicaments infinitésimaux, etc.,etc., etc.; — et la raison ne nous dit-elle pas qu'il n'y a d'absolument faux que ce qui est contradictoire, et d'absolument vrai que ce qui est évident ?...

Ainsi l'on peut dire qu'il est nécessairement impossible d'observer un triangle sans trois angles, ou un bâton sans deux bouts, parce que ces faits sont contradictoires ; mais on ne peut pas dire qu'il est nécessairement impossible d'observer un homme qui lit par la nuque, un autre qui entend par l'épigastre, un troisième qui voit à cent lieues, un quatrième qui prédit l'avenir, un cinquième qui est insensible à la douleur, un sixième qui décrit son mal ou celui des autres, enfin un septième qui a l'instinct des remèdes. Non, nul ne peut dire, sous peine de lèse-raison, que ces faits sont évidemment impossibles, parce que nul n'a le droit ni la puissance de dire au possible : « Tu n'iras pas jusque-là ! »

A la vérité, ces phénomènes sont fort extraordinaires ; toutefois, sont-ils plus étonnants, plus merveilleux, plus inexplicables que ceux que nous remarquons chaque jour ? Dans la nature, tout n'est-il pas mystère, tout n'est-il pas merveille ? Mais il y a des merveilles qui courent les rues, et d'autres qui sont peu communes. On s'imagine comprendre les premières parce qu'on

les voit sans cesse, et on nie les dernières parce qu'on ne les voit que rarement ; et pourtant on n'explique ni les unes ni les autres ; on les constate, voilà tout. »

Ce raisonnement du Dr Frapart, alors incompris, était, de toute évidence, supérieur à l'aveuglement systématique du Dr Bouillaud, malgré la supériorité officielle de celui-ci sur son modeste confrère. L'Académie de Médecine, dont il représentait l'idée dominante, restait obstinément à côté de la vérité.

Le professeur Bouillaud, qui fut membre de l'Académie de Médecine, de l'Académie des sciences et de toutes les sociétés savantes les plus accréditées, était un type particulièrement remarquable de ces esprits minuscules enfermés dans les cerveaux les plus étroits qui se puissent imaginer. D'une religiosité convaincue, et, en même temps, absolument incapable de raisonner librement. C'est lui dont j'ai raconté l'histoire dans *l'Inconnu*, à propos de l'invention du phonographe. Le 11 mars 1878, j'assistais à la séance de l'Académie des Sciences, le jour, d'hilarante mémoire, où le physicien Du Moncel présenta le phonographe d'Edison à la docte assemblée. Une fois la présentation faite, l'appareil se mit docilement à réciter la phrase enregistrée sur son rouleau. Alors, on vit un académicien d'un âge mûr, l'esprit pénétré, saturé même des traditions de sa culture classique, se révolter noblement contre l'audace du novateur, se précipiter sur le représentant d'Edison et le saisir à la gorge en s'écriant : « Misérable ! nous ne serons pas dupes d'un ventriloque ! » Ce membre de l'Institut s'appe-

lait Monsieur Bouillaud. Le plus curieux encore, c'est que six mois après, le 30 septembre, dans une séance analogue, il tint à honneur de déclarer qu'*après un mûr examen* il n'y avait là pour lui que de la ventriloquie et qu' « on ne peut admettre qu'un vil métal puisse remplacer le noble appareil de la phonation humaine. » Le phonographe n'était, selon lui, qu'une *illusion d'acoustique*. Ces gens-là

Sont au char du Progrès attelés par derrière,

et retardent tout, enrayant la marche, et réussissant à cacher la lumière sous le boisseau, leurs titres officiels en imposant aux masses moutonnières.

Ce grand homme était le médecin d'Arsène Houssaye, et on peut lire dans les *Confessions* du charmant écrivain qu'il fut cause de la mort de sa délicieuse femme et de leur enfant, — et également de sa seconde femme.

Voilà le raisonnement « scientifique » chez certains savants. Il serait à souhaiter que le titre de membre de l'Institut conférât de l'intelligence à ses élus et leur ouvrît l'esprit.

Ces remarques imposées par Bouillaud pourraient être appliquées à ses collègues de l'Académie Chevreul et Babinet, en ce qui concerne le problème psychique.

Mon ami regretté le Dr Macario écrivait, en 1857 [1], que « la vue à travers les corps opaques et à des distances illimitées, qui n'est pas admise par les savants, et qui est contraire à toutes les

1. *Du Sommeil, des rêves et du somnambulisme*, p. 195.

lois physiologiques connues, et inexplicable, paraît cependant certaine », et il en donnait les témoignages suivants :

« Le Dr Bellenger s'en est convaincu par des expériences répétées. Plusieurs fois il a écrit, chez lui, sans témoin, en dehors de tout regard, une phrase quelconque sur une feuille de papier qu'il a pliée et repliée sur elle-même et placée sous une double ou triple enveloppe soigneusement cachetée, et le somnambule a pu lire à travers les feuilles opaques la phrase incluse et la transcrire au dos de l'enveloppe.

Ce phénomène a déjà été constaté en 1831, par la Commission de l'Académie de Médecine. En effet, on lit dans son Rapport : « M. Ribes, membre de l'Académie, présente un catalogue qu'il tire de sa poche. Le somnambule (c'était M. Petit, d'Athis, magnétisé par M. du Potet), après quelques efforts qui paraissent le fatiguer, lit très distinctement ces mots : *Lavater. Il est bien difficile de connaître les hommes.* Ces derniers mots étaient imprimés en caractères très fins. On lui met sous les yeux (fermés, bien entendu) un passeport; il le reconnaît et le désigne sous le nom de *passe-homme ;* on substitue au passeport un port d'armes, qu'on sait presque en tout semblable à un passeport, et on le lui présente du côté blanc. M. Petit peut seulement reconnaître que c'est une pièce encadrée, assez semblable à la première. On le retourne : alors, après quelques instants d'hésitation, il dit ce que c'est, et lit distinctement ces mots : *De par la loi*, et à gauche : *Port d'armes*. On lui montre encore une lettre ouverte; il dit ne pouvoir la lire, n'entendant pas l'anglais. C'était, en effet, une lettre écrite dans cette langue.

Toutes ces expériences fatiguaient extrêmement M. Petit; on le laissa un instant reposer; puis, comme il aimait beaucoup le jeu, on lui proposa, pour se

délasser, de faire une partie de cartes. Un des assistants, M. Reynal, ancien inspecteur de l'Université, fit avec lui un cent de piquet et perdit. On essaya plusieurs fois inutilement de le mettre en défaut, en soustrayant ou en changeant des cartes.

Un étudiant en droit, M. Paul Villegrand, paralysé du côté gauche, mis en état de somnambulisme par le Dr Foissac, lisait également les yeux fermés. Les paupières étant tenues fermées constamment et alternativement par les expérimentateurs, on lui présente un jeu de cartes neuves, dont on brise la bande portant le timbre de la régie, on les mêle, et Paul reconnaît facilement et successivement le roi de pique, l'as de trèfle, le sept de carreau, la dame de carreau et le huit de carreau.

On lui présente, ayant les paupières tenues fermées par M. Ségalas, un volume dont M. Husson s'était muni. Il lit sur le titre : *Histoire de France* ; il ne peut lire les deux lignes intermédiaires, et lit sur la cinquième le nom seul d'ANQUETIL, qui y est précédé de la préposition *par*. On ouvre le livre à la page 89 et il lit à la première ligne : *le nombre de ses*... il passe le mot *troupes*, et continue : *au moment où on le croyait le plus occupé des plaisirs du carnaval*. Etc.[1].

Ces faits, nettement établis dans le rapport rédigé au nom d'une Commission de l'Académie de Médecine par M. Husson, portent avec eux la sanction de la science et de l'impartialité. Mais, à la rigueur, on pourrait soutenir ici que les somnambules ont vu ces phrases dans la pensée des expérimentateurs. Cela peut être vrai pour quelques-unes des expériences académiques ; mais cette explication ne peut plus s'appliquer aux faits

1. C'est ce même Villegrand qui convainquit Broussais. Celui-ci écrivit, à l'écart, un petit billet, appliqua ses doigts sur les paupières du somnambule, donna le billet au Dr Frapart, qui le présenta ensuite à Villegrand, lequel lut sans hésitation les trois lignes écrites. (V. MOUTIN, *le Magnétisme humain*, p. 290).

suivants, car ici les expérimentateurs ne connaissaient pas eux-mêmes la phrase qu'ils ont fait lire aux somnambules :

Tout récemment, un de mes amis, le Dr N..., qui est assurément incapable d'en vouloir imposer, se trouvait dans une soirée où il y avait plusieurs artistes et des gens de lettres ; toutes ces personnes se connaissaient intimement. Parmi elles se trouvait Alexis, le célèbre somnambule. M. Marcillet le magnétisa, et voici ce qui se passa : Mon ami le Dr N... alla chercher un livre dans une pièce voisine, dont les feuilles n'étaient pas encore coupées, puis, sans l'ouvrir, il pria le somnambule de lire telle ligne de telle page. Le somnambule hésita un instant, parut faire des efforts, puis il demanda une plume et transcrivit la ligne indiquée ; on coupa aussitôt les feuilles du livre, on chercha la page et la ligne indiquées, et tout le monde, saisi d'étonnement, constata que l'expérience avait parfaitement réussi ; seulement la phrase était écrite en anglais dans le livre, et le somnambule, en la transcrivant, la traduisit en français. Chose étrange ! ce même somnambule ne put, quelques minutes après, lire le mot *Paris*, écrit en grosses lettres sur une feuille de papier pliée en quatre.

On ne peut assurément pas invoquer ici la transmission de pensée, personne n'ayant ouvert ce livre non coupé. »

Ainsi parlait le Dr Macario il y a plus d'un demi-siècle. Ce que l'on nous accuse parfois d'affirmer un peu audacieusement est connu depuis très longtemps. Si j'ai cité ces constatations anciennes, de 1850, 1840, 1830, et même 1786 (Puységur) et 1778 (*Encyclopédie*, t. XXXI), c'est pour montrer que ces phénomènes psychiques sont constatés depuis bien des années (nous pourrions dire

bien des siècles). Mais continuons. La mine est riche.

J'ai eu, pour ma part, assez souvent l'occasion d'entendre des récits d'expériences sur « la vue sans les yeux » et de la constater personnellement.

Dans le cours de l'été de l'année 1865, j'ai habité, pendant un mois de vacances, à Sainte-Adresse, sur le versant du cap de la Hève, à l'ouest du Havre (rue des Pêcheurs, nº 5), et j'avais en face de moi un médecin célèbre qui portait un nom quelque peu astronomique : le Dr Comet. Sa femme lui avait fourni de curieux exemples de cette faculté. Elle était atteinte, à certaines périodes, d'accès de somnambulisme, pendant lesquels elle lisait les yeux fermés, à travers des corps opaques, désignait les plus petits objets qu'on lui présentait enfermés dans la main, devinait les pensées, voyait les actes improvisés se passant dans des appartements contigus au sien, indiquait avec précision les jours et heures auxquels ses accès devaient la reprendre le lendemain, et prescrivait les médicaments qui devaient la guérir.

On peut lire l'histoire de cette guérison de Mme Comet par ses révélations hypnotiques, ainsi que de la vue de ses organes internes, dans les *Lettres sur le Magnétisme* du Dr Frapart, qui ne peuvent laisser aucun doute sur la réalité de ces faits. Ces observations du Dr Comet sont suivies de constatations analogues faites par le Dr Alphonse Teste, sur sa femme également. Toutes ces études datent de l'année 1840. L'auteur écrit qu'il faudra attendre cinquante ans avant que la science officielle en reconnaisse la valeur. Il se trompait.

En 1890, les préjugés de l'ignorance ancienne n'étaient pas dissipés. Et ils ne le sont pas.

Le temps passe vite, d'ailleurs, et l'humanité est lente dans son cours. Je disais, à la première page de cet ouvrage, que j'ai commencé cette étude il y a plus d'un demi-siècle. Les lignes que l'on vient de lire et l'année 1865 en sont la preuve.

*
* *

Parmi les nombreuses expériences qui peuvent nous aider à la solution du problème que nous étudions ici, j'en citerai une assez curieuse rapportée par le docteur Gibier, ancien interne des hôpitaux de Paris, dans un de ses ouvrages[1]. Elle a eu lieu en avril 1885, et il l'a souvent répétée devant des témoins qu'il nomme. Cette lecture indépendante de l'organe de la vue a été obtenue en état d'hypnotisme (nom moderne du magnétisme et du mesmérisme) Voici le récit de l'observation :

« Le sujet était une jeune femme d'une vingtaine d'années, d'origine juive. Une fois endormie, et dans un état intermédiaire d'abmatérialisation qui n'était ni de la léthargie, ni du somnambulisme, ni encore l'extase parlante, mais plutôt ce que les magnétiseurs de profession nomment somnambulisme lucide, je lui mettais un tampon de coton sur chaque œil, plus une large et épaisse serviette ou un foulard qui se nouait derrière la nuque. La première fois que je tentai l'épreuve dont je vais parler, je fus bien étonné de son succès ; je dois dire qu'alors je n'avais pas l'expérience que m'ont

1. *Analyse des choses* (Paris et Philadelphie, 1890), p. 137.

donnée depuis une longue suite d'investigations et, je dois dire aussi, des études sérieuses et continues sur la question.

« Je pris dans ma bibliothèque le premier livre qui me tomba sous la main : je l'ouvris au hasard. L'ayant tenu au-dessus de la tête du sujet, sans regarder, la couverture en dessus, à deux centimètres environ des cheveux de la jeune femme hypno-magnétisée, je commandai à cette dernière de lire la première ligne de la page qui se trouvait à sa gauche. Après un moment d'attente, elle répondit : « Ah ! oui, je vois, attendez. » Puis elle continua : « L'identité ramène à l'unité, car si l'âme... » Elle s'arrêta et dit encore : « Je ne puis plus, c'est assez, cela me fatigue. » J'accédai à son désir, sans insister ; je retournai le livre. C'était un livre de philosophie, et la première ligne, moins deux mots, avait parfaitement été vue et lue par *l'Invisible abmatérialisé* de ma dormeuse. »

Que l'on soit prudent pour admettre ces affirmatives, c'est tout naturel. J'ai longtemps moi-même attribué la réussite des expériences à de simples supercheries, et je l'avais directement constaté dans ma propre maison, notamment un jour qu'une femme du monde, fort élégante, jouant le rôle de médium, avait trouvé moyen, sous prétexte de malaise, d'aller se reposer une heure dans ma bibliothèque, et en avait profité pour consulter un ouvrage ancien et y renvoyer ensuite dans une prétendue somnolence (lecture à telle page et telle ligne de tel ouvrage). Mais il est bien certain que l'on ne triche pas toujours et qu'il ne peut même en être question dans les expériences dont je viens d'offrir une sélection. Ne soyons pas aveugles !

On avouera que ce sont là des observations

variées fort différentes, qui prouvent toutes le fait de la vue par l'esprit, par une faculté mentale indépendante de la vue normale. Nous n'avons que l'embarras du choix pour la constatation de ces phénomènes.

Comparons encore d'autres expériences.

Ouvrons, par exemple, l'ouvrage si documenté de Sir Oliver Lodge sur *La Survivance humaine* (à la page 110) et citons la curieuse communication spirite de Stainton Moses que voici (et que j'abrège) :

M. Stainton Moses, professeur à University College de Londres, avait pris l'habitude d'écrire automatiquement, comme médium, dans la solitude de chaque matin. Un grand nombre des écrits ainsi obtenus ont été publiés et sont familiers à ceux qui étudient ces problèmes; mais l'incident suivant est d'un caractère surprenant et offre un exemple singulièrement frappant du pouvoir de lecture à distance.

Le texte que voici a été obtenu par M. Stainton Moses, alors qu'il était en séance dans la bibliothèque du Dr Speer et que sa main écrivait automatiquement, en conversation supposée avec des interlocuteurs invisibles. Voici cet épisode.

Stainton Moses s'adressant à l'esprit prétendu :

« Pouvez-vous lire ? »

Réponse : « Non, ami, je ne peux pas, mais Zacharie Legray ainsi que Rector le peuvent. »

S. M. « Y a-t-il ici l'un quelconque de ces esprits ? »

Rép. : « Je vais en chercher un. »

(On attend quelque temps).

« Rector est ici. »

S. M. « Pouvez-vous lire »

Rép : (L'écriture change)? « Oui, ami, mais difficilement. »

S. M. « Voulez-vous m'écrire la dernière ligne du premier livre de l'*Enéide*? »

Rép : « Attendez...

*Omnibus errantem terris et fluctibus æstas.*

Stainton Moses constate que la citation est exacte, mais pense aussitôt qu'il peut l'avoir connue et conservée inconsciemment dans sa mémoire. Il posa alors une autre question :

« Pouvez-vous aller dans la bibliothèque voir l'avant-dernier volume du deuxième rayon et me lire le dernier paragraphe de la page 94? Je ne sais pas quel est le livre, et j'en ignore même le titre. »

Après un court laps de temps, M. Stainton Moses, écrivant toujours lui-même automatiquement, traça les mots suivants : « Je prouverai par un court récit historique que la Papauté est une nouveauté qui graduellement s'est élevée, agrandie, depuis les temps primitifs du christianisme pur, non seulement depuis l'âge apostolique, mais même depuis la lamentable union de l'Eglise et de l'Etat par Constantin. »

Le volume en question se trouvait être une œuvre bizarre portant un titre assez fantastique : *Antipopopriestian, on attemp to liberate and purify Christianity from popery politikirkalaty and priestule*, par Roger [1].

Si ce n'est pas là une lecture par l'esprit, qu'est-ce? Nier le fait expérimentalement contrôlé est de toute impossibilité.

Maintenant, qui a lu? Est-ce Stainton Moses lui-même, inconsciemment? Mais comment? Est-ce un esprit distinct de lui dirigeant sa main? Bornons-

1. Roger. *L'antipopopriestian. Essai en vue de libérer et purifier le christianisme du papisme, de la politique cléricale et du gouvernement des prêtres.*

nous ici à constater le *fait*. C'est l'ESPRIT qui a lu ; ce n'est pas l'œil matériel.

Rappelons ici[1], à ce propos, l'expérience de Sir William CROOKES de la lecture de phrases inconnues de lui et du médium. Ce médium (une dame) donnait des communications au moyen d'une planchette à laquelle un crayon était fixé et qui glissait, conduite par ses mains, sur un papier.

« Je souhaitais, écrit Crookes, découvrir le moyen de prouver que ce qu'elle écrivait n'était pas dû à l'action inconsciente de son cerveau. La planchette, comme elle le fait toujours, affirmait que quoi qu'elle fût mise en mouvement par la main et le bras de cette dame, l'*intelligence* qui la dirigeait était celle d'un être invisible, qui *jouait du cerveau de la dame* comme d'un instrument de musique et faisait ainsi mouvoir ses muscles.

Je dis alors à cette intelligence : « Voyez-vous ce qu'il y a dans cette chambre ? — Oui, écrivit la planchette. Voyez-vous ce journal et pouvez-vous le lire ? ajoutai-je, en mettant mon doigt sur un numéro du *Times* qui était sur une table derrière moi, mais sans le regarder. — Oui, répondit la planchette. Bien ! dis-je, si vous pouvez le voir, écrivez le mot qui est maintenant couvert par mon doigt, et je vous croirai. » La planchette commença à se mouvoir lentement et, non sans une grande difficulté, elle écrivit le mot « *however* ». Je me retournai, et je vis que ce mot était couvert par le bout de mon doigt.

« Lorsque je fis cette expérience, j'avais évité à dessein de regarder le journal, et il était impossible à la dame, l'eût-elle essayé, de voir un seul des mots imprimés, car elle était assise à une table, le journal était sur une autre table derrière moi, et mon corps lui en cachait la vue ».

1. V. *Les Forces naturelles inconnues*, p. 447.

Ces lectures par les médiums semblent indiquer l'action d'intelligences extérieures. Mais ne nous pressons pas de conclure.

Une vue supranormale bien caractérisée a été donnée à M. MAXWELL, docteur en médecine, avocat général près la Cour d'appel de Bordeaux, par un sujet très sensible, Mme Agullana, qu'il venait de magnétiser lui-même pour des expériences[1].

Mme Agullana prétendait être sortie de la maison. « Je la prie, dit-il, d'aller voir ce que faisait un de mes amis, M. B..., bien connu d'elle. Il était 10 heures 20 du soir. A notre grande surprise, elle nous dit qu'elle voyait « M. B..., à demi déshabillé, se promenant pieds nus sur de la pierre ». Cela ne nous parut avoir aucun sens. Cependant j'eus l'occasion de voir mon ami le lendemain. Bien qu'il soit très au courant des phénomènes, M. B... se montra fort étonné et me dit textuellement : « Hier soir, je n'étais pas bien : un de mes amis, qui habite chez moi me conseilla d'essayer la méthode Kneipp et me pressa avec tant d'insistance que, pour lui donner satisfaction, j'essayai pour la première fois hier soir de me promener nu-pieds sur la pierre froide ».

*
* *

A ces observations variées, j'ajouterai la suivante, toute récente, due au célèbre physicien américain EDISON, dont la valeur critique expérimentale ne peut être contestée par personne. Voici un rapport écrit par lui-même[2].

1. V. MAXWELL. *Les Phénomènes psychiques*, p. 193.
2. V. *Annales des Sciences psychiques*, mai 1916.

« L'homme dont je vais parler m'a été envoyé par un de mes plus vieux amis qui me dit en guise d'introduction : « Cet homme, Reese, accomplit certaines choses étranges. Je désire que vous le connaissiez. Peut-être parviendrez-vous à expliquer sa faculté. »

Je fixai un rendez-vous. Reese m'arriva en mon laboratoire, le jour indiqué. Je fis appeler quelques-uns de mes ouvriers pour expérimenter avec eux. Reese demanda à l'un d'eux, un Norvégien, de se rendre dans la pièce à côté et d'écrire sur un bout de papier le nom de jeune fille de sa mère, le lieu de naissance de celle-ci et plusieurs autres choses. Le Norvégien le fit, plia le papier et le garda dans sa main fermée. Reese nous en donna le contenu exactement. Il ajouta ensuite que le jeune homme avait dans sa poche une pièce de monnaie de 10 couronnes ; ce qui était vrai.

Après qu'il eût fait plusieurs expériences semblables avec d'autres employés, je lui demandai d'en faire également avec moi. Alors je passai dans un autre bâtiment et j'écrivis ces mots :

« *Y a-t-il quelque chose de mieux que l'hydroxyde de nickel pour une batterie de matières alcalines?* »

J'expérimentais alors avec ma batterie électrique alcaline, et je redoutais un peu de ne pas être sur le bon chemin. Après avoir écrit la phrase ci-dessus, je me proposai un autre problème et j'employai toute mon attention à le résoudre, de manière à dépister Reese s'il essayait de lire dans ma pensée ce que j'avais écrit. Je revins ensuite dans la chambre où je l'avais laissé.

Au moment où j'entrai dans la pièce, il dit : « *Non, il n'y a rien de mieux que l'hydroxyde de nickel pour une batterie de matières alcalines.* »

Il avait lu exactement ma question.

Je ne prétends aucunement expliquer cette faculté. Je suis convaincu que les besoins de la civilisation produiront quelque grande découverte au moyen d'hommes

doués de ces facultés. Les rares voyants de la génération actuelle deviendront la multitude dans les générations prochaines. L'intelligence normale future se développera et complètera rapidement l'œuvre de l'intelligence normale d'aujourd'hui.

Environ deux ans après les expériences que je viens de raconter, le garçon de service de la porte de mon laboratoire entra et m'annonça que Reese était dans l'antichambre et désirait me voir. Je pris mon crayon et j'écrivis en lettres microscopiques : « KENO ». Je pliai le papier et le mis dans ma poche. Alors je dis au garçon d'introduire Reese.

— Reese, j'ai un morceau de papier dans ma poche : qu'est-ce qui est écrit dessus?

Sans un instant d'hésitation, il répondit : « KENO. »

Quelque temps après l'expérience faite dans mon laboratoire, le Dr James Hanna Thompson, l'aliéniste bien connu, organisa chez lui une séance contradictoire. Il alla dans sa bibliothèque, écrivit des questions sur de petites feuilles de papier et les cacha. Reese resta à causer dans le salon jusqu'à ce que Thompson revînt et lui dit :

« Au fond du tiroir à gauche de votre table se trouve un bout de papier sur lequel est écrit le mot *Opsonic*. Sous le livre déposé sur votre table, il y a un morceau de papier portant un autre mot : *Ambiceptor*. Sur une autre petite feuille est écrit le mot : *Antigen* ».

Les indications que le voyant donna sans hésitation étaient entièrement exactes. Thompson en fut stupéfait et avoua qu'il se rendait à l'évidence.

Il y a quelques années, j'entrepris une série d'expériences pour tenter de transmettre la pensée d'une personne à l'autre par toutes sortes de moyens, mais sans le moindre résultat. Ainsi, j'ai cherché à résoudre le phénomène à l'aide d'appareils électriques adhérents à la tête des opérateurs. Quatre parmi nous se tinrent

d'abord en autant de chambres différentes, reliées pourtant par les systèmes électriques dont je viens de parler. Nous nous assîmes ensuite aux quatre coins de la même pièce, rapprochant graduellement nos chaises les unes des autres vers le centre de la chambre, jusqu'à ce que nos genoux se touchassent, et pourtant nous n'obtînmes aucun résultat.

Mais Reese n'a besoin d'aucun appareil, d'aucune condition spéciale pour agir. »

Ainsi parle Édison. Tous les expérimentateurs qui ont eu affaire avec lui témoignent dans le même sens, notamment M. Schrenck-Notzing, qui en a fait une étude spéciale.

Un épisode curieux de la vie de ce « Voyant » est le démêlé qu'il a eu avec la justice, dans lequel, étant accusé de tromperie, il invita, au début de l'audience, le juge à écrire lui-même quelques mots sur des papiers et à garder ces papiers dans la main, et déclara intégralement les inscriptions faites par le juge. Inutile de dire qu'il fut acquitté.

*
* *

C'est par centaines que j'ai réuni ces constatations de « la vue sans les yeux ».

L'une des plus remarquables est assurément, aussi, celle du professeur Grasset, de Montpellier, qui, ayant caché quatre lignes écrites par lui dans une enveloppe opaque hermétiquement fermée, a vu ces lignes lues à 300 mètres de distance, par le sujet lucide du Dr Ferroul (*Annales des Sciences psychiques*, 1897, p. 322).

Il y a là une mine dont on ne soupçonne pas la

richesse. Je signalerai encore ici la relation suivante, qui m'a été communiquée par mon érudit collègue de la Société astronomique de France M. H. Daburon, avec cette profession de foi : « Je ne connais pas de matière plus captivante que l'étude de l'âme entreprise dans votre ouvrage *L'Inconnu*, et je souhaite, avec tous les lecteurs épris de vérité, que cette grande œuvre ait des suites. Aussi me paraît-il intéressant de vous signaler, si vous ne le connaissez déjà, le fait suivant, extrait de la Correspondance de la duchesse d'Orléans, princesse Palatine. Voici cette lettre :

« Il y a dix ans qu'un gentilhomme français qui a été page du maréchal d'Humières, et qui a épousé une de mes dames d'atours, amena avec lui en France, un sauvage du Canada. Un jour qu'on était à table, le sauvage se mit à pleurer et à faire des grimaces. Longueil (ainsi s'appelait le gentilhomme) lui demanda ce qu'il avait et s'il souffrait. Le sauvage ne fit que pleurer plus amèrement. Longueil insistant vivement, le sauvage lui dit : « Ne me force pas à le dire, car c'est toi que cela concerne, et non pas moi » Pressé plus que jamais, il finit par dire : « J'ai vu par la fenêtre que ton frère était assassiné en tel endroit du Canada » Longueil se mit à rire et lui répondit : « Tu es devenu fou. » Le sauvage répliqua : « Je ne suis point du tout fou ; mets par écrit ce que j'annonce, et tu verras si je me trompe. » Longueil écrivit, et six mois après, quand les navires du Canada arrivèrent, il apprit que la mort de son frère était arrivée au moment exact et à l'endroit où le sauvage l'avait vu en l'air par la fenêtre. C'est une histoire très vraie. » Versailles, 2 mars 1719.

La princesse Palatine ne passait pas pour une crédule à la cour de son mari le duc d'Orléans,

régent du royaume, et, du temps de la Régence, Paris et Versailles étaient assurément loin de tout mysticisme. Le fait rapporté ici doit être tenu pour authentique. Comment le voyant canadien voyait-il « dans l'air »? Comme on lisait dans une boule de cristal ou dans un verre d'eau, c'est-à-dire que c'est l'*esprit* du devin qui agissait. Il ne semble pas qu'une autre conclusion puisse être tirée de ces observations.

Un écrivain remarquablement sceptique et railleur, qui a tourné en ridicule l'histoire du revenant de Pline comme celle de l'assassiné de Cicéron, Gratien de Semur, a publié en 1843 un livre assez amusant, intitulé *Traité des erreurs et des préjugés*, dans lequel il fait exception pour une sensation télépathique arrivée dans son entourage. (Il était loin de se douter de la création future de ce mot et de la valeur de ces sensations.) Voici son histoire, avec son commentaire :

« Dans notre enfance, nous avons plusieurs fois vu dans notre famille une dame d'une quarantaine d'années, qui s'appelait Mme de Saulce. Son mari était un riche colon de Saint-Domingue. Tous deux, à l'époque de la Révolution, étaient venus s'établir en France. M. de Saulce fit aux îles plusieurs voyages, pendant lesquels il laissait sa femme à Paris. Mme de Saulce était une fort bonne femme, toute simple, point nerveuse, ne tenant aucunement à ces imaginations à l'envers qui se frappent aisément. Pendant le dernier voyage de son mari, étant un soir dans une compagnie où elle faisait une partie de cartes, tout à coup elle s'écria, en tombant à la renverse sur son siège : *M. de Saulce est mort*! On s'empresse autour d'elle, on lui

démontre ce qu'une pareille vision a certainement de faux, et sa raison reprend le dessus. Toutefois elle ne pouvait, dans la solitude, secouer entièrement le pressentiment qui l'étouffait, et elle attendait des nouvelles de son mari avec une affreuse anxiété. Elle en reçut de favorables, mais leur date était antérieure au jour de sa vision. Enfin, une lettre vint de Saint-Domingue, cachetée en noir, et dont la suscription n'était pas de la main de M. de Saulce. La lettre était d'un colon, et adressée à une tierce personne, pour atténuer la violence du coup. M. de Saulce était mort assassiné par des nègres, le jour même où M$^{me}$ de Saulce ressentait le coup sinistre. Ce double événement, attesté par plus de vingt personnes bien posées dans le monde, est un de ceux qui frappèrent le plus vivement mes premières années. Dix ans s'étaient passés depuis lors, quand nous vîmes M$^{me}$ de Saulce toujours revêtue du deuil éternel auquel elle s'était vouée.

Que dire après de pareils faits? ajoute le narrateur. Rien n'en peut démontrer l'exactitude, ou en prouver la fausseté; il faut croire ou ne pas croire. Cependant on peut les appuyer sur des présomptions puisées dans des exemples analogues et qu'une autorité comme celle de Sully a mis en dehors de toute contestation. « Il n'est que trop constant, dit Sully dans ses *Mémoires*, qu'Henri IV eut le pressentiment de sa cruelle destinée. Plus il voyait approcher le moment du sacre, plus il sentait la frayeur et l'horreur redoubler dans son cœur; il venait l'ouvrir tout entier à moi, dans cet état d'amertume et d'accablement dont je le reprenais comme d'une faiblesse impardonnable. Ses propres paroles feront une tout autre impression que tout ce que je pourrais dire : « Ah! mon ami, me dit-il, « que ce sacre me déplaît! Je ne sais ce que c'est, mais le cœur me dit qu'il m'arrivera quelque malheur. » Il s'asseyait en disant ces paroles et, livré à toute

la noirceur de ses idées, il frappait des doigts sur l'étui de ses lunettes, en rêvant profondément. »

La déclaration de Sully nous suffirait pour ne point mettre en doute le pressentiment qui fit sentir au cœur d'Henri IV la pointe du poignard dont il devait être assassiné; nous pourrions cependant l'appuyer sur d'autres autorités presque également recommandables. L'Estoile et Bassompierre, dans leurs *Mémoires*, rapportent les mêmes particularités. Hâtons-nous, néanmoins, d'ajouter que les rares exemples de pressentiments justifiés ne doivent être accueillis que comme des exceptions [1] ».

Tel est le récit de Gratien de Semur, et on sent qu'il ne l'a publié qu'à son corps défendant. Ces souvenirs sont à leur place ici. Il est plutôt disposé à tout nier qu'à tout accepter. Ces deux extrêmes sont faux. La raison nous invite à suivre une voie indépendante, à égale distance des deux erreurs humaines habituelles.

Autres observations encore, non moins curieuses :

Le professeur Gregory, d'Edimbourg, avait rendu visite à un ami dans une ville distante de 30 milles (48 kilomètres) et avait rencontré là une dame qui avait été mesmérisée (en français, magnétisée ou hypnotisée) par cet ami, et qui était inconnue du professeur Gregory. Il se trouva qu'elle décrivit tous les détails de sa maison avec une précision frappante. L'idée vint alors à Gregory de faire l'expérience que voici :

Il lui demanda d'aller en esprit à Greenock, à 70 kilomètres de là, où était son fils. Elle le trouva, le

1. *Erreurs et Préjugés*, p. 137.

dépeignit exactement, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu et n'en eût même jamais entendu parler, et décrivit le cottage, où il était en train de jouer avec un chien. Ce chien, dit-elle, était un jeune terre-neuve, noir, avec deux taches blanches. Le garçon et le chien paraissaient fort s'amuser ensemble, et le chien lui vola son chapeau. Il y avait là un gentleman lisant un livre, non âgé, mais pourtant à cheveux blancs, clergyman presbytérien. Comme Gregory demandait à la voyante d'entrer dans la maison, celle-ci décrivit le salon, la salle à manger, la cuisine, où une jeune servante préparait le dîner et avait un gigot de mouton rôtissant sur le feu, mais non encore cuit. Il y avait aussi une autre servante. Ce gentleman arriva vers la porte, le garçon continuait de jouer avec le chien, puis courut à la cuisine, qui était à l'étage supérieur du pavillon, et se mit à manger.

Le professeur écrivit immédiatement tous les détails qu'il avait reçus, et les envoya à son ami, qui les reconnut exacts pour la plupart. Il ne pouvait y avoir, remarque-t-il, aucune transmission de pensée, puisqu'il ne connaissait pas l'endroit où était son fils et où la magnétisée avait été envoyée[1].

Une quantité d'observations analogues aux précédentes sont là, sur ma table de travail. Mais il faut savoir s'arrêter. Le résultat de cette recherche est *l'affirmation que l'être humain peut voir sans les yeux, par l'esprit.*

Mais j'avouerai qu'en admettant cette vue transcendante, je suis en désaccord avec des savants que j'ai personnellement connus et sincèrement estimés, entre autres Alfred Maury, de l'Institut (V. mes *Mémoires*). Il n'admet pas cette faculté. Il croit à

1. HYSLOP. *Enigmas of psychical research*, p. 278.

une hypéresthésie du sens de la vue, constatée par lui sur des somnambules [1], ce qui existe, en effet, mais ne peut être généralisé et ne s'applique pas du tout ici.

Assurément, nous pouvons, en certains cas, assimiler cette fonction de la vue à la faculté visuelle des animaux nocturnes, qui voient fort bien pendant la nuit, tels que les chats, les hiboux, les chauves-souris, les phalènes, les reptiles des cavernes, les poissons du fond des mers.

La lumière a ses degrés et ne paraît jamais descendre jusqu'à zéro.

Certains hommes sont nyctalopes.

L'empereur Tibère était dans ce cas. Lorsqu'il lui arrivait de s'éveiller pendant la nuit, il distinguait, dans sa chambre, tous les objets, ses yeux étaient très grands : « *Erat prægrandibus oculis*, lisons-nous dans Suétone, *qui, cum mirum est, noctu etiam et in tenebris viderent; ab breve et cum a somno potuissent deinde nebescebant.* »

L'abbé Mussaud, professeur au collège de La Rochelle en 1820, auteur d'un curieux petit livre intitulé : « *Roman d'optique* », rapporte qu'il a connu dans cette ville une dame dont la vue avait cette propriété et voyait fort bien dans l'obscurité (non pas seulement quelques instants, comme Tibère, mais longuement, distinguant même une épingle à terre). Ses yeux étaient très grands aussi. Toutefois, cette faculté visuelle n'était pas permanente et ne se manifestait qu'à certaines époques de souffrance et de langueur.

1. *Le Sommeil et les Rêves*, 1878, p. 205.

Le 3 janvier 1899, dînant chez mon ami Bartholdi, le grand sculpteur, la fille du Dr Chaillou, Mme Peytel, m'a appris que sa cousine, Mlle Varanne, était douée de cette faculté. Comme, une certaine nuit, on l'entendait lire tout haut, on constata qu'assise sur son lit, sans aucune lumière, elle lisait un pamphlet de Paul-Louis Courier qu'elle avait pris dans la bibliothèque du docteur. Elle était somnambule.

Je pourrais citer, dans mes relations scientifiques, une dame instruite et distinguée, douée de facultés psychiques extraordinaires, Mme d'Espérance, membre de la Société astronomique de France, qui, en dehors de ces facultés, voit, écrit et dessine en pleine obscurité. Au temps de ses études classiques, étant jeune fillette, elle avait écrit sa composition, comme somnambule, pendant la nuit, sans s'en douter [1]. Sa collègue et amie Mme Hœmmerlé, traductrice de Carl du Prel, connaît plus d'un exemple analogue.

Le Dr Liébault, qui s'est beaucoup occupé de la question dans son savant ouvrage sur : *Le sommeil provoqué et les états analogues*, paraît n'admettre qu'une hypéresthésie de l'organe de la vue, et cite à ce sujet des expériences faites par lui, ainsi que par A. Bertrand, Encontre, Macario, Archambault, Mesnet, sur les somnambules lisant dans l'obscurité, grâce à la dilatation de la pupille et à l'accumulation de la force d'attention dans le nerf optique. Cette vue nocturne par les yeux n'est pas douteuse, mais elle ne s'applique qu'à une partie restreinte de notre

1. V. son ouvrage *Au Pays de l'Ombre*, p. 63.

problème, elle ne correspond ni à la description d'une maison lointaine, ou d'une scène se passant à mille kilomètres, ni à la lecture dans un livre fermé, ni à la plupart de nos exemples.

Les sujets magnétisés qui voient sans les yeux et s'imaginent voir par le front, par l'épigastre ou par le pied, sont dans l'illusion : c'est leur esprit qui voit.

Ils prétendent aussi voir par l'oreille. Lombroso raconte qu'en 1892 il a eu à se débattre, dans sa pratique médicale, contre un phénomène dont il n'avait jamais été témoin :

« J'eus à soigner, écrit-il, la fille d'un haut fonctionnaire de ma ville natale ; cette personne fut souvent atteinte, à l'époque de la puberté, d'un violent accès d'hystérie, avec accompagnement de symptômes dont ni la pathologie, ni la physiologie ne pouvaient donner l'explication. Par moments, ses yeux perdaient tout à fait la faculté de voir et, en revanche, la malade *voyait par les oreilles*. Elle était capable de lire, les yeux bandés, quelques lignes d'imprimerie qu'on présentait à son oreille. Lorsqu'on plaçait une loupe entre son oreille et la lumière solaire, elle éprouvait comme une brûlure des yeux, elle s'écriait qu'on voulait l'aveugler. Elle prophétisait, en particulier, avec une exactitude mathématique, tout ce qui allait lui arriver. Elle dit une fois que dans un mois et trois jours, elle éprouverait le désir irrésistible de mordre. Je la surveillai, cherchai à la distraire, je mis toutes les horloges de la maison en retard pour la tromper sur l'heure, et, malgré cela, le jour désigné et à l'heure prédite, elle fut prise de l'envie de mordre et ne se calma qu'après avoir déchiqueté avec les dents plusieurs kilogrammes de papier. »

Bien que ces faits ne fussent pas nouveaux, ils

n'en étaient pas moins extrêmement singuliers, inexpliquables par les théories physiologiques et pathologiques établies.

Nous avons bien raison de dire que le nouveau monde que nous explorons ici est plus inattendu encore que celui de Christophe Colomb ! Quant à voir par l'oreille... Il me semble que c'est là un phénomène essentiellement psychique, auquel le nerf acoustique est aussi étranger que le nerf optique.

Pourquoi serait-ce plutôt le front, le nez, le menton, l'estomac, le nombril, la jambe ou le pied qui verraient, et non leur être mental, doué d'un organe intérieur, une sorte d'organe de rêve réel ? Les rayons X pénètrent à travers les corps. Placez-vous tout habillé devant un écran radiographique, et votre squelette apparaîtra sur cet écran.

Quelle est cette faculté intérieure ? Pourrions-nous l'attribuer au cerveau, ou devons-nous voir en elle une faculté de l'âme indépendante de l'anatomie organique. Posons encore la question.

Le cerveau est, sans contredit, associé à toutes nos pensées. Le sentiment de la vertu la plus pure, l'esprit de sacrifice, l'abnégation absolue, l'adoration mystique de la divinité, tout ce que nous pouvons imaginer de plus dégagé de la matière n'est pensé par l'être humain qu'à l'aide du cerveau. Mais le cerveau n'est pas l'auteur des pensées : il n'en est que l'instrument. Si je veux lever le bras, si je veux faire un serment, si je prends une délibération, c'est mon esprit qui agit. La cause de l'action est en lui et non dans le système nerveux et musculaire qui lui obéit automatiquement.

C'est notre esprit qui pense, qui veut, qui aime, qui cherche, qui se décide. Ce n'est pas notre chair moléculaire cérébrale.

La vue sans les yeux s'exerce par l'esprit, par l'âme. Les facultés en œuvre ici nous sont encore inconnues. J'ai d'abord supposé que le cerveau pourrait être la cause productrice de tous ces phénomènes, qu'il émettrait des ondes invisibles se transmettant à distance, et que ces manifestations ne prouveraient pas l'existence individuelle de notre être mental. Mais cette hypothèse est tout à fait insuffisante, car l'action personnelle de l'esprit se décèle avec évidence dans ces analyses.

Nous avons constaté plus haut que plusieurs expérimentateurs, et non des moindres, attribuent cette faculté supranormale de lire un texte caché à un esprit étranger qui se communiquerait par la médiumnité de l'expérimentateur. Ce n'est pas inadmissible. Mais c'est aller chercher bien loin, c'est reculer la difficulté; et quelle serait la nature de cet esprit inconnu ?

Comme mes lecteurs le savent, j'ai énoncé la même hypothèse en plusieurs de mes ouvrages, à titre d'hypothèse pure, bien entendu, car elle est loin d'être démontrée. La méthode scientifique n'a pas pour principe de créer des explications plus ou moins imaginaires; elle cherche toujours à rester dans la sphère de ce qui est connu. Mais elle est bien forcée de s'avouer incapable devant les faits incompréhensibles, et après avoir substitué la théorie physiologique des hallucinations à la négation des phénomènes, elle ne se reconnait pas satisfaite et se voit obligée de chercher autre chose.

Il semble, cependant, que notre propre esprit, tel que nous le connaissons, ne suffit pas toujours pour une explication vraiment satisfaisante, et que des forces occultes sont en jeu.

Mes divers ouvrages ont établi, par une argumentation positive généralement acceptée, que l'univers est un dynamisme et que les atomes sont régis par des forces immatérielles.

Franck Podmore, auteur psychiste bien connu, dont nous avons déjà parlé, est convaincu que tous les phénomènes, y compris les apparitions, s'expliquent par la transmission de la pensée, et les rapporte tous à cette théorie. J'avoue ne pouvoir deviner, pour ma part, une transmission de pensée quelconque dans l'acte du séminariste de Bordeaux écrivant son sermon en pleine obscurité et les yeux masqués par un écran, ou dans la somnambule décrivant une maladie interne et voyant, d'une chambre fermée, les détails de la dissection du corps de sa mère, ou dans Alexis lisant les cartes avant qu'elles soient retournées et jouant, malgré un bandeau hermétique, des parties qu'il gagne toujours, ou dans un sujet suivant un voleur de Paris à Bruxelles et à Spa, ou dans l'expérience de Stainton Moses écrivant une phrase empruntée à un livre qu'il ne connaît pas ; ou dans celle de Crookes sur le mot inconnu deviné, etc., etc.

Nous sommes loin de tout savoir. N'ayons pas la prétention de tout expliquer. « Connais-toi, toi-même », proclamait Socrate : γνωτι σεαυτον. Ce doit être encore notre devise. Nous ne connaissons pas mieux notre être intime qu'il y a deux et trois mille ans.

Or, notre âme ne paraît pas aussi simple qu'on l'enseigne. Le polypsychisme n'est pas un vain mot. Que sont les dédoublements de la personnalité ? Qu'est-ce que l'inconscient, le subconscient, le subliminal ?

Un exemple fort ancien et incontestable de vue à distance, certifié par un grand nombre de témoins dont les assertions ont été longuement discutées, nous est offert par l'historien Philostrate dans sa vie d'Apollonius de Tyane, contemporain de Jésus-Christ. Etant à Ephèse, il a vu, de sa vue intérieure, l'assassinat de l'empereur Domitien à Rome.

On sait comment mourut cet extravagant et sanguinaire tyran. Ce furent ses plus chers affranchis, eux-mêmes, qui, d'accord avec sa femme, l'impératrice Domitia Longina, jugeant qu'il était aussi dangereux dans ses amitiés que dans ses haines, l'assassinèrent en sa propre demeure. La vision d'Apollonius eut lieu au moment où s'effectuait le tragique attentat. En voici le compte rendu étonnamment circonstancié :

« Il était midi, nous raconte Philostrate, Apollonius se trouvait dans un des petits parcs des faubourgs d'Ephèse, conférant sur de graves sujets philosophiques, devant des centaines d'auditeurs. A un certain moment, sa voix s'abaissa comme s'il eût été saisi d'une soudaine et profonde émotion. Il poursuivit cependant sa dissertation, mais plus lentement, visiblement troublé par l'afflux d'idées qui le détournaient de celles dont il avait à s'occuper. Puis il s'arrêta complètement, les mots semblant lui faire défaut, comme à un homme qui cherche à voir l'issue d'un événement. Enfin il s'écrie : « Ayez bon courage, Ephésiens ! Le tyran a été tué aujourd'hui.

Que dis-je, aujourd'hui ? Par Minerve ! il vient d'être tué à l'instant même, tandis que je viens de m'interrompre. » Les Ephésiens crurent qu'Apollonius avait perdu l'esprit; ils désiraient vivement qu'il eût dit la vérité, mais ils craignaient que quelque danger ne résultât pour eux de ce discours. « Je ne m'étonne pas, dit Apollonius, si l'on ne me croit pas encore : Rome elle-même ne le sait pas tout entière. Mais voici qu'elle l'apprend, la nouvelle se répand; déjà des milliers de citoyens la connaissent; cela fait sauter de joie le double de ces hommes... et le quadruple... et le peuple tout entier. Le bruit en viendra jusqu'ici. Vous pouvez ne pas me croire, jusqu'au moment où vous serez instruits du fait, et différer jusque-là le sacrifice que vous devez offrir aux dieux à cette occasion; quant à moi, je m'en vais leur rendre grâces de ce que j'ai vu. »

Les Ephésiens restèrent dans leur incrédulité; mais bientôt des messagers vinrent leur annoncer la bonne nouvelle et rendre témoignagne en faveur de la divination d'Apollonius; car le meurtre du tyran, le jour où il fut consommé, l'heure de midi, tous ces détails se trouvèrent parfaitement conformes à ceux que les dieux lui avaient montrés le jour de son discours aux Ephésiens ».

Ainsi parle Philostrate.

Il n'en fallait pas davantage, à cette époque, pour faire passer Apollonius pour un demi-dieu. Au surplus, en faisant un saint du pape Pie V, on a invoqué le même « miracle » à son actif : la vue, d'une fenêtre du Vatican, de la bataille de Lepante, le 7 octobre 1571, et son exclamation à son entourage : « Allons à l'autel rendre grâce à Dieu, notre armée vient de remporter une grande victoire. »

Ces exemples de lucidité ne manquent pas dans l'histoire. Comines, chroniqueur de Louis XI, rapporte qu'à l'heure où Charles le Téméraire fut tué à la bataille de *Nancy*, le roi entendit la messe à l'église Saint-Martin de *Tours*, et que l'aumônier du roi, Angelo Cato, depuis archevêque de Vienne, lui dit, en lui faisant baiser « la Paix » : Dieu vous donne la paix, votre ennemi le duc de Bourgogne vient d'être tué, et son armée est en fuite.

Ces histoires d'Apollonius, de Pie V, de Comines, et cent autres, ont subi le sort de toutes les choses humaines. Au xviii^e^ siècle, on les niait, tout simplement. Au xix^e^, c'étaient de simples hallucinations. Aujourd'hui, d'après les faits réunis ici, il nous est impossible de nous refuser à admettre cette vue à distance, puisque nous connaissons avec certitude un grand nombre de cas analogues.

Ces observations sont plus anciennes et plus nombreuses qu'on ne pense. Mais on les ignore généralement.

Les pensées voyagent à travers l'espace. Comment? Émission ou ondes? Du Soleil à la Terre circulent les particules électriques lancées par l'astre central, produisant ici les phénomènes magnétiques, les aurores boréales, les perturbations téléphoniques. Ce sont des émissions. Un projectile lancé emporte avec lui une énergie. La transmission des ondes sonores à travers l'atmosphère ou des ondes lumineuses à travers l'éther, ondes qui ne sont en elles-mêmes ni sonores ni lumineuses, provient d'une source d'énergie. Quelle est la nature de ces énergies? Comment la gravitation se transmet-elle à travers l'espace? Cette force

est prodigieuse : elle soutient de sa main tous les mondes : la Terre, qui pèse 5 septillions 990 sextillions de tonnes; Jupiter, trois cents fois plus lourd; le Soleil, trois cent mille fois plus lourd que notre globe; toutes les étoiles, dont chacune est un soleil. Du plus grand au plus petit, ces mondes agissent et réagissent tous les uns sur les autres, et Sirius, à 83 000 milliards de kilomètres d'ici, exerce une influence lointaine sur notre planète elle-même. Quelle est la nature de cette télépathie physique? Il n'existe pas d'ondes de gravitation. Il est possible que la pensée n'ait pas de commune mesure avec la matière, l'espace et le temps, dont, d'ailleurs, nous ne pouvons avoir aucune idée précise. Nos cellules cérébrales baignent dans l'inconnu. Nous sommes reliés inconsciemment à tout ce qui existe, à toutes les forces naturelles, connues et inconnues, par un inextricable réseau d'ondes et de vibrations, et la pensée est elle-même un agent agissant à travers l'espace.

Il n'y a dans ces récits ni imagination, ni illusion, ni supercherie. C'est aussi exact qu'une observation météorologique ou astronomique. Ces études ont donc droit de cité dans la science.

Notre être spirituel, notre être mental peut voir sans les yeux du corps. J'ai, pendant bien des années, réuni ces constatations pour être convaincu moi-même, et, comme je suppose que mes lecteurs sont aussi difficiles que moi, je continue à mettre sous leurs yeux la suite de mes recherches.

Nous n'avons que l'embarras du choix pour ces constatations aussi variées qu'indéniables. En voici une autre encore que je regretterais de ne pas

adjoindre ici comme preuve non moins convaincante de notre argumentation. Cette *vue sans les yeux* a été publiée par le Dr Fanton, du Cannet (Alpes-Maritimes), dans les *Annales des Sciences psychiques* du mois de décembre 1910. Il s'agit d'une jeune femme aimant éperdument la danse, devenue, après accidents divers, abominablement hystérique, tout à fait dévergondée et sérieusement malade. Elle habitait Marseille, et son mari était à Genève.

Voici le fait :

Le Dr Fanton, qui la soignait (octobre 1885), reçoit une dépêche de son mari lui annonçant qu'il part de Genève le soir même par le train de 7 heures, lequel doit passer à Culoz à 9 heures, arriver à Lyon à 10 heures et à Marseille le lendemain matin vers 5 heures. Sur le libellé de la dépêche, on pouvait deviner les mots « ministre de la Guerre », quoiqu'ils fussent en partie recouverts d'une tache d'encre.

Il était 7 heures du soir, et le docteur était appelé par la famille de la malade pour une crise violente. Il ne se presse pas, toutefois, d'y répondre et prend le temps de faire son repas du soir, durant lequel, dit-il, on lui servit une omelette aux fines herbes.

Le domicile de sa cliente était à environ 350 mètres du sien. « A mon arrivée, dit-il, je vis autour de la malade huit personnes, dont six vivent encore, qui furent témoins des faits suivants.

Elle venait de leur dire : « Il ne se presse guère d'arriver ! Enfin il se décide. » Et un peu après : « Il est à la porte ; il sonne. » Aussitôt le timbre retentit. A mon entrée dans la chambre, la malade m'accueille par un très grand éclat de rire et m'apostrophe ainsi : « Ah ! vous ne vous pressez pas quand je vous fais appeler !

Vous faites dire que vous n'êtes pas chez vous et cependant vous soupiez, vous mangiez de l'omelette aux fines herbes. »

Elle continua : « Il est inutile que vous cherchiez des excuses. Je sais ce que vous faisiez. Donnez-moi plutôt la dépêche d'Alfred que vous avez sur vous; il aurait bien pu me l'adresser à moi. » Au bout d'un moment, la malade dit à haute et très intelligible voix le contenu de la dépêche qui était toujours au fond de ma poche et que nul autre que moi ne connaissait parmi les personnes présentes. Cette scène se déroula avec une telle rapidité, et j'en étais tellement ahuri, les témoins eux-mêmes si abasourdis, que je fus un moment à me remettre avant d'exposer à l'assistance que tout ce que disait la malade était exact, et de leur montrer la dépêche que je venais de recevoir une demi-heure auparavant.

Comment M$^{me}$ A..., qui n'avait pas été prévenue du retour de son mari, et moins encore des heures et de l'itinéraire de son voyage, pouvait-elle connaître le contenu de la dépêche? C'est ce que nous nous efforcions de nous expliquer, sans y arriver. Tout à coup, une nouvelle crise de rire plus gai et plus bruyant encore s'empare de la malade, interrompue par ces mots : « Il dort, il ne se réveille pas! Non! non! » Puis le rire atteignit jusqu'à la suffocation et se termina par un balbutiement dans lequel nous distinguâmes assez nettement : « Il dort, il reste dans le train, il n'arrivera pas. » Il était alors 9 heures.

Le matin, vers l'heure de l'arrivée du train qui devait amener son mari, je fus au-devant de lui avec deux de nos amis. Je recommandai tout particulièrement aux personnes qui restèrent auprès de la malade de noter très scrupuleusement, et dans les plus légers détails, tout ce qui pourrait se passer pendant notre absence, de même que nous nous proposions, nous

autres, de bien remarquer tous nos faits et gestes. Nous fûmes à la gare sans incident. Le mari n'était pas dans le train venant de Lyon, et nous retournâmes auprès de ma cliente.

Peu après notre départ, une dépêche envoyée de Grenoble était venue nous annoncer que le mari n'arriverait que dans l'après-midi, vu qu'il avait manqué le train...

Je la quittai vers 11 heures.

Dans l'après-midi, je me portai au-devant du mari avant qu'il eût vu personne, et, sans lui laisser rien deviner, je l'interrogeai : j'appris de sa bouche qu'à 9 heures du soir il était passé à Culoz sans se réveiller, dans un wagon qui fut dirigé sur Chambéry; il ne s'était réveillé que dans cette ville. Constatant que, par ce changement de direction, il ne pouvait arriver à Marseille qu'avec sept heures de retard, il avait télégraphié. Je lui fis répéter ce récit devant plusieurs personnes qui avaient veillé sa femme la nuit précédente, et nous pûmes constater, par la narration que nous lui fîmes à notre tour, qu'elle l'avait suivi pendant son voyage, aux péripéties desquelles elle nous avait fait assister. »

Le Dr Fanton, qui rapporte ces faits, ne connaissait pas alors le sujet que nous étudions ici, celui de la vue à distance sans les yeux, et en a été véritablement abasourdi. Nous savons aujourd'hui que cette faculté de l'âme est indéniable : on peut voir par l'esprit, non par le nerf optique de la rétine.

Écoutons également ici le Docteur Osty sur certains faits récents étudiés par lui.

En février 1914, Mme Camille, exerçant la profession de devineresse, à Nancy, a donné, en sommeil hypno-

tique, des indications qui permirent de retrouver le corps de M. Cadiou, disparu depuis le 30 décembre, sans qu'aucun indice eût, au préalable, fourni le moindre point d'appui. Ce fut aussitôt beaucoup de bruit dans les journaux. Policiers et magistrats ne purent cacher leur mécontentement. Les « esprits forts », les malins, ceux dont l'intelligence supérieure sourit dans le regard, n'hésitèrent pas un seul instant à accuser la somnambule d'être une comparse payée par les intéressés *pour égarer la justice.*

Le professeur Bernheim, interwiewé par un reporter du *Matin,* déclara que la divination n'existe pas. « ... Je n'ai jamais pu obtenir, disait-il, au cours de ma longue carrière, de phénomènes de vision à distance ou de divination ; toute mon éducation scientifique s'insurge contre l'existence de semblables phénomènes et, jusqu'à vérification sérieuse, je conteste leur véracité... »

Cependant, rien n'était plus certain que cette révélation hypnotique[1].

Un mois après, le 19 mars 1914, disparaissait M. André Rifaut, concierge du château de Boursault. On fouilla bois et lacs formés par la Marne débordée. Les gendarmes et la brigade mobile de Reims firent d'actives recherches, et l'enquête judiciaire resta stérile. Comme la famille Cadiou, les frères Rifaut eurent alors recours à plusieurs somnambules qui, d'un commun accord, déclarèrent que le concierge avait été assommé et jeté à l'eau. M$^{me}$ Camille, qui fut l'une des trois, parla ainsi le 24 mars, selon *le Journal* :

« Vous recherchez un parent. Je le vois. Après avoir échangé des papiers avec un homme vêtu d'un uniforme, il s'avance dans la nuit sur une route déserte. Il y a un peu plus loin une rivière; il approche de sa demeure.

1. Il se trouve que le procès est jugé le jour où je corrige cette épreuve (29 octobre 1919).

Un homme arrive et le frappe derrière la tête avec une massue. Le malheureux tombe assommé. Son assassin l'enlève et va le jeter dans la rivière. Et je revois le corps.

« Il sera retrouvé dans quelques jours, bien loin de cet endroit. »

Le 12 avril, le corps de M. Rifaut fut recueilli par des pêcheurs, qui le virent allant au fil de l'eau, à Jaulgonne (Aisne). Le Dr Petit, médecin légiste, conclut formellement à la mort violente. D'après ses constatations, le concierge du château de Boursault a été assommé, la boîte cranienne ayant été défoncée, et le malheureux était mort avant d'être jeté à l'eau [1].

Le fait suivant est peut-être plus démonstratif encore :

Le 18 mars 1914, le Dr Osty recevait une lettre lui signalant que, dans une petite commune du Cher, un vieillard de quatre-vingt-deux ans, M. Etienne Lerasle, avait disparu, et que toutes les recherches faites pour le retrouver étaient restées vaines. Une personne lucide, Mme Morel, habitant Paris (que j'ai eu moi-même l'occasion d'interroger), à laquelle le docteur avait apporté un foulard ayant appartenu à M. Lerasle, suivit la promenade qu'il avait faite, à travers un bois, et le vit étendu mort sur le sol, s'y étant arrêté, fatigué, épuisé, et d'ailleurs décidé à mourir. C'était le 2 mars. Depuis quinze jours, sa famille, les gens du village, quatre-vingts hommes, à la demande du maire, avaient exploré la forêt sans rien trouver. Sur les indications détaillées de la voyante, on suivit les sentiers décrits par elle et on arriva au cadavre, dans l'attitude où elle l'avait vu : elle l'avait suivi jusque-là, tapant avec sa canne, comme il en avait l'habitude, et s'étendant, près d'un gros arbre

1. *Annales des Sciences psychiques*, avril 1914.

et d'un ruisseau, pour ne plus se relever [1]. Mme Morel n'avait jamais entendu parler ni de ce brave homme, ni de ce pays du Cher. Sa faculté psychique, que nous signalons ici comme l'une des preuves de l'existence de notre élément mental indépendant de l'organisme physique, a pu atteindre le vieillard sortant de chez lui, voir le passé, et sentir l'événement. Tout cela n'était pas enfermé dans les plis du foulard, assurément; mais le foulard a servi à établir une communication entre la voyante et l'homme à découvrir. Il n'y a ici ni télépathie ni transmission de pensée : personne ne savait rien. Il y a vue à distance, sans les yeux, comme dans tous les exemples signalés dans ce chapitre.

Ce sont là des faits d'observation que l'on ne peut confondre avec les banalités ordinaires des « voyantes extralucides » et des tireuses de cartes. Ne soyons exclusifs en rien, et examinons tout. On voit sans les yeux. La *Cryptoscopie* doit être admise comme nouvelle branche de l'arbre de la science.

Sait-on qu'un aveugle peut voir, lire, dessiner, peindre? Voici un exemple observé en 1849 au village de Saint-Laurent-sur-Sèvres (Maine-et-Loire), par un médecin qui cite ses témoins.

Un médecin de la région était allé visiter dans ce village deux couvents, l'un d'hommes, l'autre de femmes : « Nous fûmes reçus, écrit-il, de la manière la plus cordiale par le P. Dallain, supérieur du premier, et qui avait aussi autorité sur le second. Après nous avoir promenés dans les deux couvents, il nous dit : « Je veux mainte-

1. V. pour tous les détails, y compris le plan du bois et du trajet, les *Annales des Sciences psychiques* d'avril 1914. Voir aussi les travaux si compétents de M. Duchatel sur la *psychométrie*.

« nant, messieurs, vous montrer une des choses les plus curieuses du couvent des dames. » Il se fit apporter un album où nous admirâmes, en effet, des aquarelles d'une grande perfection. C'étaient des fleurs, des paysages et des marines. « Ces dessins si bien réussis, nous dit-il, ont été faits par une de nos jeunes religieuses qui est aveugle. » Et voici ce qu'il nous raconta d'un charmant bouquet de roses dont un bouton était bleu : « Il y a « quelque temps, en présence de M. le marquis de « La Rochejaquelein et de plusieurs autres visiteurs, « j'appelai la religieuse aveugle et la priai de se pla- « cer à une table pour dessiner quelque chose. On « lui délaya des couleurs, on lui donna du papier, « des crayons, des pinceaux, et elle commença « immédiatement le bouquet que vous voyez. Pendant « son travail, ou plaça plusieurs fois un corps « opaque, carton ou planchette, entre ses yeux et le « papier, et le pinceau n'en continua pas moins à « marcher avec la même régularité. Sur l'observation « que le bouquet était un peu maigre, elle dit : « Eh « bien ! je vais faire partir un bouton de l'aisselle de « cette branche. » Pendant qu'elle travaillait à cette « rectification, on remplaça le carmin par du bleu ; « elle ne s'aperçut pas du changement, et voilà « pourquoi vous voyez un bouton bleu. »

« M. l'Abbé Dallain, ajoute le narrateur, était aussi remarquable par sa science, sa grande intelligence que par sa haute piété, et je n'ai rencontré personne qui n'ait inspiré plus de sympathie et de vénération[1]. »

1. *Revue spirite*, 1864, p. 72.

Au langage de la jeune aveugle, il est certain qu'elle voyait; autrement, elle n'aurait pas dit : « Je vais faire partir un bouton de l'aisselle de cette branche. » Mais ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'elle ne voyait pas par les yeux, puisqu'elle continuait son travail malgré l'obstacle qu'on lui opposait; elle voyait par la vue de l'âme, abstraction faite de la vue du corps. Après tout, les somnambules voient ainsi; pourquoi un aveugle, dans un état analogue, ne verrait-il pas?... N'était-elle pas dans un état de somnambulisme éveillé?

Quant à la couleur bleue mise au lieu de la rouge, elle a pu ne prendre garde qu'au placement du bouton, ou ne pas la remarquer, ou ne pas la voir comme couleur.

*
* *

En face de tous ces faits, on ne peut plus nier désormais la possibilité, par l'organisme humain, de la vue sans les yeux, à travers les corps opaques comme à travers l'espace et le temps[1].

Les négateurs nous font vraiment rire lorsqu'ils affirment doctoralement qu'il n'y a là qu'illusions, erreurs, mystifications, hallucinations, et autres billevesées; qu'ils connaissent les ois de la nature; que l'univers n'a rien de caché pour eux; que l'âme n'existe pas, qu'il n'y a d'esprit ni dans

1. On trouvera d'autres faits non moins caractéristiques dans *Les Forces naturelles inconnues*, notamment p. 510, 515, 517, 518. Les progrès de la science ont supprimé le paradoxe de la vue à travers les corps opaques par la découverte des rayons Rœntgen, ce qui devrait instruire les négateurs impénitents.

l'homme ni dans le cosmos, et que tout s'explique par la Matière et ses propriétés.

Ce sont là des « raisonneurs » bien naïfs.

Les faits rapportés dans ce chapitre, de la vue sans les yeux, par l'esprit, sont aussi certains que les observations astronomiques, météorologiques, physiques, géologiques, anthropologiques et autres dont se compose la science la plus exigeante; aussi certains, aussi irrécusables que les phénomènes psychiques, médiumniques, spirites, rigoureusement observés et enregistrés par la photographie [1], quoique ceux-ci réclament une attention particulièrement sévère, étant en désaccord avec nos notions actuelles sur la physique, sur la pesanteur, sur la physiologie humaine, etc.

Quelles sont les forces en jeu? Incontestablement, indiscutablement, il y là *quelque chose*.

Et quelque chose de transcendant, en dehors de notre petite vie ordinaire de chair et de sang, de muscles et de nerfs. Notre existence corporelle matérielle peut se disloquer, se désagréger, sans entraîner la destruction de cet élément psychique, qui est indépendant. C'est là une possibilité scientifiquement admissible. Ce qui peut paraître vraiment bizarre et tout à fait extraordinaire, c'est que les faits rapportés ici sont observés depuis longtemps, depuis des siècles, sans qu'on en tienne compte; c'est que la réalité de l'existence de l'âme, indépendante du corps, a été établie notamment en 1819, par l'abbé Faria, sur ces mêmes faits, dans son livre sur « La cause du sommeil lucide »;

1. V. *Les Forces naturelles inconnues.*

et c'est qu'à l'heure actuelle, nous avons l'air de faire des découvertes ! Les hommes qui s'instruisent continuent-ils donc d'être une minorité minuscule ?

La vue de l'avenir, la connaissance des événements futurs, va nous fournir une démonstration plus irrécusable encore que tout ce qui précède.

---

VIII

## La vue des événements futurs.
## L'avenir présent.
## Le déjà vu.

Un présomptueux scepticisme, qui rejette les faits sans examiner s'ils sont réels, est, à certains égards, plus blâmable que la crédulité irraisonnée.

A. DE HUMBOLDT.

Parmi les facultés de l'âme inconnues à étudier, si nous avons quelque souci de constituer une psychologie expérimentale fondée sur des faits d'observation positive, je signalerai maintenant celle qui permet de voir l'avenir, de voir ce qui n'existe pas encore!

De même que l'âme voit à travers l'espace, elle voit à travers le temps.

J'ai écrit un ouvrage (non encore imprimé) sur ce sujet : *La Vue de l'avenir*, prémonitions précises authentiquement constatées, rêves prémonitoires, faits vus d'avance avec l'exactitude la plus détaillée, dilemme de la vue de l'avenir et de la liberté humaine, du déterminisme et du libre arbitre. Mon intention n'est pas de m'étendre ici sur ce vaste sujet. Mais, puisqu'il s'agit des facultés

spéciales de l'âme à affirmer, il est opportun de joindre aux observations précédentes de « la vue sans les yeux » celles qui vont suivre et qui ne sont pas moins dignes d'attention, et notamment le fait de ce qu'on appelle « le déjà vu », fort controversé, fort discuté, mais incontestable pour ceux qui ont suffisamment étudié la question et qui ont pu prendre le temps de comparer rigoureusement les observations.

Les événements futurs peuvent être vus d'avance, très exactement, et incontestablement.

Ce n'est point par des considérations métaphysiques, mais par la méthode expérimentale que nous devons traiter ici cette grave question.

Mon attention a été appelée pour la première fois sur ce fait en apparence inadmissible, au printemps de l'année 1870, par le récit que l'on va lire d'une observation faite par une personne douée d'un esprit éclairé et judicieux, la princesse Emma Carolath, qui, très amie de la France, venait vers cette époque chaque année à Paris, et aimait à s'entretenir avec moi de ces grands problèmes. La guerre inattendue entre l'Allemagne et la France frappa sa vive sensibilité, et cette jeune femme survécut à peine à ce désastre international (préface du cataclysme de 1914). Cette lettre est l'une des dernières que je reçus d'elle, et ce rêve prémonitoire est remarquablement explicite. Je l'ai déjà signalé dans mon ouvrage *L'Inconnu* ; il date d'une dizaine d'années avant 1870. Le voici, abrégé :

« Je venais de m'endormir, très anxieuse sur la santé d'une personne aimée, et je me trouvais transportée en

rêve dans un château inconnu, dans un cabinet octogone tendu en damas rouge. Il y avait un lit où dormait la personne dont la santé m'inquiétait. Une lampe suspendue à la voûte inondait de lumière la face pâle, mais souriante, encadrée d'une opulente chevelure noire. Au chevet du lit, je vis un tableau dont le sujet se grava si étrangement dans ma pensée qu'à mon réveil j'aurais pu le dessiner : c'était un Christ couronné de roses par un génie céleste, avec des versets de Schiller, que je lus.

« Deux ans après, appelée en villégiature dans un château du fond de la Hongrie, je m'arrêtai, tressaillant, en pénétrant dans l'appartement qui nous était destiné : j'étais dans le cabinet octogone tendu en damas rouge, devant le lit et devant le tableau du Christ couronné de roses, avec les versets de Schiller. Jamais ce tableau n'a été copié ou reproduit, et il était impossible que je l'eusse vu autrement que dans le rêve, pas plus, du reste, que le cabinet octogone. »

EMMA, princesse CAROLATH,
à Wiesbaden, 5 mars 1870.

Depuis cette époque déjà lointaine de 1870, mon attention a été souvent appelée sur cet ordre de faits, que j'ai été conduit à examiner avec un soin particulier. Le travail que je mets aujourd'hui sous les yeux du lecteur représente donc près de cinquante ans d'observations variées, et je le présente avec toute la confiance que peut justifier cette lente élaboration.

On peut objecter à ce rêve, comme aux autres analogues, qu'il n'a pas été écrit et daté par un timbre postal oblitéré avant sa vérification, ce qui serait assurément une garantie absolue, et que, dans l'esprit de la narratrice, il peut s'être arrangé

en conformité avec l'événement observé, de sorte que sa prétendue vérification serait illusoire. Mais cette objection n'a guère de valeur, puisque c'est, au contraire, cette vérification inattendue qui a frappé l'observatrice.

On n'attache d'importance à ces rêves que lorsqu'ils se réalisent, et on ne prend pas la précaution de les écrire d'avance. On peut objecter aussi que l'on voit en rêve bien des pays et bien des scènes que l'on ne revoit jamais réellement, que l'on ne remarque que des coïncidences plus ou moins approchées arrivant par hasard, et que pour une coïncidence qui se présente mille ne se produisent pas. Supposer qu'en voyant une chambre, une maison, un paysage, une sorte de rêve subit et fugitif peut traverser le cerveau à ce moment et donner l'impression du *déjà vu*, est une autre hypothèse, et déjà des explications sont proposées pour ces extériorisations apparentes. Nous discuterons plus loin ces objections et nous examinerons toutes les explications. Quant à présent, remarquons qu'il y a différentes sortes de rêves physiologiques, et qu'il s'agit ici non de rêves plus ou moins vagues, mais de *vues précises* qui frappent assez l'attention pour être retenues dans tous leurs détails. Mais ne discutons pas en ce moment. Exposons les faits. Le lecteur impartial sera le meilleur juge. Notre devoir est de constater les faits librement et sans idée préconçue. Ce ne sont pas les hypothèses qui constituent la science : ce sont les observations, dans les sciences psychiques comme dans les sciences physiques et naturelles.

Je ne veux pas revenir ici sur les exemples si

nombreux (195) et si démonstratifs de prévision de l'avenir publiés dans *L'Inconnu*. Mais j'en ai reçu depuis cette époque (1899) un grand nombre d'autres qui peuvent intéresser les lecteurs soucieux des mêmes problèmes.

Le *Déjà vu* fait partie des phénomènes encore inexpliqués de la prévision de l'avenir que nous étudions dans ce chapitre comme faculté de l'âme prouvant sa réalité intrinsèque.

On considère généralement cette impression du déjà vu comme une illusion; on lui a donné les noms de « fausse reconnaissance », « fausse réminiscence », « perversion de la mémoire », « paramnésie », « mémoire ancestrale » et autres dénominations hypothétiques. J'invite les chercheurs qui souhaitent connaître exactement la vérité à méditer sur l'ensemble des constatations suivantes.

Et tout d'abord celle-ci, qui, à elle seule, suffirait pour prouver cette réalité.

Le *déjà vu*, annoncé nettement et strictement par des rêves prémonitoires, est un fait qui ne peut pas être nié, tout inexplicable qu'il soit encore dans l'état actuel de notre psychologie. Voici, par exemple, une relation loyale et irrécusable écrite par un digne prêtre du diocèse de Langres[1], le chanoine Garnier, ancien professeur au petit séminaire, dans laquelle on va voir une scène de ce genre dont il est impossible de douter.

« C'était en 1846, la deuxième année de mon grand séminaire. Une nuit, pendant mon sommeil, je voyageai

1. Langres, où j'ai fait mes études de latin, de onze à quatorze ans. (V. mes *Mémoires*).

en esprit. La route que je suivais, blanche, unie et bordée d'arbres, assez distants les uns des autres, semblait descendre des flancs d'une montagne en pente douce et gagner une plaine s'étendant à perte de vue.

Le soleil s'abaissait vers l'horizon, entre quatre et cinq heures du soir, et versait sa paisible lumière sur la campagne, avec des nuances plus faciles à imaginer qu'à décrire.

Je me trouve arrêté tout à coup, sans savoir ni pourquoi ni comment, à un endroit où une autre route coupe à angle droit celle que je suis. Il n'y avait pourtant rien d'extraordinaire qui pouvait captiver le regard du voyageur, ni même attirer son attention. Cependant, je me vois encore là arrêté, droit comme une statue, contemplant avec une satisfaction spéciale, pas grand'chose, une de ces scènes champêtres qu'on voit tous les jours.

A gauche, je remarque que la route coupe la mienne, contourne la montagne, où, par conséquent, on avait élevé un petit mur d'un mètre à peu près, qui longeait la route pour soutenir la terre.

Le long de ce mur étaient plantés trois gros arbres qui donnaient un épais ombrage.

A trente pas environ du point où j'étais sur la route, en face de moi, dans une cour bien nivelée, s'élevait, tout contre la route, une maison assez coquette, blanchie à la chaux, et bien ensoleillée. L'unique fenêtre, située du côté de la route, était ouverte : derrière la fenêtre était assise une femme bien habillée, quoique simplement. Le rouge dominait parmi les couleurs voyantes de son vêtement. Sur sa tête était un bonnet blanc d'étoffe très légère percée à jour, dont la forme m'était inconnue. Cette femme paraissait avoir une trentaine d'années.

Devant elle, debout, se tenait une jeune fille de dix à douze ans que je pris pour la sienne, car elle regardait attentivement sa mère qui tricotait et lui apprenait son

métier : elle était en cheveux et sans chaussures, habillée à peu près comme la maman. A côté de la jeune fille, trois enfants se roulaient par terre ; un petit garçon qui pouvait avoir de quatre à cinq ans, se tenant sur ses genoux et montrant un objet à ses deux petits frères moins grands que lui, pour les amuser. Ceux-ci étaient à plat ventre devant leur aîné, tous trois absorbés dans leur admiration. Les deux femmes m'avaient jeté un rapide coup d'œil quand elles m'avaient aperçu campé sur la route et dirigeant mes yeux de leur côté ; elles n'avaient pas bougé. C'est qu'elles voyaient souvent passer des voyageurs.

Un chien, assez gros, était étendu de tout son long à côté d'eux, et de temps en temps se grattait pour mettre les puces en déroute.

Par la porte grande ouverte, je pus voir autour d'une table, au fond de la pièce, trois hommes assis sur des bancs, deux d'un côté et un de l'autre, jouant et buvant. Ils avaient l'air d'être des ouvriers occupés dans le voisinage. Ils portaient le tablier de toile, le chapeau noir pointu des Abruzzes.

De l'autre côté, à droite, trois moutons broutaient de l'herbe peu appétissante ; pour passer le temps, ils se donnaient des coups de tête par amitié. A côté, deux chevaux, un roux et un blanc, attachés au mur.

Un joli petit poulain allait çà et là, pour se distraire, et se dirigea vers la table des joueurs, sans doute pour prendre une leçon et leur friser les cheveux avec son museau. Le jeune innocent reçut une bonne gifle pour sa récompense.

Je remarquai encore quatre ou cinq poules et un coq d'assez belle taille, orné d'une magnifique queue dont les plumes vertes et noires ornent les casques des bersagliers italiens. Ces pauvres volatiles cherchaient leur pitance dans la cour dont l'herbe desséchée par le soleil cachait à peine la blanche poussière.

Tel est le modeste paysage que je contemplai, tout à fait content, l'espace de dix minutes, peut-être, et qui disparut soudainement comme il était venu. Avant, je ne voyais rien; après, je ne vis plus rien, et je le croyais noyé dans le fleuve de l'oubli pour l'éternité.

Voici comment il ressuscita, gravé pour toujours dans ma mémoire et mon imagination.

Je vois encore aujourd'hui ce petit coin de terre, comme je vois le clocher de mon village.

En 1849, je me payai, avec deux amis, le voyage d'Italie.

Descente à Marseille, un coup de pied à Gênes, escale à Livourne, Sienne, Florence, puis marche sur Rome assez rapide.

Nous traversons un hameau des Apennins. Un bon legno reçoit nos augustes personnes. Cinq forts chevaux tirent le coche, partent comme l'éclair, et font retentir leurs mille grelots; le vetturino, ou postillon habillé du chapeau d'Afrique ou plutôt en arlequin, claque du fouet sempiternellement à se démancher le bras, fait sortir les curieux dans la rue et expose sa vaillance aux yeux de la multitude. On n'a pas le temps d'admirer assez nos seigneuries; notre carrosse ne marche pas : il vole.

Mais, au sortir de la cité, toute ardeur disparaît, nous tombons dans le calme plat, nous atteignons la crête de la montagne. Arrêt de cinq minutes; quatre fiers coursiers remplacent nos rossinantes, et, fouette cocher, la voiture vole avec la poussière, nous descendons comme un ouragan, en recommandant notre âme à Dieu. Ce n'était pas de trop, car j'ignore comment nous avons fait pour nous retrouver avec tous nos membres après une course de casse-tout.

Enfin la voiture prend une allure raisonnable et arrive à un relai sans avarie.

Pendant cet arrêt, je regarde par la portière et, subi-

tement, la sueur me prend, mon cœur bat le tambour, et je porte machinalement la main à ma figure, comme pour ôter un voile qui me gêne et m'empêche de voir ; je frotte mon nez, mes yeux, comme l'endormi qui se réveille brusquement après un songe. Je crois rêver, vraiment, et cependant mes yeux sont bien ouverts, je m'assure que je ne suis pas fou, ni la victime d'une illusion toute singulière. J'ai devant les yeux le petit paysage que j'avais vu en rêve jadis. Rien n'a changé !

La première pensée qui me vient après avoir repris mon bon sens un instant troublé, c'est celle-ci : j'ai déjà vu cela, je ne sais pas où, mais j'en suis bien sûr, c'est certain. Pourtant, jamais je ne suis venu ici, puisque c'est la première fois que je viens en Italie. Comment cela se fait-il ?

Voilà bien les deux routes qui se croisent, le petit mur qui soutient les terres du côté de la cour, les arbres, la maison blanche, la fenêtre ouverte ; la mère qui tricote et la fille qui regarde, les trois bambins qui s'amusent avec le chien, les trois ouvriers qui boivent et jouent, le poulain qui va prendre une leçon et reçoit une claque, les deux chevaux, le mouton, rien n'est changé : les personnages sont les mêmes exactement tels que je les ai vus, comme je les ai vus, faisant les mêmes choses, dans la même attitude, avec les mêmes gestes, etc. Comment tout cela s'est-il fait ? Je n'en sais absolument rien ! Mais le fait est certain, et depuis 50 ans, je me le demande ? Mystère ! 1° j'ai vu en rêve, et 2° j'ai vu en vraie réalité, trois ans après. »

ABBÉ GARNIER, Ch.

[*Lettre* 901]

Tel est le récit textuel. Je l'ai donné dans sa longueur, au lieu de le résumer, car chaque détail est intéressant.

Si nous admettons ce récit, — il semble bien dif-

ficile de s'y refuser, l'auteur n'étant ni le premier venu, ni un farceur, ni un illusionné, — nous avons devant nous deux faits observés : 1° un rêve éprouvé en des conditions connues, dans une chambre du grand séminaire de Langres, et 2° une vue du panorama de ce rêve, trois ans après.

Les psychologues qui enseignent que le « déjà vu » est une illusion sont dans l'erreur. La scène observée a réellement déjà été vue antérieurement.

Sans doute, on peut penser qu'en cinquante ans, une association plus complète des deux scènes, celle du rêve et celle du voyage, s'est faite, tout naturellement, dans l'esprit du narrateur. Mais le fond reste. Il y a bien eu deux vues successives, l'une en rêve, l'autre en réalité, et la première avait trop frappé ce jeune abbé pour que l'on en puisse douter.

Cette histoire nous rappelle le Rêve prémonitoire de Niort à Saint-Maixent que mes lecteurs connaissent déjà. M. Groussard, curé de Sainte-Radegonde, étant en pension à Niort, à quinze ans, rêvant être à Saint-Maixent (ville qu'il ne connaissait que de nom), avec son maître de pension, sur une petite place, auprès d'un puits en face duquel était une pharmacie et voyant venir à lui une dame de la localité, qu'il reconnut pour l'avoir vue une seule fois à Niort. Cette dame en l'abordant, lui parla d'affaires qu'il trouva si extraordinaires que, dès le matin, il en fit part au patron. (On appelait ainsi le chef de l'institution.) Celui-ci, très étonné, lui fit répéter cette conversation. Quelques jours après, ayant eu affaire à Saint-Maixent, il l'emmena avec lui. A peine arrivés, ils se trouvèrent

sur la place vue en songe, aux deux points marqués sur un plan qu'il m'envoya, et virent venir à eux la dame en question, qui eut avec le patron la conversation telle que l'élève l'avait racontée, *absolument mot à mot.*

Ces faits sont plus fréquents qu'on ne pense. Pour ma part, j'ai reçu communication d'un grand nombre. En voici un dans lequel une vue précise de scène à venir se manifeste bien clairement :

« En juin 1898, je vivais près d'un oncle que j'aimais beaucoup. Sa santé étant devenue chancelante, nous crûmes devoir changer d'appartement pour une maison exposée au midi et entourée d'un grand jardin.

La veille du déménagement, à 11 heures du soir, je pensais (très éveillée), seule dans ma chambre, au chagrin que j'éprouvais de quitter l'appartement très aimé, quand tout à coup je vois le jardin de notre nouvelle habitation se dessiner, tel qu'il était alors, très ombreux et fleuri ; puis il devint plus clair, plus grand, semblait-il, et je le vis comme il devrait être en hiver. La tonnelle de lierre seule subsistait comme verdure. Et je vis, en même temps, deux employés des pompes funèbres, un grand et un petit, descendant le chemin qui menait à la rue.

Cette vision, très intense, me frappa beaucoup d'abord, puis je n'y pensai plus, au milieu des préoccupations que me causait l'état de mon oncle. Or, sept mois plus tard, en janvier, mon oncle mourait, et le jour de l'enterrement, quelques instants avant la levée du corps, je vis les deux employés des pompes funèbres, un *grand* et un *petit*, qui descendaient le chemin à l'endroit même où ma vision me les avait montrés.

Veuillez excuser, cher maître, la liberté si grande que j'ai prise de vous écrire et recevez mes plus respectueuses salutations. »

MARIE LEBAS,
15, rue Corneille, Le Havre.
[*Lettre* 920.]

Cette lettre n'avait évidemment qu'un but, très désintéressé, celui de me signaler un fait de vue de l'avenir exactement constaté. Nous pouvons imaginer que l'auteur prévoyait la mort de son oncle; mais c'est tout. Avoir vu ce qui se passerait sept mois plus tard, le paysage d'hiver, les deux hommes funèbres, est en dehors du cadre rationnel normal. Ce « déjà vu » ne pourrait s'expliquer, comme on le prétend, par une vision au moment de l'événement, attendu que l'auteur l'a éprouvée en une soirée de juin 1898 et que le fait s'est passé en janvier 1899.

Les constatations du « Déjà vu » sont très nombreuses. Celle que voici m'a été envoyée par une lectrice de *La Nouvelle Mode* (26 mai 1918), article *La Glane* :

« Je rêve être en vacances où je vais d'habitude, mais la chambre que l'on m'offrait était différente de la mienne, et, derrière une armoire, je voyais grandir des flammes. Songe banal, je l'oubliai.

Six mois après, j'arrive à destination. On me conduit dans un tout petit pavillon. Quoique jamais vu au préalable, *je reconnais* ce petit coin qui m'est destiné. L'armoire, bien au même endroit, me remet l'incendie en mémoire. J'en fais part, et l'on me rassure. Depuis dix ans, aucun feu n'a détérioré la localité. Bref, je commençais à ne plus craindre, lorsque, vers la quatrième

semaine, le tocsin. Un immense incendie consumait une ferme non loin de mon habitation, activé par la paille et le fourrage et venant lécher le mur où se trouvait ladite armoire. » AIMÉE ROGÉ.

Encore une fois, ces prémonitions ne sont ni aussi exceptionnelles, ni aussi incertaines qu'on le suppose.

Dans son ouvrage si documenté sur *les Phénomènes prémonitoires*, le savant italien E. BOZZANO, rapporte le fait suivant qui est véritablement typique en ce qui concerne le « Déjà vu » :

Le chevalier Giovanni de Figueroa, l'un des maitres d'escrime les plus forts et les plus réputés de Palerme, raconte ce qui lui est arrivé à lui-même :

« Une nuit du mois d'août de l'année 1910, je m'éveillai sous l'impression d'un songe, qui avait été si vif que j'éveillai ma femme et le lui racontai immédiatement dans tous ses détails étranges, curieux et précis. Je me trouvais dans un endroit champêtre, sur une route blanche de poussière, par laquelle je pénétrai dans un vaste champ cultivé. Au centre de ce champ s'élevait une construction rustique, avec rez-de-chaussée pour magasins et étables. A droite de la maison, je voyais une espèce de cabane en bois, formée de brassées de feuilles et de bois sec, et il y avait aussi un char dont les côtés étaient rabattus, et sur lui des harnais pour bête de somme.

Là, un paysan dont la physionomie m'était restée vive et nette, vêtu d'un pantalon sombre, la tête recouverte d'un chapeau mou, noir, m'approchait en m'invitant à le suivre, ce que je faisais. Il me conduisit derrière la construction, et, par une porte étroite et basse, nous entrâmes dans une petite étable de quatre ou cinq mètres carrés au plus, pleine de fange et de fumier. Dans cette

petite étable se trouvait un court escalier de pierre qui tournait intérieurement au-dessus de la porte d'entrée. Un mulet était attaché à une mangeoire mobile et, avec la partie postérieure de son corps, obstruait le passage pour atteindre aux premières marches de l'escalier. Le paysan m'ayant assuré que la bête était tranquille, je l'obligeai à se déplacer et je gravis l'escalier, au bout duquel je me trouvai dans une petite chambre, ou grenier, avec parquet en bois, et j'observai, pendus au plafond, des pastèques d'hiver, des tomates en grappes, des oignons et du maïs.

Dans cette même chambre, qui servait d'antichambre, étaient réunies deux femmes et une petite fille. De ces deux femmes, l'une était vieille, l'autre jeune; je supposai que celle-ci était la mère de l'enfant. Les traits de ces trois personnes restèrent aussi vivement gravés dans ma mémoire. De la porte qui donnait dans la chambre contiguë, j'apercevais un lit pour deux personnes, extrêmement haut, comme je n'en avais jamais vu.

Voilà le rêve !

Au mois d'octobre suivant, je dus me rendre à Naples pour assister dans un duel notre concitoyen M. Amédée Brucato.

Ce n'est pas le moment d'exposer les incidents, les ennuis et les déplaisirs qui m'y assaillirent par l'effet de cette assistance; je dirai seulement, en ce qui concerne le rêve, que l'incident m'amena à un duel personnel.

Ce duel eut lieu le 12 octobre, jour où, avec mes seconds : le capitaine Bruno Palamenghi, du 4e bersaglieri, en garnison à Naples, et Francesco Busardo, j'allai en automobile à Marano, où je n'avais jamais été de ma vie, et dont je ne connaissais pas même l'existence. A peine enfoncés de quelques centaines de mètres en rase campagne, la première chose qui m'impressionna vivement fut la route large et blanche de

poussière que je reconnus pour l'avoir vue; mais quand? en quelle occasion? Nous nous sommes arrêtés aux limites d'un champ, qui ne m'était pas inconnu parce que je l'avais déjà vu! Nous sommes descendus de l'automobile et nous avons pénétré dans le champ par un sentier bordé de haies et de plantes, et je dis au capitaine chevalier Bruno Palamenghi, qui était à mes côtés : « Je connais cet endroit, ce n'est pas la première fois que j'y viens ; au bout du sentier, il doit y avoir une maison ; là, à droite, il y a une cabane de bois ». Il y avait en effet tout cela, et aussi un char aux côtés rabattus, contenant des harnais pour bête de trait.

Un instant après, un paysan à pantalon noir, à chapeau mou et noir, exactement celui que j'avais vu deux mois auparavant en rêve, vint m'inviter à le suivre derrière la maison, et, au lieu de le suivre, je le précédai vers la porte de l'étable, *que je connaissais déjà*, et, en entrant je revis le mulet attaché à la mangeoire; alors, je regardai le paysan, presque pour l'interroger sur l'inoffensivité de l'animal, parce que sa croupe m'empêchait de gravir le petit escalier de pierre, et celui-ci m'assura, comme dans le rêve, qu'il n'y avait pas de danger. Ayant escaladé les marches, je me trouve dans le grenier où je reconnais au plafond les pastèques, les tomates en grappes, les oignons, le maïs, et dans la chambrette, dans un angle à droite, les trois femmes, la vieille, la jeune, l'enfant, telles que je les avais vues dans le rêve.

Dans la chambre voisine, où je dus entrer ensuite pour me dévêtir, je reconnus le lit qui m'avait tant étonné dans le rêve pour sa hauteur, et j'y plaçai mon veston et mon chapeau.

J'avais parlé auparavant de mon rêve à plusieurs de mes amis, à la salle d'armes, au cercle d'escrime et ailleurs ; personnes qui peuvent toutes en faire foi : le capitaine Palamenghi, l'avocat Tommaso Forcasi,

M. Amedeo Brucato, le comte Dentale Diaz et M. Roberto Giannina, de Naples, furent témoins de ma notion précise des lieux et des personnes qui eurent leur place dans les événements de ce duel.

Ma parole de galant homme suffira, je crois, pour assurer la vérité de ces choses; pourtant, s'il était absolument nécessaire de recourir à la preuve du témoignage, je n'ai pas de difficultés à écrire un par un aux amis susnommés, qui, j'en suis sûr, ne manqueraient pas de répondre à mon désir.

Voilà les faits ; l'interprétation regarde les savants. »

*Signé* : GIOVANNI DE FIGUEROA.

« Cet épisode, écrit Bozzano, est particulièrement digne d'attention, parce que son authenticité ne saurait être mise en doute, le rapporteur étant une personne qui connaît la valeur d'une parole d'honneur, et la circonstance que le percipient a raconté le rêve avant sa réalisation excluant l'hypothèse que l'impression du *déjà vu* pourrait être réduite à un fait mnémonique. »

Bozzano est spiritualiste et convaincu de la réincarnation. Pour lui, la vie de l'esprit concilie les apparentes contradictions.

Il ne me semble pas que l'explication du mystère soit actuellement donnée. Nous avons encore à étudier.

Voir ce qui n'existe pas, ce qui n'existera que dans l'avenir (trois ans après, trois mois ou trois jours après, peu importe), mais ce qui n'existe pas actuellement, est inadmissible pour tous ceux qui ne sont pas au courant de nos études, quoique ce soit certain pour nous. Mes documents sur ce point sont nombreux. En voici un autre :

M. Pletneff, fonctionnaire du gouvernement de Tver (Russie), assesseur du collège, m'écrivait en 1899 (Lettre 777), qu'il a vu en rêve son ami Oseroff apporté dans un cercueil, entouré de parents et d'amis, qu'il ignorait alors où il habitait et quel était son état de santé, et que « presque le même jour » il était mort à Victni-Valotchek, ville du gouvernement de Tver.

Cette même lettre porte qu'un des serviteurs de la chancellerie du gouvernement de Tver, M. Ivan Sasonoff, très estimé de l'auteur de cette lettre, a vu un jour, étant entièrement éveillé, en passant devant une maison, un escalier en pierre qui se trouvait à l'extérieur, et *qui n'existait pas*. M. Pletneff, étant passé là deux fois le même jour, constata que cet escalier extérieur n'existait pas, en effet. Mais, passant là trois ou quatre jours après, il remarqua que l'on y avait apporté des pierres blanches, que l'on démolissait l'ancien escalier, et que l'on en bâtissait un nouveau.

Ainsi, cet escalier non existant a été vu avant d'être construit, et l'observateur passant là aurait été convaincu, naturellement, de l'avoir déjà vu.

Voici un autre fait non moins bizarre :

Le professeur Boehm, qui enseignait les mathématiques à Marburg, étant un soir avec des amis, fut pénétré tout à coup de la conviction qu'il devait rentrer chez lui. Mais, comme il prenait très tranquillement son thé, il résista à cette impression, qui revint cependant avec une telle force qu'il fut obligé de céder. Arrivé chez lui, il trouva tout comme il l'avait laissé, mais se sentit poussé à changer son lit de place; si absurde que lui parût cet ordre mental, il sentit qu'il *devait* le faire, appela la domestique et tira avec son aide le lit de l'autre côté de la chambre. Cela fait, il se sentit tout à fait à son aise et retourna finir la soirée avec ses amis.

On se sépara à dix heures, il rentra, se coucha et s'endormit. Il fut éveillé au milieu de la nuit par un grand fracas, et s'aperçut qu'une grosse poutre était tombée, entraînant une partie du plafond, et gisait à l'endroit que son lit avait occupé.

Quelle est cette force mystérieuse qui nous avertit de la sorte ?

Oui, je le répète, tout cela paraît inadmissible. Voir ce qui n'existe pas ! la scène vue par l'abbé Garnier en 1849 n'existait pas en 1846, cette jeune femme avait alors trois ans de moins ; l'un de ces enfants n'était pas né ; l'oncle de M[me] Lebas n'était pas dans un cercueil sept mois avant sa mort ; la scène du mois d'octobre, à Marano, n'existait pas au mois d'août, etc. Mais *pouvons-nous nier des faits d'observation ?*

Cet ouvrage était déjà en voie d'impression quand j'ai reçu la lettre suivante, en réponse à une communication verbale qui m'avait particulièrement intéressé. Suivant le principe généralement adopté, j'avais prié l'auteur d'accompagner son récit d'attestations établissant l'antériorité du rêve sur la vue réelle. Voici cette lettre :

Paris, le 9 septembre 1919.

Ainsi que je vous l'avais promis, je vous envoie sous ce pli, revêtu de deux attestations, le récit du rêve prémonitoire que vous avez manifesté le désir de publier. Heureux de vous soumettre cette observation si précise, je vous prie d'agréer, etc. A. SAUREL.

En 1911, je me trouvai, en rêve, dans un paysage nouveau, en pays que je sentais inconnu.

Sur une petite éminence, aux molles courbes cou-

vertes de fraîches prairies, je voyais un grand bâtiment d'aspect médiéval, moitié gentilhommière, moitié ferme fortifiée. De grands murs entouraient la construction de leur ceinture ininterrompue et patinée par les autans.

Quatre tours massives et peu élevées en flanquaient les angles. Devant la partie principale et dans la prairie, coulait un joli ruisseau aux eaux limpides et babillardes.

Des hommes, des soldats plutôt, y puisaient de l'eau. D'autres allumaient des feux non loin des faisceaux de fusils rangés le long des murs. Ces hommes étaient revêtus d'un bizarre uniforme bleu pâle que je ne connaissais pas, et portaient un casque qui me paraissait de forme étrange.

Je me voyais vêtu, moi-même, d'un uniforme d'officier et donnant des ordres pour le cantonnement.

Par un de ces phénomènes que beaucoup de personnes ont éprouvés, je pensais, tout en vaquant à ces occupations : « Quelle drôle de situation ! Pourquoi suis-je ici et dans ce costume ? »

Ce rêve m'ayant laissé, au réveil, une impression nette et précise, je ne laissai pas d'être intéressé par l'absence de ces détails incohérents ou ridicules qui peuplent notre sommeil et par cette apparence d'harmonie et de logique dans l'absurde, — car absurde m'apparaissait cette situation d'officier dans cette armée inconnue.

Dans la journée, je parlai à mes proches de ce rêve et des soldats bleus qui l'animaient. Puis je n'y pensai plus.

Or la guerre, qui bouleversa tant d'existences, fit de moi, après une série d'avatars, un lieutenant d'infanterie. Mon régiment se trouvait, en 1918, au repos à l'arrière-front, dans l'Aube. J'y conduisais mes recrues de la classe 1919.

Depuis le petit jour, le bataillon marchait. La chaleur,

qui pâlissait le vert tendre des grands seigles, se faisait durement sentir à mes pauvres bleuets. Le nuage de poussière soulevé sur la route par les milliers de pieds alourdis, ne me permettait pas de voir où nous étions. Je reçus l'ordre de faire la grande halte sous les murs « du château » qui se trouvait, me dit le fourrier, à deux cents mètres sur la droite. Après avoir donné des instructions aux chefs de section, j'allai rejoindre le chef de bataillon.

Quelques minutes après, je retrouvai ma compagnie au détour de l'allée de peupliers qui me masquait le château.

Le paysage apparu, après le dernier arbre interposé, me frappa immédiatement. C'était la prairie en pente douce, toute parée des fleurs que juin répand partout ; les murs et les tours, tout était exactement semblable à ce que j'avais vu, sept ans auparavant, dans mon rêve. Il manquait cependant le joli et bruyant ruisseau et la porte monumentale.

Comme je constatais cette différence entre le rêve et la réalité, un adjudant vint me demander « où la corvée devait aller prendre de l'eau ».

« Mais, au ruisseau », répondis-je en riant. Le sous-officier me regardait étonné. J'ajoutai : « Oui ! s'il n'est pas de ce côté, il est, pour sûr, de l'autre côté de la construction. Venez avec moi. »

Ayant doublé la tour de l'angle nord, j'aperçus, sans étonnement, le gai ruisseau courant sur les pierres moussues et, vers le milieu du mur, la grande porte, telle que je l'avais vue, en rêve, avec ses piliers de vieilles briques.

Les deux sections de tête avaient déjà résolu le problème de l'eau, les faisceaux étaient formés aux pieds des murs à l'ombre desquels beaucoup de mes hommes goûtaient déjà le repos tant désiré.

Le tableau ainsi formé était celui du rêve de 1911.

Rien de sensationnel ne devait se passer en ces lieux ; ce rêve ne constituait donc qu'une vue saisissante dans l'avenir, me montrant notamment ma future situation d'officier, impossible à conjecturer en 1911.

A. SAUREL. [*Lettre* 4106.]

ATTESTATION DE M^me^ SAUREL.

Je me souviens que mon mari m'avait parlé de ce rêve, dont les détails précis l'avaient frappé, à l'époque où il l'éprouva. 1er septembre 1919.

HÉLÈNE SAUREL.

ATTESTATION DE M. SAUREL PÈRE.

Je déclare que mon fils Alfred Saurel, à l'époque où il fit ce rêve, m'en raconta les détails, et que le récit qu'il en fait est absolument exact.

4 septembre 1919.

SAUREL. »

Ce rêve prémonitoire est particulièrement précis. M. Saurel a vu, en 1911, un épisode de la guerre de 1914-1918, auquel il fut associé comme militaire. C'est un cas analogue à celui qui a été décrit dans *L'Inconnu* (p. 555) : M. Régnier se voyant en rêve, en 1869, dans un épisode de la guerre de 1870. Dans ce cas, et dans tous les analogues, se pose la question : Si l'on a vu, un an d'avance, ou sept ans d'avance, ou trois ans d'avance, comme dans le cas de l'abbé Garnier cité tout à l'heure, une scène qui devait être vécue à l'époque où elle est arrivée, c'est donc qu'elle devait nécessairement arriver, que le libre arbitre de l'homme n'existe pas, et que la vraie doctrine est le fatalisme absolu. A telle date de 1849, l'Italienne devait tre dans cette maison de la route de Rome, avec

trois bambins, des ouvriers buvant, un poulain gambadant, etc. ; à telle date de 1870, M. Régnier devait être soldat en face de Prussiens et de Bavarois et se jeter à la baïonnette sur l'agresseur ; à telle date de 1918, M. Saurel devait envoyer des soldats chercher de l'eau devant la tour inconnue. Et il en est de même pour les centaines de cas analogues de vue de l'avenir. Que reste-t-il pour notre libre arbitre, pour notre liberté personnelle ? N'y a-t-il pas là une contradiction absolue ? Est-il possible d'admettre à la fois la liberté de nos actes et la vue du futur ?

Cette question sera discutée amplement au chapitre suivant. Qu'il me suffise de dire, en ce moment, qu'elle est d'une extrême subtilité, mais peut cependant se résoudre par la conciliation de deux antinomies en apparence si contraires, en imaginant que la volonté humaine est un des facteurs en œuvre dans la production des événements, qu'il arrive toujours quelque chose, mais que ce n'est pas fatal pour cela, et que l'on voit simplement ce qui arrivera, la pensée transcendante supprimant le temps, le temps n'existant pas en lui-même, et le passé comme l'avenir pouvant coexister dans un présent éternel.

Si l'on se refusait à admettre cette conciliation, on serait conduit à affirmer, à propos de la guerre de 1870, par exemple, que Bismarck n'est pas responsable d'avoir falsifié la dépêche d'Ems pour précipiter la France dans l'abîme germanique ouvert par lui, et qu'en 1914, Guillaume II n'a aucune responsabilité non plus dans la rouerie autrichienne de l'exploitation du meurtre de Sarajevo. Autrement

dit, il faudrait admettre qu'il n'y a pas d'hommes méchants, roués, fourbes, imposteurs, assassins, et qu'il n'y a pas non plus d'hommes bons, humanitaires, dévoués, honnêtes, se sacrifiant au progrès moral et intellectuel de l'humanité.

Nous traiterons en détail ce sujet au chapitre prochain, à propos de la communication qui m'a été faite en 1911 par Frédéric Passy.

Dans l'étonnement où nous jettent ces sortes d'observations, on cherche toutes les hypothèses contraires à la simple admission des faits. On imagine, par exemple, pour expliquer la sensation du « déjà vu », que l'impression produite sur la rétine par un paysage ou une scène quelconque est simultanément enregistrée dans la mémoire et dans la conscience, et l'on suppose que par suite d'un retard même très faible (une fraction de seconde) l'emmagasinement se fait dans la mémoire avant que la perception consciente soit ressentie. Dans ce cas, le sens de la mémoire étant frappé un instant fugitif avant celui de la vision réelle, on croit que l'on a déjà vu antérieurement la scène présente, en un temps antérieur indéterminé, car une dixième de seconde même peut donner l'impression d'un temps très long, comme on le constate dans les rêves. Une autre hypothèse imagine que la perception d'une scène que l'on croit avoir déjà vécue peut être comparée au phénomène optique de la double réfraction qui fait réfléchir sur deux plans différents une même image arrivant sur les deux faces d'un prisme : il y aurait une projection sur le plan du passé et une autre sur le plan actuel ; pendant un instant, notre âme verrait double.

Ces explications ne sont pas dépourvues d'ingéniosité; mais, d'une part, elles ne sont pas prouvées, pas du tout, et restent dans le domaine de l'imagination pure, ce qui n'a rien de la rigueur scientifique, et, d'autre part, les faits les contredisent lorsqu'ils ont été racontés auparavant, comme dans le cas de la place de Saint-Maixent, vue plusieurs jours d'avance par un jeune écolier de Niort qui ne la connaissait pas (v. plus haut, p. 282), de l'enfant atteint du croup, accident vu la veille (*l'Inconnu*, p. 550); du désespéré du docteur Liébault (ci-dessous, p. 384), de l'élection de Casimir-Perier (*id.*, p. 336). Etc. Dans ces cas, l'explication précédente n'a pas le sens commun. Peut-être est-elle quelquefois applicable, mais exceptionnellement, si même elle est vraie.

Il faut donc chercher autre chose [1].

Le professeur Ribot, de l'Institut, a traité subsidiairement ce sujet dans son ouvrage sur les *Maladies de la Mémoire*.

« Il arrive, en pays étranger, écrit-il, que le détour brusque d'un sentier ou d'une rivière nous met en face de quelques paysages qu'il nous semble avoir autrefois contemplés. Introduit pour la première fois près d'une personne, on sent qu'on l'a déjà vue. En lisant dans un livre des pensées nouvelles, on sent qu'elles ont été présentes à l'esprit antérieurement. »

1. Un grand nombre d'auteurs ont analysé ce sujet, sans approcher de la solution, tels que Dugas, Lalande, Vignoli, Wigan, Maudsley, Anjel, Binet, Fouillé, Piéron, Vaschide, Soury, P. Lapie, mais aucun n'a deviné, à l'exception de Bozzano et de C. de Visme. V. la *Revue des études psychiques* de 1901.

L'auteur pense que cette illusion s'explique par l'hypothèse suivante :

« L'impression reçue évoque dans notre passé des impressions analogues, vagues, confuses, à peine entrevues, mais qui suffisent à faire croire que l'état nouveau en est la répétition. Il y a un fond de ressemblance rapidement senti entre deux états de conscience, qui pousse à les identifier. C'est une erreur ; mais elle n'est que partielle, parce qu'il y a, en effet, dans notre passé, quelque chose qui ressemble à une première expérience. »

Cette explication n'est certainement pas satisfaisante. Elle ne s'applique à aucun des faits que nous venons de signaler. L'auteur remarque, d'ailleurs, très loyalement, qu'elle ne s'applique pas non plus à des cas tels que le suivant, cité par lui-même.

« Un malade, dit Sander, en apprenant la mort d'une personne qu'il connaissait, fut saisi d'une terreur indéfinissable, parce qu'il lui sembla qu'il avait déjà ressenti cette impression. « Je sentais que déjà auparavant, étant couché ici dans ce même lit, X... était venu et m'avait dit : « Muller est mort il y a quelque temps, il n'a pas pu mourir deux fois. »

M. Ribot ne peut qu'être très embarrassé pour expliquer physiologiquement ces faits si curieux. Il cite aussi l'exemple suivant qui ressemble beaucoup au précédent :

Wigan, dans son livre sur la *Dualité de l'esprit*, qu'il prétend expliquer par nos deux hémisphères cérébraux, rapporte que pendant qu'il assistait au service funèbre de la princesse Charlotte, dans la chapelle de Windsor, il eut tout d'un coup le sentiment

d'avoir été autrefois témoin du même spectacle. L'illusion ne fut que fugitive.

Aucune hypothèse n'est acceptable. On a supposé aussi que l'illusion du « déjà vu » pourrait être due à des souvenirs inconscients provenant de l'hérédité d'ancêtres qui auraient connu ce que l'on voit actuellement. Inadmissible également.

Assurément, toute explication est à peu près impossible. M. Ribot qualifie ces coïncidences d'actes de « fausse mémoire ». Mais ce n'est pas là une explication. Il signale plus loin l'exemple suivant emprunté d'un travail du Dr Arnold Pick et qui n'est pas moins inexplicable :

« Un homme instruit, raisonnant assez bien sur sa maladie, et qui en a donné une description écrite, fut pris, vers l'âge de trente-deux ans, d'un état mental particulier. S'il assistait à une fête, s'il visitait quelque endroit, s'il faisait quelque rencontre, cet événement, avec toutes ses circonstances, lui paraissait si familier qu'il se sentait sûr d'avoir déjà éprouvé les mêmes impressions, étant entouré précisément des mêmes personnes ou des mêmes objets, avec le même ciel, le même temps, etc. Faisait-il quelque nouveau travail, il lui semblait l'avoir déjà fait et dans les mêmes conditions. Ce sentiment se produisait parfois le jour même, au bout de quelques minutes ou de quelques heures, parfois le jour suivant seulement, mais avec une parfaite clarté [1] ».

C'est là, évidemment, un cas pathologique.

Il y a dans ces phénomènes de fausses mémoires,

1. A propos de la mémoire, M. Ribot cite l'un des exemples les plus bizarres assurément qui aient été observés : un imbécile se rappelait le jour de chaque enterrement fait dans une paroisse

écrit M. Ribot, « une anomalie du mécanisme mental qui nous échappe ». Mais cette désignation de « fausse mémoire » ne nous explique rien. Le savant physiologiste essaie néanmoins de comprendre, et il a raison d'essayer. « On peut admettre, dit-il, que le mécanisme de la localisation dans le temps fonctionne à rebours », et il propose l'explication qui suit :

« L'image ainsi formée est très intense, de *nature hallucinatoire*; elle s'impose comme une réalité, parce que rien ne rectifie cette illusion. Par suite, l'impression réelle se trouve rejetée au second plan, avec le caractère effacé des souvenirs; elle est localisée dans le passé, à tort si l'on considère les faits objectivement; avec raison, si on les considère subjectivement. Cet état hallucinatoire, en effet, quoique très vif, n'efface pas l'impression réelle; mais, comme il s'en détache, comme il a été produit par elle après coup, il doit apparaître comme une seconde expérience. Il prend la place de l'impression réelle, il paraît le plus récent, et il l'est en fait. Pour nous, qui jugeons du dehors et d'après ce qui s'est passé extérieurement, il est faux que l'impression ait été reçue deux fois; pour le malade qui juge d'après les données de sa conscience, il est vrai que l'impression a été reçue deux fois, et, dans ces limites, son affirmation est incontestable. »

On avouera que ces « explications » du savant professeur n'expliquent rien du tout. Il y a là une série de phénomènes psychiques très différents les

depuis trente-cinq ans. Il pouvait répéter avec une invariable exactitude le nom et l'âge des décédés, ainsi que des gens qui conduisaient le deuil. En dehors de ce registre mortuaire, il n'avait pas une idée, il ne pouvait répondre à la moindre question et n'était même pas capable de se souvenir.

uns des autres et auxquels une même théorie ne saurait s'appliquer.

Pour M. Ribot, la mémoire est, par essence, un fait biologique et, par accident, un fait psychologique. Le nombre des cellules cérébrales étant compris entre 600 et 1 200 millions, et celui des fibres nerveuses du cerveau étant évalué à 4 ou 5 milliards, l'encéphale peut être considéré comme un laboratoire plein de mouvement où mille travaux se font à la fois : la mémoire, ou pour mieux dire, les mémoires, ont de quoi s'imprimer. Mais certaines impressions sont, comme nous venons de le voir, *plutôt psychiques que physiques*. Si ce n'est que par accident que la mémoire appartienne au monde psychique, cet accident est peut-être l'essentiel pour la découverte du monde invisible, comme les désordres apparents, les perturbations en astronomie, sont la source la plus féconde de découvertes dans la gravitation universelle. Nous en avons eu la preuve par la découverte de la planète Neptune d'après les perturbations d'Uranus, dans celle du compagnon de Sirius, etc.

Non, le « déjà vu » n'est pas un fait physiologique cérébral ; c'est un phénomène métapsychique : vue antérieure réalisée.

Entrons maintenant en plein dans le problème de la connaissance de l'avenir.

---

IX

## La connaissance de l'avenir.

**Le fatalisme. — Le déterminisme et le libre arbitre. Problème du temps et de l'espace.**

> Οφρα δύνη δύναμις γάρ αναγχης ἐγγύθι ναίει.
> La Volonté siège à côté de la Destinée
> comme puissance directrice.
> VERS DORÉS DE PYTHAGORE.

Ce que nous venons d'apprécier sur le *Déjà vu* est l'introduction naturelle à ce qui va suivre. Nous allons étudier les observations constatant les vues prémonitoires établissant *la connaissance de l'avenir*.

J'ai publié sous ce titre, dans *La Revue*[1] du 1er mars et du 1er avril 1912, les principaux documents prouvant que, dans certaines conditions, l'avenir a été vu et connu d'avance. Plusieurs écrivains ont repris ce sujet depuis cette publication, (et ont reproduit ces documents sans avoir toujours l'attention de citer mon travail, mais c'est là un détail insignifiant). Ce qui nous intéresse particulièrement ici, c'est de savoir que l'avenir a été vu, décrit, annoncé, souvent avec une précision dé-

1. Ancienne *Revue des revues*, aujourd'hui *Revue mondiale*.

taillée, et que, par conséquent, il y a dans l'être humain un principe psychique doué de facultés indépendantes des propriétés de la matière, une âme différente du corps.

Je signalerai d'abord le fait de prémonition en rêve que j'ai publié en 1911, dans les *Annales des sciences psychiques*, puis en 1912, dans la Revue dont je viens de parler, et dont voici la curieuse relation.

M. Frédéric Passy, le vénérable membre de l'Institut, dont la longue carrière a été si honorablement consacrée à l'apostolat du pacifisme contre l'imbécillité guerrière humaine [1], m'est arrivé un beau jour du mois de janvier 1911, ayant vaillamment gravi mes cinq étages, malgré ses quatre-vingt-neuf ans. Ce fut l'une de ses dernières visites, et la relation qu'il m'apporta méritait vraiment sa sélection.

« Je ne l'ai pas trouvée, me dit-il, dans votre ouvrage *l'Inconnu*, et je suis sûr qu'elle vous intéressera, car elle vient d'un écrivain scrupuleux, d'un homme d'une intégrité incontestable, le quaker Etienne de Grellet. Je vous donne son récit tel que je l'ai transcrit de sa relation de voyage en Russie. Pendant son séjour à Saint-Pétersbourg, la comtesse Toutschkoff raconta ce qui suit au quaker voyageur :

« Environ trois mois avant l'entrée des Français en Russie, le général, son mari, était avec elle dans leur

1. Pour moi, je ne me suis consacré à la même protestation que depuis mon premier ouvrage (1862), et j'avais déjà vingt ans. Bien inutilement aussi, tant la bêtise humaine est universelle.

propriété de Toula. Elle rêva qu'étant à l'hôtel, dans une ville inconnue, son père était entré, tenant son fils unique par la main et lui avait dit strictement :

*Ton bonheur est fini, ton mari est tombé. Il est tombé à Borodino.* »

Elle s'éveilla avec un grand trouble, mais, voyant son mari auprès d'elle, elle reconnut que c'était un rêve, et elle arriva à se ren dormir.

Le même rêve se renouvela et fut suivi de tant de tristesse qu'elle fut longtemps sans pouvoir se remettre.

Le rêve revint une troisième fois. Elle éprouva alors une si grande angoisse qu'elle réveilla son mari et lui demanda :

Où est Borodino ? »

Il ne le savait pas. Dans la matinée, tous deux se mirent à chercher, avec leur père, ce nom sur la carte du pays, sans pouvoir le trouver. C'était alors un lieu très obscur; mais il est devenu fameux par la sanglante bataille qui s'est livrée tout près. Cependant, l'impression que la comtesse avait reçue était profonde et son inquiétude bien grande... Alors, le théâtre de la guerre était éloigné; mais bientôt il se rapprocha.

Avant que les armées françaises fussent à Moscou, le général Toutschkoff fut mis à la tête de l'armée de réserve. Un matin, le père de la comtesse, tenant son jeune fils par la main, entra dans la chambre de l'hôtel qu'elle habitait. Il était triste, comme elle l'avait vu dans son rêve, et il lui disait :

« *Il est tombé, il est tombé à Borodino.* »

Elle se vit dans la même chambre, avec les mêmes objets dont elle était entourée dans son rêve.

Son mari fut, en effet, une des nombreuses victimes de la sanglante bataille livrée près de la rivière de Borodino qui donne son nom à un petit village. »

*Pour copie conforme :*

FRÉDÉRIC PASSY.

Ce rêve prémonitoire, si tragiquement précis, est assurément des plus caractéristiques.

Peut-on supposer qu'il ait été arrangé après coup dans l'esprit de la narratrice ? Non, puisque sa réalisation l'avait frappée d'une émotion inoubliable, et que trois mois avant cette réalisation ils avaient cherché ce lieu sur la carte de Russie.

Il présente tous les caractères de l'authenticité. Mais alors, faisais-je remarquer, si la mort du général à Borodino (bataille de la Moscowa) a été vue plusieurs mois d'avance, cette mort et cette bataille étaient donc inévitables ? Et, dans ce cas, que devient le libre arbitre ? Napoléon devait donc fatalement faire la campagne de Russie et n'en est pas responsable ? La liberté et la responsabilité humaines ne sont-elles qu'illusion ?

Nous analyserons tout à l'heure ces conséquences, assurément troublantes. Que penser ? Le fatalisme paraît en désaccord avec tous les progrès de l'humanité. Mais on est dans l'erreur en pensant que le fatalisme et le déterminisme sont identiques.

A ce propos, une jeune fille de Naples, Mlle Vera Kunzler, m'adressa, au mois d'avril 1917, une lettre frémissante d'angoisse sur quelques phrases qu'elle avait lues de moi concernant les faits incontestables de *vue de l'avenir*, en me suppliant de lui expliquer comment il est possible de concilier ces faits d'observation, dont je me porte garant, avec le libre arbitre, notre sentiment de liberté et notre responsabilité. Elle insistait d'autant plus vivement qu'elle était sous le coup d'une émotion profonde, causée par une prédiction tragique qui

s'était récemment réalisée dans sa propre famille.

Je lui répondis que le fatalisme et le déterminisme sont deux doctrines absolument différentes l'une de l'autre, et qu'il importe de ne pas les confondre, comme on le fait généralement. Dans la première, l'homme est un être passif qui attend les événements, lesquels sont inévitables. Dans la seconde, au contraire, l'homme est actif et fait partie des causes agissantes. On ne voit pas ce qui *doit* arriver, mais ce qui arrivera. Il arrive toujours quelque chose. C'est ce quelque chose que nous voyons, sans que ce soit fatal pour cela. La distinction, il est vrai, est extrêmement subtile; mais il m'a semblé que sa jeune âme de dix-sept ans, libre et pure de toute idée préconçue, et d'une finesse qui, dans sa correspondance, me parut particulièrement délicate, percevrait cette distinction en y apportant l'attention nécessaire. Je la priais, en même temps, de me faire connaître la prédiction réalisée qui l'avait si profondément troublée. Voici sa lettre, qui a été textuellement transcrite :

Naples, 10 juin 1917.

Cher grand Maître,

Combien j'ai été heureuse de votre aimable lettre ! Doublement bien elle a été reçue, d'abord comme venant de vous, et ensuite comme apportant un peu de lumière sur les idées qui tourbillonnent dans mon cerveau. J'ai longuement réfléchi sur votre lettre, et j'ai bien compris ce que vous avez eu la bonté de m'expliquer : ce qui arrivera peut être vu, mais n'est pas fatal. J'en ai éprouvé un soulagement infini, car je me sentais devenir folle à la pensée que nous ne sommes plus maîtres de rien du tout, pas même de nos pensées.

Vous désirez savoir, cher maître, quel est l'événement à la suite duquel j'ai été amenée à croire à la prédestination. Je vais vous le raconter le mieux que je pourrai.

C'était au printemps 1910, il y a sept ans. Nous étions alors en relations assez intimes avec une dame allemande qui s'appelait Hélène Schmid. C'était un médium d'une force extraordinaire, et comme maman s'intéresse beaucoup aux séances spirites, elle la pria un jour de tenir une de ces séances.

Je n'y assistai pas, car j'étais alors une fillette d'une dizaine d'années, et je me trouvais à l'école, mais maman et notre vieille bonne m'ont souvent raconté la scène.

Hélène Schmid n'eut qu'à poser légèrement les mains sur la table pour qu'immédiatement elle basculât très violemment. Vous connaissez, Maître, la manière de communiquer avec les esprits — si esprits il y a —. Lorsque la table, une grande et massive table de salle à manger qu'il eût été impossible de soulever avec la simple force musculaire, battit les coups réglementaires indiquant qu'un esprit était présent, maman demanda son nom ; par l'alphabet il se nomma, disant s'appeler *Anton*. Ce nom, le médium l'ignorait absolument, et il ne sut pas davantage de qui il s'agissait lorsqu'il fut nommé. Anton, je complète, était Anton Fiedler, Autrichien, le premier mari d'une tante à moi, sœur à maman, qui avait épousé en secondes noces Adolphe Riesbeck. De tout ce monde Hélène Schmid ignorait même l'existence. Comme cet Anton Fiedler avait été le plus proche parent de ma tante, maman pensa à demander quelque chose de l'avenir de celle-ci. A la première demande, qui était la suivante : « Riesbeck conservera-t-il toujours sa fortune? », l'esprit carrément répondit : « Non. »

« — Dans combien d'années la perdra-t-il ? »

La table battit deux coups : « Deux ans. »

Maman demanda ensuite : « Vivra-t-il encore longtemps après avoir perdu sa fortune? » Et la réponse fut nette, précise : « CINQ ANS! » Alors maman désira savoir de quelle mort il mourrait, mais l'esprit affirma seulement que mon oncle mourrait *subitement*. Aux demandes s'il mourrait de maladie, d'accident, de suicide, de naufrage, ou victime d'un crime, il répondit *non*. Il fut impossible de savoir de quelle mort il mourrait : personne ne pensait alors à une guerre, autrement cette demande eût été également posée; l'unique chose qu'il fut possible d'obtenir encore de Anton Fiedler, ce fut la réponse à cette demande : « Quel âge aura le fils de Riesbeck lorsque celui-ci mourra? » et la table répondit très nettement : « 17 *ans*. » Puis tout cessa.

Cher maître, je ne me permets aucun commentaire; je vous rapporte simplement ce qui s'est passé. Maman ne raconta pas ceci tout de suite à ma tante, de crainte qu'elle ne le répétât à son mari. D'ailleurs, elle n'y croyait pas. Malheureusement, tout ce qui avait été prédit est arrivé avec la plus effroyable précision : au printemps 1912, c'est-à-dire exactement deux ans après la prophétie, mon oncle Riesbeck perdit sa fortune dans une spéculation hasardée à la Bourse; quelque temps après, maman fit part à ma tante, qui se trouvait et se trouve encore à Genève, de la prédiction qui lui en avait été faite et lui raconta la seconde partie de la prédiction.

Ma tante répondit ce que toute autre eût répondu à saplace, que c'étaient des sottises et qu'il ne fallait pas y ajouter foi.

Pourtant aussi la seconde partie de la prophétie s'est réalisée : maman et moi, nous parlions souvent de cette séance et je lui disais : « Si l'esprit a dit juste, c'est au commencement de l'année 1917 que mon oncle devra mourir. »

Or, Maître, Adolphe Riesbeck est mort au front le

12 février 1917, de mort subite, une balle à la tête, lorsque mon cousin Mario finissait ses dix-sept ans ! Et cette mort que l'esprit n'avait pu nous préciser, qui n'était ni maladie, ni accident, ni crime, ni rien des morts connues, cette mort, c'était la mort en guerre, à laquelle personne ne pensait alors.

Je vous envoie ici, cher maître, un fragment de la lettre que ma pauvre tante nous a écrite lors de la mort de son mari. Elle est écrite en allemand, mais il me semble que vous connaissez cette langue, et je prierai maman d'apposer à cette lettre sa signature.

J'espère que cette étrange prédiction apportera un modeste tribut à vos recherches. Je me promets le plus grand plaisir de la lecture du livre que vous avez promis de publier après la guerre, sur la *Prévision de l'avenir*.

Je suis heureuse, cher Maître, de savoir que tout n'est pas fatal, car la pensée qui me tourmentait était celle-ci : la mort de mon cher oncle était prédestinée, alors que la balle qui devait le tuer n'était même pas encore fondue.

Pardonnez-moi d'abuser de votre temps si précieux, et c'est cette pensée qui me retient souvent de vous écrire comme je l'aimerais. Mais j'ai été heureuse de répondre à mon tour à votre requête. Tout ce que je vous écris est d'une vérité absolue.

Je vous salue, Maître, respecteusement, et « *caramente* » (mot italien que vous comprendrez certainement.)

Votre filleule de la Société astronomique de France.

VERA KUNZLER.

Je certifie que le récit de ma fille est exact en tous ses détails. Veuve E. KUNZLER.

Il serait superflu pour nos lecteurs d'ajouter aucun commentaire à ce récit, dont la sincérité com-

plète ne peut laisser aucun doute. Les sentiments de profonde angoisse et d'infinie curiosité exprimés dans la première lettre que la narratrice m'a adressée m'en avaient déjà convaincu. Nous avons là un exemple typique de la prévision de l'avenir.

Quant à son accord, paradoxal en apparence, avec le déterminisme, nous allons en parler.

Ces faits ne peuvent plus être niés. Toute négation serait une preuve flagrante d'ignorance — ou d'un autre état d'âme, moins excusable encore.

A ce propos, la prémonition du général Toutschkoff et mes commentaires ayant été publiés par *La Revue* de mars et avril 1912, Frédéric Passy m'adressa la lettre suivante :

Neuilly, 27 avril 1912.

Mon cher Flammarion,

« Je suis de ceux qui hésitent à croire à la possibilité des « prémonitions » dont vous parlez dans vos articles; car j'y vois une négation de la liberté, qui n'existe plus si les faits sont absolument déterminés à l'avance. Cependant je vous ai fourni moi-même un de ces faits, que vous avez cité.

« Je dois vous dire que vous en trouverez un autre dans le livre de M. G. Lenôtre : *Le marquis de la Rouerie et la Conjuration bretonne de 1790-1793*.

« M^me^ de Sainte-Aulaire, fille de M. de Noyan, l'un des conjurés, annonce un matin à son père qui n'en veut rien croire, qu'il va être arrêté et conduit à Paris devant le tribunal révolutionnaire; mais qu'elle parviendra à sauver sa vie. La chose est attestée non seulement par elle — morte longtemps plus tard — mais par son fils, alors âgé de quinze ans, et qui devait être un personnage important sous la Restauration et sous Louis-Philippe (membre de l'Académie française).

« Vous jugerez vous-même ce que nous devons penser de ce fait. » FRÉDÉRIC PASSY.

« Cette prémonition[1] s'est ponctuellement réalisée. »

La question de la liberté humaine mérite d'être analysée.

Nous lisons toujours avec un véritable plaisir esthétique les ouvrages de notre grand géomètre Laplace, l'un des esprits les plus vastes et les plus pénétrants dont la France puisse s'enorgueillir, et en même temps l'un de nos écrivains les plus purs. Voici ce qu'il écrivait, à propos du libre arbitre, dans son *Essai philosophique sur les probabilités*. (c'est la seconde édition, de 1814, que j'ai sous les yeux) :

« Tous les événements, ceux même qui, par leur petitesse, semblent ne pas tenir aux grandes lois de la nature, en sont une suite aussi nécessaire que les révolutions du soleil. Dans l'ignorance des liens qui les unissent au système entier de l'univers, on les a fait dépendre des causes finales ou du hasard, suivant qu'ils arrivaient et se succédaient avec régularité, ou sans ordre apparent; mais ces causes imaginaires ont été successivement reculées avec les bornes de nos connaissances, et disparaissent entièrement devant la saine philosophie, qui ne voit en elles que l'expression de l'ignorance où nous sommes des véritables causes.

« Les événements actuels ont, avec les précédents, une liaison fondée sur le principe évident, qu'une chose ne peut pas commencer d'être sans une cause qui la produise. Cet axiome, connu sous le nom de principe de la *raison suffisante*, s'étend aux actions même les plus

1. J'en connais une autre analogue, rapportée par Lombard de Langres.

indifférentes. La volonté la plus libre ne peut, sans un motif déterminant, leur donner naissance ; car si, toutes les circonstances de deux positions étant exactement les mêmes, elle agissait dans l'une, et s'abstenait d'agir dans l'autre, son choix serait un effet sans cause : elle serait alors, dit Leibnitz, le hasard aveugle des épicuriens. L'opinion contraire est une illusion de l'esprit qui, perdant de vue les raisons fugitives du choix de la volonté dans les choses indifférentes, se persuade qu'elle s'est déterminée d'elle-même et sans motifs.

« Nous devons donc envisager l'état présent de l'univers comme l'effet de son état intérieur, et comme la cause de celui qui va suivre. Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée, et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux. L'esprit humain offre, dans la perfection qu'il a su donner à l'astronomie, une faible esquisse de cette intelligence [1].

Nous discuterons ce raisônnement tout à l'heure.

On a coutume d'en attribuer la paternité à Laplace. Mais tous les penseurs l'avaient émis avant lui, et rien n'est plus naturel : c'est presque du La Palice. La première édition de ce livre sur les probabilités est un cours fait par Laplace, en 1795, à l'Ecole normale fondée par la Convention.

Or, en 1787, Emmanuel Kant avait écrit dans sa *Critique de la Raison pratique* :

1. LAPLACE. *Essai philosophique sur les probabilités*, Paris, 1814, p. 2.

« Au point de vue du temps et de son ordre régulier, si nous pouvions pénétrer l'âme d'un homme telle qu'elle se révèle par des actes aussi bien internes qu'externes, connaître tous les mobiles, même les plus légers, et tenir compte en même temps de toutes les influences extérieures, nous pourrions calculer la conduite future de cet homme avec autant de certitude qu'une éclipse de lune ou de soleil[1]. »

Kant n'est pas non plus l'inventeur de ce raisonnement. On le trouve chez les auteurs les plus anciens, jusqu'aux Romains, jusqu'à Cicéron, par exemple. Dans son traité sur la *Divination*[2] il fait exposer par son frère Quintus la connexion entre la vue de l'avenir et la fatalité.

« Pour se rendre compte de la divination, dit-il, il faut remonter à la Divinité, au destin, à la nature. La raison nous oblige à confesser que tout se gouverne par le destin. J'appelle *destin* ce que les Grecs nomment εἱμαρμένη : c'est-à-dire un ordre, *une série de causes liées entre elles*, produisant des effets. Voilà cette vérité perpétuelle dont la source est dans l'éternité même. D'après cela, il n'est rien dans l'avenir, dont la nature ne renferme déjà les causes efficientes. Ainsi le destin sera la cause éternelle de toutes choses, cause qui explique et les faits accomplis, et les faits présents, et les faits à venir. C'est ainsi qu'au moyen de l'observation on peut savoir quelles sont, le plus souvent, les conséquences de chaque cause. C'est sans doute cet enchaînement de causes et d'effets que dévoilent l'inspiration et les songes.

« Ajoutons que, tout étant réglé par le destin, s'il

1. Edition française, p. 289. — FOISSAC, *la Chance et la Destinée*, p. 212.
2. *De Divinatione*, lib. I, cap. 55.

pouvait exister un mortel capable de concevoir la liaison de toutes les causes, il ne se tromperait jamais. En effet, celui qui connaîtrait les causes des événements ne pourrait manquer de connaître tout l'avenir. »

Ce raisonnement est impeccable en lui-même et, je le répète, c'est presque là une vérité de M. de La Palice. Qu'il n'y ait pas d'effets sans cause, c'est évident. Mais la conclusion de la fatalité, ou du déterminisme nécessaire, n'a pas la même évidence que ce raisonnement de simple bon sens.

Malgré ma profonde admiration pour Laplace, dans les œuvres duquel j'ai été élevé, j'avoue que je ne puis partager sa négation absolue du libre arbitre. Mes lecteurs savent déjà ce que j'ai écrit sur ce point scabreux dans mes *Mémoires*.

« La volonté la plus libre ne peut agir sans un motif déterminant. » Sans doute. Mais, parmi les causes en action dans le choix, notre propre personnalité existe, et ce n'est pas là une cause nulle et négligeable.

Cette personnalité, dira-t-on, agit suivant le motif prédominant, et elle est due elle-même à des causes antérieures. C'est incontestable. Toutefois, elle existe, avec notre caractère, et ce qu'il y a peut-être encore ici de plus capital, de plus irrécusable, c'est que nous sentons fort bien que nous examinons, que nous pesons, que nous discutons avec nous-mêmes lorsque le cas en vaut la peine, et que nous décidons en appréciant notre responsabilité.

Il y a quelquefois, je le veux bien, une balance dont les deux plateaux sont juste en équilibre, et qui va pencher sous le moindre petit poids ajouté ; mais ce petit poids peut être notre fantaisie, notre

caprice, notre volonté, notre plaisir même de contrarier un effet prévu, en un mot précisément l'exercice de notre liberté. Déclarer que c'est là « une illusion », de notre esprit, nul n'est autorisé à affirmer cette hypothèse comme une vérité démontrée. Le principe de « la raison suffisante » est en nous-mêmes, lorsque nous discutons dans notre for intérieur.

Que nous nous décidions suivant le motif prédominant ne prouve pas que nous ne choisissions pas selon notre caractère. Notre propre volonté est associée à ce caractère sans en être l'esclave. Dans son traité du Ciel, Aristote écrit (II, 13) : « Il en est comme d'un homme ayant très faim et très soif, mais se trouvant à une distance égale d'un aliment et d'une boisson : nécessairement il restera immobile. » Le Dante a dit la même chose au 4e livre du PARADIS : « *Intra duo cibi, distanti e moventi. D'un modo prima si morria di fame, — che liber uomo t'un recasse à denti.* » Buridan passe pour avoir émis ce raisonnement, en mettant un âne à la place de l'homme.

Il n'est douteux pour personne que ni l'homme, ni l'âne ne mourront de faim. Il n'y a pas que de la mécanique dans la nature.

*
* *

Y a-t-il incompatibilité absolue entre la prévision de l'avenir et le libre arbitre? C'est ce que l'on affirme en général, et ce que les écrivains anciens ont affirmé comme les modernes.

L'auteur de l'*Histoire de la Divination dans l'an-*

*tiquité*, M. Bouché-Leclercq, de l'Institut, écrit qu'un avenir indécis dépendant de volontés libres ne s'accorde pas avec l'idée de lois fixes inspirée par le spectacle de l'ordre universel, et que l'instinct populaire, devançant les théories philosophiques, a été invinciblement porté à considérer l'avenir comme inéluctable (I, p. 15); que « le futur ne peut être prévu que parce qu'il est inévitable » (*id*); qu'il y a un « conflit sans issue entre la prescience et la liberté, et que l'une supprime l'autre » (*id.*, p. 16). Sextus Empiricus a démontré que les événements futurs devant être ou nécessaires ou fortuits, ou produits par des agents libres, la divination était inutile dans le premier cas, et impossible dans les deux autres (*id.*, p. 79).

Dans son *Essai sur le libre arbitre*, Schopenhauer écrit aussi : « Si nous n'admettons pas la nécessité rigoureuse de tout ce qui arrive en vertu d'une causalité qui enchaîne tous les événements sans exception, toute prévision de l'avenir est impossible et inconcevable » (p. 124).

Evidemment, on croit, en général, à une incompatibilité, à une contradiction irrésoluble, entre la prescience et le libre arbitre, parce que l'on confond « prescience divine » et nécessité. C'est une erreur.

Dans les conversations de Gœthe avec Eckermann, nous pouvons lire, à la date du 13 octobre 1825 :

« Que savons-nous, et avec tout notre esprit, où sommes-nous arrivés jusqu'à présent ?

L'homme n'est pas né pour résoudre le problème du monde, mais pour chercher à se rendre compte de

l'étendue du problème et se tenir ensuite sur la limite extrême de ce qu'il peut concevoir.

Ses facultés ne sont pas capables de mesurer les mouvements de l'univers, et vouloir aborder l'ensemble des choses avec l'intelligence, quand elle n'a qu'un point de vue si restreint, c'est un travail vain. L'intelligence de l'homme et l'intelligence de la divinité sont deux choses très différentes.

Dès que nous accordons à l'homme la liberté, c'en est fait de l'omniscience de Dieu; et si, d'un autre côté, Dieu sait ce que je ferai, je ne suis plus libre de faire autre chose que ce qu'il sait. Je ne cite ce dilemme que comme un exemple du peu que nous savons, et pour montrer qu'il n'est pas bon de toucher aux secrets divins.

Aussi, nous ne devons exprimer parmi les vérités les plus hautes que celles qui peuvent servir au bien du monde. Les autres, nous devons les garder en nous, mais semblables aux douces lueurs d'un soleil caché, elles peuvent répandre et elles répandront leur éclat sur ce que nous faisons. »

Gœthe n'ose pas aller plus loin. Pourquoi? Examinons.

Les événements et les circonstances nous conduisent beaucoup plus amplement qu'on le pense, en général. Que chacun analyse attentivement les actes de sa vie et il le reconnaîtra sans peine. Notre libre arbitre ne se joue que dans un cadre d'activité fort étroit. « L'homme s'agite et Dieu le mène », dit un vieil adage. Ce n'est pas tout à fait exact. Dieu, ou le Destin, Fatum, comme le nommaient les Latins, nous laisse un peu de liberté.

Le proverbe contraire au précédent — tout proverbe a son contraire — l'indique de son côté :

*Aide-toi, le Ciel t'aidera!*

Oui, l'homme s'agite et les événements le mènent; mais nous sommes, en même temps, les artisans de notre propre destinée.

En somme, la vérité n'est pas dans la métaphysique des philosophes dissertant sur la fatalité du destin, mais dans le bon sens vulgaire et pratique qui se résume dans l'adage universel en six mots que je viens de citer.

Mon explication tient essentiellement à rester dans le domaine exclusif des faits d'observation positive, sans avoir recours à aucune hypothèse. Lorsqu'on nous dit que notre sentiment du libre arbitre est une illusion, c'est une hypothèse. Je suis assis à mon bureau, je me demande ce que je vais faire, je compare, je raisonne, je me décide pour ceci ou pour cela. On me déclare que je suis dupe de circonstances extérieures à ma volonté. Je soutiens, au contraire, que si je n'avais pas de raison, je laisserais faire les événements, et que la liberté consiste précisément à choisir ce qui paraît préférable. Ce n'est pas absolu, tant qu'on le voudra, c'est relatif; nous sommes constamment dérangés dans nos projets; il y a même des jours où rien ne marche; c'est très imparfait, mais c'est notre sensation incontestable, et nous n'avons pas le droit de la supprimer pour lui substituer une hypothèse. Elle est évidente comme le jour. C'est une apparence, peut-on dire : oui, une apparence, comme le soleil, comme un paysage, comme un arbre, comme un fauteuil, comme une maison, choses que nous connaissons par les impressions qu'elles nous donnent; mais cette apparence se confond avec la réalité.

Il y a là un fait d'observation quotidien, constant, légitime, irrécusable.

Oh! assurément, bien souvent, nous sommes passifs et ne prenons aucune détermination radicale. Et l'on objecte que lorsque nous discutons avec nous-mêmes et que nous nous déterminons après mûre réflexion, c'est toujours d'après le motif prédominant, de sorte que notre prétendue liberté est comparable à une balance dont l'un des deux plateaux baisse suivant les poids qui y sont placés. Sans contredit, nous nous décidons, lorsque nous raisonnons froidement et pesons le pour et le contre, pour ce qui nous paraît préférable. Or, c'est précisément en cela que notre raison agit, et aucun sophisme ne peut supprimer en nous cette conviction. Nous sentons même que dans le cas contraire nous serions déraisonnables, et lorsque parfois, nous sommes amenés à agir contrairement à nos jugements, nous sentons que nous y sommes relativement forcés.

En fait de volonté arbitraire, la déclaration suivante que Juvénal met dans la bouche d'une femme impérieuse n'est-elle pas encore le meilleur argument?

*Sic volo; sic jubeo; sit pro ratione voluntas.*

« Je le veux; je l'ordonne; ma volonté est ma seule raison. »

*Parce que tel est notre bon plaisir*, disait aussi Louis XIV, avec un orgueil qui devait perdre la royauté.

Sans doute, me réplique-t-on, nous sommes doués d'une certaine liberté d'action, nous pouvons choisir, nous déterminer suivant le motif prépon-

dérant; mais cherchez le libre arbitre absolu? Chacun de nous n'est-il pas entraîné suivant son tempérament, ses goûts, ses idées, ses préférences, et aussi suivant les circonstances et l'enchaînement des événements? Comment se dégager de la chaîne? Nous commençons des œuvres, petites ou grandes, sans savoir où elles nous conduiront. Que chacun examine sa vie et constate combien faible est sa liberté personnelle. Nous sommes entraînés dans le tourbillon. L'homme s'agite et le destin le mène. Ce destin, c'est l'esprit universel dont nous ne sommes que des rouages minuscules. Mais nous aussi, nous sommes des esprits.

Libre arbitre absolu? Non. Libre arbitre relatif.

Sans contredit, notre liberté est beaucoup moins étendue qu'il ne le semble aux esprits superficiels. La marche cosmique de l'univers nous conduit. Nous vivons sous l'influence de l'état astronomique, de l'état météorologique, de la chaleur, du froid, du climat, de l'électricité, de la lumière, du milieu qui nous entoure, des hérédités ancestrales, de notre instruction, de notre tempérament, de notre santé, de notre puissance de volonté, etc., etc. Notre liberté est comparable à celle d'un passager sur un navire qui l'emporte d'Europe en Amérique. Son voyage est tracé d'avance. Sa liberté s'arrête au parapet du navire. Il peut se promener sur le bâtiment flottant, causer, lire, fumer, dormir, jouer aux cartes, etc.; mais il ne peut sortir de sa maison mobile. L'esquisse de notre existence est tracée d'avance, comme la marche des organes d'une machine, et nous avons un rôle à remplir, avec un certain jeu personnel. Cette liberté condition-

née est, assurément, très limitée, mais elle existe tout de même. Vous êtes, je suppose, à table chez un ami. On vous offre certains plats, vous pouvez choisir entre du vin blanc ou du vin rouge, du bourgogne ou du bordeaux, de la bière ou de l'eau pure, et vous savez parfaitement que vous êtes libre de choisir, en tenant compte de votre estomac, et *en vous servant de* VOTRE RAISON.

Si nous observons avec soin, en un moment quelconque, nos moindres actes, nous constaterons que notre liberté est extrêmement limitée, que ce que nous décidons de faire le matin, à notre réveil, va être dérangé par mille causes, mais que pourtant notre intention principale se réalisera plus ou moins, et que notre choix agira.

C'est en grand comme en petit : nos actes les plus importants sont déterminés *à la fois* par les circonstances et par notre volonté.

On peut admettre la vue prémonitoire de l'avenir sans compromettre pour cela le principe du libre arbitre et de la responsabilité humaine. Le présent ne s'arrête jamais : il se continue constamment par l'avenir. Il arrive toujours quelque chose; ce n'est pas fatal pour cela, attendu que la volonté humaine entre pour une part dans l'enchaînement des faits et que cette volonté jouit d'une liberté relative; ce qu'elle décide devient réel, mais elle aurait pu ne pas se décider, le futur est la suite du passé, et le voir ne diffère pas essentiellement de voir le passé. Ce fait n'empêche pas du tout d'admettre que la volonté humaine soit une des causes d'action dans les événements. Il pourrait arriver autre chose que ce qui arrive, et c'est cette

autre chose qui serait vue dans les prémonitions.

Ce qui arrive est le produit de l'enchaînement des causes, que ce soit une force vindicative qui ordonne de fusiller ou de guillotiner ses adversaires, comme Paris l'a vu en 1793 et 1871 (et comme on l'a vu un peu partout sur notre jolie planète), ou que ce soit un philanthrope qui s'interpose au milieu d'une révolution pour en arrêter les excès et en diriger la marche. Ce qui arrive n'empêche pas l'existence du bon et du méchant, du tyran et de la victime, du juste et de l'injuste, du brutal et du réfléchi, de l'intelligent et de l'idiot, du carnivore et du pacifiste, des exploiteurs et des exploités, des voleurs et des volés.

Voir, par un procédé quelconque, ce qui doit arriver par la succession des effets et des causes peut se concilier avec l'existence de toutes les causes agissantes, y compris la liberté.

L'avenir n'est pas plus un mystère que le passé. Si je calcule aujourd'hui que le mouvement de la Lune autour de la Terre et le mouvement de la Terre autour du Soleil amèneront notre globe et son satellite en ligne droite (Soleil — Lune — Terre), avec la France sur le passage de l'ombre de la Lune, le 11 août 1999, à dix heures et demie du matin, et qu'une éclipse totale de soleil sera observée au nord de Paris pendant deux minutes, il n'y a pas plus de mystère dans cette prédiction que dans le calcul rétrospectif de l'éclipse totale de soleil qui est passée sur Perpignan le 8 juillet 1842. Au moment de cette éclipse de 1842, célèbre par les observations d'Arago en sa ville natale, j'étais âgé de quatre mois et onze jours;

au moment de celle du 11 août 1999, je serai mort depuis longtemps; mais cela n'a aucune importance : ce qui est aujourd'hui l'avenir pour moi, pour vous, pour les vivants actuels, sera le présent pour d'autres et deviendra ensuite le passé.

On peut objecter que l'assimilation des faits astronomiques aux événements humains n'est pas intégrale, attendu qu'il n'y a aucune liberté dans les mouvements des astres et que le fatalisme y est absolu. Mais on peut répondre que si le libre arbitre compte au nombre des causes agissantes, ses effets n'en arrivent pas moins.

Que tout ce qui arrive soit le résultat nécessaire des causes en action, ce n'est pas douteux, y compris les crimes les plus abjects, y compris l'incendie de Rome et le martyre des chrétiens par Néron, y compris la violation de la Belgique par les Allemands, l'assassinat des citoyens, l'incendie de Louvain, le bombardement de la cathédrale de Reims et les infâmes massacres de la dernière guerre allemande. Mais chaque acteur fait partie des causes agissantes et est partiellement responsable. Les événements sont une série mécanique, y compris la condamnation de Jeanne d'Arc au bûcher par l'évêque Cauchon, sous l'accusation de sorcellerie, et sa canonisation ensuite par d'autres évêques; y compris le chimiste Lavoisier, l'astronome Bailly, le poète André Chénier, le philosophe Condorcet, victimes de féroces et aveugles révolutionnaires. Cela est amené par les causes déterminantes, mais ce n'est pas fatal, et le cours des choses aurait pu être différent. De là à conclure que les responsabilités n'existent pas, il y a un

abîme. L'empereur d'Allemagne, qui, en déchaînant la guerre de 1914, a causé la mort de douze millions d'êtres humains, n'est pas l'égal de saint Vincent de Paul; ils ne sont ni l'un ni l'autre des automates, esclaves du fatalisme [1].

Supprimer la liberté serait supprimer toute responsabilité, toute valeur morale, égaler le méchant au bon, ce à quoi s'oppose notre certitude intime. Dans ce cas, il faudrait renoncer à nos pensées les plus claires, les plus évidentes.

Chacun de nous a devant lui son sort inconnu; mais les événements arriveront tous, malgré le libre arbitre plus ou moins développé de chaque individu, et même à cause de ce libre arbitre. Dans la vie humaine, tous les hommes agissent, à des degrés divers, et les conséquences en résultent.

Il y a des fous et des sages (peut-être même y a-t-il plus de fous que de sages; à coup sûr, la raison ne domine pas, surtout dans la conduite des États).

Tout en ayant chacun devant nous notre sort inconnu, chacun de nous le fait, ce sort : nous agissons suivant nos facultés, nos possibilités, notre entourage, notre hérédité, notre instruction,

1. Il y a des méchants, qui savent très bien qu'ils font le mal, et qui le font exprès. J'en ai eu plus d'une fois la preuve, quoique ma vie entière ait été consacrée au bien de l'humanité. Je n'ai jamais oublié qu'à l'époque où je donnais aux ouvriers de Paris, à l'Ecole Turgot, un cours régulier d'astronomie populaire (de 1865 à 1870), cours gratuit, pour eux comme pour moi, j'avais eu, quoique assez démuni de sesterces, l'ambition d'acheter une jolie statuette de la Vénus de Médicis remarquée chez un mouleur. Elle m'avait coûté une quinzaine de francs. Je l'emportais sur mon cœur avec une douce satisfaction, quand un gamin se précipita sur mon coude, par derrière, et jeta des cris de joie en voyant ma charmante statuette brisée en morceaux sur le trottoir. C'était pourtant pour instruire ces humbles frères que je faisais mon cours.

notre jugement, notre esprit, notre cœur, et en sachant très bien, d'ailleurs, que nous jouissons d'une liberté relative et pouvons prendre des déterminations. Nous sommes les artisans de notre destinée.

Quoi que nous fassions, l'heure de notre mort est déjà préparée. Pourquoi? Parce que les événements se succéderont, y compris nos caprices, nos suggestions, nos faiblesses, nos imprudences, nos erreurs, y compris tout ce qui sera réalisé autour de nous. Nous agissons naturellement selon nos possibilités et nos mentalités. On ne fera pas mentir un homme loyal; on ne rendra pas généreux un avare. L'action de chacun, limitée à ses facultés, n'en existe pas moins, et il y a des cas où des semaines, des mois de réflexion sont nécessaires pour se décider. Néanmoins, les actes s'enchaînent, et les voir d'avance n'empêche pas cet enchaînement.

Il me semble que le laborieux analyste des phénomènes psychiques Bozzano a rationnellement défini aussi cette apparente antinomie en écrivant : *Ni libre arbitre ni déterminisme absolus* durant l'existence incarnée de l'esprit, mais LIBERTÉ CONDITIONNÉE.

Vous pouvez objecter encore, peut-être, que si ce qui arrive doit nécessairement arriver, il est superflu de se tourmenter pour réussir en quoi que ce soit, de travailler pour sortir victorieux d'un concours, d'aller chercher le médecin pour un malade, de lutter contre l'adversité, etc. Cette objection prouve précisément notre action dans l'ordre des choses. Tout fataliste que vous croyez

être, vous courrez, plus ou moins vite, chercher le médecin, vous servirez la patrie contre l'envahisseur, vous appellerez les pompiers pour éteindre un incendie, vous arrêterez un feu qui commencerait à s'allumer par une étincelle projetée sur vos papiers dans votre cabinet de travail, etc. Vous avez de la raison et vous vous en servez. Cela ne prouve pas du tout que vous en manquiez et que vous soyez des automates.

La meilleure preuve que nous ayons encore de notre liberté, de nos facultés de libre choix, de déterminations conscientes, ne réside-t-elle pas dans le sentiment intime, absolu, que nous en possédons, contre lequel nul sophisme ne peut prévaloir ? Vous sentez fort bien que vous pouvez faire le geste qui vous plaît. On a beau vous dire que le caprice de lever le doigt, par exemple, est précédé par une série d'idées antérieures, ce caprice même est réel et vient uniquement de notre esprit doué de liberté mentale.

L'avenir est déterminé par les circonstances, y compris la liberté humaine, y compris même les rancunes d'un animal battu injustement, et mille influences particulières auxquelles on ne pense guère.

*La personnalité humaine fait partie des causes en action dans la marche des événements terrestres.* Voilà la solution du problème posé par Cicéron, saint Augustin, Laplace et leurs émules.

*
* *

Il y a ici une distinction extrêmement subtile à faire pour ne pas confondre l'enchaînement inévi-

table des événements humains avec le fatalisme. Ce qui arrive n'est pas fatal, quoiqu'il soit la suite nécessaire des causes. Un homme reçoit un coup de poing dans le dos par un passant pressé au milieu d'une foule : il aurait pu ne pas le recevoir, car, d'une part, il aurait pu ne pas sortir de chez lui ce jour-là, ou ne pas prendre cette direction, et l'agresseur de son dos aurait pu n'être pas là lui-même. Les choses se seraient passées autrement, voilà tout, et l'événement aurait été autre : une vision prémonitoire aurait vu tout de même ce qui serait arrivé, sans que cette vue antérieure prouvât pour cela l'absence du libre arbitre chez les deux acteurs. Nous coopérons à la marche des événements. Il n'est pas modeste de parler de soi-même, mais c'est encore là que nous sommes les meilleurs juges, et je me permettrai de prendre un exemple que je connais exactement : Depuis bien des années, je fais mes efforts pour répandre dans le monde les connaissances astronomiques, et j'y ai un peu réussi. D'illustres amis de la science et du progrès m'ont apporté le plus précieux des concours dans la fondation et dans l'organisation graduelle de la Société astronomique de France. Nul ne pourrait effacer dans mon esprit les luttes de divers genres que j'ai eu à soutenir, et me faire admettre qu'il n'y ait pas eu là un travail personnel : j'en sais quelque chose, et tous les travailleurs, tous les organisateurs sont dans mon cas. La volonté n'est pas un vain mot. Chacun peut faire les mêmes réflexions en ce qui le concerne. *Nous agissons*, et l'avenir est fait de nos actions consécutives.

Ce n'est pas là du fatalisme. C'est même l'opposé. Le fatalisme est la doctrine des somnolents, les fatalistes attendent les événements, ce qu'ils supposent devoir se produire quand même et malgré tout. Au contraire, nous travaillons, et nous coopérons à la marche des événements. Loin d'être passifs, nous sommes actifs, nous construisons nous-même l'édifice de l'avenir. Le déterminisme ne doit pas être confondu avec le fatalisme. Celui-ci représente l'inertie, le premier représente l'action[1].

Le fataliste, c'est l'Oriental, le Turc; le déterministe, c'est l'Européen. Il y a un abîme entre les deux civilisations.

Voir l'avenir est voir simplement ce qui arrivera. Ce n'est pas *prévoir*, c'est *voir*. En astronomie, nous calculons l'orbite d'une comète, par exemple, l'orbite normale, théorique, la courbe elliptique, parabolique ou hyperbolique dans l'espace. Mais il peut se faire que la comète passe dans le voisinage d'une grosse planète dont l'attraction l'influencera. Cette perturbation modifiera son cours, et notre vue de l'avenir sur la position de la comète ne sera exacte et précise que si nous tenons compte de cette influence perturbatrice.

1. Nous voyons la plupart des écrivains contemporains s'imaginer que la discussion du déterminisme est une théorie philosophique d'invention moderne. Il n'en est rien. Ouvrons le tome I de la *Palingénésie philosophique* de CHARLES BONNET, à la page 33 (Genève, 1770), nous y lisons :

« Je n'ai jamais dit, parce que je n'ai jamais pensé, que les motifs déterminent l'Ame à agir, comme un corps en détermine un autre à se mouvoir. Le corps n'a point par lui-même d'action : *l'Ame a en soi un principe d'activité*, qu'elle ne tient que de Celui qui l'a faite. A parler exactement, les motifs ne la *déterminent pas* ; mais elle se *détermine* sur la vue des motifs, et cette distinction métaphysique est importante. »

Toutes les influences agissent dans les événements. Celle de l'homme n'est pas plus négligeable que les perturbations planétaires, quoiqu'elle jouisse d'une certaine indépendance.

Il n'est donc pas impossible de concilier notre sentiment de liberté avec la connaissance prémonitoire des événements futurs.

Supposons un observateur placé vers le sommet d'une montagne au pied de laquelle s'étend une vaste plaine. Il voit un homme suivre un chemin conduisant à un village, et il devine que ce voyageur se rend dans ce village pour une affaire quelconque. En quoi le fait de voir son action contredit-il la liberté de l'individu?

Le libre arbitre de l'acteur n'est pas en contradiction avec la vue de l'observateur. La vue anticipée d'un événement n'agit pas sur cet événement. De la montagne où nous nous supposons, nous voyons, par exemple, deux trains courir à toute vitesse l'un contre l'autre, par suite d'une erreur d'aiguillage. Un désastre imminent va se produire. Notre vue, notre prévision n'y sont pour rien; le fait de voir est entièrement étranger au fait de l'événement.

Voir les événements se déroulant dans l'avenir comme on voit ceux qui se sont déroulés dans le passé n'empêche pas les causes déterminantes d'agir, y compris la volonté humaine.

Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, en lisant un roman, de deviner exactement la suite de l'histoire? Et la plus grande habileté de l'écrivain ne consiste-t-elle pas à donner une telle apparence de vérité à ses personnages imaginaires et d'y inté-

resser si vivement le lecteur que celui-ci est impatient d'en connaître la suite. Par exemple, le prince des conteurs, Alexandre Dumas, nous a offert la lecture de *Joseph Balsamo* et de sa suite *le Collier de la Reine*. En parcourant la liste des innombrables productions de cet auteur, vous avez pu remarquer le titre de *la Comtesse de Charny*. Eh bien, sans avoir lu ce dernier roman, sans savoir quelle peut être cette comtesse, est-ce qu'en lisant le chapitre XII du *Collier de la Reine* et le tableau que fait Marie-Antoinette des belles qualités de M. de Charny devant Andrée de Taverney toute pâle et toute émue, est-ce que vous n'avez pas deviné, par un éclair subit, que M[lle] de Taverney, amoureuse, deviendrait la comtesse de Charny? Est-ce que vous n'avez pas deviné l'avenir?

Certains dissidents pourraient m'inviter à remarquer que les personnages d'Alexandre Dumas sont des pantins qu'il fait manœuvrer à sa guise et que ma comparaison est dénuée de valeur, parce qu'elle pourrait être interprétée pour démontrer justement le contraire de ma thèse et nous porter à conclure que, loin d'être des individus libres, les hommes et les femmes ne sont que des pantins dans la main de l'auteur, qu'on le nomme Dieu, Destin ou Hasard.

Cette objection ne serait pas très solide. En arrangeant ses romans à sa façon, Alexandre Dumas a fait, évidemment, ce qu'il a voulu, ce qui lui a plu, ce qu'il a préféré, ce qui lui a paru le plus intéressant pour ses lecteurs, et son imagination personnelle a joué le plus grand rôle. Ses personnages, imaginaires ou réels, Andrée de Taverney,

la comtesse de Charny, le bailly de Suffren et son neveu Charny, Marie-Antoinette, le cardinal de Rohan jouent là sur la scène suivant les caprices de son prodigieux talent de conteur. J'ai connu Alexandre Dumas, avec sa grosse figure et sa tignasse hirsute, et je le vois éclater de rire, de son bon rire, si quelque psychologue de l'École était venu opposer le grave déterminisme à ses amusantes fantaisies et lui déclarer qu'il a été fatalement forcé d'écrire ce qu'il a imaginé.

* * *

De cet ensemble de considérations, nous pouvons, me semble-t-il, tirer une conclusion indiscutable. Les faits de vision spontanée des événements futurs sont en si grand nombre, et d'une telle précision, que l'hypothèse des coïncidences fortuites est une hypothèse dénuée de toute valeur, à rejeter absolument. Cette vue subliminale n'est pas douteuse pour ceux qui ont étudié suffisamment la question. Elle est sans explication scientifique actuelle; mais elle n'abolit pas la liberté.

Malgré l'apparence, et quoi qu'en pensent les philosophes qui n'ont pas fait un examen suffisamment approfondi de cette question spéciale, la vue de l'avenir n'est aucunement en contradiction avec la liberté humaine et le libre arbitre, aussi grand qu'on pourrait l'étendre. *On voit ce qui arrivera, on supprime le temps*, qui, d'ailleurs, *n'existe pas en lui-même*, étant un produit transitoire des mouvements de notre planète. C'est donc simplement une apparence qui est supprimée. On voit ce qui

arrivera comme on peut voir ce qui est arrivé. Si la volonté, le caprice, les circonstances avaient amené autre chose, c'est cette autre chose que l'on aurait vue. La connaissance de l'avenir n'engage pas plus la liberté que la connaissance du passé.

Dans l'espace absolu, le temps n'existe pas. Si la Terre tournait deux fois plus vite, les jours seraient moitié plus courts. Ces mesures sont relatives, non fondamentales[1]. Ne confondons pas la succession des événements, ce qui, pour nos impressions humaines, constitue « le temps », avec l'absolu. Déjà l'Astronomie nous invite à cette distinction. Regardez, ce soir, par exemple, Sirius, Véga et Aldébaran, vous les voyez, non pas tels qu'ils sont, mais tels qu'ils ne sont plus, tels qu'ils ont été, le premier il y a huit ans, le second il y a vingt-cinq ans, le troisième il y a trente-deux ans. Notre présent actuel coexiste avec leur passé. Nous avons vu dans le ciel, le 22 février 1901,

1. On connaît un grand nombre d'observations sur la relativité de nos impressions sur le temps, qui n'a rien d'absolu. En voici une entre mille.

Mon ami regretté Alphonse Bué m'a souvent raconté, et toujours dans les mêmes termes, l'observation que voici sur la relativité de nos impressions sur le temps :

Il était en Algérie et suivait, à cheval, le bord d'un ravin assez profond. Par suite d'une cause qu'il n'eut pas le loisir d'examiner, sa monture fit un faux pas et tomba, avec lui, dans le ravin, où on le releva évanoui. Pendant cette chute, qui n'avait guère pu durer que deux ou trois secondes, sa vie tout entière, depuis son enfance jusqu'à sa carrière militaire, se déroula clairement et lentement dans son esprit, ses jeux de gamin, ses classes, sa première communion, ses vacances, ses études diverses, ses examens, son entrée à Saint-Cyr en 1848, sa vie aux dragons, à la guerre d'Italie, aux lanciers de la garde impériale, aux spahis, aux carabiniers, au château de Fontainebleau, les bals de l'impératrice aux Tuileries, etc. Tout ce *lent panorama* s'était déroulé sous ses yeux en moins de quatre secondes, car il se réveilla immédiatement.

un incendie sidéral qui s'est produit vers 1551. Telles étoiles que nous observons en ce moment n'existent plus. Le temps actuel de Jupiter et de Saturne n'est pas celui de la Terre.

Les métaphysiciens ont coutume d'associer l'espace et le temps qui ont, en effet, certains rapports entre eux, et de leur attribuer des propriétés communes. C'est une erreur. L'espace existe en soi. Il est absolu, infini, éternel, fût-il vide, car le vide est encore de l'espace pur. Le temps, au contraire, n'existe pas en soi. Il est créé pas les mouvements des astres et la succession des choses. Si la Terre était immobile, si les astres n'étaient doués d'aucun mouvement, il n'y aurait pas de temps; mais il y aurait toujours de l'espace. Dans l'espace absolu, entre les mondes, il n'y a pas de temps.

Je me suis entretenu plus d'une fois de cette question, depuis cinquante ans, avec nos plus éminents philosophes contemporains [1], et j'ai pu constater que la plupart préfèrent sacrifier la possibilité de la prévision de l'avenir à la liberté. Ils n'ont pas deviné qu'un accord puisse exister entre les deux. J'espère que cet accord vient d'être établi ici. Dans tous les cas, on ne doit pas, *on ne peut pas nier des faits d'observation*. Revenons à ces faits.

On a publié, en 1912 seulement, une traduction française des écrits du philosophe allemand Schopenhauer sur « le magnétisme animal et la magie », publiés par lui à Francfort, en 1836, ainsi que de ceux relatifs aux esprits et aux rêves prémoni-

1. Voir ce que nous avons déjà remarqué plus haut (ch. IV, p. 116) à propos d'une conversation avec un cardinal français, sur la prescience divine et le libre arbitre.

toires, publiés par lui à Berlin, en 1851. Voici ce que l'on peut lire dans cet ouvrage :

« Les rêves annoncent souvent des événements importants, mais parfois aussi des choses insignifiantes dont la réalisation n'est pas moins digne de l'attention du penseur. Et de ceci je me suis convaincu moi-même, par une expérience irrécusable. Je veux communiquer cette expérience, parce qu'elle met en même temps en pleine lumière *la rigoureuse nécessité de ce qui arrive*, même de ce qui est le plus accidentel.

Un matin, j'écrivais, avec grande attention, une longue et très importante lettre d'affaires en anglais. Arrivé à la fin de la troisième page, je pris, au lieu du sablier, l'encrier, et je le versai sur la lettre; l'encre coula de mon bureau sur le plancher. La servante venue à mon coup de sonnette prit un seau d'eau et se mit à laver le plancher pour enlever les taches. Tout en faisant cette opération, elle me dit : « J'ai rêvé cette nuit que j'enlevais ici des taches d'encre en frottant sur le plancher. — Ce n'est pas vrai, lui répliquai-je. — C'est vrai, reprit-elle, et je l'ai déjà raconté à l'autre servante, qui couche avec moi.

Alors arrive par hasard cette autre servante, âgée de dix-sept ans peut-être, pour appeler celle qui lavait le plancher. Je m'avance vers elle et je lui demande : « Qu'a-t-elle rêvé cette nuit? » Réponse : « Je ne sais pas. » Moi de nouveau : « Cependant, elle te l'a raconté à son réveil. » La jeune fille alors : « Ah oui, elle avait rêvé qu'elle enlèverait d'ici une tache d'encre sur le plancher. »

Cette histoire, dont je garantis l'authenticité absolue, met hors de doute la réalité de ces sortes de rêves. Elle n'est pas moins remarquable par ce fait qu'il s'agissait ici d'un acte que l'on peut qualifier d'involontaire puisqu'il se produisit tout à fait contre ma volonté, résultat

d'une très insignifiante méprise de ma main. Et cependant, cet acte était tellement nécessaire et si inévitablement déterminé, que son effet, plusieurs heures d'avance, existait à l'état de rêve dans la conscience d'un autre. C'est ici qu'apparaît de la manière la plus claire la vérité de ma proposition : tout ce qui arrive, arrive nécessairement[1] ».

Je n'aurais pas classé ce récit au nombre de mes documents positifs, et l'aurais laissé dans la catégorie des doutes (car le témoignage des domestiques est souvent suspect, et plus d'un prend un certain plaisir à tromper ses maîtres), si Schopenhauer n'en était l'auteur et ne l'avait présenté lui-même à l'appui de ses convictions sur la Nécessité. Il se déclare convaincu de la véracité de ses deux servantes, et pour lui la réalité du rêve prémonitoire ne fait *aucun doute*.

Mais il se trompe sur l'interprétation. Il n'étaif pas du tout forcé de renverser son encrier. On a vu le fait parce que c'est arrivé.

Cette histoire de la servante du philosophe allemand me rappelle celle d'une autre servante, racontée dans la revue *Uebersinnliche Welt*, de Berlin, d'août 1904, vision analogue que voici :

M. Buchberger, Conseiller de Justice, se trouvait à Obermais. Un matin, sur les 5 heures, il eut un rêve qui lui montrait sa maison à Olmutz et sa servante, les vêtements enflammés, sur lesquels on dirigeait un jet d'eau; puis il vit le corps de la malheureuse, dont la peau était cependant toute blanche, et se réveilla.

Peu de temps après, M. Buchberger retourna chez

1. Schopenhauer. *Mémoires sur les sciences occultes* (Leymarie, éditeur), page 170.

lui, et, arrivé à la maison, sa femme lui raconta que leur servante était morte à la suite de brûlures. Le même jour qu'il avait eu son rêve, mais à 10 heures de la matinée, comme elle faisait chauffer un vernis, celui-ci avait pris feu et avait enflammé les vêtements de la servante. Arrêtée comme elle courait dans la chambre, jetée à terre, on avait réussi à éteindre le feu avec de l'eau ; puis elle avait été transportée dans un hôpital. Quelques jours après elle mourait.

Il est à remarquer que ce rêve eut lieu à 5 heures du matin, tandis que l'accident n'arriva qu'à 10 heures. C'est, sensiblement, le cas de Schopenhauer.

Le récit est signé par M. Buchberger, Conseiller de Justice, à Graz-Rucherlberg.

Le fait capital qui doit nous frapper et acquérir à nos yeux le caractère de la certitude, c'est simplement cette affirmation paradoxale que l'avenir, qui n'existe pas encore et qui résultera de l'enchaînement d'une série de petites causes consécutives, peut cependant être vu comme s'il était déjà réalisé.

Ce n'est pas seulement dans les rêves prémonitoires que l'avenir peut être vu, mais encore en certains états d'âme difficiles à définir. L'un des exemples les plus curieux de cette vue précise du futur que je connaisse, est l'observation rapportée par mon savant collègue de l'Institut métapsychique, le Dr Geley, dont les travaux sont bien connus de mes lecteurs. Le voici textuellement[1] :

« Le 27 juin 1894, vers neuf heures du matin, le Dr Gallet, alors étudiant en médecine à Lyon, travaillait dans sa chambre, en compagnie d'un camarade

1. Il a été publié, avec tous ses détails, aux *Annales des Sciences psychiques* d'octobre 1910.

d'études, actuellement le D[r] Varay, médecin, lui aussi, à Annecy.

Gallet était alors très occupé et préoccupé par la préparation d'un examen tout proche : premier examen de doctorat, et ne songeait pas à autre chose qu'à cet examen.

En particulier, il ne s'intéressait absolument pas à la politique, ne jetait qu'un coup d'œil distrait sur les journaux, et n'avait causé qu'incidemment et superficiellement, dans les jours précédents, de l'élection du président de la République qui devait avoir lieu ce jour même. *Le Congrès électoral devait se réunir à midi*, à Versailles.

Tout à coup, Gallet, entièrement à son travail, en fut distrait impérieusement par une pensée obsédante. Une phrase inattendue s'imposait à son esprit avec une telle force, qu'il ne put s'empêcher de l'écrire d'un trait sur son cahier de notes. Cette phrase était, textuellement :

M. CASIMIR-PERIER EST ÉLU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE PAR 451 VOIX.

Cela se passait, je le répète, *avant* la réunion du Congrès. On remarquera que, cependant, chose curieuse, la phrase, dont le D[r] Gallet a le souvenir le plus net, indique le présent et non le futur.

Stupéfait, Gallet interpella son camarade Varay et lui tendit le papier sur lequel il venait d'écrire.

Varay lut, haussa les épaules et, comme son ami, très intéressé, insistait, déclarant qu'il croyait à la prémonition, il le pria, un peu durement, de le laisser travailler en paix.

Après déjeuner, Gallet sortit pour aller suivre un cours à la Faculté. Il rencontra, chemin faisant, deux autres étudiants, M. Bouchet, actuellement médecin à Cruseilles (Haute-Savoie), et M. Deborne, actuellement pharmacien à Thonon. Il leur annonça que Casimir-Perier serait élu par 451 voix. Malgré les rires et les moque-

ries de ses camarades, il continua à leur affirmer, à plusieurs reprises, sa conviction.

Au sortir du cours de la Faculté, les quatre amis se retrouvèrent et allèrent se rafraîchir à la terrasse d'un café voisin.

A ce moment, arrivèrent des camelots vendant des éditions spéciales de journaux qui annonçaient le résultat de l'élection présidentielle et criant :

M. CASIMIR-PERIER EST ÉLU PAR 451 VOIX.

Nous pourrions, assurément, croire le D[r] Geley sur parole. Mais il a tenu à ajouter à son récit des confirmations irrécusables, les attestations des témoins :

1° ATTESTATION DU D[r] VARAY, *ancien interne des hôpitaux de Lyon* ;

2° ATTESTATION DE M. DEBORNE, *pharmacien à Thonon* ;

3° ATTESTATION DU D[r] BOUCHET, *médecin a Cruseilles*.

Nul n'est donc autorisé à contester ce fait.

Il est bon de remarquer que l'élection de Casimir-Perier, qui n'eut lieu qu'à une majorité de 28 voix [1] était inattendue, et que l'on escomptait plutôt l'arrivée de M. Brisson ou de M. Dupuy.

Voir ici aussi une simple coïncidence fortuite

1. Voici quel fut le résultat officiel du scrutin :

| | | |
|---|---|---|
| | Suffrages exprimés | 845 |
| | Majorité absolue | 423 |
| | Ont obtenu : | |
| MM. | Casimir-Perier | 451 voix ELU |
| | Brisson | 195 — |
| | Dupuy | 97 — |
| | Général Février | 53 — |
| | Divers | 22 — |

dépasserait évidemment les limites d'un scepticisme raisonnable. Ces faits se fortifient les uns par les autres. S'il n'y en avait qu'un seul, isolé, perdu dans le nombre des possibilités, on pourrait douter. Mais un faisceau tel que celui que nous constituons ici laisse dans l'esprit la *certitude absolue* de la réalité de ces prévisions, quelque inexplicables qu'elles soient dans l'état actuel de la science.

Ici aussi, le voyant involontaire a vu ce qui arriva ; mais l'élection de Casimir-Perier n'était pas fatale pour cela. Chacun des 845 votants y a certainement mis du sien, encore plus que Schopenhauer renversant son encrier ; chacun a agi suivant son jugement. Cet exemple même est typique contre la fatalité.

Continuons notre « libre » examen.

M. César de Vesme, l'érudit directeur des *Annales des Sciences psychiques*, m'a communiqué, en 1901, l'extraordinaire prédiction suivante :

Dans les premiers jours de l'année 1865, un certain Vincent Sassaroli alla vivre à Sarteano, commune de 6 000 habitants.

Comme il existait en ce pays une bonne musique, composée de 34 exécutants, M. Joseph Frontini qui la présidait, étant obligé de fuir pour cause politique, l'invita à se charger de la direction.

M. Sassaroli accepta l'offre, et il fut aussitôt présenté à ce corps de musique, dans la salle où l'on faisait les études, au troisième étage d'une maison appartenant au chanoine Dom Bacherini. Après la répétition, en présence de toute la société, il annonça à M. Frontini que l'appartement où ils se trouvaient devait s'effondrer, avec le restant de l'édifice, depuis les mansardes jus-

qu'au rez-de-chaussée ; il ajouta qu'il lui semblait voir les débris de la maison ensevelir et écraser tous les assistants et lui-même.

A ces mots, tous se regardèrent ébahis, en se demandant si le nouveau directeur plaisantait ou s'il était devenu fou, mais M. Sassaroli, imperturbable, insista en précisant même *le jour et l'heure* où la catastrophe devait se produire.

A la suite de ces derniers mots, les assistants ne doutèrent plus un instant que le malheureux n'eût la tête dérangée. On se retira en ricanant.

Naturellement, cette drôle d'histoire se répandit aussitôt dans tout le pays, et partout on en rit aux éclats.

Alors, M. Frontini, en voyant que Sassaroli était devenu la risée de tout le monde, et toujours persuadé que son idée fixe devait l'entraîner tout droit à la folie, fit tous ses efforts pour le ramener à la raison. D'accord avec le chanoine Joseph Bacherini, il fit soigneusement examiner l'édifice en question, depuis le toit jusqu'aux fondations, par des architectes experts, lesquels déclarèrent que la maison ne présentait pas le moindre indice de détérioration. Fort de ce jugement, il le rapporta à M. Sassaroli en lui conseillant de ne plus insister sur sa folle prédiction, et lui souhaitant de vivre autant que la solide construction dont il s'agissait.

Peine perdue, M. Sassaroli répondit qu'il ne pouvait pas agréer le souhait, sans quoi il n'aurait plus que quatre jours à vivre.

Une pareille obstination ne servit qu'à aggraver les soupçons de folie du maestro ; et l'on commença à avoir l'œil sur lui et à le surveiller, de crainte, que d'un moment à l'autre, il ne commît quelque énormité.

Dans les cafés, dans les familles, l'on ne parlait que de cette bouffonnerie, qui égayait tout le pays...

La grande journée arriva enfin. Le soir, comme

c'était justement l'un des jours fixés pour les répétitions, les musiciens se réunirent selon leur habitude dans la salle et, en attendant le directeur, ils passèrent leur temps à se moquer de lui. M. Sassaroli ne tarda pas à arriver, et ne voulant absolument pas entendre parler de travail ce soir-là, tout agité parce que l'heure de la catastrophe approchait, il fit tant et si bien qu'il arriva à faire partir tous les assistants. En descendant l'escalier, établi sur des voûtes massives, M. Sassaroli, qui précédait les autres, ne cessait de leur répéter : « Doucement, marchez doucement, je vous en supplie, le poids de nous tous pourrait hâter la chute. »

L'on peut s'imaginer les plaisanteries, les éclats de rire de ces 34 personnes, lesquelles persuadées de suivre un fou, et de jouer une farce bien drôle, descendaient l'une après l'autre la longue rangée de marches. Enfin, ils sortirent dans la rue. Quelques instants après, et précisément à l'heure annoncée, la maison s'écroula de fond en comble.

Chacun peut se figurer l'impression qu'un tel événement a produit dans le pays.

Le rapport dont nous avons tiré ce récit abrégé a été écrit par M. Joseph Frontini, dont le père, président de la municipalité, a été le premier à aller féliciter M. Sassaroli le lendemain de la catastrophe. De plus, trois attestations, 1° de tous les membres de la famille où logeait M. Sassaroli; 2° du gardien du théâtre; et 3° de la famille habitant la maison contiguë au théâtre, certifient le fait.

Véritablement, comment pourrait-on douter encore, devant ce fait si absolument affirmatif? Ne serait-ce pas le cas d'appliquer aux incrédules la stigmatisation biblique : *Oculos habent et non vident; aures habent et non audiunt.* « Ils ont des yeux et ne voient pas ; ils ont des oreilles et n'en-

tendent pas. » Nier, nier toujours, nier quand même : qu'est-ce que cela prouve ?

Eh bien ! ne soyons pas encore satisfaits : ce n'est pas suffisant pour notre balance. Voici d'autres poids.

L'un des exemples les plus stupéfiants de vue précise de l'avenir que je connaisse, l'un des plus étranges et des plus caractéristiques, dû à la lucidité magnétique, est celui qui a été rapporté par le Dr Alphonse Teste dans son *Manuel pratique du magnétisme universel*. Il n'est pas d'hier, cet ouvrage ayant été publié en 1841 ; mais il n'en vaut pas moins pour cela, car, comme le dit Molière, le temps ne fait rien à l'affaire. Voici ce fait vraiment fantastique :

Le vendredi 8 mai dernier, je magnétisais Mme Hortense M... Le jour dont je parle, cette dame était d'une admirable lucidité. Je me trouvais seul avec elle et son mari, et elle paraissait surtout préoccupée de son avenir personnel. Entre autres choses inattendues, elle nous dit ceci :

« Je suis enceinte de quinze jours ; mais je n'accoucherai pas à terme, et j'en ressens un chagrin cuisant. Mardi prochain, 12 courant, j'aurai peur de quelque chose, je ferai une chute, et il en résultera une fausse couche. »

Je confesse, malgré tout ce que j'avais vu déjà, qu'un des points de cette prophétie révoltait ma raison.

« De quoi aurez-vous peur, madame ? lui demandai-je avec une expression d'intérêt qui était loin d'être simulée.

— Je n'en sais rien.

— Mais où cela vous arrivera-t-il ? où ferez-vous votre chute ?

— Je ne puis le dire, je n'en sais rien.

— Il n'y a aucun moyen d'éviter tout cela ?

— Aucun.

— Si, pourtant, nous ne vous quittions pas ?

— Cela n'y ferait rien.

— Et vous serez bien malade ?

— Oui, pendant trois jours.

— Savez-vous au juste ce que vous éprouverez ?

— Mardi, à 3 h. 1/2, aussitôt après avoir été effrayée, j'aurai une faiblesse qui durera huit minutes. Ensuite, je serai prise de maux de reins très violents qui dureront le reste du jour et se prolongeront toute la nuit. Mercredi matin, je commencerai par perdre du sang. Cette perte augmentera avec rapidité et deviendra très abondante. Cependant, il n'y aura pas à s'en inquiéter, car elle ne me fera pas mourir. Jeudi matin, je serai beaucoup mieux, je pourrai même quitter mon lit presque toute la journée, mais le soir, à 5 h. 1/2, j'aurai une nouvelle perte qui sera suivie de délire. La nuit du jeudi au vendredi sera bonne; mais le vendredi soir j'aurai perdu la raison. »

Mme Hortense H... ne parlait plus, et, sans prendre à la lettre tout ce qu'elle nous disait, nous en étions tellement frappés, que nous ne songions plus à l'interroger. Cependant son mari, vivement ému, lui demanda avec une indescriptible anxiété si elle resterait longtemps folle.

« Trois jours », répondit-elle avec un calme parfait.

Puis elle ajouta, avec une douceur pleine de grâce : « Va ! ne t'inquiète pas, je ne resterai pas folle et je ne mourrai pas; je souffrirai, voilà tout. »

Mme Hortense fut éveillée, et, comme d'usage, ne garda aucun souvenir de ce qui s'était passé. Lorsque je fus seul avec son mari, je lui recommandai expressément de garder le secret, surtout avec sa femme, sur des événements qui, bien que chimériques peut-être,

seraient pourtant capables de l'accabler péniblement si elle en était instruite, et d'ailleurs, dans l'intérêt de la science, il était important de les lui laisser ignorer. M. H... promit tout. Je connais assez son caractère pour être sûr qu'il a tenu sa promesse. Quant à moi, j'avais scrupuleusement pris en note toutes les circonstances prédites, et le lendemain, j'eus l'occasion d'en faire part au Dr Amédée Latour.

Le mardi fatal arrivé, la peur de Mme Hortense était l'unique chose qui m'occupait. Lorsque j'arrivai chez eux, elle déjeunait avec son mari et me parut dans les meilleures dispositions du monde.

« Mes bons amis, leur dis-je en entrant, je suis des vôtres jusqu'au soir, si cela ne vous contrarie pas.

— Soyez le bienvenu, me répliqua Mme Hortense, mais à une condition, c'est que vous ne parlerez pas trop de magnétisme.

— Madame, je n'en parlerai pas du tout, si vous consentez à dormir pour moi dix minutes seulement. »

Elle accepta, et quelque temps après le déjeuner, je l'endormis.

« Comment allez-vous, madame?

— Très bien, monsieur, mais pas pour longtemps.

— Comment cela? »

Elle répéta sa phrase sacramentelle du vendredi, à savoir : Entre trois et quatre heures, j'aurai peur de quelque chose, je ferai une chute; il en résultera une perte abondante.

« Qui est-ce qui vous fera peur?

— Je n'en sais rien.

— Pourtant... cherchez!

— Je n'en sais rien.

— Où est l'objet qui vous fera peur?

— Je n'en sais rien.

— Il n'est aucun moyen de se soustraire à cette fatalité?

— Aucun.

— Ce soir, madame, je serai en mesure de vous contredire.

— Ce soir, docteur, vous serez fort inquiet sur ma santé, car je serai bien malade. »

A cela, je n'avais, pour le moment, rien à répondre. Il fallait attendre, et j'attendis.

Eveillée en quelques minutes, Mme Hortense ne se rappelle rien ; son visage assombri par les visions de son sommeil reprend toute la sérénité habituelle. Comme avant de s'endormir, elle cause, elle plaisante avec nous, sans arrière-pensée, et reprend le cours de ses spirituelles saillies, qui lui sont si naturelles, et qu'elle sait dire si bien. Pour moi, j'étais dans une situation d'esprit que je ne pourrais décrire : je me perdais en conjectures, en hypothèses qui faisaient par instants chanceler ma foi : je doutais de tout, je doutais de moi-même.

Bien décidés à ne plus la quitter d'une seconde, nous observons jusqu'à ses moindres mouvements; nous fermons hermétiquement les croisées dans la crainte que quelque accident survenu dans la rue ou dans les maisons voisines ne vienne réaliser la prophétie. Enfin, si l'on sonne, c'est l'un de nous qui va recevoir à l'antichambre.

Il était un peu plus de 3 h. 1/2. Mme Hortense, qui s'émerveillait des petits soins dont elle se voyait entourée et qui ne pénétrait point le mystère de nos précautions, nous dit en se levant du fauteuil où nous l'avions faite asseoir :

« Me permettez-vous, messieurs, de me dérober une minute à votre inconcevable sollicitude ?

— Où prétendez-vous aller, madame, m'écriai-je avec un air d'inquiétude que je n'aurais pu dissimuler.

— Eh ! mon Dieu, monsieur, qu'avez-vous donc ? pensez-vous que j'aie des projets de suicide ?

— Non, madame, mais...

— Mais quoi?

— Mais quoi? Je sens que je suis indiscret, mais c'est que votre santé m'intéresse.

— Alors, docteur, reprend-elle en riant, raison de plus pour me laisser sortir... »

Je compris.

Le motif était plausible, il n'y avait guère moyen d'insister. Cependant mon ami voulut pousser la chose jusqu'à son comble et dit à sa femme :

« Veux-tu me permettre de t'accompagner jusque-là?

— Comment, c'est donc une gageure?

— Précisément, madame, une gageure entre nous, et que bien certainement je gagnerai, quoique vous ayez juré de me la faire perdre... »

Mme Hortense nous regarde tour à tour et reste ébahie! Elle accepte le bras que lui présente son mari, et sort en éclatant de rire.

Moi aussi je riais, et pourtant j'éprouvais je ne sais quel pressentiment que le moment décisif était venu. Il est tellement vrai que cette idée me préoccupait, que je ne songeai pas à rentrer au salon, et que je restai comme un suisse à la porte de l'antichambre où je n'avais que faire.

Tout à coup, un cri perçant se fait entendre, et le bruit d'un corps qui tombe retentit sur le perron. Je monte en courant. A la porte des lieux d'aisances, mon ami tenait sa femme mourante entre ses bras.

C'est bien elle qui a crié, le bruit qui a frappé mon oreille est bien celui de sa chute. A l'instant où elle venait de quitter le bras de son mari pour entrer aux cabinets, un rat, là où depuis vingt ans on affirme n'en avoir jamais vu un seul, s'était présenté à sa vue et lui avait causé une terreur si vive et si soudaine qu'elle en était tombée à la renverse sans qu'il y eût possibilité de la retenir.

Les événements se sont ensuite passés comme elle les avait annoncés.

Qui oserait, après de semblables faits, ajoute le Dr Teste, poser encore les limites du possible et définir la vie humaine? »

On ne peut douter de la véracité de l'auteur. Il a été lui-même trop profondément frappé de cette stupéfiante clairvoyance pour que nous n'en soyons pas aussi frappés que lui. Nier tout, comme il arrive assez souvent, serait nier toute l'histoire de l'humanité.

N'avais-je pas raison de dire que c'est là un des faits les plus extraordinaires de toute la série que nous étudions en ce moment, et dont la variété est d'une si grande richesse? Ici encore l'objection banale du hasard, reste sans application possible. Tout au plus pourrait-on supposer que l'imagination maladive de la narratrice a tout produit par autosuggestion subconsciente, et qu'elle a créé elle-même cet avenir vu par elle; mais quelle hypothèse insoutenable!

Hypothèse, d'ailleurs, diamétralement opposée au cas précédent d'éboulement du théâtre, ainsi qu'aux suivants.

On ne doit, assurément, accueillir qu'avec beaucoup de défiance les récits de personnes qui assurent avoir prévu des événements extraordinaires : cependant il est des témoignages qu'il est impossible de révoquer en doute, et c'est à ce titre que mon ami le colonel de Rochas a rapporté un fait, banal d'ailleurs, mais assez curieux, arrivé à notre célèbre chirurgien le baron Larrey, qui le lui a raconté. Une même nuit, il rêva *quatre* numéros pour mettre à la loterie, et, le lende-

main, pressé d'aller à sa visite, il pria M[me] Larrey de faire elle-même la mise. Mais quelle fut sa contrariété, en rentrant chez lui, d'apprendre que les numéros étaient sortis — et que sa commission avait été oubliée !...

Attribuer cette coïncidence au hasard est inacceptable, le joueur avait 2 555 189 chances contre lui.

Un numéro, oui, deux peut être encore; mais quatre! Nous savons aujourd'hui que l'avenir peut être vu.

Ce fait est aussi intéressant que les précédents. J'ai connu le baron Larrey, homme du monde aussi distingué que savant loyal. Son témoignage est celui d'un honnête homme.

Constatons, à ce propos, que les exemples que je soumets ici à l'attention impartiale de mes lecteurs ont les origines les plus diverses. Il ne s'agit pas seulement de rêves prémonitoires, ou de divinations en somnambulisme, ou de chiromancie, ou de cartomancie, ou de quelques séries spéciales quelconques. Toutes les formes de l'activité cérébrale sont représentées, comme toutes les situations sociales et tous les pays. On ne pourrait donc objecter aucune influence suggestive de quelque genre que ce soit.

Continuons notre étude.

L'un des exemples les plus tragiques de rêves prémonitoires de morts que je connaisse est celui du D[r] de Sermyn *sur la mort de son propre fils*. Ecoutons son récit personnel[1].

« Mon premier enfant entrait dans sa quatrième année. J'avais pour lui un attachement particulier que je n'ai jamais ressenti pour aucun autre de mes enfants.

1. *Contribution à l'étude de facultés cérébrales méconnues*, p. 29.

Son regard et son sourire me semblaient avoir une expression angélique, et je croyais que son intelligence était exceptionnelle pour son âge. Il était ma joie et ma consolation. La pensée que j'allais le revoir et causer avec lui, quand je rentrais chez moi, me comblait de bonheur. J'oubliais alors toutes mes fatigues et mes soucis.

Une nuit, je vis en rêve que je tenais l'enfant dans mes bras devant le poêle allumé. Tout à coup il glissa, je ne sais comment, et tomba tout entier dans les flammes. Au lieu de m'empresser de le retirer de l'ardent foyer, je fermai précipitamment le poêle.

Ce qui me portait d'agir ainsi, c'était le raisonnement suivant. Je me suis dit : Si je retire l'enfant du feu, il mourra dans quelques jours en d'atroces souffrances, par suite de ses nombreuses et profondes blessures ; si je ferme le poêle, il mourra vite, en une minute peut-être ; en tout cas il ne souffrira pas longtemps.

Etrange et stupide raisonnement cruel, mais, dans mon rêve, cette idée me paraissait lumineuse, et mon acte un devoir.

Ayant donc fermé les deux battants du poêle, j'entendais, avec une angoisse inexprimable, l'enfant remuer et rôtir là-dedans.

Oh ! mon Dieu, me disais-je, faites le mourir vite, je ne peux pas l'entendre souffrir.

Je me réveillai en sursaut, une sueur froide inondait mon front, mon cœur battait précipitamment. Je m'assis d'abord sur mon lit en disant : Dieu merci, ce n'est qu'un rêve !

J'accourus ensuite dans la chambre de l'enfant. Il dormait paisiblement. Sa respiration était normale, son pouls régulier, sa peau fraîche. Cependant, je cherchais en vain à me calmer. J'avais beau me dire : imbécile, âne, ce n'est qu'un rêve, l'enfant se porte à merveille, recouche-toi, dors, me disait la voix de ma raison. Je

me remis au lit, mais sans pouvoir surmonter mon inquiétude, sans parvenir à me débarrasser d'un mauvais pressentiment. La première chose que je fis, le matin en me levant, fut d'aller examiner l'enfant. Il causait, il était gai, il regorgeait de santé.

Va-t'en travailler, disait la voix railleuse du moi conscient, l'enfant n'a rien, ton rêve est stupide. Est-ce qu'on jette son enfant dans la cheminée, et l'ayant jeté l'y enferme-t-on pour qu'il meure plus vite?

Comment deviner que ma mentalité subconsciente, passive, qui ne disait rien, mais qui me tourmentait, m'obsédait, possédait la vérité, savait ce qui allait m'arriver?

Le matin, l'enfant se réveilla gai, content, comme à l'ordinaire ; il déjeuna de fort bon appétit, et je sortis tranquillisé.

Je revins chez moi vers midi. L'enfant était couché sur un canapé, assoupi. Son pouls était rapide, sa peau brûlante, sa respiration fréquente. J'étais très inquiet. Ma femme s'en aperçut et me questionna beaucoup, mais je me retenais et je faisais des efforts pour cacher mes secrètes alarmes. Cependant, je me mis à ausculter attentivement le petit garçon, et je pus constater l'existence d'un catarrhe généralisé dans ses deux poumons, ainsi que d'une crépitation fine à leurs bases. Je ne pus alors m'empêcher de m'écrier : C'est grave, c'est très grave! Je crois que l'enfant est perdu!

En ce moment, un docteur de nos relations passait à cheval. Ma femme se précipita vers la fenêtre et l'appela.

« Docteur, lui dit-elle lorsqu'il entra, je vous prie d'examiner notre enfant qui est malade; mon mari dit qu'il est perdu ».

Le Docteur W. était alors le médecin à la mode. C'était un beau parleur, assez spirituel. Il n'était pas précisément tendre envers les jeunes médecins, pour lesquels il ne semblait pas avoir beaucoup d'estime.

Il examina l'enfant en souriant.

« Et depuis quand est-il malade? dit-il.

— Une heure à peine, docteur, s'écria ma femme : ce matin il se portait parfaitement bien.

— Et Monsieur pense qu'il est perdu? répond-il en me désignant. Ah! les jeunes gens!

« Voyons, reprit-il, en s'adressant à moi, vous ne pouvez pas avoir une raison sérieuse pour alarmer une mère à ce point. Il y a à peine une heure que cet enfant est malade, et votre diagnostic ainsi que votre pronostic sont déjà faits? Cela n'est pas raisonnable.

« Allons, Madame, calmez-vous, ajouta-t-il en s'adressant à ma femme, mettez l'enfant au lit, donnez-lui des boissons chaudes, couvrez-le bien, tâchez de le faire transpirer, et je repasserai dans la soirée. »

Je comprenais parfaitement l'absurdité de ma conduite, et combien je devais paraître ridicule aux yeux du célèbre docteur, mais comment avouer que j'agissais sur la foi d'un rêve? Il m'aurait alors pris pour un fou.

Je baissais la tête sans répondre aux justes reproches que l'on me faisait; mais, lorsque le docteur allait partir, je m'écriai :

« Je vous en prie, docteur, ne manquez pas de revenir ce soir ».

Etait-ce le ton suppliant de ma voix qui le frappa? Il s'arrêta, me fixant pendant quelques secondes, puis il se dirigea lentement vers l'enfant et se mit à l'examiner une seconde fois, plus attentivement que la première.

Il s'était dit sans doute : Voilà un père médecin qui semble être extrêmement inquiet sur l'état de son enfant; a-t-il découvert quelque symptôme effrayant qui m'échappe?

Ayant terminé son examen, il me dit :

« On entend bien, par-ci, par-là, quelques râles sibilants dans les deux poumons, et vous semblez croire qu'une grave broncho-pneumonie est en voie de se

déclarer. Mais on ne peut avoir déjà, en ce moment-ci, la certitude d'une pareille éventualité. Tout ce qu'on peut dire actuellement, c'est qu'il existe un léger catarrhe pulmonaire qui pourrait parfaitement se dissiper en quelques jours. Mais, même en admettant une broncho-pneumonie commençante, quelles raisons avez-vous pour déclarer que l'enfant est perdu? Toutes les broncho-pneumonies ne sont pas mortelles. Voyons, soyez raisonnable, je repasserai ».

Malgré tous les soins du Dr W... l'état de l'enfant s'aggrava d'heure en heure. Le quatrième jour, il suffoquait désespérément.

En le voyant souffrir cruellement et prévoyant la fin, j'éprouvai les mêmes angoisses que j'avais ressenties pendant mon rêve. Je me disais encore : « Mon Dieu, faites-le mourir sans plus de retard ; cette agonie me rendra fou, si elle se prolonge longtemps. »

Depuis que ce songe m'a annoncé la mort de mon fils Georges, rien n'a pu m'enlever la conviction que notre esprit acquiert durant le sommeil la faculté de prévoir certains événements futurs.

Mais d'où vient la forme sous laquelle la prédiction de la mort de mon enfant s'est produite? Pourquoi la cheminée dans laquelle j'ai jeté mon enfant? Pourquoi cette mise en scène si étrange? D'où m'est venue la pensée de fermer la cheminée pour qu'il meure plus tôt? Cet acte ne se concilie point avec l'horreur que je ressentais en l'accomplissant.

J'ai souvent songé à tout cela, et voici l'explication la plus probable à laquelle je suis arrivé.

Je m'étais couché assez tard pendant cette nuit-là. Je lisais, étendu sur un fauteuil, en face d'un feu que j'attisais souvent. Mes neurones avaient évidemment conservé l'impression des tisons enflammés et d'un poêle ayant des battants que l'on pouvait ouvrir et fermer à volonté.

C'est à cette excitation cérébrale que doit, me

semble-t-il, être attribuée l'illusion d'un foyer brûlant dans lequel se tordait mon enfant et que je cherchais à fermer pour mettre fin à son agonie.

Le rêve prémonitoire met clairement en évidence la dualité de notre mentalité. On n'aime pas à ajouter foi à un rêve, surtout lorsqu'il prédit quelque chose de désagréable. La raison se révolte dans ces cas, sans pourtant parvenir à dominer le sentiment profond et angoissant dû à la subconscience. »

Le narrateur ajoute qu'il a souvent songé à cette lutte entre son moi conscient et sa subconscience. Cette dernière était sûre que le rêve devait fatalement s'accomplir. Cependant la raison se révoltait contre elle et s'accrochait à un espoir qui chancelait, comme l'épave flottante que saisit un homme à la mer.

Nos secrètes intuitions ont souvent leur raison d'être, et l'on a tort de les dédaigner, sans rechercher leur cause. Un pressentiment pourrait être parfois un rêve prémonitoire oublié.

Quelle que soit l'explication à découvrir, le fait d'observation est là, irrécusable. Ce père a été impressionné par l'état physiologique, alors inconnu, de son enfant, et a cru d'avance sa mort inévitable. Il y a ici une preuve bien caractéristique de la faculté de prémonition de l'âme humaine, de l'existence d'un monde psychique réel, suggérant la conclusion que l'organisme vital apparent n'est pas tout. Il y a en nous quelque chose d'indéfinissable, que nous ne connaissons pas nous-mêmes.

*
* *

Un fait abominablement dramatique, de la vue précise, en rêve, exactement six jours d'avance,

de la mort accidentelle de son fils, écrasé par une automobile, le jour même où il allait passer son baccalauréat, après des études brillantes, et en excellente santé, m'a été exposé dans une longue lettre par un de mes plus anciens lecteurs, ce rêve lui ayant montré tous les détails de l'accident, du transport du cadavre, de l'aspect des blessures, et du désespoir de la famille, comme une photographie, ou, pour mieux dire, comme une cinématographie. [*Lettre* 2218]

Sur la pieuse invitation de la famille éplorée, je me borne ici à indiquer le fait de la prémonition pour notre instruction générale, sans en consigner les noms, ni les circonstances trop douloureuses. Mais je dois dire qu'à lui seul ce drame vécu élimine toutes les explications de prétendues coïncidences fortuites et suffirait pour prouver que l'avenir est vu parfois avec la précision la plus catégorique.

Il me semble que mes lecteurs seront tous d'accord avec moi si je déclare que la négation de ces faits ne peut prouver, désormais, que l'ignorance des négateurs ou leur entêtement déraisonné.

Une vue prémonitoire, également fort remarquable, d'un événement prochain m'a été signalée par un observateur attentif de ces phénomènes à expliquer.

« Ceci est une sorte de rêve éveillé prémonitoire, m'écrit l'auteur, et je crois devoir vous le signaler parce qu'il peut ajouter un document à tous ceux que vous réunissez pour vos recherches si importantes. Vous jugerez vous-même de sa valeur.

« Tout récemment, dans un salon, la conversation

étant tombée sur les problèmes psychiques dont vous faites une étude si documentée, une dame de nos relations nous a fait le récit suivant :

« Étant accoudée à mon balcon, je me vis tout d'un coup dans la rue, en grand deuil, suivant un corbillard. L'impression fut si forte que j'allai, le même jour, chez ma couturière, décommander une robe, ne cessant de penser : « Un grand malheur va m'arriver ». Or, quatre jours plus tard, mon enfant, un petit garçon de quatre ans, tomba du haut de l'escalier et se tua net. »

« Voilà ce que j'ai entendu, de mes oreilles, par une femme en deuil, encore sous l'impression de ce qui lui était arrivé. Il ne peut y avoir eu là ni erreur, ni farce, ni imposture. »

P. Drevet,
lieutenant au 14e chasseurs, à Grenoble.
[*Lettre* 985].

Cet élément prend souvent l'apparence d'une communication d'esprit par un médium, comme si cet esprit voyait exactement l'avenir, notamment la mort du sujet en cause. Mon collègue et ami regretté William Stead, directeur de la *Review of reviews*, qui fut victime du naufrage du *Titanic*, reçut un jour, de son « esprit Julia », une prédiction singulièrement stupéfiante :

**Il y a quelques années, écrit-il[1], j'avais comme employée une dame d'un talent vraiment remarquable, mais d'un caractère inégal et d'une santé moins que robuste. Elle devint si impossible qu'en janvier, je songeais sérieusement à me séparer d'elle, quand « Julia » écrivit par ma main :**

1. *Annales des Sciences psychiques*, 1909, p. 120.

— Soyez patient avec E. M. Elle viendra nous rejoindre ici avant la fin de l'année.

Je fus stupéfait, car rien ne m'autorisait à supposer qu'elle allait mourir. Je reçus l'avis, sans rien dire du message, et continuai d'employer cette dame. C'était, si j'ai bonne mémoire, le 15 ou le 16 janvier, que cet avertissement m'avait été donné.

Il me fut répété en février, mars, avril, mai et juin.

— Rappelez-vous que E. M. aura cessé de vivre avant la fin de l'année.

En juillet, elle avala par mégarde un petit clou ; il se logea dans l'intestin et elle devint gravement malade. Les deux médecins qui la soignaient n'avaient pas d'espoir de la sauver. Dans l'intervalle, « Julia » m'écrivait, avec ma main.

— C'est sans doute, lui demandai-je, ce que vous prévoyiez quand vous me prédisiez qu'elle mourrait ?

A mon extrême surprise, la réponse fut :

— Non, elle guérira de ceci, mais, quand même, elle succombera avant la fin de l'année.

E. M. se rétablit tout à coup, au grand étonnement des médecins, et elle put reprendre bientôt ses travaux accoutumés. En août, septembre, octobre, novembre, l'avis de sa fin prochaine me fut communiqué de nouveau à l'aide de ma main. En décembre, elle fut atteinte de l'influenza.

— C'est cela ? demandai-je à « Julia ».

— Non, *elle ne viendra pas ici de façon naturelle* ; mais quoi qu'il en soit, elle viendra avant l'expiration de l'année.

J'étais alarmé, mais je savais que je ne pouvais pas empêcher l'événement. L'année s'écoula et elle vivait encore. « Julia » répartit : « Je puis m'être trompée de quelques jours ; mais ce que j'ai dit est vrai ».

Vers le 10 janvier, « Julia » m'écrivit :

— Vous verrez E. M. demain ; faites-lui vos adieux.

Prenez tous les arrangements nécessaires. Vous ne la reverrez plus sur la terre.

J'allai la trouver. Elle avait la fièvre, avec une mauvaise toux. On allait la transporter à un Hôpital.

Deux jours après, je reçus un télégramme m'informant qu'elle s'était jetée par une fenêtre du quatrième étage, dans un accès de délire, et qu'on l'avait ramassée morte. La date n'avait dépassé que de quelques jours les douze mois dont avait parlé le premier message.

Je puis prouver l'authenticité de ce récit par le manuscrit même des messages originaux, et par l'attestation contresignée de mes deux secrétaires. »

Il semblerait vraiment que « l'esprit » aurait connu d'avance l'époque de la mort et même su que cette mort serait accidentelle. La prédiction doit-elle sûrement être attribuée à un esprit? Ce n'est pas prouvé : j'ai assez connu Stead pour avoir remarqué ses facultés psychiques rares, quoiqu'il ne les ait pas appliquées à sa propre sécurité.

Cette prémonition est, assurément, des plus remarquables. Qu'est cette « Julia » bien connue des psychistes au courant des écrits de Stead ? Esprit? Subconscient? Facultés mentales spéciales? Nous l'ignorons. Mais ce n'est pas la matière cérébrale qui voit ainsi l'avenir.

Dans son ouvrage si judicieusement pensé et si richement documenté *Lucidité et intuition*, le Dr Eugène OSTY a signalé, de son côté, le fait d'auto-perception intuitive que voici :

Mme D..., sujet lucide à écriture automatique s'étonna, à une certaine époque de sa vie, de voir, par moments, sa main tracer spontanément le mot R..., nom qu'elle

n'avait jamais entendu et qui ne lui semblait avoir aucune signification. Pendant des mois, en plein milieu de ses occupations, soit que sa main fût posée sur une table, soit qu'elle se préparât à écrire quelque lettre, le même mot se traçait. Elle finit par considérer ce mouvement involontaire comme un tic et n'y prit plus garde...

Un soir, son mari lui annonça qu'il venait de signer, à l'improviste, un engagement comme ingénieur à R..., petite localité de la province d'Oran.

Plus tard, ce fut JUIN que sa main se mit à tracer. Et Mme D... s'efforça alors, par écriture automatique, d'avoir l'explication de cette date. L'unique réponse à ses questions fut toujours : Juin. Juin arriva, et Mme D... eut la douleur de voir mourir son mari.

Puis, tôt après, sa main obstinément traça cette autre date : MARS. On comprend quel fut alors l'affolement de cette malheureuse intuitive qui se demandait de quel autre terrible coup le destin allait la frapper. Croyant que sa main, dans l'écriture automatique, était l'esclave d'un esprit désincarné, elle adressa à l'entité occulte les plus pressantes supplications, implorant que lui fût épargnée l'angoisse de la mystérieuse menace. Et sa main, en réponse aux tortures du cœur, traçait toujours ce seul mot : MARS.

L'époque fatidique et redoutée arriva. Dans le même mois Mme D... perdit sa fille et sa mère ».

Cette mystérieuse histoire ressemble beaucoup à la précédente. Et il y en a bien d'autres analogues, que la place me manque pour inscrire ici. S'expliquent-elles les unes par les autres ?... Subconscient ? Force psychique ?... Esprit extérieur ?... Destin ?... De quels mots notre ignorance doit-elle se payer ?

L'avertissement singulier que voici m'a été signalé par un jeune étudiant du Morbihan :

Cher maître,

Mon devoir est de vous communiquer le fait de prémonition arrivé dans notre famille.

En 1896, mon grand-père, le commandant Dufilhol, officier de la Légion d'honneur, qui vous a connu chez M. Allan Kardec en 1862, habitait avec ma mère près de Vannes.

Un soir, il descendait seul le perron du château, pour aller retrouver maman aux écuries.

Soudain une voix dit à son oreille :

« *Une mort dans la famille.* »

Surpris et ému, mon grand-père pensa : « C'est moi, je suis le plus vieux. »

« *Non*, répondit la voix : *Adolphe Planes* . »

Mon grand-père arriva si pâle à l'écurie que ma mère lui demanda s'il ne se sentait pas indisposé. Il lui répondit négativement et lui raconta l'avertissement qu'il venait de recevoir.

Tous deux, très attristés, écrivirent aussitôt pour avoir des nouvelles d'Adolphe Planes, mon jeune oncle, alors déjà professeur d'anglais à Nice.

La réponse fut satisfaisante, et mes parents s'inquiétèrent un peu moins...

Deux mois après, mon oncle passait son agrégation à Paris; l'épreuve avait été dure et fatigante. Au moment où l'examinateur lui disait : « Monsieur Planes, vous êtes reçu, avec toutes nos félicitations », mon pauvre oncle chancela et perdit connaissance...

Huit jours après, il expirait d'une méningite, dans les bras de mon grand-père.

Il avait vingt-six ans. La voix ne s'était pas trompée.

Le souvenir de la mort prématurée de son frère est encore si cruel à ma mère, qu'elle ne m'aurait jamais autorisé à l'écrire, si ce n'eût été pour concourir à vos recherches.

ADRIEN DUFILHOL.

Saint-Raoul-Guer, 3 août 1918. [*Lettre* 4042.]

Les *auditions* prémonitoires sont plus rares que les *visions* prémonitoires, mais leur nombre est assez grand pour que nous n'ayons pas le droit de les récuser. Les attribuer au hasard ne nous satisfait pas du tout.

Plusieurs lecteurs m'ont écrit de New York, au mois d'août 1919, que l'accident d'un M. William Cooper, célèbre manufacturier, écrasé par un tramway, a été vu de Philadelphie par sa mère Mme Ella Cooper.

Cette même nuit, elle rêva deux fois qu'elle voyait son fils tombant, ainsi écrasé, dans la rue, et ce rêve répété l'avait tellement agitée qu'elle ne put faire autrement que de *prendre à Philadelphie le train pour New York*. Précisément, à l'heure à laquelle elle arriva, le matin, ayant pris un tramway pour se rendre de la 33e Avenue à Broadway, comme elle traversait la 7e Avenue, elle vit un rassemblement entourant un homme qui venait d'être renversé par un tramway. C'était son fils.

Ces lettres ajoutent : « accident which will probably result in the death of M. William Cooper ». La mort s'en est-elle suivie ? je l'ignore ; mais le rêve prémonitoire n'en est pas moins remarquable.

Il n'y a pas de doute à avoir que cette mère ait été avertie de ce qui allait lui arriver. Comment ? Par qui ? Par quoi ? Par quel procédé ? C'est l'objet des recherches de cet ouvrage.

Là, c'est une mère qui a vu son fils renversé. Voici une sensation analogue, sous une forme intermédiaire. La narration suivante m'a été adressée de Biarritz, le 9 juillet 1917, en réponse au désir

que j'avais manifesté à Mme Storms Castelot, mon érudite collègue de la Société astronomique de France, qui m'avait raconté le rêve, d'en recevoir directement le récit par l'observatrice. C'est la vue, trois jours à l'avance, d'une mort subite.

Extrait :

« Malgré toute la tristesse qu'une telle communication puisse réveiller en moi, je peux vous affirmer que la mort de mon fils Jean me fut annoncée *le jeudi qui précéda le dimanche* où mon cher enfant, *alors à l'étranger* avec son frère Louis, nous quitta pour toujours. Ce rêve, très simple, le voici :

Je voyais, dans une maison inconnue, mon fils Louis en larmes, et comme je lui demandais la raison de son chagrin, il me répondit : « Oh! maman, Jean est mort!... » — Mon cher enfant avait dix-neuf ans, une santé superbe, et rien ne pouvait faire pressentir une fin si foudroyante!... Une embolie, pendant une tranquille promenade à bicyclette, en compagnie de son frère et d'un oncle. — Longtemps après, je sus que le jeudi où j'eus l'affreux pressentiment, mon enfant avait eu une syncope provoquée par une coupure au doigt : coïncidence étrange !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Autre coïncidence curieuse, celle-ci me concernant.

Me trouvant à Hambourg, dans une de mes nombreuses tournées de concerts, je fus prise, le matin d'un de ces concerts, d'un torticolis atroce qui menaçait de m'empêcher de tenir mon engagement du soir : vite je courus chez un médecin spécialiste traitant à l'électricité ces petits accidents désagréables. Mais aussitôt, sous l'influence du courant, je perdis complètement connaissance... Le jour même, je reçus de Paris une dépêche de ma mère me disant son inquiétude de m'avoir vue *évanouie* en rêve ! Cela me stupéfia !... Ma

mère eut du reste toute sa vie un véritable don de double vue, selon l'expression courante !

B. Marx-Goldschmidt.

[*Lettre* 3750.]

Cette lettre était contresignée par le frère du décédé.

On vient de voir que ces sortes d'intuitions ne sont pas rares dans cette famille. Il en est de même dans la suivante.

C'est de la République argentine que j'ai reçu la relation du rêve prémonitoire remarquablement précis que voici :

Rosario de Santa Fé, 15 septembre 1899.

« Je crois de mon devoir, illustre maître, de vous signaler le fait suivant, arrivé dans ma famille, incontestablement certain, qui peut servir à vous apporter des lumières que vous répandrez ensuite sur le monde.

Une de mes grand'tantes était connue pour ses pressentiments et sa vue mentale.

En 1868, elle a vu en songe une scène d'intérieur qui était toute une révélation ; ce tableau représentait un appartement où une de ses amies, Mad. B., assise dans son fauteuil, près d'une cheminée dans laquelle flambait un grand feu, caressait *un petit enfant qu'elle tenait dans ses bras,* pendant qu'une servante séchait ses langes devant les flammes. Ce rêve fut raconté à plusieurs personnes sans qu'aucune y prêtât grande attention, car Mad. B., mère d'une nombreuse famille ayant passé la quarantaine et n'ayant pas eu d'enfant depuis sept ans, ne paraissait plus susceptible d'en avoir d'autres. Cependant, ce qui paraissait d'abord impossible se réalisait un an après, et un soir que ma grand'tante allait visiter l'accouchée pour la féliciter

de la naissance de son dernier-né, elle revit en réalité son rêve précédent. L'appartement, la disposition des objets, la cheminée allumée, la femme de service occupée à sécher les langes devant le feu, enfin tous les détails du songe étaient reproduits fidèlement. La révélation s'était accomplie en son entier.

Veuillez agréer, Monsieur l'astronome, les respectueux hommages de votre lointain lecteur, et mes meilleurs vœux pour vous et notre chère France.

Emilio Becher,
à Rosario de Santa Fé (République argentine).
[*Lettre* 799.]

Autre fait encore.

J'ai reçu de Suède, en décembre 1899, la relation suivante d'un ministre protestant bien connu :

« Il y a, en ce moment, une visite des évêques. Une des personnes qui devaient assister, la semaine dernière, à cette réunion (la visite des évêques devait commencer le mardi 3 décembre), dans la cure de Sjustorp, à Medelpad, rêva, la nuit du samedi précédent, qu'on l'appelait au téléphone, et qu'un prêtre de Medelpad, en se nommant, lui dit qu'il n'y aurait pas de visite ce jour-là, parce qu'une personne venait de mourir. Mais celui qui du monde des rêves est venu lui téléphoner ne lui dit pas le nom de la personne qui était morte. — Le rêveur se rappelait très bien tout cela, le lendemain matin. Quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsque, à midi, on vint effectivement lui apprendre par téléphone que la femme de l'évêque était subitement décédée le même matin, et que la visite ne pourrait avoir lieu, ce deuil empêchant l'évêque de remplir ses fonctions de visiteur ! » [*Lettre* 854].

Quel a été l'agent de ce phénomène psychique ? La morte ? Ce n'est pas probable.

Le prêtre qui s'est communiqué en rêve par un soi-disant téléphone ? Peut-être. Mais par quel courant mental, par quelle assimilation ? La pensée de l'évêque lui-même, rayonnant au loin ?... Mystères de la télépathie.

Autre fait encore, aussi tragique que celui du Dr de Sermyn :

Le Dr Foissac raconte[1] qu'un soir du printemps de 1854 M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, le comte de Las Cases, sénateur, MM. Longet et Marshall-Hall, de l'Académie des sciences, eurent dans son salon une causerie fort animée sur le merveilleux et les vues prophétiques, et que le dernier de ces quatre personnages fit la communication suivante :

Il y a un an, me trouvant à Edimbourg, j'allai dans une campagne des environs faire visite à l'un de mes vieux amis, M. Holmes. Je trouvai tous les visages accablés de tristesse. M. Holmes avait, ce jour-là même, assisté à un enterrement dans un château des environs ; il me raconta que le fils des maîtres de ce château avait souvent effrayé sa famille en manifestant les phénomènes qu'on attribue à la *seconde vue*. On le voyait parfois gai ou triste sans cause, le regard profond et mélancolique, prononçant quelques mots sans suite, ou décrivant des visions étranges. On essaya, mais vainement, de combattre cette disposition par de violents exercices et un système d'études variées, en s'aidant des conseils d'un médecin très éclairé.

Huit jours auparavant, la famille étant réunie, on avait vu tout à coup le jeune William, qui avait douze ans à peine, pâlir et devenir immobile ; on écoute, on

1. *La Chance ou la Destinée*, Paris, 1876, p. 544.

entend ces mots : « *Je vois un enfant endormi, couché dans une boîte en velours avec un drap de satin blanc, des couronnes et des fleurs tout autour. Pourquoi mes parents pleurent-ils ? Cet enfant, c'est moi* ». Frappés de terreur, le père et la mère saisissent leur fils, qu'ils couvrent de baisers et de larmes. Il revient à lui et se livre avec entrain aux jeux de son âge.

La semaine ne s'était pas écoulée, quand la famille, assise à l'ombre après déjeuner, cherche le jeune William qui était là à l'instant, ne le voit pas, l'appelle ; aucune voix ne répond. Famille, gouverneur, médecin, chapelain, domestiques, mille cris de détresse se croisent, on parcourt le parc dans tous les sens : William a disparu. C'est après une heure de recherches et d'angoisses que l'enfant fut retrouvé dans un bassin où il s'était noyé en voulant saisir un bateau que le vent avait poussé loin du bord. Pendant plusieurs heures, on mit tout en œuvre pour le rappeler à la vie. Le fatal présage était accompli. »

Nous aurons lieu, à la seconde partie de cet ouvrage saturé de documents, de revenir sur ces phénomènes accompagnant la mort ; mais restons ici dans l'étude des faits métapsychiques attestant les facultés transcendantes de l'âme. Cet enfant avait, de toute évidence, vu son cercueil.

Une prémonition de mort, des plus singulières également, peut se lire dans l'autobiographie du baron Lazare Hellembach. La voici telle que nous la trouvons dans les *Annales des Sciences psychiques* de 1877 (p. 124) :

« J'avais l'intention de demander la collaboration du directeur de la section de chimie de l'établissement géologique de Vienne, M. Hauer, conseiller de mines, au sujet de quelques recherches que j'avais faites sur

la cristallisation. Je lui en avais parlé incidemment, le laboratoire étant près de chez moi et Hauer étant connu dans le monde scientifique — on peut dire de l'Europe entière — comme spécialiste sur ce sujet. J'avais toujours remis ma visite, mais enfin je me décidai à la faire le lendemain matin. Cette nuit-là même, j'ai rêvé que je voyais un homme pâle et défaillant, soutenu sous les bras par deux hommes. Je ne tins aucun compte de ce rêve et je me rendis à l'établissement géologique; mais, comme le laboratoire se trouvait dans un autre endroit de la maison que les années précédentes, je me suis trompé de porte et, trouvant la vraie porte barrée, j'ai vu, en regardant par une fenêtre, l'image exacte de mon rêve : on soutenait Hauer, qui venait de s'empoisonner avec du cyanure de potassium, et on le transportait dans le vestibule, tout à fait comme je l'avais rêvé. »

Le baron Hellembach ajoute ici les observations suivantes :

« Si j'étais venu quelques minutes plus tôt, j'aurais pu empêcher sûrement le fait de s'accomplir, le suicide étant causé par des soucis de famille et de fortune, et ma proposition aurait pu donner à Hauer un nouveau sujet de travail et quelque soulagement matériel. Cette circonstance m'émotionna profondément; je le fus d'autant plus à mesure que je compris toute la perte que j'avais faite, au point de vue de mes idées et de mes projets, et en pensant que mes essais étaient à jamais perdus.

« Il est bien naturel que cette mort entraînant mes projets m'ait beaucoup impressionné ; c'est peut-être pour cette raison qu'à mon réveil ma conscience a gardé un reste de clairvoyance ».

Au point de vue télépathique, on pourrait penser que le suicidé ayant très probablement prémédité

son acte de désespoir dans la nuit qui le précéda, a provoqué le rêve du baron Hellembach. Mais ceci n'expliquerait pas l'élément essentiel du songe, la vue d'« un homme au visage livide, agonisant, *soutenu sous les bras par deux autres hommes* ».

Faire intervenir encore l'hypothèse des circonstances fortuites serait vraiment un comble!

Nous pourrions remarquer ici que tous ces faits sont de plus en plus démonstratifs de notre affirmation que l'âme voit l'avenir par des pouvoirs occultes. Un autre cas encore, non moins émouvant, de prémonition a été constaté, en 1905, dans la République de Saint-Marin :

Un certain Marino Tonelli, de vingt-sept ans, marchand d'œufs, visitait en cette qualité les marchés des alentours, entre autres celui de Rimini. Le soir du 13 juin, comme il se trouvait dans cette dernière ville, il avait eu le tort de faire des libations trop abondantes, — chose qui d'ailleurs ne lui était pas habituelle. Il rentrait chez lui, dans sa modeste voiture, avec les paniers des œufs, heureusement vides. Il paraît que le jeune marchand s'était à peu près assoupi, car, arrivé à un endroit connu sous le nom de Coste di Borgo, où la route est tortueuse et descend rapidement, le jeune homme ressentit une forte secousse et se trouva étendu dans un champ, au fond d'un petit ravin, le long duquel il avait roulé. Il vit alors que la voiture était à moitié renversée sur le bord de la route, tandis que le cheval, presque suspendu en l'air, se débattait dans une position très critique. Aussitôt après s'être assuré de ne pas être blessé, le jeune homme saisit l'animal et, avec l'aide de quelques personnes qui étaient accourues, il parvint à retirer également la voiture du ravin.

Pendant que se poursuivait le sauvetage, voilà appa-

raître aux yeux de M. Tonelli une figure de femme qui, à la clarté de la lune, lui semble être sa mère. Étonnement du jeune homme, qui ne peut plus douter de la chose lorsqu'il entend sa chère voix, et qu'il se sent embrasser par la vieille femme, qui pleure de consolation, lui demande s'il ne s'est pas fait de mal et ajoute :

— Je t'ai vu. Ta femme et les deux petites dormaient déjà, mais moi, j'éprouvais une agitation, un malaise extraordinaire, nouveau, que je ne parvenais pas à m'expliquer. Tout à coup, *je vis apparaître devant moi ce chemin, exactement cet endroit, avec le ravin à côté; je vis la voiture se renverser et toi précipité dans ce champ*; tu m'appelais à ton secours, tu me priais et tu semblais agoniser!... Ce dernier détail n'est pas exact, Dieu merci; mais tout le reste est tel que je l'avais vu. Enfin, j'éprouvai le besoin irrésistible de venir ici, et sans réveiller personne, me raidissant contre la peur de la solitude, de l'obscurité et du temps orageux, me voici, après avoir fait quatre kilomètres ; j'en aurais fait mille pour venir à ton aide. »

Le rédacteur du *Messaggiero* qui a publié ce récit le termine en disant : « Tel est le fait exact que j'ai recueilli des lèvres, encore tremblantes par l'émotion, de ces braves gens. »

A la suite de cette publication dans le *Messagiero*, une enquête a été faite par le professeur A. Francisci, le priant de vouloir bien soumettre aux héros de cette aventure un petit questionnaire destiné à éclaircir certains points que le récit du journal romain avait laissés dans l'ombre. Voici les demandes, avec les réponses qui leur ont été faites :

1. — Etait-ce le premier accident de route qui arrivait à L. Tonelli, surtout dans ces derniers temps ? — *Réponse* : Oui.

2. — L'endroit appelé « Coste di Borgo » était-il le seul point dangereux de cette route? Etait-il au moins

le plus dangereux entre tous ? Sur les routes que parcourait ordinairement M. Tonelli en revenant des marchés, y avait-il d'autres endroits aussi dangereux ? — *R.* : Sur cette route se trouvent des endroits bien plus dangereux, ainsi que sur les autres chemins que M. Tonelli est habitué à parcourir.

3. — Lorsque M^me^ Marie Tonelli commença à se sentir inquiète, l'heure habituelle du retour de son fils était-elle déjà passée ? Etait-elle au moins passée quand elle se décida à se rendre sur les lieux ? — *R.* : L'heure habituelle était quelque peu passée.

4. — L'inquiétude de la mère et la vision de l'accident se sont-elles produites quand M. Tonelli avait déjà fait sa chute ? — *R.* : L'inquiétude de la mère *précéda* de quelques heures la vision de l'accident, et celui-ci arriva trois quarts d'heure après la vision, de sorte que la mère eut le temps de parcourir à pied les quatre kilomètres qui séparent la maison des Tonelli de l'endroit appelé « Coste di Borgo ».

5. — M. Tonelli se souvient-il d'avoir songé à sa mère au moment de l'accident ? — *R.* : Il affirme y avoir songé avec beaucoup d'affection, ainsi qu'aux autres membres de sa famille ; mais surtout à sa mère.

6. — Aucun autre fait supernormal n'était jamais arrivé à M^me^ Tonelli ou à son fils ? — *R.* : Non.

Cette confrontation du professeur Francisci établit hors de toute suspicion l'authenticité de ce fait[1] qui ressemble beaucoup à celui que nous avons relaté plus haut (p. 105). Cette vue d'un accident, *avant qu'il se soit produit*, est une vue par l'esprit de la mère. Celui qui précède, de l'enfant voyant son cercueil, était une sorte de pressentiment personnel.

1. V. *Annales des Sciences psychiques*, août 1905.

J'ai rappelé plus haut (ch. IV) le pressentiment de l'astronome Delaunay, qui fut directeur de l'Observatoire de Paris, en un intérim (1870-1872), entre les deux règnes de Le Verrier, mort noyé dans la rade de Cherbourg où il s'était rendu presque malgré lui, et j'ai fait suivre ce souvenir de celui de la sœur d'Arsène Houssaye, emportée par une lame de fond sur le rivage de Penmarc'h. Voici un cas du même ordre, plus significatif encore, plus remarquable comme précision. Le baron Joseph Kronhelm, de Podolie (Russie), a adressé la narration suivante sur la mort d'un haut fonctionnaire du ministère de la Marine russe, arrivé au mois de juin 1895, à la suite d'une collision entre deux navires sur la Mer Noire :

« Au commencement de l'année 1895, M^me Lukawski fut réveillée une nuit par des gémissements de son mari, qui, dans son sommeil, jetait ce cri : » Au secours ! Sauvez-moi ! » et se débattait avec les mouvements d'une personne en train de se noyer. Il rêvait d'une terrible catastrophe en mer, et, une fois complètement réveillé, il raconta qu'il se trouvait à bord d'un grand navire, qui coula soudain à la suite d'une collision avec un autre navire ; et il s'était vu lancé en mer et englouti par les flots. Le récit achevé, il ajouta : « Je suis maintenant convaincu que la mer causera ma fin. » Et si ferme était sa conviction, qu'il commença à mettre ses affaires en ordre, comme un homme conscient d'avoir ses jours comptés. Deux mois se passèrent, et l'impression du rêve s'affaiblissait déjà, lorsqu'un ordre lui parvint du ministère, de se préparer à partir avec tous ses subordonnés pour un port de la Mer Noire.

Au moment de prendre congé de sa femme, à la gare de Pétersbourg, Lukawski lui dit : « Te souviens-tu de

mon rêve? » — « Mon Dieu! Pourquoi me le demandes-tu? » — « Parce que je suis sûr que je ne reviendrai plus; que nous ne nous reverrons plus. » — Mme Lukawski s'efforçait de le tranquilliser, mais lui, avec un accent de profonde tristesse : « Tu peux dire ce que tu veux, mes convictions ne se changeront pas, je sens que ma fin est proche, et que rien ne pourrait l'empêcher... Oui, oui, je revois le port, le navire, le moment de la collision, la panique à bord, ma fin... tout revit devant mes yeux. » — Et après une courte pause, il ajouta : « Quand le télégramme annonçant ma mort te parviendra, et que tu prendras les vêtements de deuil, je te prie de ne pas mettre sur ton visage le long voile que je déteste. » — Incapable de répondre, Mme Lukawski éclata en sanglots. Le sifflet du train cria le signal du départ; M. Lukawski embrassa tendrement sa femme, et le train disparut.

Après deux semaines d'inquiétude extrême, Mme Lukawski apprit par les journaux qu'une catastrophe entre deux navires — le *Wladimir* et le *Sineus* — s'était produite dans la mer Noire. En proie au désespoir, elle télégraphia pour obtenir des informations à l'amiral Zelenoi, à Odessa, et reçut cette réponse : « Aucune nouvelle jusqu'à présent de votre mari, mais il est sûr qu'il se trouvait à bord du *Wladimir* ». — L'annonce de la mort lui parvint une semaine après.

Il faut ajouter que, dans son rêve, M. Lukawski s'était vu lutter pour la vie avec un passager, incident qui se réalisa avec une scrupuleuse exactitude. Dans la catastrophe, un passager du *Wladimir* — M. Henicke — s'était lancé en mer avec une bouée de sauvetage. M. Lukawski, déjà dans l'eau, se dirigea vers la bouée dès qu'il l'aperçut, et l'autre lui cria : « Ne vous y accrochez pas; elle ne soutient pas deux personnes; nous nous noierions ensemble. » — « Mais Lukawski s'en saisit malgré cela, disant ne pas savoir nager. « Alors, prenez-la, dit Henicke, je suis bon nageur et je m'en

tirerai tout de même. » A ce moment, une grande onde les sépara; M. Henicke put se sauver, mais Lukawski alla au devant de sa destinée. » (*Light*, 1899, p. 45.)

En citant cette narration, M. Bozzano[1] fait remarquer que la convergence de circonstances imprévisibles élimine totalement l'hypothèse des coïncidences fortuites, et compare, à ce propos, d'autres théories explicatives : la « réincarnationniste », la « fataliste », la « spirite ». Pour l'instant, ne nous occupons que des *faits*. Nous voulons, d'ailleurs, simplement, nous convaincre de l'existence en nous d'un élément psychique doué de *la faculté supranormale de voir l'avenir*.

La question est de constater que l'avenir existe virtuellement dans les causes qui l'amèneront, et peut réellement être vu exactement, en certaines situations psychologiques.

On trouve ces exemples de vue de l'avenir dans tous les temps; mais on ne les a jamais interprétés comme ils méritent de l'être, on n'y a jamais vu la manifestation des facultés internes de l'âme humaine. En voici un, peu connu, du fameux capitaine Montluc, que l'on peut lire à la fin du livre IV de ses *Commentaires*. On sait qu'il reçut le bâton de maréchal de France, et personne n'a oublié que Henri II fut blessé mortellement, en 1559, dans un tournoi, en joutant contre Montgomery. Voici ce que Montluc raconte de sa vision :

« La nuit devant le jour du tournoy, à mon premier sommeil, je songeay que je voyois le Roy assis sur une chaire, ayant le visage tout couvert de gouttes de

1. *Des Phénomènes prémonitoires*, p. 77.

sang, et me sembloit que ce fust tout ainsi que l'on peint Jésus-Christ quand les Juifs luy mirent la couronne et qu'il tenoit ses mains jointes. Je luy regardois, ce me sembloit sa face et ne pouvois descouvrir son mal ny voir autre chose que sang au visage. J'oyois comme il me sembloit les uns dire : Il est mort, les autres : Il ne l'est pas encore. Je voyois les médecins et chirurgiens entrer et sortir dedans la chambre. Et cuide que mon songe me dura longuement, car à mon réveil je trouvay une chose que je n'avois jamais pensée, c'est qu'un homme puisse pleurer en songeant, car je me trouvay la face toute en larmes et mes yeux qui en rendoient tousjours et falloit que je les laissasse faire, car je ne me peus garder de pleurer longuement après. Ma femme me pensoit réconforter, mais je ne peus prendre autre résolution sinon de sa mort. Plusieurs qui sont vivans sçavent que ce ne sont pas des contes, car je le dis dès que je fus esveillé.

Quatre jours après, un courrier arriva à Nérac qui porta lettre au roy de Navarre de monsieur le connestable, par lesquelles il l'advertissoit de sa blessure et du peu d'espérance de sa vie ».

Ce qui peut, semble-t-il, le plus nous frapper encore dans le travail que nous faisons ici, c'est que tout cela soit passé inaperçu depuis tant de siècles, et ait même été nié, dédaigné, raillé, méprisé.

J'ai trouvé, dans l'année 1615, une curieuse lettre de Nicolas Pasquier à son frère, conseiller du roi et échevin de la ville de Paris, sur la mort de leur père Étienne Pasquier, né en 1529, mort en 1615, mort annoncée par un rêve prémonitoire un an, jour pour jour, auparavant. Voici ce document[1]:

1. Lenglet-Dufresnoy : *Recueil de dissertations* (1752), t. II, 2ᵉ partie, p. 1.

« J'ai reçu vos lettres ce troisième de septembre 1615, de la mort de notre père, survenue le 30 août, environ les deux heures après minuit. Je vous conterai une histoire mémorable sur ce sujet. L'an passé, le 30 du même mois d'août et de la même nuit, environ les cinq heures du matin, je songeai que j'étais auprès de notre père, qui était couché dans son lit, duquel il se leva pour se mettre à genoux, afin de prier Dieu : ce qu'il fit dévotement, les mains jointes en haut, et les yeux élevés au ciel ; sa prière achevée, il changea de couleur, et tomba mort entre mes bras. En achevant ce songe, je me réveillai tremblotant, et je le contai à ma femme et pour en avoir la mémoire fraîche, étant levé, je le rédigeai par écrit. Ce n'est pas tout : Considérez les deux rencontres en l'objet qui se présente, l'une, que *j'ai vu la mort de notre père, un an, jour pour jour,* auparavant son décès ; l'autre que *le propre jour qu'il est mort, j'aye recouvré ce papier*, auquel je n'avais pas pensé depuis. Faites une anatomie de ce songe, vous apprendrez que tout ce qui est survenu en sa mort a été par moi prévu ; qu'il ne serait pas longtemps malade, aussi ne l'a-t-il été que dix heures ; qu'il mourrait en bon chrétien, comme il a fait ; que tous les sens lui demeuraient sains et entiers, jusqu'au dernier soupir. Pour conclusion, sa mort a répondu à sa vie, laquelle tout ainsi qu'elle a joui d'un grand calme pendant 86 ans, 2 mois et 23 jours ; aussi a été sa mort douce, sans peine, travail, ni douleur. »

Oui, tous ces faits psychiques sont connus depuis des siècles. Les auteurs latins nous ont raconté que l'assassinat de Jules César lui avait été annoncé le matin par sa femme Calpurnia ; que Brutus vit sa défaite de la bataille de Philippes prédite par son « génie » ; qu'Artérius Rufus avait vu en rêve, le matin, le rétiaire qui devait le poi-

gnarder[1], etc., etc. Mais tout cela était resté incompris.

Et la prémonition de sa mort tragique par Henri IV, rapportée par son confident Sully? (p. 350). Et tant d'autres!

L'Astronomie a eu son Copernic, son Kepler, son Newton. Les sciences psychiques n'ont encore eu que leur Hipparque, leur Ptolémée, leur Aristote; elles attendent leur Copernic.

Il suffit de lire pour trouver un peu partout ces observations, que nous prenons seulement maintenant au sérieux.

L'un des savants les plus profonds et les plus originaux du XVII[e] siècle, Pierre GASSENDI, l'ami de Galilée et de Pereisch, a signalé le rêve prémonitoire que voici :

« M. Pereisch partit un jour pour Nîmes avec un ami, un certain M. Rainier. Celui-ci, durant la nuit, s'étant aperçu que Pereisch parlait en dormant, le réveilla et lui demanda ce qu'il avait. Celui-ci lui répondit : « Je rêvais que nous étions déjà parvenus à Nîmes et qu'un de ses joailliers m'offrait une médaille de Jules César pour le prix de quatre écus. Tandis que j'allais justement lui remettre l'argent, vous m'avez réveillé, à mon grand regret. »

Lorsqu'ils furent arrivés à Nîmes, et comme ils se promenaient dans la ville, M. Pereisch reconnut le magasin du joaillier vu en rêve. Il y entra, demanda s'il n'avait rien de curieux à lui vendre, et obtint pour réponse : « Si, une médaille de Jules César ». A la demande combien il l'estimait, le marchand répliqua : « Quatre écus. » M. Pereisch s'empressa de les payer et fut enchanté de voir son rêve heureusement accompli. »

1. V. VALÈRE MAXIME : *De Somnis Romanorum*.

Ici, l'accomplissement de la prémonition paraît avoir été déterminé par le souvenir de la prémonition elle-même, car Pereisch reconnut la boutique du joaillier vue en rêve.

Le D[r] E. Osty, particulièrement compétent dans cette étude de la lucidité, a fait sur ce sujet une conférence documentée à l'Institut général psychologique, le 24 mars 1919. J'en détacherai le fait suivant, qui lui est personnel[1] :

En 1912, rapporte-t-il, un sujet lucide, que j'utilisais pour la première fois, décrivit ainsi ma vie d'alors :

« ... Vous habitez une petite ville au centre de la France... je vois votre maison d'habitation sur une petite place... mais ce n'est pas là que sont vos occupations... vous vous rendez pour votre travail dans une maison où vous avez un bureau... là vous manipulez beaucoup de feuilles de papier... Que de feuilles de papier vous touchez !... on vous en apporte d'un autre bureau à côté du vôtre, où plusieurs hommes écrivent... c'est une perpétuelle allée et venue entre la pièce où ils sont et la vôtre... vous regardez les feuilles qu'ils apportent et vous les leur rendez... des gens viennent aussi du dehors qui vous apportent des papiers... vous les regardez, vous écrivez... vous les leur rendez... que de papiers vous touchez ! que de feuilles de papier !... »

Tout cela était faux. Mon existence d'alors était faite en grande partie de pratique médicale pure, et aussi de travail personnel sur la psychologie. *Tout cela devint vrai* à partir d'août 1914. Médecin chef d'hôpital et de place à Vierzon pendant les deux premières années de la guerre, la vision fragmentaire du sujet devint un aspect, je dirai même l'aspect principal, caractéristique

1. *Bulletin de l'Institut général psychologique*, janvier-juin, 1919.

de ma vie quotidienne. Je fus immergé dans la paperasse administrative. »

Cette vue de l'avenir était précise, comme une fenêtre ouverte sur une scène future. Il est bien remarquable que ces vues individuelles soient assez fréquentes, tandis que les événements généraux, et notamment l'épouvantable catastrophe sociale de la guerre allemande de 1914-1918 n'ont été l'objet d'aucune prévision caractéristique de ce genre. Il semblerait qu'il s'agisse uniquement de sensations d'âme à âme.

Mon laborieux ami, très regretté, le Dr MOUTIN, qui fit chez moi, en 1889, de remarquables expériences de magnétisme dont j'aurai lieu de parler ailleurs, s'est occupé, en 1903, d'études analytiques sur le spiritisme, parmi lesquelles nous pouvons remarquer la singulière annonce que voici :

Dans une séance tenue le 19 août, dont il a gardé les procès-verbaux, suivant son excellente habitude, un « esprit » se manifesta par la table, en assurant être une dame Hermance V..., récemment décédée. Le docteur connaissait d'assez longue date cette dame et son mari. La déclaration suivante l'étonna fort :

— Mon mari se remariera en septembre prochain. Avant son mariage, il viendra à Paris; mais le temps lui manquera pour vous faire une visite.

— Ce que vous me dites là est impossible. Je connais V... Je sais toute l'affection qu'il portait à sa femme, et jamais je ne pourrai croire qu'il se remarie quatre mois après le décès de celle-ci.

— C'est pourtant vrai, et dans quelques jours vous recevrez la confirmation de ce que je dis.

— C'est alors l'intérêt qui le guide, et non l'affection?

— L'intérêt n'y est pour rien; mais vous savez bien que Lucien (c'est le prénom de V.) ne peut rester seul.

— Épousera-t-il une femme de son âge?

— Non : une jeune fille de vingt-trois ans, et, un peu de temps après son mariage, il quittera la Provence pour venir à Paris.

— Comment, avec la position qu'il occupe dans le Midi? C'est tout à fait inadmissible.

— Des circonstances malheureuses, surtout une grosse perte d'argent, le forceront à venir à Paris pour se faire une nouvelle situation.

— Nous verrons si votre prédiction se réalisera, j'en doute fort; mais, en admettant ce que vous dites, verriez-vous cette union avec déplaisir?

— Au contraire, Lucien ne pouvant vivre seul.

A ces derniers mots, la table resta immobile. Après quelques minutes d'attente, je demandai si la communication était terminée : *oui* fut la réponse.

M^me^ V... ne s'est plus présentée, et c'est la seule manifestation qu'elle nous ait donnée.

« Dans le cas présent, fait remarquer Moutin, personne ne pouvait se douter de ces révélations, rien ne pouvait faire prendre cette communication au sérieux. Les membres de ma famille et moi seul connaissions la défunte, et nous étions bien éloignés de croire à ce qui venait de nous être dit; les autres personnes qui assistaient à nos réunions n'avaient jamais entendu prononcer le nom de V...

« Quelques jours après, le 27 août, je reçus une lettre de mon ami V..., dans laquelle il m'annonçait son mariage pour le mois de septembre avec M^lle^ X... et me donnait quelques renseignements sur sa future, renseignements qui coïncidaient exactement avec ce qui nous avait été dit le 19 août.

« En mars 1904, M. V... vint nous voir et nous apprit qu'il venait s'installer à Paris; je lui fis part de la com-

munication d'Hermance et il en fut si étonné que, quoique ne doutant pas de nos affirmations, il voulut prendre connaissance du procès-verbal de cette séance, et il put constater que tout ce qu'avait dit sa première femme était d'une rigoureuse exactitude : son voyage à Paris avant son second mariage, son changement de position. Il en fut médusé, et il affirma la réalité des faits concluants que nous n'hésitons pas à donner comme preuve de la conservation du moi après la mort, comme preuve patente de l'identité de Mme Hermance V... ».

Le Dr Moutin présente ce fait comme « le plus important » de ceux qui ont amené sa conviction spirite. Possède-t-il vraiment la valeur absolue et catégorique qu'il lui attribue?

Il est démontré que nos pensées peuvent agir, soit consciemment soit inconsciemment, pour produire ces dictées typtologiques. Le Dr Moutin et sa famille connaissaient Mme Hermance V...; l'idée que son époux devenu veuf puisse se remarier n'a rien d'extraordinaire. D'autre part, la pensée du veuf peut n'avoir pas été étrangère à l'expérience, puisqu'il avait déjà l'intention de se remarier et qu'il l'annonçait à ses amis huit jours après cette séance. Le projet de quitter la province pour Paris n'occupait-il pas déjà aussi son esprit?

Il me semble que l'identité de la morte n'est pas du tout CERTAINE, et que la manifestation pourrait être due à d'autres causes psychiques. Elle me paraît néanmoins *probable*. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cet important problème, et je ne signale ce fait que comme exemple d'*annonce précise d'un événement futur*.

J'ajouterai, cependant, que dans ce cas parti-

culier, comme en d'autres analogues, la première femme de l'ami du Dr Moutin pouvait avoir eu, de son vivant même, l'intuition de ce second mariage, et même l'avoir approuvé, ce qui serait en faveur de l'identité. Nous reviendrons sur ce sujet dans la troisième partie de cet ouvrage, en discutant les manifestations de morts.

Le fameux curé d'Ars, l'abbé VIANNEY (1786-1859) a donné plusieurs exemples de sa faculté de voir l'avenir. Voici l'un d'entre eux, que j'extrais de sa biographie[1] :

Sœur Marie-Victoire, fondatrice d'une Providence de jeunes filles, était à Ars, au commencement de son œuvre, avec deux compagnes dont l'une est actuellement son assistante. Un matin qu'elles se disposaient toutes trois à entendre la messe de M. Vianney avant leur départ, celui-ci s'approcha d'elles et, s'adressant à sœur Marie-Victoire, encore séculière, il lui dit : « Il faut vite partir ! — Mais, monsieur le curé, lui répondit-elle toute surprise, nous voudrions auparavant entendre la sainte messe. » — Non, ma fille, partez à l'instant, car l'une d'entre vous va tomber malade. Si vous tardiez, vous seriez obligée de rester ici, vous ne pourriez plus vous en aller. » En effet, à une petite distance du pays qu'elles habitaient, l'une des trois voyageuses, celle qui est devenue depuis sœur Marie-Françoise, se trouva tellement indisposée que ses deux compagnes furent réduites à l'emporter à bras jusque chez elle. Ce fut le début d'une maladie que rien ne faisait présager.

L'abbé Vianney était doué de facultés psychiques transcendantes. Il attribuait au diable certaines manifestations d'ordre inférieur, telles que les

1. *Le Curé d'Ars*, par l'abbé ALFRED MONNIN, t. II, p. 500.

bruits inexpliqués ; mais rien n'est moins démontré que l'existence du diable.

Cette prémonition était utile. La plupart du temps, elles ne servent à rien, n'empêchent rien. En voici une, cependant, qui sauva la vie d'une enfant.

La Société anglaise des Recherches psychiques a rapporté, entre autres, un avertissement très précis de vue de l'avenir sauvant la vie à une petite fille qui allait jouer près du chemin de fer d'Edimbourg où une chute de la locomotive tua trois hommes et aurait écrasé l'enfant. A propos de ce curieux sauvetage, la mère écrit le récit que voici :

« J'avais dit à ma fille que de trois à quatre heures je la laissais libre d'aller se promener ; et comme elle était seule, je lui conseillai d'aller dans le « jardin du chemin de fer » (nom qu'elle donnait à une étroite bande de terrain entre la mer et le chemin de fer). Quelques minutes après son départ, j'entendis distinctement une voix intérieure me disant : « Envoie vers elle immédiatement, ou il lui arrivera quelque chose d'épouvantable. »

Je pensai qu'il s'agissait d'une étrange autosuggestion, je me demandai ce qui aurait bien pu lui arriver par une journée si belle, et je ne l'envoyai pas chercher.

Cependant, un moment après, la même voix recommença à me parler avec des mots identiques, mais plus impérieusement. Je résistai encore, et je mis à l'épreuve mon imagination pour deviner ce qui aurait pu arriver à l'enfant ; je pensai à la rencontre d'un chien enragé, mais la chose était si improbable, qu'il aurait été absurde de la rappeler sur la base de pareille fantaisie ; et bien que commençant à me sentir inquiète, je résolus de n'en rien faire, en tâchant de songer à autre chose. J'y parvins durant quelques instants, mais bientôt la voix renouvela l'insinuation avec les mêmes

mots : « Envoie vers elle immédiatement, ou il lui arrivera quelque chose d'épouvantable. » En même temps, je fus saisie d'un tremblement violent, et d'une impression d'extrême terreur. Je me levai brusquement, agitai la sonnette, et ordonnai à la domestique d'aller immédiatement chercher ma fille, répétant automatiquement les mots de l'insinuation : « autrement il lui arrivera quelque chose d'épouvantable ».

Au bout d'un quart d'heure, la domestique revint avec l'enfant, qui, déçue de se voir rappelée si tôt, demanda si je voulais vraiment la garder à la maison toute la journée. — « Non — répondis-je — et si tu me promets de ne plus aller au « jardin du chemin de fer », tu peux aller où tu voudras ; par exemple, chez ton oncle, où tu pourras jouer dans le jardin avec tes petits cousins. Et je pensais qu'entre ces quatre murs, elle se trouverait en sûreté ; car, bien que l'enfant me fût revenue saine et sauve, je *sentais clairement* qu'à l'endroit où elle se trouvait auparavant, le danger existait toujours, et je voulais empêcher qu'elle y retournât.

Or, c'est précisément à ce point que la locomotive et le tender déraillèrent, rompant les parapets et allant se briser contre ces mêmes rocs où l'enfant avait l'habitude d'aller s'asseoir. »

Ce sauvetage extraordinaire a reçu comme confirmation tous les témoignages de la famille et des voisins. Il a eu lieu au mois de juillet 1860, a été publié au Journal de la Society for psychical Research (t. VIII, mars 1897) et par moi dans *La Revue* de mai 1912. Sa certitude est inattaquable.

Je lui ajouterai, avec Bozzano, une prémonition non moins remarquable qui sauva la vie à toute une famille, et produite également par une voie mystérieuse. Elle est extraite aussi du Journal de

la Society for psychical Research (t. I, p. 283). Le capitaine Mac Gowan a rapporté le fait personnel que voici au professeur Barrett :

« En janvier 1877, me trouvant à Brooklyn avec mes deux fils, tout jeunes encore, et qui étaient en vacances, je leur promis de les conduire, un soir fixé, au théâtre. Dès la veille, j'avais été choisir et *louer les trois places*.

Le matin du jour fixé, je commençai de percevoir une voix intérieure qui me répétait avec insistance : « Ne va pas au théâtre ; reconduis tes fils au collège. » Malgré mes efforts pour me distraire, je ne pouvais empêcher cette voix de continuer à répéter les mêmes phrases avec un accent plus impérieux que jamais ; si bien que vers midi, je me décidai à informer amis et enfants que nous ne devions pas aller au théâtre. Mes amis me reprochèrent cette détermination, me faisant observer qu'il était cruel de priver les enfants d'un plaisir si inusité pour eux, et si impatiemment attendu, après leur avoir fait une promesse formelle ; et cela me fit encore changer d'avis.

Cependant, durant tout l'après-midi, cette voix intérieure ne cessa de répéter l'ordre, avec une insistance si impressionnante, que, le soir arrivé, et une heure avant le commencement du spectacle, j'annonçai péremptoirement à mes fils qu'au lieu de nous rendre au théâtre, nous irions à New York; et nous partîmes.

Or, il advint que cette même nuit, le théâtre fut entièrement détruit par un incendie, et que 305 personnes périrent dans les flammes.

Si j'avais été au théâtre, ma sœur, qui s'y trouvait, aurait péri comme nous, car nous serions sortis par un escalier où tout le monde fut écrasé.

Je n'ai jamais eu de ma vie un autre pressentiment, je n'ai pas l'habitude de changer d'avis sans bonnes

raisons, et, en cette occasion, je le fis avec la plus grande répugnance, tout à fait malgré moi.

Quelle fut donc la cause qui m'obligea, contre ma volonté, de ne pas aller au théâtre après avoir payé les trois coupons, et tout disposé pour passer agréablement la soirée ? »

Le capitaine Mac Gowan expliqua au Prof. Barrett que la voix intérieure[1] résonnait très clairement pour lui, « comme s'il s'était agi de quelqu'un qui lui aurait parlé effectivement de l'intérieur du corps », et qu'elle avait persisté depuis l'heure du premier déjeuner jusqu'au moment où il conduisit ses enfants à New York... Sa sœur conserve les trois tickets des places louées le jour précédent par lui[2].

Tous ces faits sont tellement probants, si hautement démonstratifs, qu'ils se confirment solidement les uns par les autres et forment un bloc qu'aucune force ne saurait dissoudre.

Il semble superflu d'ajouter d'autres exemples aux précédents. Cependant, il en est de si typiques qu'il serait regrettable de ne pas les rappeler, pour ancrer tout à fait la sensation de la vérité dans les esprits les plus récalcitrants. L'observation si précise rapportée par le strict expérimentateur Lié-

1. Quelle était cette voix? Nous en avons entendu d'autres dans les relations précédentes : celle de la dame d'Edimbourg, il n'y a qu'un instant (p. 381); la voix téléphonique du pasteur suédois (p. 362); celle de M. Dufilhol (p. 358); la voix intérieure annonçant l'élection de Casimir-Perier (p. 336); M. Fryer entendant son frère à 64 kilomètres (p. 193); l'audition télépathique du Dr Balme (p. 191); celle du Dr Nicolas, à Zante (p. 189); la voix d'un père à son fils, à 100 kilomètres (p. 173); une mère entendant son fils, d'Angleterre à Java (p. 163); plaintes entendues vingt-quatre heures d'avance (p. 114); voix de Jeanne d'Arc (p. 112); jeune fille au bain (p. 110); fantôme de M. Marichal (p. 95)... Voix évidemment fictives, mais d'origine psychique.

2. V. Bozzano : *Des phénomènes prémonitoires*, p. 408.

BAULT[1] dans sa *Thérapeutique suggestive* est spécialement remarquable.

Le savant docteur de Nancy raconte que le 7 janvier 1886, à 4 heures de l'après-midi (d'après son carnet journalier authentique), un de ses clients, M. de Ch..., est venu le consulter dans un état de nervosité bien compréhensible. Ecoutons l'histoire :

Six ans auparavant, le 26 décembre 1879, se promenant dans une rue de Paris, ce jeune homme avait vu écrit sur une porte : « Mme Lenormand, nécromancienne », et, piqué par la curiosité, était entré.

Examinant sa main, la prophétesse lui avait dit : « Vous perdrez votre père dans un an, jour pour jour. Bientôt vous serez soldat (il avait alors dix-neuf ans) ; mais vous n'y resterez pas longtemps. Vous vous marierez jeune. Il vous naîtra deux enfants ; et vous mourrez à vingt-six ans. »

Cette stupéfiante prophétie, que M. de Ch... confia à des amis et à quelques-uns des siens, il ne la prit pas d'abord au sérieux ; mais son père étant mort le 27 décembre 1880, après une courte maladie — et juste un an après l'entrevue avec la nécromancienne, — ce malheur refroidit quelque peu son incrédulité, et lorsqu'il devint soldat — seulement sept mois — lorsque, marié peu après, il fut père de deux enfants, et sur le point d'atteindre vingt-six ans, ébranlé définitivement par la peur, il crut qu'il ne lui restait que quelques jours à vivre. Ce fut alors qu'il vint consulter le Dr Liébault et lui demander s'il ne lui serait pas possible de conjurer le sort. Car, pensait-il, les quatre premiers événements de la prédiction étant accomplis, le cinquième devait fatalement se réaliser.

« Le jour même et les jours suivants, dit le docteur,

1. V. *L'Inconnu*, p. 564.

je tentai de mettre M. de Ch... dans le sommeil profond, afin de dissiper la noire obsession gravée dans son esprit : celle de sa mort prochaine, mort qu'il s'imaginait devoir arriver le 4 février, jour anniversaire de sa naissance, bien que la prophétesse ne lui eût rien précisé sur ce point. Je ne pus produire même le sommeil le plus léger, tant il était fortement agité. Cependant, comme il était urgent de lui enlever sa conviction, car on a vu des prédictions s'accomplir à la lettre par autosuggestion, je lui proposai de consulter l'un de mes somnambules, un vieillard appelé le Prophète parce qu'il avait annoncé l'époque précise de sa guérison pour des rhumatismes remontant à quatre années, et l'époque même de la guérison de sa fille.

« M. de Ch... accepta ma proposition avec avidité, et ne manqua pas de se rendre exactement au rendez-vous. Entré en rapport avec ce somnambule, ses premières paroles furent : « Quand mourrai-je ? » Le dormeur expérimenté, soupçonnant le trouble de ce jeune homme, lui répondit, après l'avoir fait attendre : « Vous mourrez... vous mourrez... dans quarante et un ans. » L'effet causé par ces paroles fut merveilleux. Immédiatement, le consultant redevint gai, expansif et plein d'espoir ; et quand il eut franchi le 4 février, ce jour tant redouté par lui, il se crut sauvé.

« Je ne pensais plus à rien de cela, lorsque, au commencement d'octobre, je reçus une lettre de faire part, m'apprenant que mon malheureux client venait de succomber, le 30 septembre 1886, dans sa vingt-septième année, c'est-à-dire à l'âge de vingt-six ans, ainsi que M^me^ Lenormand l'avait prédit. Et pour qu'il ne soit pas supposé qu'il y eût là quelque erreur de ma part, *je conserve cette lettre comme mon registre : ce sont là deux témoignages écrits, indéniables.* »

Tel est le récit du D^r^ Liébault, dont on connaît

les travaux. Analysez, disséquez cette série de faits consécutifs avec tout le scepticisme imaginable, avec la plus sévère rigueur chirurgicale, et lors même que vous penseriez qu'il n'y a rien de surprenant à ce que la chiromancienne ait prédit à ce jeune homme de dix-neuf ans qu'il serait soldat et qu'ensuite il se marierait, il resterait à justifier quatre coïncidences : 1° la mort de son père à un an jour pour jour ; 2° sa libération du service militaire avant le temps habituel ; 3° la naissance de deux enfants ; 4° sa mort personnelle à l'âge de vingt-six ans. Il me semble que ce seul récit suffirait presque pour établir notre conviction. Il suffirait peut-être aussi pour nous montrer qu'il est imprudent de poser ces questions, lors même que l'on n'y croit pas, attendu que la tranquillité en souffre inévitablement et qu'il n'est pas nécessaire de se créer des soucis.

Mais en est-on toujours maître ? Il faut avouer que toute cette étude des conditions de la mort est hérissée de points d'interrogation. Le fait suivant est des plus bizarres. Comment l'expliquer aussi?

---

Dans la nuit du 24 au 25 mai 1900, M. Renou, âgé alors de vingt-huit ans, habitant une grande ville du nord de la France, rêva qu'étant chez son coiffeur, la femme de ce dernier lui tirait les cartes. Disons, en passant, que la personne en question n'a jamais fait preuve de ce talent de société. Elle lui disait alors textuellement : « Votre père mourra le 2 juin. »

Le 25 mai, au matin, M. Renou raconte ce rêve à sa famille. Il habitait alors chez ses parents, et tous ces braves gens, assez sceptiques sur ce genre d'avertissements, en rient sans y attacher aucune importance.

M. Renou père avait eu, à de longs intervalles, quelques accès d'asthme ; mais à ce moment il était très bien portant. Le 1er juin, assistant aux funérailles d'une personne de sa connaissance, il raconta le rêve à un de ses amis, et conclut gaiement :

— Si je dois mourir demain, je n'ai tout de même plus beaucoup de temps à perdre.

La journée entière s'écoule sans qu'il soit indisposé.

Dans la soirée, un de ses fils, soldat à Verdun, vient en permission. Toute la famille réunie causa joyeusement bien avant dans la soirée.

A onze heures et demie, M. Renou père se couche, nullement indisposé. A minuit, il est pris brusquement d'une crise d'oppression : dyspnée intense, toux violente, expectoration mousseuse et sanguinolente. On court chercher un médecin : il est trop tard, tout est fini. A minuit vingt minutes — le 2 juin par conséquent — il meurt.

Cette relation, dans laquelle le nom seul est modifié à la demande de la famille, a été publiée dans *Les Nouveaux Horizons de la science* (Douai, juin 1905). Le Dr Samas, qui signale ce fait, en cherche l'explication. Les sceptiques se tireront aisément d'affaire, dit-il, en objectant qu'il n'y a eu là qu'une simple coïncidence : M. Renou, cardiaque, par conséquent frappé par ce rêve ; le retour de son fils, deuxième émotion ; son imagination, déjà surexcitée, détermine par action réflexe la crise ultime. Mais nous avons vu tout à l'heure que ni lui ni aucun membre de sa famille n'avait attaché la moindre importance à ce rêve étrange. Alors ?...

Considérons aussi le rêve prémonitoire de mort que voici, auquel s'associe une apparition :

Le 8 mars 1913, je recevais l'important récit sui-

vant de Mme Suzanne Bonnefoy, présidente de l'Union des Femmes de France, Croix-Rouge française, à Cherbourg, femme du médecin en chef de l'hôpital maritime :

« Il faut, mon cher maître, que je vous raconte un fait de prémonition personnelle, qui doit se joindre utilement à la liste de vos documents psychiques.

Le 18 janvier dernier, vers 8 heures du matin, la domestique de M. Féron, avoué, rue Christine, et premier adjoint de la ville de Cherbourg, vint m'annoncer la mort subite de son maître, arrivée dix heures auparavant. L'affection que je portais à M. Féron était plutôt celle d'une sœur que d'une amie. Très émotionnée, je courus offrir mes services à sa femme. Mme Féron, mariée depuis vingt-huit ans à un mari qui l'avait constamment choyée, était consternée, voulait mourir. « Et dire ! s'écria-t-elle en me voyant, qu'il répétait constamment depuis un mois qu'il ne verrait pas la fin du mois de janvier. Dernièrement, il était allé à l'inhumation d'un sien ami et avait eu, la nuit suivante, un rêve assez étrange, dans lequel cet ami lui était apparu et lui avait dit : « Tel jour, vous viendrez me rejoindre. »

Comme Mme Féron me terminait ce récit coupé par ses sanglots, Mme Leflambe, qui demeure ici, place Napoléon, entra. Mme Féron recommença son récit et ajouta : « Mon mari avait à la suite de rêves, prédit non seulement la mort de sa mère, mais encore celle de votre mari, madame :

« Lorsque vous partîtes pour Vichy (en 1911), où M. Leflambe avait exigé que vous alliez pour votre santé, il me dit : « Notre ami, M. Leflambe va à Vichy pour la santé de sa femme, mais il n'en reviendra pas. » M. Leflambe, très bien portant au départ, y fut pris, en effet, d'une congestion pulmonaire mortelle.

En descendant de cette visite, que je vous raconte

bien simplement, je rencontrai la domestique : « M. Féron, lui dis-je, était encore hier soir à la mairie, très bien portant, et ne croyant pas mourir si vite ?

— Oh ! madame, me répondit-elle, M. Féron nous disait, au contraire, qu'il avait rêvé qu'il ne verrait pas la fin de janvier, et il en paraissait frappé. »

M. Féron se trouva subitement malade, dans la rue, et succomba en une demi-heure, emporté par une embolie du cœur. Très estimé à Cherbourg, il jouissait d'une jolie fortune, d'une très belle santé, et tout lui souriait dans la vie.

Hier, 5 mars, je causais de nouveau avec Mme Féron de cette singulière prémonition. Elle me disait que son mari était persuadé d'avoir déjà vécu une autre existence que celle-ci. » Suzanne Bonnefoy,

13, rue de la Polle, à Cherbourg.

[*Lettre* 2325]

Me trouvant à Cherbourg en septembre 1914, M. et Mme Bonnefoy m'ont confirmé ce cas si curieux, et j'en ai eu, de plus, une confirmation indépendante et spontanée par M. Biard, directeur du *Réveil de la Manche*, qui avait été frappé de cette mort subite de l'adjoint au maire de Cherbourg et qui en connaissait les circonstances.

Ces faits existent. Les nier ne sert à rien. Ils doivent, au contraire, servir à nous instruire.

En voici encore un autre du même ordre :

M. Harlay, négociant à Pont-Audemer (Eure) m'écrivait, le 13 avril 1918 [*Lettre* 4024], que le Dr Castara avait vu, une nuit, un homme écarter les rideaux de son lit et lui annoncer : 1° une belle situation et 2° sa mort à l'âge de 40 ans; qu'à la date fixée il réunit à un grand dîner ses amis, dont faisaient partie son grand-père et sa grand'mère,

se félicitant de la fin du cauchemar, et qu'à minuit il fut pris d'une rage de dents et tomba mort.

Autre fait encore :

Le naturaliste bien connu, Edwin Reed, directeur du musée d'histoire naturelle de la ville de Concepcion (Chili), jouissait d'une excellente santé peu de temps encore avant sa mort. Deux mois avant son décès, il rêva qu'en arrivant au bout d'une avenue où il se promenait il voyait un tombeau avec une croix où on lisait l'inscription suivante : « Reed, naturaliste, 7 novembre 1910. » M. Reed raconta en plaisantant ce rêve étrange à plusieurs amis en différentes occasions. Peu de temps après, Mme de R..., belle-fille de M. Reed, qui résidait à Mendoza, rêva, une nuit, au moment où elle s'apprêtait à célébrer l'anniversaire de son mariage, qui devait avoir lieu le jour même, 7 novembre, que tous les cadeaux lui arrivant en ce jour étaient des couronnes funéraires...

Or, M. Reed mourut le 7 novembre 1910.

Dans les jours qui précédèrent sa mort, il rappelait autour de lui cette date annoncée, sans paraître y attacher la moindre importance[1].

Je pourrais citer un grand nombre de faits analogues aux précédents, prouvant tous que l'*avenir peut être vu*. Ce n'est pas le but de ce livre-ci, et je leur ai consacré un ouvrage spécial qui sera prochainement publié. Les exemples que l'on vient d'avoir sous les yeux sont plus que suffisants pour ce chapitre, destiné simplement, mais expressément, à signaler, comme les précédents, l'existence

1. *Revista de Estudios Psiquicos* (Valparaiso). — *Annales des Sciences psychiques*, avril 1911.

de facultés de l'âme indépendantes de l'exercice des sens matériels. Ajouter d'autres témoignages ici ne prouverait pas mieux ces facultés.

*
* *

Il me semble que le lecteur attentif de ces pages ne peut plus douter de l'existence de l'âme et de ses facultés purement psychiques.

Avant la connaissance de la télépathie, dans les siècles passés, on attribuait ces sortes d'avertissements à des anges, à des démons, et, il y a cinquante ans, à des esprits désincarnés. Aujourd'hui, nous pouvons penser qu'il y a transmission télépathique de cerveau à cerveau, que les ondes cérébrales franchissent les distances. C'est possible. Mais il est possible aussi que la science future sourie de nos théories actuelles, comme nous sourions des anciennes. Quoi qu'il en soit de l'explication, les rêves prémonitoires, les vues de l'avenir par des procédés divers sont authentiques, les enquêtes les confirment, et c'est ce qui nous importe ici.

Nous aurions pu, dans cet exposé des constatations relatives à la vue de l'avenir, parler des prémonitions, des prévisions, des prédictions calculées par l'astrologie, quelque inexplicables qu'elles soient également. Que notre destinée puisse être lue dans les astres, c'est ce qui paraît inadmissible et absolument illogique pour notre entendement, depuis que l'apparence géocentrique et anthropocentrique a été démontrée fausse par l'astronomie moderne. Cependant, il y a des exemples singuliers de la réalisation de ces pré-

dictions. L'espace nous manque ici pour les rapporter. Toutefois, j'en citerai brièvement quelques-uns, d'incontestable authenticité, dus à des hommes de haute valeur, astronomes célèbres.

David Fabricius, pasteur protestant, né à Essen, en 1564, mort à Resterhäft, en 1617, astronome auquel on doit la découverte de *Mira Ceti*, « la Merveilleuse » étoile variable de la Baleine, était en relation d'études avec Tycho Brahé et Kepler, et comme eux, s'occupait d'astrologie, y ajoutant foi d'ailleurs. Il calcula lui-même, d'après les constellations, que le septième jour du mois de mai 1617 lui serait fatal. Ce jour-là, il avait pris toutes les précautions possibles pour prévenir toute espèce d'accident. Enfin, à dix heures du soir, après des travaux absorbants, il crut pouvoir aller prendre l'air un instant dans la cour du presbytère. A peine y fut-il arrivé qu'un paysan nommé Jean Hoyer, qui s'était cru désigné comme voleur dans un sermon de Fabricius, sortit d'un endroit où il s'était embusqué, et d'un coup de fourche fendit la tête au malheureux pasteur, qui expira dans la nuit même.

On raconte de son ami Tycho Brahé qu'il lut, lui aussi, dans les astres que certain jour marqué lui serait funeste. En vain s'entoura-t-il alors de toutes les précautions ; il fut attaqué dans l'obscurité par un ennemi personnel appelé Mauderup Parsberg, qui lui enleva une partie du nez, ce qui obligea l'illustre astronome à porter un nez d'argent. Et, en effet, nous voyons sur tous ses portraits son nez barré d'une couture oblique.

Jean Stœffler, né en 1472, mort en 1530, très

adonné aux calculs astrologiques, rencontra juste au moins pour lui-même. L'examen de son thème de nativité lui avait donné la conviction qu'il mourrait un certain jour désigné, du choc d'un corps lourd qui devait lui tomber sur la tête. Il ne sortit pas ce jour-là, reçut quelques amis et pensait voir la journée s'achever sans encombre, lorsque voulant atteindre un livre placé sur un rayon mal assuré, il reçut la planche et tous les livres qu'elle portait sur la tête, et mourut effectivement des suites du coup.

Ces trois exemples suffisent pour représenter ici des coïncidences très nombreuses, qui ne peuvent être dues au hasard. Les astres ne sont pour rien, en eux-mêmes, dans ces interprétations, pas plus que les cartes entre les mains des cartomanciennes. Fabricius, Tycho Brahé, Stœffler, en faisant ces prédictions, étaient conduits par une faculté d'intuition secrète supranormale.

Il en est de même de l'intuition de la nièce du prince de Radziwill, rapportée par le rédacteur des *Souvenirs* de la marquise de Créqui (1834) :

Le prince de Radziwill avait adopté une de ses nièces, orpheline. Il habitait un château, en Galicie, et ce château avait une très grande salle qui séparait les appartements habités par le prince de ceux des enfants ; en sorte que, pour communiquer, il fallait traverser cette salle, à moins de passer par la cour.

La jeune Agnès, âgée de cinq à six ans, jetait toujours des cris déchirants toutes les fois qu'on lui faisait traverser la grande salle. Elle indiquait, avec l'expression de la terreur, un énorme tableau suspendu au-dessus de la porte, lequel représentait la sybille de Cumes. On

tenta pendant longtemps de vaincre cette répugnance qu'on attribuait à quelque obstination d'enfant; mais, des accidents sérieux résultant de cette violence, on finit par lui permettre de ne plus entrer dans cette salle, et la jeune fille aima mieux, pendant dix ou douze ans, traverser, par la neige et le froid, la vaste cour ou les jardins, plutôt que de passer sous cette porte qui lui faisait une impression si désagréable.

L'âge était venu de marier la jeune comtesse, et, déjà fiancée, il y avait un jour réception au château. La société voulut, dans la soirée, se livrer à quelque jeu bruyant, et on alla dans la grande salle où, d'ailleurs, le bal de la noce devait avoir lieu. Animée par la jeunesse qui l'entourait, Agnès n'hésita pas à suivre les conviés ; mais à peine a-t-elle franchi le seuil de la porte qu'elle veut reculer et qu'elle avoue sa frayeur. On l'avait fait passer la première, suivant l'usage, et son fiancé, ses amis, son oncle, riant de son enfantillage, ferment la porte sur elle. La pauvre jeune fille veut résister et, en agitant un battant de la porte, elle fait tomber le tableau qui était au-dessus. Cette énorme masse lui brise le crâne par un des angles et la tue sur le coup[1]. »

Je m'arrête dans ces exemples, ce volume devant avoir une fin, m'excusant même de les avoir un peu trop passionnément multipliés, et mes lecteurs étant certainement CONVAINCUS.

Conclusion : *L'avenir peut être vu.*

Dans l'état actuel des connaissances humaines, il serait vain de chercher à expliquer comment cette vision s'opère dans notre esprit, ainsi que les sensations qui s'y rapportent.

On peut penser que le subconscient, l'être psy-

1. CHARPIGNON, *Physiologie et métaphysique du magnétisme*, p. 352.

chique, dans l'exercice de ses facultés supranormales, telles que certaines formes de clairvoyance et, notamment, la prescience, s'affranchit des limitations de l'espace et du temps, c'est-à-dire des lois qui régissent notre monde matériel. C'est ainsi que les choses futures lui apparaissent comme étant sur le même plan que les choses présentes et passées. Il puise son pouvoir dans des lois encore inconnues. Et le fait, si inexplicable qu'il soit, n'a rien d'inadmissible, si cet être ou organisme psychique constitue la personnalité totale et permanente de l'être humain, personnalité s'alimentant aux sources les plus diverses et les plus mystérieuses. Il n'y aurait donc, dans cet ordre d'idées, aucune témérité à supposer que, sous certaines conditions favorisées par le sommeil, l'hypnose ou telles ou telles prédispositions personnelles, des influences venues du monde invisible peuvent envahir le subconscient et lui inspirer les connaissances dont il fait preuve dans la découverte des événements passés, présents, et surtout des événements *à venir*. Pendant la vie, comme après la mort, l'âme est plongée dans l'atmosphère éthérée d'un monde invisible.

L'examen rigoureux des faits, la logique la plus serrée, nous conduisent à conclure qu'il est impossible d'attribuer à la matière, au cerveau, aux molécules cérébrales, à des combinaisons chimiques ou mécaniques quelconques, la faculté intellectuelle de voir sans les yeux, de pressentir les événements futurs, de savoir ce qui se passe aú loin ou ce qui arrivera dans l'avenir, faits en dehors de l'organisme corporel et d'ordre essentiellement

mental. Ces observations prouvent l'existence de l'esprit, doué de facultés intrinsèques indépendantes des sens physiques.

Pendant l'existence terrestre, l'âme est associée à un cerveau approprié à ses fonctions. *Mens sana in corpore sano.*

Si l'âme n'est pas une production du cerveau, si elle est distincte du système nerveux cérébro-spinal, si elle existe par elle-même, il n'y a pas de raison pour qu'elle se désagrège avec lui.

Certains phénomènes, tels que les lectures de textes inconnus, témoignent de l'existence d'un esprit doué de facultés spéciales. Cet esprit peut être le nôtre, et il n'est pas prouvé qu'il y ait là intervention d'esprits étrangers à ceux des expérimentateurs. Toutefois, l'hypothèse demeure. Car, si l'esprit survit à la mort, il existe encore quelque part, et si notre esprit peut découvrir une chose cachée pendant notre vie, pourquoi perdrait-il ce pouvoir après la mort?

Par cela même que nous attribuerions à l'action de notre esprit la production de ces phénomènes, nous devons accepter aussi la possibilité de son action ultérieure et comparer les deux hypothèses pour estimer quelle est la plus simple.

Or, le fait que ces lectures, ces divinations, ces prévisions, ces actions psychiques, ces communications spirites se réalisent sans que nous nous en doutions, en pleine inconscience de notre part, pose devant nous une complication aussi grande que l'hypothèse d'esprits extérieurs au nôtre.

Il semble bien que les deux éléments soient en

jeu : nos propres facultés métapsychiques et parfois l'action d'esprits invisibles. Ne soyons pas exclusifs.

Nous voguons en plein mystère, et ce mystère s'impose à notre soif de savoir.

N'admettre que les faits explicables dans l'état actuel de la science est une grosse erreur. Ne pas pouvoir expliquer une observation ne prouve rien contre son authenticité. Les savants devraient toujours avoir présentes à l'esprit les remarques suivantes d'Arago à propos de l'histoire des aérolithes :

« Les Chinois croyaient que les apparitions des aérolithes étaient liées aux événements contemporains, et c'est pour cela qu'ils en formaient des catalogues. Je ne sais pas, au reste, si nous aurions trop le droit de rire de ce préjugé. Les savants d'Europe étaient-ils plus sages, lorsque, se refusant à l'évidence des faits, ils affirmaient que des chutes de pierres venant de l'atmosphère étaient impossibles? L'Académie des Sciences ne déclarait-elle pas, en 1769, que la pierre ramassée au moment de sa chute, près de Lucé, par plusieurs personnes qui l'avaient suivie des yeux jusqu'au point où elle atteignit le sol, n'était pas tombée du ciel! Enfin, le procès-verbal de la municipalité de Julliac, constatant que, le 24 juillet 1790, il tomba dans les champs, sur les toits des maisons, dans les rues du village, une grande quantité de pierres, ne fût-il pas traité, dans les journaux de l'époque, de conte ridicule fait pour exciter la pitié, non seulement des savants, mais de tous les gens raisonnables?

« Les physiciens qui ne veulent admettre que des faits dont ils entrevoient une explication nuisent certainement plus à l'avancement des sciences que les hommes

auxquels on peut reprocher une tropgrande crédulité. »

Combien de fois n'ai-je pas répété que l'on est dans une erreur complète en pensant qu'un fait qui ne peut être expliqué ne doit pas être admis? Comprendre ou ne pas comprendre un phénomène ne prouve rien contre son existence. C'est ce que Cicéron avait déjà dit[1].

Un fait incompréhensible est toujours un fait; mais une explication incompréhensible n'est pas une explication. Les facultés mentales que nous venons de voir en œuvre prouvent qu'il y a dans l'être humain un élément psychique distinct de l'organisme physique, voyant à travers le temps comme à travers l'espace, pénétrant le monde invisible, et pour lequel l'avenir comme le passé peuvent être présents.

Nous étudions ici le monde de l'âme, qu'il n'est plus permis de méconnaître.

Pour résoudre le mystère de la Mort, pour établir la survivance de l'âme, il fallait d'abord nous convaincre que *l'âme existe* individuellement, existence démontrée par des facultés spéciales, extra-corporelles, qui ne peuvent être assimilées à des propriétés du cerveau matériel, à des réactions chimiques ou mécaniques; facultés essentiellement spirituelles, telles que la volonté agissant sans la

1. *Cur fiat quidque, quæris? Recte omnino; sed non nunc id agitur : fiat, necne fiat, id quæritur. Ut si magnetem lapidem esse dicam, qui ferrum ad se alliciat et attrahat; rationem, cur id fiat, affere nequeam : fieri omnino neges?* « Vous voulez avoir l'explication de ces choses? Fort bien; mais ce n'est pas là la question : sont-elles réelles, oui ou non? Voilà ce que nous voulons savoir. Quoi! Je te dirais que l'aimant est un corps qui attire le fer et se l'attache; mais parce que je ne pourrais t'en donner la raison, tu le nierais! » (*De Divinatione*, lib. I, cap. 39.)

parole, l'autosuggestion produisant des effets physiques, les pressentiments, la télépathie, les transmissions intellectuelles, la lecture dans un livre fermé, la vue, par l'esprit, d'un pays lointain, d'une scène ou d'un événement futur, tous phénomènes hors du cadre d'action de notre organisation physiologique, sans commune mesure avec nos sensations organiques et prouvant que *l'âme est une substance existant par elle-même.*

J'ai l'espérance que cette démonstration vient d'être rigoureusement faite.

Les observations psychiques prouvent que l'univers n'est pas limité aux choses atteintes par les cinq ou six sens dérivés de notre hérédité animale. Il y a d'autres ordres de création.

L'existence personnelle de notre entité spirituelle étant ainsi établie, nous allons maintenant étudier, avec la même méthode expérimentale, les phénomènes associés à la mort elle-même, les manifestations de mourants, les apparitions de vivants et de morts, la constitution de l'être psychique, les maisons hantées, les communications de décédés, les preuves de survivance de l'atome psychique, le corps éthéré. Ce qui précède appartient à la vie.

Nous arrivons ici à ce qui touche à la mort et à ce qui se continue au delà de la dernière heure corporelle. Cette synthèse spiritualiste nouvelle se trouve ainsi composée de trois parties se succédant logiquement : *Avant la mort*, *Autour de la mort*, et *Après la mort.*

I. Avant la Mort : *Preuves de l'existence de l'âme.*

II. Autour de la Mort : *Les manifestations et apparitions de mourants. — Les doubles. — Phénomènes de l'occultisme.*

III. Après la Mort : *Les manifestations et apparitions de morts. L'âme après la mort.*

Les deuxième et troisième parties sont terminées, comme celle-ci, et seront publiées consécutivement.

Le seul but de ce travail, la seule ambition de l'auteur, est que cet ensemble apporte, autant que possible, dans l'état actuel de la science positive, la satisfaction souhaitée par tant de légitimes aspirations vers la connaissance de la Vérité.

Ce premier volume, d'un ouvrage très complexe, prouve l'existence de l'âme humaine, indépendante de l'organisme corporel. C'est là, me semble-t-il, un fait acquis, de la plus haute importance pour toute doctrine philosophique.



# TABLE DES MATIÈRES



---


Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette.

# ŒUVRES DE CAMILLE FLAMMARION

## OUVRAGES PHILOSOPHIQUES

**La Pluralité des Mondes habités.** 1 vol. in-12. 42ᵉ mille. — 5 fr.
**Les Mondes imaginaires et les Mondes réels.** 26ᵉ mille. — 5 fr.
**Récits de l'Infini. Lumen. Histoire d'une Comète.** 17ᵉ mille. — 5 fr.
**Lumen.** 1 vol. in-8ᵉ illustré. — 5 fr.
**Lumen.** 1 v. in-18. 70ᵉ mille, rel. 1 f. 50.
**Dieu dans la nature.** 2 vol. in-18. 34ᵉ mille. — 5 fr. le vol.
**La Fin du Monde.** 1 vol. in-12, illustré. 18ᵉ mille. — 5 fr.
**Les derniers jours d'un Philosophe,** de Sir Humphry Davy. — 5 fr.
**Uranie,** roman sidéral. 1 vol. in-12. 38ᵉ mille. — 5 fr.
**Stella,** roman sidéral. 1 vol. in-12. 45ᵉ mille. — 5 fr.
**Rêves étoilés.** 1 vol. in-12. 140ᵉ mille. — 5 fr.
**L'Inconnu et les Problèmes psychiques.** 2 vol. 24ᵉ mille. — 5 f. chaq.
**Les Forces naturelles inconnues.** 2 vol. avec phot. spirites. 14ᵉ mille. — 5 fr. chaque.
**La Mort et son mystère.** I. Avant la Mort. Un fort vol. in-18. — 6 fr. 50.

## ASTRONOMIE PRATIQUE

**La Planète Mars** et ses conditions d'habitabilité. Encyclopédie générale des observations martiennes. Tome I (1892), de l'origine, 1636 à 1890. Tome II (1909), de 1891 à 1909 (1000 dessins et 40 cartes). — Chaque vol., 18 fr.
**La Planète Vénus.** Discussion générale des observations (94 dessins) — (Epuisé).
**Les Etoiles doubles.** Catalog. des étoiles multiples en mouvement — (Epuisé).
**Histoire du Ciel.** — (Epuisé).
**Etudes sur l'Astronomie.** 9 vol. in-18. — 3 fr. 75 chaque.
**L'Invention des lunettes d'approche et Galilée.** 1 br. in-8ᵉ. — 1 fr.
**Grand Atlas céleste,** contenant plus de cent mille étoiles. In-folio. (Epuisé).
**Grande Carte céleste,** contenant toutes les étoiles visibles à l'œil nu. — 9 fr.
**Planisphère mobile,** donnant la position des étoiles chaque jour. — 12 fr.
**Globes de la Lune et de la planète Mars.** — 11 fr. 25.
**Carte générale de la Lune.** — 12 fr.

## ENSEIGNEMENT DE L'ASTRONOMIE

**Qu'est-ce que le Ciel? Astronomie élémentaire.** 1 vol. in-18. 20ᵉ mille. — 1 fr.
**Initiation astronomique.** 1 vol. in-12. 15ᵉ mille. — 4 fr.
**Astronomie des Dames.** 1 vol. in-12, illustré. 8ᵉ mille. — 5 fr.
**Astronomie populaire,** exposition des grandes découvertes de l'Astronomie. 1 vol. gr. in-8ᵉ, ill. 125ᵉ mille. — 20 fr.
**Les Étoiles et les Curiosités du Ciel.** Supplément de *l'Astronomie populaire*, nouvelle édition. 60ᵉ mille. — 20 fr.
**Les Merveilles Célestes.** 1 vol. in-8ᵉ, ill. 60ᵉ mille. — 3 fr.
**Copernic et le système du monde.** 1 vol. in-18. — 1 fr.
**Annuaires astronomiques.** — 7 fr.

## SCIENCES GÉNÉRALES

**Le Monde avant l'apparition de l'Homme.** 1 vol. gr. in-8ᵉ. ill. 56ᵉ mille. — 20 fr.
**L'Atmosphère.** Météorologie populaire. Gr. in-8ᵉ. 34ᵉ mille. — 10 fr.
**Mes Voyages aériens.** 1 vol. in-12. — 5 fr.
**Contemplations scientifiques.** La nature, l'homme, les animaux. 1 vol. in-12. — 5 fr.
**L'Eruption du Krakatoa.** 1 vol. in-18. — 1 fr.
**Les Tremblements de terre et les Eruptions volcaniques.** 1 vol. in-12. — 5 fr.
**Curiosités de la Science, le Temps et le Calendrier.** 1 vol. in-18. — 1 fr.
**Les Phénomènes de la Foudre.** 1 vol. in-8ᵉ, illustré. — 4 fr. 50.
**Les Caprices de la Foudre.** 1 vol. in-18. — 1 fr.

## VARIÉTÉS

**Mémoires biographiques et philosophiques d'un Astronome.** 1 fort vol. illustré. — 5 fr.
**Contes philosophiques.** Elégant petit vol. relié. — 1 fr. 50.
**Voyage dans le Ciel.** Extrait des Rêves étoilés. 1 vol. in-18. 145ᵉ mille. Relié. — 1 fr. 50.
**Dans le Ciel et sur la Terre.** 1 vol. in-12. — 5 fr.
**Clairs de Lune.** 1 v. in-18. 14ᵉ mille. — 1 fr.
**Excursions sur les autres mondes.** 1 vol. in-18. — 1 fr.

8457. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cⁱᵉ. 4.20.